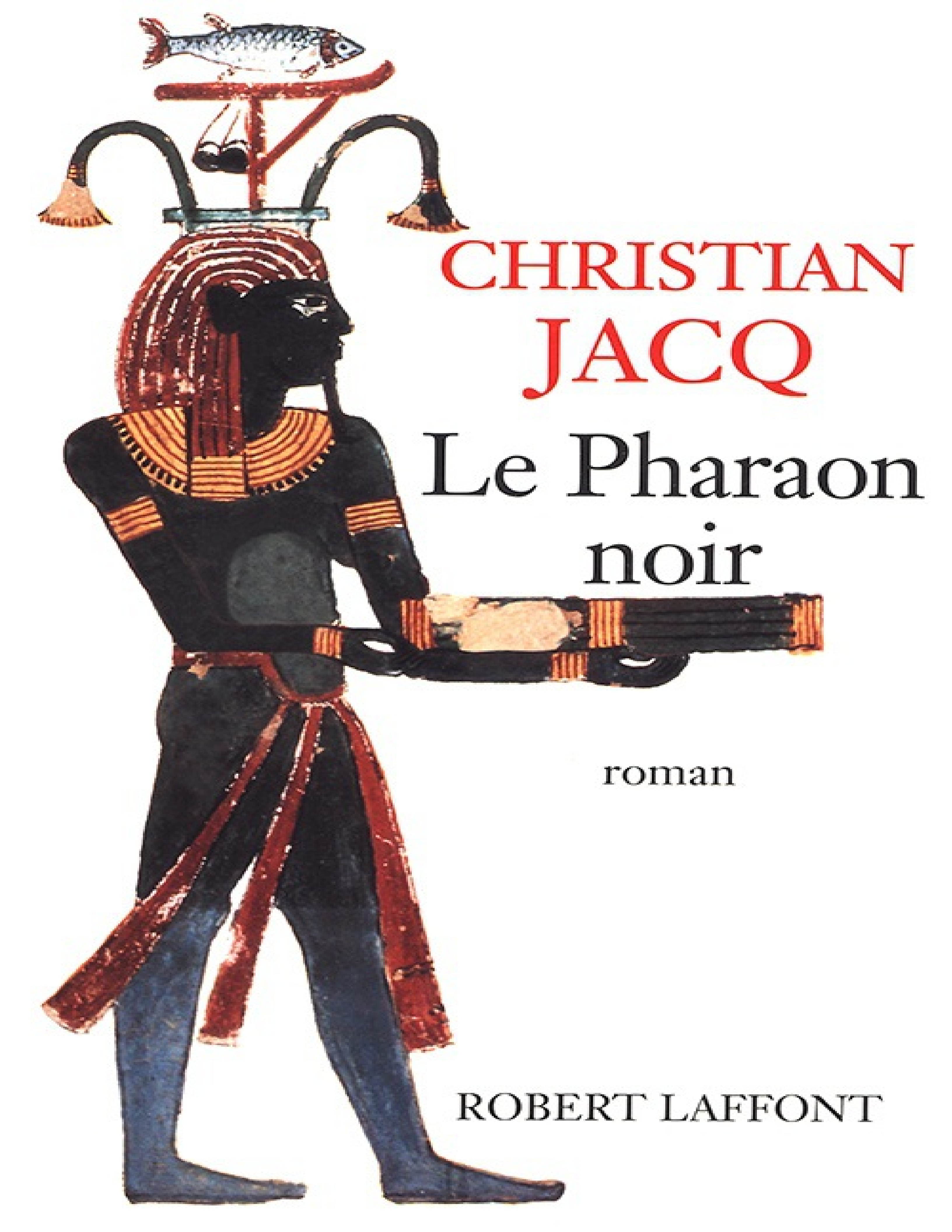

CHRISTIAN
JACQ
Le Pharaon
noir
roman
ROBERT LAFFONT

CHRISTIAN JACQ.

LE PHARAON NOIR

Roman



ROBERT LAFFONT

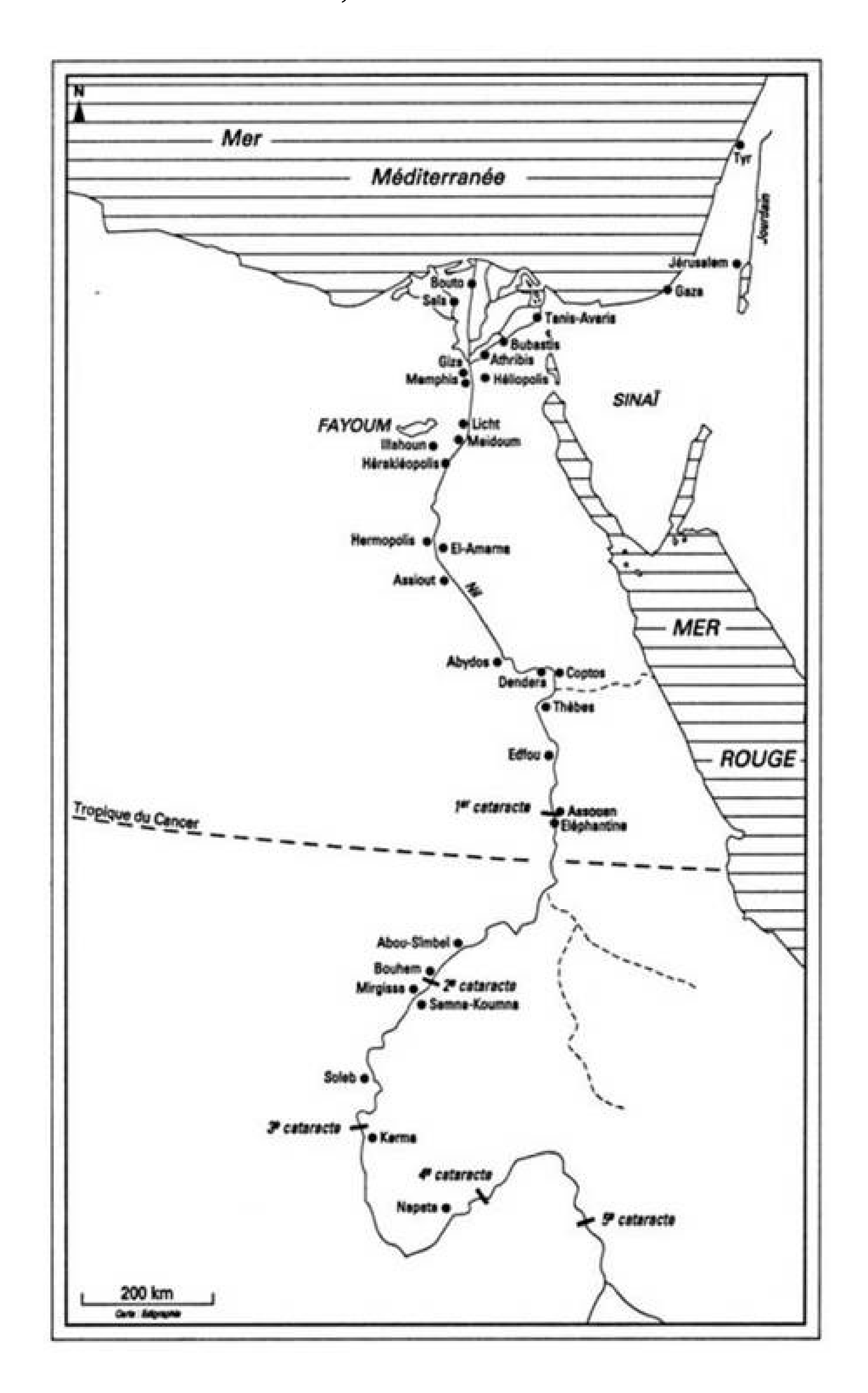
ISBN 2-221-08625-2



Et la terre s’éclaira sur un nouveau jour…

Stèle de Piankhy.

ÉGYPTE, NUBIE ET SOUDAN



1

Quand elle vit son mari revenir du temple, l'épouse du maire se força à croire qu'il portait sur l'épaule un sac de blé. La veille, le couple de paysans avait fêté l'anniversaire de leur petite fille, ravie de son cadeau : une poupée de chiffon que lui avait fabriquée son père. Avec les amies de son âge, elle jouait au milieu de la route qui traversait La Butte-des-Oisillons, un village de la province d'Hérakléopolis, en Moyenne-Égypte.

L'homme jeta à terre son sac vide.

— Il n'y a plus rien. Les prêtres eux-mêmes risquent de mourir de faim, et les dieux ne tarderont pas à regagner le ciel, puisque personne ne songe à respecter les lois de nos ancêtres. Mensonge, corruption, égoïsme : voilà nos nouveaux maîtres.

— Adresse-toi au vizir, puis au pharaon, s'il le faut !

— Il n'y a plus de pharaon, seulement des chefs de clan qui se battent et prétendent exercer le pouvoir suprême. Le nord du pays est sous le joug des princes libyens qui se complaisent dans l'anarchie et leurs querelles internes[1].

— Et le pharaon noir ?

— Parlons-en, de celui-là ! Il a laissé une armée à Thèbes pour protéger la cité sainte du dieu Amon où règne sa sœur, la Divine Adoratrice, et il s'est enfermé dans sa capitale, Napata, au fond de la Nubie, si loin de l'Égypte qu'il l'a oubliée depuis longtemps !

— Il nous aidera, j'en suis sûre !

— Détrompe-toi, il en est incapable. Bien qu'il se prétende roi de Haute et de Basse-Égypte, il ne contrôle que sa province perdue et le sud de la vallée du Nil. Le reste du pays, il l'abandonne au désordre et à la confusion.

— Il faudrait le prévenir que nous sombrons dans la misère, que…

— Inutile, jugea le maire du village. Le pharaon noir se satisfait de son faux règne. Pour lui, nous n'existons pas.

— J’ai encore du poisson séché, mais seulement pour quelques jours…

— On me rendra responsable de la famine. Si je ne trouve pas une solution, nous mourrons tous. Il ne me reste plus qu’à supplier le prince d’Hérakléopolis de nous secourir.

— Mais il est fidèle au pharaon noir !

— S’il m’éconduit lui aussi, j’irai plus au nord.

La femme s’agrippa à son mari.

— Les chemins ne sont pas sûrs, les milices libyennes t’arrêteraient et te trancheraient la gorge ! Non, tu ne dois pas partir. Ici, à La Butte-des-Oisillons, nous sommes en sécurité. Jamais les Nordistes n’oseraient s’aventurer aussi loin.

— Alors, mourons de faim…

— Non, cesse de prélever les impôts, rationnons-nous et partageons ce qui nous reste avec les autres villages ! Ainsi, nous tiendrons jusqu’à la crue.

— Si elle est mauvaise, nous sommes condamnés.

— Ne désespère pas, prions jour et nuit la déesse des moissons.

Le maire regarda au loin.

— Quel avenir nous reste-t-il ? Les temps heureux ont disparu à jamais, vivre devient un fardeau. Comment croire aux promesses des hommes de pouvoir ? Ils n’ont d’autre but que leur enrichissement personnel, et leurs belles paroles ne séduisent qu’eux-mêmes.

Les fillettes jouaient avec leurs poupées, dans un univers merveilleux dont elles seules possédaient les clés. Elles les grondaient et les grondaient encore, car ces vilaines poupées désobéissaient sans cesse.

La paysanne sourit.

Si, l’espoir existait. Il existait dans les rires de ces enfants et dans leur refus instinctif du malheur.

Le vent du nord se leva, entraînant un nuage de poussière qui recouvrit le seuil des maisons. Le regard triste, le maire s’assit sur un banc de pierre disposé devant le mur de sa demeure.

À l’instant où son épouse prit un balai, le sol trembla.

Un bruit sourd, encore lointain, venait de la route de Memphis, la cité la plus peuplée du pays et son principal centre économique. Memphis ignorait le médiocre règne du pharaon noir et s’accommodait chaque jour davantage de l’occupation libyenne.

Formant un cercle, les fillettes expliquaient à leurs poupées qu’il faudrait être très obéissantes pour grandir et porter de beaux vêtements.

Un nouveau nuage de poussière monta jusqu'au ciel, et le bruit sourd se transforma en un vacarme semblable à celui qu'aurait provoqué la charge d'une troupe de taureaux furieux.

La paysanne s'avança, regardant vers le nord, mais elle fut éblouie. Les rayons du soleil se réfléchissaient sur des surfaces métalliques qui les transformaient en une lumière blanche et aveuglante.

— Des chars, constata le maire, sortant de sa torpeur. Des chars, des soldats casqués et cuirassés, des boucliers, des lances…

Venant du Delta, l'armée nordiste déferlait sur La Butte-des-Oisillons.

La paysanne hurla, mais les fillettes ne l'entendirent pas, car le galop des chevaux et le grincement des roues de char couvrirent sa voix.

Enfin intrigués, les enfants tournèrent la tête dans la direction des envahisseurs sans voir le maire et son épouse courir vers eux en leur criant de se réfugier dans la palmeraie.

Fascinées par cette vague furieuse, irréelle, les fillettes serrèrent leurs poupées contre leurs poitrines.

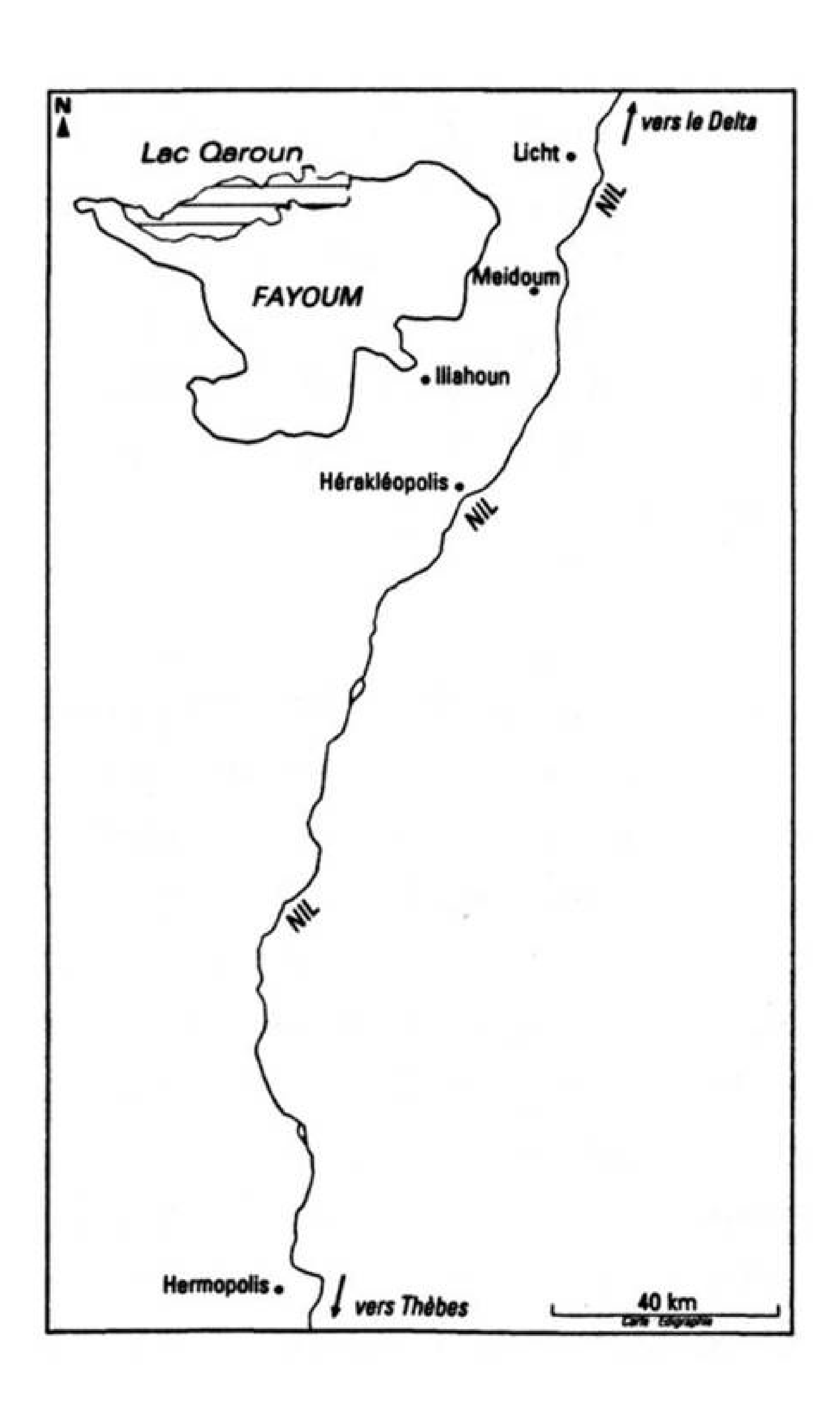
Et la vague passa, écrasant enfants et adultes broyés sous les roues des chars et les sabots des chevaux, premières victimes de Tefnakt, chef de la coalition libyenne du Nord dont les fantassins massacrèrent le reste des habitants de La Butte-des-Oisillons et brûlèrent les petites maisons blanches.

Qu'importaient quelques cadavres, lorsqu'on s'apprêtait à devenir le maître des Deux Terres, la Basse et la Haute-Égypte ? Pour le général Tefnakt, l'heure était venue de terrasser le pharaon noir.

2

Tefnakt, reconnu comme grand chef des Libyens, souverain de l'ouest du Delta, administrateur des domaines de Basse-Égypte, déploya la carte de la Moyenne-Égypte dessinée sur un papyrus de première qualité.

— Memphis est à nous, déclara-t-il devant l'assemblée des confédérés du Nord, Licht nous est acquise, et nous approchons de la ville d'Hérakléopolis. Mes amis, notre avance a été foudroyante ! Ne vous avais-je pas prédit cette série de victoires ? Pour aller plus loin, il faut renforcer notre alliance. C'est pourquoi je vous demande de me nommer chef du pays tout entier.


N
Lac Qaroun
FAYOUM
Licht
vers le Delta
NIL
Meidoum
Illahoun
Hérakléopolis
NIL
NIL
Hermopolis
vers Thèbes
40 km

Originaire de Sais, dans le Delta, Tefnakt était un homme râblé, aux yeux noirs très vifs, profondément enfoncés dans leurs orbites. Ingrat et osseux, son visage traduisait une volonté farouche ; une profonde cicatrice, souvenir d'un féroce combat au corps à corps, lui barrait le front.

Depuis l'adolescence, Tefnakt faisait peur. Habitué à commander, il ne supportait ni les tièdes ni les peureux, mais avait dû apprendre à être moins cassant avec ceux qui prétendaient être ses alliés. Pourtant, il masquait mal son impatience et il avait dû se montrer menaçant pour entraîner les princes du Nord dans une guerre de reconquête du Sud.

Porte-parole des chefs de tribus libyennes qui régnaient sur les provinces du Delta après les avoir envahies, Akanosh fit face à Tefnakt. Comme ses compatriotes, il avait des cheveux nattés mi-longs dans lesquels était fichée une plume d'autruche, et son menton s'ornait d'une fine barbe pointue. À ses poignets, des bracelets ; sur ses bras et sa poitrine, des tatouages guerriers représentant des arcs et des poignards. Akanosh portait un long manteau rouge noué sur l'épaule gauche et orné de motifs floraux, et veillait sur son élégance. À soixante ans, il se serait volontiers contenté du pouvoir qu'il exerçait sur son territoire de Sébennytos, mais il s'était laissé convaincre de participer à l'aventure militaire prônée par Tefnakt.

— Nous te félicitons de nous avoir conduits jusqu'ici, dit Akanosh sur un ton posé, mais la cité d'Hérakléopolis est fidèle à notre ennemi, le Nubien Piankhy, qui se considère comme le véritable souverain de l'Égypte. Jusqu'à présent, il n'a pas réagi, car notre raid l'a pris de court.

— Le pharaon noir végète dans son lointain Soudan, à des centaines de kilomètres d'ici !

— Certes, mais ses troupes stationnées à Thèbes ne tarderont pas à intervenir.

Tefnakt sourit.

— Me considères-tu comme un simple d'esprit, mon ami ? Bien sûr, elles recevront tôt ou tard l'ordre de contre-attaquer. Mais ne sommes-nous pas prêts à les affronter ?

Akanosh fit la moue.

— Certains d'entre nous considèrent que notre alliance est fragile… Tu es un véritable chef de guerre, Tefnakt, mais nous sommes plusieurs à exercer une forme de souveraineté à laquelle nous tenons. Aller plus loin pourrait nous conduire à la ruine.

— C’est l’immobilisme qui nous ruinera et nous privera de tout pouvoir ! Est-il besoin de décrire le chaos dans lequel nous nous trouvions avant que je prenne la tête de notre coalition ? Quatre pseudo-pharaons dans le Delta et une bonne dizaine de prétendants au trône ! Le plus insignifiant des chefs de tribu se prenait pour un monarque absolu, et chacun se satisfaisait de cette anarchie entrecoupée d’affrontements sanglants.

— C’est la vérité, reconnut Akanosh, et tu nous as redonné le sens de l’honneur… Mais il faut savoir raison garder. Puisque nous possédons à présent la moitié du pays, ne convient-il pas de nous répartir les territoires acquis plutôt que de prendre des risques insensés ?

Tefnakt eut envie d’étrangler ce lâche, mais il parvint à contenir sa fureur. Il ne disposait pas encore de forces armées suffisantes pour agir seul et devait composer avec cette bande de barbares à la vue courte.

— Je comprends ta prudence, Akanosh. Jusqu’à ce jour, nous nous cantonnions dans le nord du pays et nous abandonnions le Sud à Piankhy, tout en considérant la Moyenne-Égypte comme une zone neutre. Pour connaître le bonheur et la prospérité, l’Égypte doit être unie et gouvernée par un authentique pharaon. Penser que nous pouvons continuer à vivre dans la division est une erreur fatale. Ce que nous possédons, nous le perdrons ! Il n’existe pas d’autre solution que la conquête du Sud et l’élimination des troupes du pharaon noir.

— Telle est ton opinion, Tefnakt, et je la respecte. Mais tu as devant toi plusieurs souverains indépendants qui dirigent leurs principautés comme ils l’entendent.

— Pourquoi contester mon autorité, alors que nous sommes sur le chemin d’une grande victoire ?

— Tu nous as fédérés, admit Akanosh, mais le pouvoir suprême ne t’a pas été accordé. Nous désirions tenter une expérience, sortir du Delta, prendre possession de Memphis qui est tombée entre nos mains comme un fruit mûr et conquérir quelques provinces de Moyenne-Égypte. Le résultat espéré ayant été atteint, ne faut-il pas s’en satisfaire ?

Tefnakt ordonna à son échanson de servir de la bière forte aux princes libyens. La plupart apprécièrent cette diversion, mais Akanosh refusa de boire.

— Nous avons vaincu sans combattre, rappela-t-il. Les villages que nous avons traversés ne pouvaient pas nous opposer la moindre résistance. Hérakléopolis est une cité fortifiée que défendra une garnison formée de

soldats expérimentés. À combien d'hommes s'élèveront nos pertes, et sommes-nous tous d'accord pour consentir un tel sacrifice ?

— Tel est le prix d'une conquête, estima Tefnakt. Le nier serait mensonger, mais reculer serait une défaite.

— Nous désirons réfléchir et débattre.

Tefnakt cacha sa déception. Les réunions des chefs libyens s'enlisaient toujours dans d'interminables palabres qui ne débouchaient sur aucune décision concrète.

— En ce cas, répondez clairement à ma question : m'accordez-vous ou non les pleins pouvoirs pour entreprendre la conquête de l'Égypte entière ?

Akanosh se leva et se retira sous sa tente, suivi des autres chefs libyens. Pour Tefnakt, une longue attente débutait.

Rageur, il brisa la branche basse d'un tamaris dont il jeta les morceaux au loin. Puis il marcha à pas pressés jusqu'à sa propre tente où l'attendaient ses deux inséparables conseillers, Yegeb et Nartreb, deux Sémites qui formaient un couple étrange. Yegeb était grand, avait des bras interminables, un visage tout en longueur et des chevilles enflées ; Nartreb était petit, bedonnant, avait des doigts de main et de pied potelés comme ceux d'un bébé, un visage rond et un cou épais.

Rusé et calculateur, plus âgé que Nartreb, Yegeb lui dispensait les conseils nécessaires pour agir, puisque son complice jouissait d'une énergie inépuisable et n'hésitait pas à utiliser n'importe quel moyen pour s'enrichir. Bien qu'aussi corrompu que Nartreb, Yegeb protestait sans cesse de sa parfaite honnêteté ; il s'habillait avec de vieux vêtements, mangeait chichement et prétendait être détaché des choses matérielles. Une seule passion l'animait : le goût de la manipulation et du pouvoir occulte. Avec l'appui de Nartreb, il poussait Tefnakt à devenir le souverain incontesté des Deux Terres, persuadé qu'il les paierait de retour.

— Tout va bien ? demanda Nartreb, occupé à mâcher une tige de papyrus.

— Ces imbéciles ont décidé de discuter, révéla Tefnakt.

— Il ne pouvait rien arriver de pire, reconnut Yegeb en se grattant le nez. Le résultat des délibérations ne fait aucun doute : l'offensive sera interrompue et nous retournerons vers le nord.

— Que proposez-vous ?

— Depuis de nombreuses années, nous apprenons à connaître ces médiocres despotes libyens et nous ne manquons pas de moyens d'action.

— Utilisez-les, ordonna Tefnakt.

3

Le jeune Nubien plongea dans le Nil, à la poursuite des buffles qui jouaient dans le courant et risquaient de se noyer. C'est du moins ce que Pouarma avait déclaré, avec conviction, à trois jeunes femmes splendides à la peau cuivrée pour les éblouir. Nues, elles s'apprêtaient à se prélasser dans une baignoire naturelle, entre deux rochers, lorsque les buffles accablés de chaleur avaient galopé vers le fleuve. Ils appartenaient à un cousin de Pouarma, décidé à rattraper les fuyards sous le regard des demoiselles émerveillées.

Musclé, excellent nageur, le jeune homme avait l'intention de les conquérir toutes les trois. Puisqu'elles ne s'étaient pas enfuies, n'avaient-elles pas accordé leur consentement de manière implicite ?

Pourtant, la rude région de la quatrième cataracte du Nil ne faisait pas songer à l'amour. Coulant de façon surprenante du nord-est vers le sud-ouest, le fleuve déployait sa sauvagerie en se frayant avec peine un passage parmi des blocs de granit ou de basalte et des îlots inhospitaliers qui tentaient de freiner sa course. Sur les rives hostiles, sable et pierres n'accordaient qu'une maigre place à de pauvres cultures ; et presque toute l'année, les oueds s'enfonçant dans le désert restaient à sec. De vigoureux palmiers-dattiers s'accrochaient à des pentes abruptes qui, çà et là, se transformaient en falaises noirâtres.

Pour les voyageurs passant par la région de la quatrième cataracte, elle apparaissait comme une antichambre de l'enfer. Mais Pouarma avait vécu dans ces solitudes une enfance merveilleuse, et il connaissait le moindre recoin de ce labyrinthe rocheux.

Avec une belle maîtrise, il attira les buffles dans une sorte de chenal où ils se rafraîchiraient en parfaite sécurité.

— Venez, recommanda-t-il aux trois belles, vous ne risquez rien !

Elles se consultèrent du regard, échangèrent quelques propos rieurs, puis

sautèrent avec agilité de roche en roche pour rejoindre le jeune homme.

La plus audacieuse bondit sur le dos d'un buffle et tendit le bras en direction de Pouarma. Quand il tenta de le saisir, elle le retira et bascula en arrière. Nageant sous l'eau, ses deux compagnes agrippèrent le garçon par les jambes et l'attirèrent vers elles avant de remonter à la surface.

Ravi de devenir leur prisonnier, Pouarma caressa un sein admirable et embrassa des lèvres brûlantes. Jamais il ne remercierait assez les buffles de son cousin pour avoir eu l'idée de fuguer.

Se livrer aux jeux de l'amour avec une jeune Nubienne souple comme une liane était un moment de grâce, mais devenir le jouet de trois maîtresses avides et inventives ressemblait à un impossible paradis… Dans l'eau, Pouarma feignit de lutter pour conserver une relative autonomie, mais, lorsqu'elles l'entraînèrent sur la rive, il cessa toute résistance et s'abandonna à leurs baisers les plus audacieux.

Soudain, celle qui s'était étendue sur lui poussa un cri d'effroi et se releva. Ses deux compagnes l'imitèrent, et toutes trois détalèrent comme des gazelles.

— Qu'est-ce qui vous prend ?… Revenez !

Dépité, Pouarma se releva à son tour et se retourna.

Debout sur un rocher qui surplombait le nid d'amour se tenait un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix à la peau d'un noir d'ébène brillant sous le soleil ardent. Les bras croisés, vêtu d'un pagne de lin blanc immaculé, le cou orné d'un fin collier d'or, l'homme avait un regard d'une rare intensité.

Pouarma s'agenouilla et posa le front sur le sol.

— Votre Majesté… J'ignorais que vous étiez de retour.

— Relève-toi, capitaine des archers.

Pouarma était un brave qui n'hésitait pas à se battre à un contre dix. Mais soutenir le regard du pharaon noir dépassait ses forces. Comme les autres sujets de Piankhy, il savait qu'une force surnaturelle animait le souverain et qu'elle seule lui permettait de régner.

— Majesté… Un conflit serait-il sur le point d'éclater ?

— Non, rassure-toi. La chasse fut excellente, et j'ai décidé de revenir plus tôt que prévu.

Piankhy avait coutume de méditer dans ce chaos rocheux d'où il contemplait son pays perdu qu'il aimait tant. Rude, hostile, secrète, pauvre en apparence, la Nubie profonde, si éloignée de l'Égypte, formait des âmes fortes et des corps puissants. Ici se célébraient chaque jour les noces du soleil

et de l’eau, ici soufflait un vent violent, tantôt glacial, tantôt brûlant, qui façonnait la volonté et rendait capable d’affronter les épreuves quotidiennes.

S’il portait le titre de roi de Haute et de Basse-Égypte, Piankhy ne quittait pas sa capitale, Napata. Couronné à l’âge de vingt-cinq ans, le pharaon noir régnait depuis vingt ans, conscient des déchirures politiques et sociales qui rendaient l’Égypte faible comme un enfant. Au Nord, des occupants, les guerriers libyens, ne cessaient de s’affronter pour obtenir davantage de pouvoir ; au Sud, la cité sainte de Thèbes où résidaient des troupes nubiennes, chargées de protéger le domaine du dieu Amon contre toute agression. Entre le Nord et le Sud, la Moyenne-Égypte, avec deux fidèles alliés du pharaon noir, les princes d’Hérakléopolis et d’Hermopolis. Leur seule présence dissuadait les Nordistes de sortir de leur zone d’influence.

Certes, cette situation ne satisfaisait pas Piankhy. Mais il s’en tenait au bien-être de Thèbes et à l’embellissement de sa propre capitale où il faisait construire un superbe temple à la gloire d’Amon, véritable réplique de son sanctuaire de Karnak. Être un bâtisseur, en suivant l’exemple des grands monarques du passé, telle était l’unique ambition de Piankhy. Et les dieux lui avaient offert une terre magique où la voix de Maât, la déesse de la justice et de la vérité, continuait à se faire entendre. Ce trésor-là, il se battrait jusqu’à la limite de ses forces pour le préserver.

— As-tu entraîné tes hommes, ces derniers temps ?

— Bien sûr, Majesté ! Mes archers demeurent sur le pied de guerre. Sinon, ils s’amollissent. Commande, et nous combattrons !

Piankhy appréciait le courage de Pouarma. Et ce dernier était persuadé que cette rencontre ne devait rien au hasard.

— Majesté… Faut-il se préparer à un conflit ?

— Non… Ou, du moins, pas sous la forme que tu envisages. L’ennemi n’attaque pas toujours à l’endroit où on l’attend. Dans ma propre capitale, certains souhaitent que je m’occupe moins des dieux et davantage de leurs privilèges. Rassemble tes hommes, Pouarma, et mets-les en état d’alerte.

Le capitaine des archers s’inclina devant son roi et partit en courant vers Napata, pendant que Piankhy continuait à contempler le paysage tourmenté de la cataracte. Dans la fureur des eaux et l’éternité implacable de la roche, le pharaon noir puisait l’énergie indispensable pour accomplir sa tâche.

Le bonheur… Oui, Piankhy avait la chance inestimable de connaître le bonheur. Une famille heureuse, un peuple qui mangeait à sa faim et se nourrissait aussi de jours tranquilles qui s’écoulaient au rythme des fêtes et

des rites. Et lui, le pharaon noir, avait le devoir de préserver cette quiétude.

La clarté de l'air rendait le moindre bruit perceptible. Et celui-là, Piankhy le connaissait bien : le choc régulier des sabots d'un âne sur la piste. Un âne qui transportait Tête-froide, scribe d'élite et conseiller de Piankhy. Un âne qui se réjouissait d'avoir un maître léger, puisque Tête-froide était un nain au visage sévère et au buste admirablement proportionné.

D'ordinaire, le scribe ne s'éloignait guère de son bureau, le centre administratif de la capitale. S'il avait entrepris ce voyage, la raison devait en être sérieuse.

— Enfin je vous trouve, Majesté !

— Que se passe-t-il ?

— Un accident sur le chantier, Majesté. Un accident grave.

4

Dominant Napata, la capitale du pharaon noir, les mille mètres de « la montagne pure », le Gebel Barkal, abritaient la puissance invisible du dieu Amon, « le Caché », à l'origine de toute création.

Située à quinze kilomètres en aval de la quatrième cataracte et entourée de déserts, Napata se trouvait pourtant au milieu d'une plaine fertile à laquelle aboutissaient plusieurs pistes de caravanes. Aussi les sujets de Piankhy ne manquaient-ils ni des produits de première nécessité, ni des denrées raffinées, ni même d'articles de luxe.

Mais les caravaniers n'étaient pas autorisés à s'installer à Napata, sauf s'ils changeaient de métier. Ils n'y étaient admis que pour un bref séjour, le temps d'écouler leurs marchandises et de prendre un peu de repos. Chacun savait que Piankhy possédait d'immenses richesses, mais elles étaient réservées à l'embellissement des temples et au maintien du bien-être de la population. Les rares cas de corruption avaient fait l'objet de peines sévères, allant jusqu'à la condamnation à mort. Le pharaon noir ne tolérait pas les manquements graves à la règle de Maât, et fort peu d'imprudents se risquaient à subir sa colère.

Montagne isolée en plein désert, le Gebel Barkal fascinait Piankhy depuis son enfance. Combien d'heures avait-il passées au pied de ses falaises abruptes qui surmontaient la rive droite du Nil ! Au fil des années, un projet insensé s'était formé en son cœur : faire parler la montagne pure, façonner le pic isolé, à l'un de ses angles, pour en faire le symbole de la monarchie pharaonique.

L'entreprise s'annonçait périlleuse, mais Piankhy s'y adonnait depuis deux ans avec le concours des volontaires. Le pic étant séparé de la masse de la montagne par un ravin large de douze mètres et profond de soixante, il avait fallu creuser des trous dans la roche pour y enfoncer des poutres et monter un gigantesque échafaudage en se servant d'appareils de levage

rudimentaires mais efficaces.

En suivant les consignes du pharaon maître d'œuvre, les sculpteurs, assis sur d'étroites plates-formes, avaient taillé le pic du Gebel Barkal. Depuis l'est, on croyait voir un énorme uræus, le cobra femelle dressé et coiffé de la couronne blanche ; depuis l'ouest, la couronne rouge et le disque solaire.

Au sommet du piton avait été gravée une inscription hiéroglyphique en l'honneur d'Amon. Un orfèvre avait également fixé un panneau couvert de feuilles d'or pour refléter la lumière de l'aube et manifester de façon éclatante, chaque matin, le triomphe de la lumière sur les ténèbres. Sous le panneau, une niche contenait un serpent uræus en or.

Les travaux touchaient à leur fin, et l'on avait hissé les derniers paniers de pierres et de mortier, destinés à modeler la montagne pour lui donner le visage voulu.

— Raconte-moi, demanda Piankhy à Tête-froide.

— Un sculpteur a désiré contempler son œuvre de près et il n'a pas respecté les impératifs de sécurité. À mi-hauteur, il a glissé sur une poutre.

— Veux-tu dire… ?

— Il est mort, Majesté. Et son assistant ne vaut guère mieux : en se portant de façon stupide au secours de son patron, il a été pris de vertige et ne peut plus faire un geste.

Piankhy leva les yeux et vit un jeune homme plaqué contre la paroi, les mains agrippées à une saillie, les pieds calés sur un morceau de roche friable. Afin de progresser plus vite, le garçon n'avait pas emprunté le chemin formé d'échelles et de cordages, mais s'était cru capable d'escalader la paroi à mains nues. Lorsqu'il avait vu chuter le sculpteur, la panique l'avait envahi.

Impuissants, les bras ballants, ses camarades attendaient l'issue fatale.

— Quel âge a ce gamin ? demanda Piankhy.

— Dix-sept ans.

— Son poids ?

— Je ne sais pas exactement, avoua Tête-froide, mais il est maigrichon.

— Choisis deux hommes pour m'accompagner.

— Majesté, vous n'allez pas…

— Au-dessus de lui, les parois se resserrent. Si je parviens à m'assurer une position stable et à prendre sa main, il a une chance de survivre.

Tête-froide tremblait.

— Majesté, au nom du royaume, je vous supplie de ne pas prendre un tel

risque !

— Je m’estime responsable de la vie de ce garçon. Allons, ne perdons plus une seconde.

Deux tailleurs de pierre aux robustes épaules et au pied très sûr précédèrent Piankhy en grimpant à l’échelle étroite qui menait à la première plate-forme formée de solides poutres en bois d’acacia.

— Tiens bon, dit Piankhy d’une voix forte qui résonna dans toute la Montagne sacrée, nous arrivons !

Le pied gauche de l’assistant du sculpteur glissa et demeura un instant dans le vide. Au prix d’un effort dont il ne se croyait plus capable, le garçon retrouva son équilibre et parvint de nouveau à se plaquer contre la paroi.

— Je dois aller plus haut, annonça le roi.

— Vous devrez utiliser cette corde à nœuds, Majesté, dit l’un des tailleurs de pierre.

Piankhy grimpa sans difficulté et s’immobilisa sur un ressaut, au-dessus du malheureux dont les doigts bleuissaient à force de s’agripper au rocher.

Le monarque tendit son bras droit, mais il lui manquait un bon mètre pour atteindre celui qu’il voulait sauver d’une mort horrible.

— Une échelle ! exigea le souverain.

Les deux tailleurs de pierre en dressèrent une. Elle était si lourde que tous leurs muscles se contractèrent. Ce qu’envisageait Piankhy exigeait une force herculéenne : mettre l’échelle en position horizontale et la caler entre les deux parois.

Lentement, avec une concentration extrême, les doigts crispés sur le barreau central, le roi la fit pivoter. Lorsque l’une des extrémités toucha la roche, quelques fragments s’en détachèrent et rasèrent la tête du garçon, qui poussa un cri étouffé.

— Tiens bon, petit !

L’échelle était calée.

Piankhy s’avança sur cette passerelle improvisée, le bois gémit. L’un des barreaux émit un craquement sinistre, mais il supporta le poids de l’athlète noir. En souplesse, ce dernier s’étendit sur l’échelle.

— Je suis tout près de toi, mon garçon. Je vais tendre mon bras, tu vas saisir mon poignet et je vais te hisser sur cette échelle.

— Je… je n’en peux plus !

— Il faut que tu te retournes pour voir mon bras.

— C’est impossible… Impossible !

— Respire doucement, en te concentrant sur ton souffle, uniquement sur ton souffle, et pivote sur toi-même.

— Je vais m'écraser sur le sol, je vais mourir !

— Surtout, ne regarde pas vers le bas, mais vers le haut, vers mon bras tendu ! Il est juste au-dessus de ta tête.

L'échelle gémit de nouveau.

— Pivote sur toi-même et retourne-toi ! ordonna Piankhy sur un ton impérieux.

Tétanisé, le souffle coupé, l'assistant du sculpteur obéit. Malhabiles et incertains, ses pieds bougèrent malgré lui.

À l'instant où il allait se trouver face au vide, le jeune homme glissa.

Les yeux grands ouverts, il bascula dans l'abîme.

S'allongeant à s'en arracher l'épaule, Piankhy parvint à agripper le poignet gauche du garçon.

Le choc fut violent, mais le roi réussit à le hisser sur l'échelle.

— Majesté…, articula-t-il avec peine, en s'effondrant en pleurs.

— Si tu avais été plus lourd, petit, nous serions morts tous les deux. Pour avoir violé les règles de sécurité, je te condamne à travailler un mois avec les blanchisseurs.

Au pied du piton, les camarades du rescapé le congratulèrent après avoir acclamé le roi.

Tête-froide semblait toujours aussi contrarié.

— Ce gamin est vivant, n'est-ce pas l'essentiel ?

— Je ne vous ai pas tout dit, Majesté.

— Quoi encore ?

— Je dois vous confirmer mes craintes : certains membres de votre cour, et non des moindres, remettent en cause votre légitimité.

5

Le pharaon noir leva les yeux vers le pic du Gebel Barkal.

— Tu vois, Tête-froide, cette œuvre me survivra. Seul ce qui est gravé dans une pierre vivante traverse les âges.

Persuadé que le roi n'avait pas perçu la gravité de ses propos, le scribe crut bon d'insister.

— Il ne s'agit pas de récriminations ordinaires, Majesté, mais d'une véritable fronde contre votre personne. Pour être franc, je crois même qu'une de vos épouses secondaires y est mêlée.

— Faut-il se préoccuper de tant de médiocrité ?

— L'affaire est sérieuse, Majesté.

Tête-froide méritait son nom. Sa persévérance prouvait qu'il n'avait pas enquêté de manière superficielle.

— Perdre mon trône… Serait-ce si catastrophique ?

— Pour votre peuple et pour votre pays, oui ! Celui qui cherche à vous succéder n'a pas les mêmes préoccupations que votre père et que vous-même. Il ne songe qu'à s'emparer de l'or de Nubie et à jouir de sa fortune.

L'argument toucha Piankhy. Se retirer lui importait peu, mais voir détruite l'œuvre de plusieurs générations lui était insupportable.

— Je vais au temple, mon père Amon me guidera.

Tête-froide eût préféré que le monarque réunît sa cour au plus vite et tranchât dans le vif avec son autorité habituelle. Mais il savait que le souverain ne reviendrait pas sur sa décision.

Construit au pied de la Montagne pure et sous sa protection, le temple d'Amon était la fierté du pharaon noir. Si loin de Thèbes, il avait reconstitué le domaine du maître des dieux : une allée de béliers, incarnation d'Amon, un premier pylône dont les deux massifs symbolisaient l'Occident et l'Orient, une première grande cour à colonnes où étaient admis les dignitaires lors des fêtes, un second pylône, une seconde salle à colonnes, puis le temple couvert

bordé de chapelles et se terminant par le sanctuaire où seul Pharaon pouvait pénétrer, afin d'ouvrir à l'aube les portes du naos contenant la statue divine, expression concrète de sa puissance immatérielle. Piankhy la saluait, la parfumait, renouvelait les étoffes qui la revêtaient, lui offrait l'essence des nourritures et la replaçait à l'intérieur de la pierre primordiale, au cœur du mystère de l'origine.

Pendant l'après-midi, le temple était plongé dans le silence. Les ritualistes nettoyaient les objets du culte dans les ateliers qui leur étaient réservés, et les figures divines gravées sur les murs dialoguaient entre elles.

Un prêtre de Karnak se serait cru chez lui s'il avait pénétré dans le domaine sacré patiemment construit par Piankhy et qu'il ne cessait d'embellir, afin d'honorer la mémoire des prestigieux pharaons qui avaient œuvré ici, à Napata, pour faire rayonner le message d'Amon. À l'intérieur du temple étaient conservées des stèles de Thoutmosis III, le modèle du pharaon noir, et de deux autres rois d'Égypte qu'il vénérait, Séthi Ier et Ramsès II. Pour lui, ces trois monarques incarnaient la grandeur des Deux Terres, en harmonie avec la volonté divine, et avaient exercé la fonction suprême avec une rigueur et un amour incomparables. Et le petit sanctuaire de Toutankhamon avait été pieusement conservé, de même que des statues des dieux dont la présence était garante de la transmission de l'esprit.

Au fur et à mesure que l'on progressait vers l'intérieur du temple, l'espace se réduisait et la lumière diminuait, jusqu'à se concentrer dans le naos dont la clarté secrète n'était visible que pour les yeux du cœur. Jamais le mystère de la vie ne serait expliqué, mais il pouvait être vécu et partagé.

Piankhy s'immobilisa devant un énorme lion de calcaire, dont les traits étaient d'une extraordinaire finesse. En Nubie, Amon aimait prendre la forme de ce fauve, car le nom du lion en hiéroglyphes était *mai*, « celui qui voit ». Et même l'homme qui se cachait dans le recoin d'une pièce obscure n'échappait pas au regard du Créateur. Sur le socle de la statue, une inscription : « Le dieu qui reconnaît son fidèle, Celui dont l'approche est douce et vient vers celui qui l'a imploré ».

Au-dessus du fauve de pierre, un bas-relief évoquait l'offrande de l'arc.

Le maître divin avait ouvert la route : il faudrait continuer à se battre.

La fin de soirée était d'une ineffable tendresse. C'était le moment où les bergers jouaient de la flûte, où les scribes posaient leur pinceau, où les maîtresses de maison s'accordaient enfin du repos en contemplant le soleil

couchant. Le labeur s'effaçait, les fatigues de la journée étaient oubliées pendant ces instants magiques que les vieux sages considéraient comme l'expression de la plénitude.

Quand Piankhy pénétra dans la chambre de son épouse principale, plongée dans l'obscurité, il crut d'abord qu'elle était absente ; puis il l'aperçut, sur sa terrasse, absorbée par le spectacle unique et toujours renouvelé que lui offraient les derniers feux de l'astre de vie.

Âgée de trente-cinq ans, Abilée était au faîte de sa splendeur. Grande, fine, le visage allongé semblable à celui de Néfertiti, la peau cuivrée, elle avait une allure royale. Piankhy avait écarté les prétendantes officielles pour épouser cette fille d'un prêtre sans fortune mais spécialiste des rituels égyptiens et qui avait su lui transmettre ses connaissances.

Le temps n'avait aucune prise sur la somptueuse Nubienne. Au contraire, la maturité l'avait embellie et affinée, et les plus jolies séductrices de Napata avaient renoncé à la défier.

Pour tout vêtement, Abilée ne portait qu'une longue chemise de lin transparente. Elle avait dénoué ses cheveux parfumés et laissait les ultimes lueurs du couchant danser sur son corps de déesse.

Quand la nuit s'étendit sur le royaume de Piankhy, elle se retourna pour se vêtir davantage. C'est alors qu'elle l'aperçut.

— Es-tu ici depuis longtemps ?

— Je n'ai pas osé interrompre ta méditation.

Il la prit passionnément dans ses bras, comme s'ils avaient été séparés depuis de longs mois. Eût-elle été furieuse contre lui, Abilée n'aurait pu résister à sa magie. Se sentir protégée, aimée par ce roi à la fois fort et sensible, la comblait d'une joie que les mots ne sauraient décrire.

— La chasse a-t-elle été bonne ?

— La cour ne manquera pas de viande… Mais cela ne l'empêchera pas de persifler.

— La redouterais-tu ?

— Quiconque négligerait un complot ne mériterait pas de régner.

Abilée posa sa joue sur l'épaule de Piankhy.

— Un complot… Est-ce si grave ?

— La reine d'Égypte serait-elle mal informée ?

— Je croyais que ces rumeurs étaient sans fondement.

— Ce n'est pas l'avis de Tête-froide.

— Tête-froide… Écoutes-tu toujours les conseils de ce scribe ?

— Me le reproches-tu ?

Abilée s’écarta de Piankhy.

— Tu as raison, mon amour. Tête-froide ne te trahira pas. L’une de tes épouses secondaires, quelques prêtres envieux, une dizaine de courtisans stupides et un ministre trop ambitieux… Comment les prendre au sérieux, alors que tu règnes depuis vingt ans et que les plus humbles de tes sujets se feraient tuer pour toi !

— La vanité est un poison incurable, Abilée. Elle conduit à la pire des morts, celle de la conscience.

— Que comptes-tu faire ?

— J’ai imploré Amon d’éclairer mon chemin, il m’a répondu.

6

La nuit était douce, et Tranan, le directeur du Trésor, savourait sa bonne fortune. Assis sous le plus haut palmier de son jardin, il approchait du triomphe. À cinquante-quatre ans, il occupait l'un des postes en vue du gouvernement de Piankhy et habitait une magnifique villa du centre de la ville que n'aurait pas dédaignée un riche noble thébain. Époux comblé, père de cinq enfants, il avait fait toute sa carrière dans l'administration de Napata et aurait dû se satisfaire de sa confortable situation.

Mais il était l'un des rares dignitaires à connaître les véritables ressources du royaume de Piankhy dont la pauvreté n'était qu'apparente. De modestes cultures le long du Nil, les produits de la pêche et de la chasse, des dattes… L'inventaire des richesses naturelles était vite établi, et l'on pouvait en conclure que Napata était la capitale d'une région misérable.

C'eût été oublier la merveille que le pays nubien offrait à son souverain : l'or. Un or abondant et de belle qualité. Si, jadis, les rois d'Égypte avaient colonisé la Nubie, c'était avec l'intention de s'emparer du métal précieux.

À présent, c'était le souverain noir qui exerçait sa souveraineté sur l'exploitation minière et possédait la totalité de la production : ainsi étaient supprimées rivalités et convoitises. Mais comment Piankhy utilisait-il cette fortune colossale ? Il la donnait au temple d'Amon et s'en servait pour conforter le bien-être de la population.

Le directeur du Trésor ne supportait plus cette politique. Un souverain qui oubliait de s'enrichir était un faible qui, tôt ou tard, méritait d'être éliminé. À sa place, Tranan aurait accordé au peuple le strict minimum et mené grande vie en compagnie de ses proches. Comme sa femme commençait à vieillir, il se serait offert de jeunes courtisanes et aurait beaucoup voyagé pour être admiré par des princes étrangers, lors de fastueux banquets.

Avec Piankhy, l'avenir était bouché. Rivé à sa Montagne pure, à son temple d'Amon et à sa capitale, le pharaon noir n'avait pas l'esprit

d'entreprise et aucun sens du commerce. L'heure était venue de procéder à un changement radical de politique.

Le majordome de Tranan lui apporta une coupe de vin frais et des gâteaux au miel.

— Votre épouse vous attend pour le dîner, maître.

— Qu'elle dîne avec les enfants et qu'elle ne m'importune pas. Dès que mon visiteur arrivera, amène-le dans la salle de massage, et que personne ne nous dérange.

Tranan ne pouvait agir seul. Certes, il avait l'appui de quelques courtisans, mais ils flaireraient le sol devant Piankhy dès que ce dernier élèverait la voix. En revanche, l'une des épouses secondaires délaissée par son royal époux rêvait de vengeance et serait suffisamment haineuse pour assouvir sa passion destructrice. Et Tranan disposerait d'un appui plus précieux encore : celui de l'obèse qui venait d'entrer dans la salle de massage.

Couvert de colliers et de bagues en or massif, Otokou pesait cent soixante kilos et même davantage après ses orgies de viande de bœuf, de sauces épaisses et de pâtisseries crémeuses. Sa robe elle-même était brodée d'or, et personne n'avait le droit de le toucher sous peine de recevoir un coup fatal de sa massue d'or. Car Otokou était le chef de la plus lointaine tribu de Nubie dont la plupart des membres se chargeait d'extraire l'or de première qualité d'une gigantesque mine. Voilà bien longtemps qu'il avait juré fidélité au pharaon noir. Avec le temps, son serment s'était émoussé.

Étant donné le caractère ombrageux d'Otokou, le directeur du Trésor l'avait approché par petites touches, avec la plus extrême prudence, pour gagner progressivement sa confiance. Par bonheur, l'obèse appréciait les cadeaux, notamment les coffres de bois d'ébène et les écharpes de laine qu'il nouait autour de son cou de taureau lorsque les nuits fraîchissaient.

La vraie gourmandise d'Otokou, c'étaient les massages. Plusieurs heures par jour, il livrait son corps dodu à des mains habiles qui le faisaient frissonner d'aise. Quand Tranan lui avait confié qu'il venait d'engager une masseuse au talent remarquable, l'obèse n'avait eu de cesse de la rencontrer.

La coutume de sa tribu exigeait qu'Otokou ne posât pas le pied par terre en présence d'un inférieur. Comme son unique supérieur était le pharaon noir, l'obèse fut introduit dans le domaine de Tranan sur un siège en bois doré que portaient avec peine quatre robustes gaillards.

— Votre visite m'honore au plus haut point, seigneur Otokou, déclara

Tranan, qui savait l'intérêt que son hôte portait aux marques de considération.

— Tant mieux, tant mieux… Je souffre du dos. Qu'on me soigne sur-le-champ.

Il fallut gravir trois marches qui exigèrent des porteurs un rude effort. C'est avec une certaine grâce, comparable à celle d'un éléphant s'agenouillant, que leur maître parvint à s'allonger sur le ventre pendant qu'un serviteur disposait un coussin doré sous son estomac.

— Où est-elle, cette masseuse que tu m'as promise ?

— La voici, seigneur.

Une frêle Syrienne, aux cheveux courts tirant sur le blond, grimpa sur les reins de l'obèse et, d'une main souple, étala sur la masse de chair une huile tiède et parfumée.

— Quel est ce délice ? demanda Otokou, agréablement surpris.

— De l'huile de fête qui provient de Thèbes, seigneur. On dit qu'elle a apaisé les douleurs de Ramsès le Grand en personne.

Agiles et précises, les petites mains de la masseuse dénouèrent une à une les contractures musculaires de l'obèse, qui grogna de contentement.

Tranan se garda d'interrompre le traitement. Otokou ne devenait-il pas son débiteur ?

— Parfait, petite, parfait. On te donnera un sachet de poudre d'or.

Pendant que la Syrienne s'éclipsait, le chef de tribu reprit place sur son siège.

— Alors, mon ami Tranan, pourquoi m'as-tu fait venir dans la capitale ?

— Cette petite masseuse…

— Ta Syrienne est très douée, mais parlons de choses sérieuses. Tu sais que j'ai horreur des voyages et que je déteste m'éloigner de mon village.

Nerveux, Tranan marcha de long en large.

— L'affaire est grave, seigneur. Tu es le principal producteur d'or du royaume et moi le directeur du Trésor. Avec Piankhy, nous sommes les seuls à connaître l'étendue de la fortune qu'offre la Nubie. Je te dois d'être sincère : à mon avis, Piankhy en fait un mauvais usage.

— Accuserais-tu le pharaon de malhonnêteté ?

— Non, mais de conformisme ! Notre capitale s'endort dans sa richesse parce que Piankhy s'acharne à respecter des traditions désuètes. Beaucoup de dignitaires pensent comme moi… Voilà vingt ans qu'il règne, et il oublie les exigences de l'avenir. Si toi et moi n'intervenons pas, Napata court à la ruine.

Les yeux d'Otokou se firent minuscules.

— Et de quelle façon interviendrons-nous ?

— Une partie de la cour est décidée à remettre en cause la légitimité de Piankhy. Ceux-là mêmes qui l'ont élu songent à un successeur.

— Un successeur qui s'appellerait… Tranan ?

— Uniquement si le seigneur Otokou accepte de devenir le nouveau directeur du Trésor et d'être honoré comme il le mérite.

— Recevrai-je une plus grande part de l'or que ma tribu extrait des entrailles de la terre ?

— C'est l'évidence !

L'obèse ronronna. Chez lui, un signe de profonde satisfaction.

Tranan savait qu'il réussirait : on ne misait jamais en vain sur la cupidité. Désormais, les jours de Piankhy étaient comptés.

Otokou se redressa comme un félin et agrippa Tranan par la nuque.

— Voilà longtemps que je te considère comme une petite crapule, indigne de la fonction que t'a confiée Pharaon. Tu as oublié un détail, Tranan : Piankhy et moi sommes amis depuis plus de vingt ans, et de véritables amis ne se trahissent jamais.

7

Tranan ne sortirait plus de la mine d'or où il travaillerait jusqu'à la fin de ses jours. Mais Otokou ne se sentait pas rassuré pour autant ; il n'avait écrasé qu'une guêpe à l'appétit plus gros que le dard, alors qu'une menace sérieuse pesait sur Piankhy.

Formé des Amis et des Soutiens du roi, des Anciens et des Ritualistes, le grand conseil qui avait élu Piankhy à l'unanimité vingt ans plus tôt semblait décidé à formuler de graves réserves sur le comportement du pharaon noir.

Elles se fondaient sur des rapports erronés de Tranan, des ragots colportés par l'une des épouses secondaires de Piankhy, des paroles fielleuses de prêtres accusant, à tort, le pharaon noir de manquer de piété envers Amon. Si Otokou avait pris à temps conscience du danger, il aurait volontiers étranglé de ses mains tous ces menteurs ; mais le grand conseil, avec son rigorisme habituel, avait enclenché un mécanisme que personne ne pouvait plus arrêter.

Certes, Piankhy n'aurait aucune peine à réfuter ces ignominies, mais son renom serait atteint et, surtout, il était capable de renoncer à la couronne pour se retirer dans le temple d'Amon ! Otokou connaissait bien son ami et savait qu'il ne s'accrocherait pas au pouvoir si les circonstances lui donnaient une occasion de s'en détacher. Mais il savait aussi que personne n'était prêt à remplacer Piankhy et que son abdication serait une catastrophe pour Napata, pour la Nubie et pour l'Égypte.

Au lieu de préparer sa défense, le roi galopait dans le désert pour offrir à Vaillant, son cheval préféré, les grands espaces qu'aimait dévorer le superbe animal. Et l'homme et sa monture ne seraient peut-être pas de retour avant la réunion du grand conseil.

Âgée de dix-sept ans, la plus jeune des épouses secondaires de Piankhy ne décolérait pas. Certes, quand son père l'avait conduite à la cour de Napata, il lui avait bien expliqué qu'elle ne verrait jamais le pharaon et que ce

mariage diplomatique était indispensable pour sceller l'unité du monarque avec la tribu du sud de la quatrième cataracte dont elle était l'héritière.

Mais la jeune femme ne l'entendait pas ainsi : n'était-elle pas la plus belle du palais, ne méritait-elle pas de partager la couche du souverain et d'en expulser ses rivales ?

Avec fougue, elle avait tenté d'ouvrir de force les portes qui l'auraient menée à Piankhy, mais ses tentatives désordonnées s'étaient soldées par des échecs. L'entourage du roi, et plus particulièrement son maudit scribe nain, empêchait tout importun de troubler sa sérénité.

Elle, fille de chef de clan, épouse secondaire, considérée comme une importune ! Furieuse d'avoir essuyé un tel affront, elle avait décidé de se venger de ce despote incapable d'apprécier sa beauté, en révélant au grand conseil que Piankhy était corrompu et qu'il détournait des richesses à son seul profit.

Lorsqu'un nouveau pharaon serait nommé, il ne manquerait pas de la remarquer et de lui donner sa véritable place.

Pour l'heure, elle essayait un collier de perles bleues, de jaspe rouge et de cornaline, séparées par de fins disques d'or.

— Attache-le, ordonna-t-elle à sa servante.

— Ce collier est digne d'une reine… Et tu n'en es pas une.

Piquée au vif, la jeune femme se retourna et se trouva face à Abilée, l'épouse principale de Piankhy !

— Ce palais t'a accueillie, petite, et tu as trahi sa confiance. Pis encore, tu as calomnié Pharaon et tenté de devenir l'âme d'un complot.

Affolée, la fille du chef de clan se leva et ne parvint qu'à balbutier une molle protestation.

— Une telle faute est passible d'une longue peine d'emprisonnement, mais tu n'es qu'une enfant au cœur déjà aigri… Ne t'avise plus de souiller le nom de Piankhy. Sinon, mon indulgence ne sera plus de mise et je deviendrai plus féroce qu'une tigresse.

— Que… Qu'allez-vous faire de moi ?

— Tu vas rentrer dans ta tribu où des matrones t'apprendront à travailler et à tenir une maison. Estime-toi heureuse.

À quatre-vingt-dix-sept ans, Kapa, le doyen du grand conseil, gardait l'œil vif et la parole claire. Très maigre, il n'avait fait qu'un repas frugal par jour tout au long de son existence, ne buvait pas d'alcool de dattes et

s’astreignait à une promenade quotidienne. Son entourage redoutait son caractère bougon, accentué par l’âge.

Le contraste qu’il formait avec Otokou, amateur de bonne chère, était surprenant. L’obèse ne savait comment aborder ce vieux grincheux qui refusait même une coupe de bière fraîche.

— Ta santé…

— Tu ne te préoccupes pas de ma santé, Otokou, pas plus que je ne me soucie de la tienne. Où se cache le roi, ton ami ?

— Il est parti au loin, à cheval.

— Les membres du grand conseil m’ont communiqué leurs conclusions, je les ai examinées avec attention.

— Alors, tu as constaté qu’il s’agissait d’inepties !

— Oserais-tu critiquer le travail de personnalités dignes de respect ?

— Les informations qu’elles ont reçues sont aberrantes et mensongères ! De toute évidence, quelques jaloux ont voulu nuire à Piankhy, et il convient de les châtier comme ils le méritent !

— D’après ce que j’ai entendu dire, tu t’es personnellement occupé de Tranan, l’ex-ministre des Finances.

— Je l’ai mis au travail… Piankhy est parfois trop indulgent. À ses amis de le débarrasser des brebis galeuses.

— Je suis le supérieur du grand conseil et je ne me laisserai pas influencer. Que cela plaise ou non au roi, il doit comparaître devant nous au plus vite.

Âgé de cinq ans, en pleine force, capable de lancer sans fatigue ses cinq cents kilos de muscles dans de longues courses, Vaillant était le meilleur cheval que Piankhy avait eu l’occasion de dresser. Entre l’homme et l’animal, l’amitié était née dès le premier regard, et le roi n’avait guère eu d’efforts à déployer pour se faire comprendre du destrier, fier, voire farouche, mais désireux de satisfaire celui auquel il avait accordé sa pleine confiance.

Vaillant était un cheval bai à la crinière fauve, brillante et soyeuse, haut sur pattes, à la bouche rieuse, au regard direct et à l’allure souveraine. Les cavaliers de l’armée de Piankhy le regardaient avec admiration et envie, tout en évitant de l’approcher de trop près. Tous savaient que Vaillant n’obéissait qu’à Piankhy et qu’il redevenait sauvage aussitôt que quelqu’un d’autre tentait de le monter.

Le roi lui avait fait découvrir quantité de pistes partant de Napata, et le

cheval les avait mémorisées de manière surprenante, sans jamais hésiter. Pour retourner à son écurie particulière, où Piankhy en personne le bouchonnait, Vaillant prenait toujours le chemin le plus court. À la force et à l'endurance, le cheval ajoutait une intelligence aiguë.

Du sommet d'une haute dune, le pharaon noir contemplait les étendues désertiques.

— Tu vois, Vaillant, aucun empereur ne voudrait d'un pays comme celui-là. Mais c'est lui que nous aimons, toi et moi, parce qu'il ne ment jamais, parce qu'il nous oblige à être impitoyables envers nous-mêmes et à vénérer la toute-puissance de la lumière. Le désert et la terre cultivée sont étrangers l'un à l'autre, ils ne se marient pas et, pourtant, l'un fait comprendre la nécessité de l'autre.

Des grues couronnées survolèrent le cavalier et sa monture. Au loin, au sommet d'une autre dune, un oryx aux longues cornes, immobile, les observait. Si Piankhy avait eu besoin d'un point d'eau, il n'aurait eu qu'à le suivre.

— On m'attend dans ma capitale, Vaillant, et ceux qui désirent me voir me sont hostiles. Si je perds tout, deux êtres me suivront jusqu'au fond de l'abîme : mon épouse et toi. Ne suis-je pas le plus heureux des hommes ?

Le cheval pointa ses naseaux vers Napata et s'élança au grand galop. Pas plus que son maître, il ne redoutait l'épreuve.

8

Tefnakt savait que seule la guerre lui permettrait d'accéder au pouvoir suprême, mais il n'aimait ni se battre ni manier les armes. À d'autres l'entraînement intensif au tir à l'arc ou au jet de lance : tous les chefs libyens étaient fiers de leur force physique, le fédérateur n'en avait cure.

Pour tromper son angoisse, Tefnakt avait refait cent fois son plan de bataille et de réunification des Deux Terres. On lui avait amené des filles de joie qu'il avait repoussées, et il ne touchait ni à la jarre de vin ni à celle de bière. Ces plaisirs lénifiants le détourneraient de son seul et unique objectif : être reconnu comme le chef suprême de la coalition libyenne, anéantir les troupes de Piankhy, réduire le Nubien à l'impuissance et se faire couronner comme pharaon à Thèbes, dans le Sud, puis à Memphis, dans le Nord.

La victoire était à portée de main, à condition d'agir vite, avant que le pharaon noir ne prenne conscience de la détermination de Tefnakt et de sa véritable ambition. Jusqu'à présent, il ne le considérait que comme un prince libyen plus puissant que ses congénères, certes, mais aussi médiocre et vénal.

Piankhy se trompait.

De père libyen, mais de mère égyptienne, Tefnakt avait étudié le glorieux passé de l'Égypte, et il était parvenu à une certitude : elle ne retrouverait sa grandeur qu'au moment où les Deux Terres, la Haute et la Basse-Égypte, seraient de nouveau réunies. Un projet grandiose, que Piankhy était incapable de concrétiser et dont les roitelets libyens se moquaient. Tefnakt se sentait capable d'aller jusqu'au bout de ce difficile chemin et de reprendre le flambeau qu'avaient laissé s'éteindre les successeurs de Ramsès le Grand.

Hélas ! il dépendait du bon vouloir d'un ramassis de petits tyrans à la courte vue, crispés sur leurs médiocres privilèges. Lorsqu'il aurait obtenu le pouvoir suprême, Tefnakt mettrait fin à l'anarchie qui épuisait le pays. Toutes les provinces, qu'elles soient du Nord ou du Sud, reviendraient sous la seule autorité de Pharaon.

Tefnakt n'agissait pas pour sa gloire personnelle mais afin de redonner à l'Égypte sa splendeur d'antan et, mieux encore, d'en faire le centre du nouveau monde méditerranéen qui, sous l'influence de la Grèce et de l'Asie Mineure, commençait à prendre forme.

Personne ne pouvait comprendre cette vision, et le poids de la solitude était lourd à porter. Et il lui fallait même avoir recours aux services de Yegeb et de Nartreb, deux êtres sans foi ni loi, pour parvenir à ses fins. Mais, si Tefnakt réussissait, ces périodes de doute et de souffrance seraient vite oubliées.

Il déroula un papyrus comptable datant de la XIXe dynastie, celle de Ramsès, et rappelant les richesses de Memphis à cette époque : champs luxuriants, canaux poissonneux, entrepôts regorgeant de marchandises, visites incessantes de nombreux ambassadeurs… Aujourd'hui, la grande cité était assoupie, dans l'attente d'un authentique monarque qui lui redonnerait les forces nécessaires pour assumer son rôle de « Balance des Deux Terres », c'est-à-dire de pôle d'équilibre entre le Nord, ouvert sur l'extérieur, et le Sud traditionaliste.

— Puis-je vous parler, seigneur ? demanda Nartreb d'une voix où perçait l'exaltation.

— De bonnes nouvelles ?

— D'excellentes… Mais je meurs de soif.

De ses mains potelées, le Sémite se servit une coupe de vin blanc tenu au frais dans une jarre que seuls les potiers de Moyenne-Égypte savaient fabriquer.

— Les chefs de province ont-ils enfin voté en ma faveur ?

— La situation est un peu plus compliquée, seigneur… À dire vrai, ces derniers jours, elle évoluait plutôt dans le mauvais sens, et vous ne comptiez plus que des opposants. Si nous n'étions pas intervenus, Yegeb et moi, le vote aurait été négatif et vous auriez dû regagner votre principauté de Sais.

— Comment les avez-vous convaincus de changer d'avis ?

— Ce ne fut pas facile… Mais nous avons su trouver les bons arguments.

— Je veux les connaître, Nartreb.

— Est-ce bien nécessaire, seigneur ? Vous nous payez pour faire un travail et nous le faisons. Les détails importent peu.

— Ce n'est pas mon avis !

Sentant monter la colère de Tefnakt, Nartreb s'inclina.

— Depuis plusieurs années, Yegeb et moi avons récolté mille et une

informations sur les chefs des provinces du Nord, grâce à la complicité de fonctionnaires locaux qui vendent volontiers leurs confidences, à condition que leur nom ne soit pas prononcé. Aujourd’hui, nous tirons bénéfice de ce travail de fourmi. Comme ces roitelets sont tous plus ou moins corrompus et ont commis contre leurs propres alliés des fautes plus ou moins graves que chacun souhaite voir enfouies dans un profond oubli, nous n’avons pas eu trop de mal à négocier leur approbation. Il ne subsiste qu’un petit problème…

— Akanosh ?

— Non, c’est un peureux… Il s’est rallié à l’avis de la majorité. Je veux parler du vieux chef qui règne sur les marais du Delta et contrôle les pêcheries. Un imbécile et un obstiné… Il refuse tout conflit avec le pharaon noir. Malheureusement, sa parole a encore beaucoup de poids et empêche la fin des palabres. Elle pourrait même remettre notre succès en question.

L’estomac vide, Nartreb avala quelques dattes.

— Comment comptes-tu résoudre ce problème ?

— Yegeb s’en est occupé… Justement, le voilà.

Le visage tout en longueur de Yegeb semblait empreint d’une profonde satisfaction.

— Puis-je m’asseoir, seigneur ? J’ai les jambes lourdes.

— As-tu réussi ?

— Le destin vous est favorable. Le vieux chef des marais vient de rendre l’âme.

Tefnakt blêmit.

— Aurais-tu… ?

— Votre irréductible adversaire est mort pendant sa sieste… Une mort tout à fait naturelle qui prouve votre chance.

— La vérité, Yegeb !

— La vérité, c’est qu’un deuil va être célébré et qu’ensuite les chefs libyens vous accorderont les pleins pouvoirs.

Lorsque Akanosh rentra sous sa tente, son épouse, à la cinquantaine épanouie, vit aussitôt qu’il était contrarié. Après trente ans de mariage, elle déchiffrait les sentiments de son époux sans qu’il prononçât un mot.

— Est-ce… la guerre ?

— Ils ont tous changé d’avis, et notre doyen n’est plus là pour les convaincre qu’ils commettent une erreur fatale en choisissant Tefnakt comme chef suprême. Oui, c’est la guerre. Nous nous préparons à attaquer

Hérakléopolis.

— Tu as peur pour moi, n’est-ce pas ?

Akanosh serra les mains de sa femme entre les siennes.

— Nous sommes les deux derniers à savoir que tu es d’origine nubienne… Et personne n’oserait s’attaquer à mon épouse.

Bien qu’elle eût la peau blanche, hâlée par le soleil, des Égyptiennes du Nord, la femme d’Akanosh avait un père nubien. Longtemps, le prince libyen avait rêvé d’une alliance avec Piankhy qui aurait fait de lui un négociateur tout désigné avec ses compatriotes du Delta.

— C’est Tefnakt qui m’inquiète, avoua Akanosh. Il est intelligent, rusé et acharné… Pour réaliser son rêve, il mettra l’Égypte à feu et à sang.

— Mais tu dois lui obéir, comme les autres, et ordonner à tes soldats de le suivre.

— Je n’ai pas le choix, en effet. Ma conscience m’impose néanmoins de prévenir Piankhy.

— Prends garde, chéri ! Si tu es accusé de trahison…

— Tefnakt me tuera de ses mains, je sais. Rassure-toi : je sais comment m’y prendre tout en restant dans l’ombre.

9

Sous la présidence du doyen Kapa, le grand conseil s'était réuni devant le premier pylône du temple d'Amon de Napata, à l'endroit où l'on « disait Maât », la vérité et la justice. Assis de part et d'autre du doyen, les Amis du roi et ses Soutiens, les Anciens et les Ritualistes arboraient un visage sévère.

Le pharaon noir arriva à cheval et mit pied à terre à quelques mètres de Kapa, qui demeura impassible. Piankhy portait la couronne caractéristique des rois nubiens, une sorte de bonnet épousant la forme du crâne, enserré dans un diadème d'or d'où surgissaient deux cobras dressés, en posture d'attaque. À ses poignets et autour de ses biceps, des bracelets d'or à son nom. Sur son tablier doré, une minuscule tête de panthère d'où jaillissaient des rayons de lumière.

À la vue du monarque dont la puissance physique avait un aspect effrayant, la plupart des membres du grand conseil eurent envie de décamper. Mais ils se contentèrent de s'incliner respectueusement, à l'exemple du vieux Kapa, qui prit aussitôt la parole pour éviter une débandade.

— Majesté, ce grand conseil vous a élu pharaon de Haute et de Basse-Égypte il y a vingt ans. Aucun de ses membres n'a eu à se plaindre de votre action, mais de pénibles événements viennent de troubler la sérénité de la cour. Nous avons examiné les plaintes qui nous ont été transmises par des voies plus ou moins détournées, et…

— Pourquoi mes accusateurs ne se montrent-ils pas à visage découvert ?

— Nous approuvons la condamnation du directeur du Trésor, Majesté, et le renvoi de l'épouse secondaire qui tentait de fomenter un complot. Pour ma part, je juge même ces mesures trop indulgentes.

— En ce cas, que me reproche-t-on encore ?

La majorité du grand conseil espérait que Kapa se contenterait de cette brève confrontation, mais le vieux Nubien avait un sens aigu de la magie des êtres, des lieux et des moments. Pour lui, il s'agissait d'un mode de

gouvernement plus important que le choix des ministres ou d'une politique. Qui n'était pas en résonance avec l'harmonie secrète du monde n'avait aucune chance de diriger correctement un pays.

— Pendant vingt ans, rappela le doyen, votre puissance est demeurée intacte. Si des individus ignobles ont tenté de souiller votre nom, n'existe-t-il pas une raison grave, à savoir l'affaiblissement de votre capacité de régner ?

Plusieurs membres du grand conseil estimèrent que le vieux Kapa allait trop loin et redoutèrent la colère de Piankhy. Mais le pharaon noir ne perdit pas son calme.

— La lumière divine a placé le roi sur la terre des vivants pour juger les êtres humains et satisfaire les dieux, dit-il d'une voix grave en citant le texte du couronnement, pour mettre l'harmonie de Maât à la place du désordre, du mensonge et de l'injustice, protéger le faible du fort, faire des offrandes à l'invisible et vénérer l'âme des défunts. C'est pour cette tâche qu'Amon m'a désigné. « Sois couronné », a-t-il ordonné, car c'est bien Amon qui a décidé de ma destinée. Dieu fait le roi, le peuple le proclame. Et j'ai adopté les noms de couronnement de mon glorieux ancêtre Thoutmosis III[2] : « le pacificateur des deux pays », « l'unificateur des Deux Terres », « Puissante est l'harmonie de la lumière divine ». Comme lui, le fils de Thot, je recherche la sagesse et la connaissance. N'est-il pas écrit, dans le *Livre de sortir dans la lumière*, que la connaissance est ce qui écarte le mal et les ténèbres, voit l'avenir et organise le pays ? Mais tu as raison, Kapa : peut-être ma capacité de régner s'affaiblit-elle. Peut-être le temps de me retirer est-il venu. Ce n'est pas à moi de répondre, mais à Amon. Et il se manifestera par un signe.

Du haut de la terrasse de son palais, entouré de palmiers, d'hibiscus et de lauriers-roses, Piankhy contemplait sa cité et, au loin, le désert. Comme il semblait paisible, dans la douceur de la nuit, alors qu'y rôdaient une multitude de démons, prêts à dévorer le voyageur imprudent ! À plusieurs reprises, le pharaon noir avait affronté les dangers du désert, ses chatoiements trompeurs, ses pistes illusoires qui ne menaient nulle part, ses dunes tentatrices dont le regard ne pouvait se rassasier.

Allongée contre lui, Abilée lui caressa la joue. Comme il aimait cette femme qui, à elle seule, incarnait la beauté et la noblesse de la Nubie ! Vêtue d'une robe uniquement constituée de mailles fines, ressemblant au filet d'un pêcheur et laissant la majeure partie du corps apparent, le cou orné d'un collier d'or agrémenté de perles de turquoise, Abilée était la séduction même.

Elle avait donné à Piankhy un fils et une fille, et ces maternités avaient encore rehaussé l'éclat de sa féminité.

— Vivons-nous nos dernières nuits dans ce palais ? demanda-t-elle d'une voix claire, dépourvue d'inquiétude.

— Oui, si le dieu Amon me retire sa confiance.

Abilée étreignit son mari.

— Si je n'écoutais que mon amour pour toi, je supplierais Amon de rester silencieux. Nous pourrions nous retirer dans une palmeraie et y vivre paisiblement avec nos enfants. Mais je ne lui adresserai pas cette prière, car tu es le seul garant du bonheur de tout un peuple. Le sacrifier à notre propre bonheur serait une trahison impardonnable.

— Ne m'accordes-tu pas trop d'importance ?

— À toi de douter de ta puissance, à moi de la reconnaître comme telle. N'est-ce pas le premier devoir d'une reine d'Égypte ?

— Amon m'a délivré le message de l'arc.

— La Nubie n'est-elle pas « la terre de l'arc » ? Il te révèle ainsi que tu dois continuer à régner.

— L'arc est aussi le symbole de la guerre… Mais aucun conflit n'est en vue.

— Ne redoutes-tu pas les turbulences provoquées par les Nordistes ?

— Ils sont trop occupés à s'entre-déchirer, et aucun prince libyen n'est capable de s'imposer aux autres.

Voilà bien longtemps que le vieux Kapa ne dormait plus que deux ou trois heures par nuit. L'existence s'était écoulée trop vite, à son gré, et, avant de rejoindre la déesse du Bel Occident qui parait la mort d'un sourire enchanteur, il voulait profiter de chaque moment.

Jamais Kapa n'avait quitté son pays natal, cette terre brûlante et rugueuse dont il connaissait les attraits mieux que personne. Elle ne s'offrait qu'à des amants passionnés, au désir inépuisable : c'est pourquoi Piankhy était un excellent souverain. Mais le vieillard avait agi selon sa conscience et ne le regrettait pas. Privé de magie, même un colosse devenait une proie facile pour les forces des ténèbres.

Si les dieux désavouaient Piankhy, la Nubie et l'Égypte du Sud subiraient une grave crise à l'issue incertaine. Seuls des médiocres rêvaient de lui succéder, et ils transformeraient en désastre une situation difficile.

Au cœur de la nuit, dans un ciel de lapis-lazuli, les étoiles déployaient

leurs fastes. Portes qui s'ouvraient pour laisser passer la lumière naissant à chaque instant aux confins de l'univers, elles enseignaient à l'homme que le regard créateur est celui qui s'élève et non celui qui s'abaisse.

Soudain, une étoile quitta sa communauté et traversa le ciel à la vitesse d'un lévrier en pleine course. Comme si elle était irrésistiblement attirée par la terre, elle se précipitait vers elle, suivie d'une traînée de feu.

Non, Kapa n'était pas victime d'une hallucination ! L'étoile se dirigeait vers la Nubie, vers la capitale, vers le palais royal qui disparut dans un embrasement.

10

Les insomniaques avaient vu une boule de feu s'abattre sur la terrasse du palais royal, et tous pensèrent que la colère du ciel avait anéanti le pharaon noir. La réponse d'Amon avait été terrifiante.

Aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes, Kapa se dirigea vers le lieu du drame autour duquel commençait à s'attrouper la population de la capitale, réveillée par les cris des témoins de la catastrophe.

Le capitaine des archers, Pouarma, avait ordonné à la garde personnelle du roi d'interdire l'accès de ses appartements.

— Ne faut-il pas porter secours à Sa Majesté ? s'inquiéta Kapa.

— Je ne sais pas, avoua le gradé, incapable de prendre une décision tant il était bouleversé.

— Moi, j'y vais, affirma Tête-froide, les yeux encore bouffis de sommeil.

— Je t'accompagne, décida le doyen du grand conseil.

Sur un signe de Pouarma, les archers laissèrent passer le nain et le vieillard, qui gravirent un escalier décoré d'ornements floraux et s'aventurèrent dans le domaine privé de Piankhy.

— Majesté… C'est moi, Tête-froide ! Pouvez-vous parler ?

Personne ne répondit.

La chambre, la vaste salle d'eau, la salle de massage, le bureau, la salle de réception pour les hôtes privilégiés, la bibliothèque… Autant de pièces vides.

— Il reste la terrasse, observa Kapa.

Tête-froide eut envie de pleurer. À l'intérieur, Piankhy aurait pu échapper aux effets dévastateurs de l'étoile tombée du ciel. Mais sur la terrasse…

— Mes vieilles jambes ne me portent plus, avoua le doyen du grand conseil.

— Repose-toi, j'y vais seul.

Le cœur serré, le nain grimpa lentement la volée de marches qui débouchait sur la terrasse. Sous la lumière de la lune, il les vit.

Piankhy et son épouse étaient couchés côte à côte, Abilée avait posé sa tête sur la poitrine de son mari.

Ainsi, ils étaient morts au même instant, unis dans leur amour.

— Que fais-tu ici, Tête-froide ?

Le nain sursauta, tremblant de tous ses membres. C'était la voix grave du dieu Amon, la voix céleste qui allait châtier son audace !

— Un événement grave se serait-il produit dans ma capitale ? interrogea Piankhy en se redressant.

Tête-froide crut qu'il contemplait un fantôme.

— C'est vous, Majesté ?… C'est bien vous ?

— Aurais-je tellement changé ?

— L'étoile tombée du ciel, la boule de feu…

— Où vois-tu des traces d'incendie ?

La reine s'éveilla.

— J'ai rêvé d'un feu céleste… Il nous entourait, comme un halo protecteur. Nous étions au cœur d'un soleil qui brillait dans la nuit.

— Miracle ! hurla Tête-froide en se précipitant dans l'escalier. Miracle, le dieu Amon a transformé en lumière le couple royal !

Le jugement du grand conseil, l'avis des prêtres et le sentiment du peuple étaient unanimes : c'était bien Amon qui avait choisi de se manifester sous la forme du feu céleste, Amon qui habitait la Montagne pure et reconnaissait Piankhy comme son fils et le pharaon légitime.

Alors que le soleil se levait sur le Gebel Barkal dont le pic prenait la forme d'une couronne, les Amis du roi, ses Soutiens, les Ritualistes et les Anciens, par la voix de leur doyen, confirmèrent Piankhy dans sa fonction de chef d'État.

— Nous sommes tes serviteurs, déclara le vieux Kapa. Ordonne, et nous t'obéirons, puisque c'est la pensée du Créateur qui guide la tienne.

Le visage d'Otokou s'ornait d'un large sourire. L'obèse songeait déjà au fastueux banquet qu'il avait organisé pour célébrer le deuxième couronnement du pharaon noir. En raison de l'abondance et de la qualité des mets, il ferait date dans l'histoire de la gastronomie nubienne.

— Il n'y a rien de plus urgent que d'honorer les ancêtres, décréta Piankhy. Sans eux, nous n'existerions pas. Ils ne sont pas derrière nous, mais devant nous, car ils connaissent à la fois la vie et la mort.

Piankhy monta dans la barque royale dont la proue avait la forme d'une

tête de bélier, l'animal sacré d'Amon. Il s'assit sur son trône, la reine Abilée prit place à ses côtés, et le pharaon donna le signal du départ en direction de Kourrou, en aval de Napata. Suivit une imposante flottille où ne manquait pas un seul dignitaire.

Kourrou était le cimetière des souverains nubiens où reposait le père de Piankhy. De modestes tumulus, pourvus d'une niche d'offrandes, côtoyaient des puits funéraires et des sépultures ressemblant aux demeures d'éternité de l'Ancien Empire, avec leurs murs en beau calcaire brillant et leur chapelle ouverte sur la face est, pour permettre aux vivants de dialoguer avec les défunts par le biais de l'offrande.

Piankhy, dont le nom signifiait « le Vivant », constata que sa propre tombe était presque terminée. Il avait choisi la forme de la pyramide, à l'intérieur de laquelle avait été aménagée une descenderie conduisant à une chambre funéraire couverte d'une voûte en corbeille. Tout près, l'ultime résidence de son épouse qui demeurerait sa compagne dans l'au-delà.

Dans la pyramide de Piankhy se trouvaient déjà deux amis fidèles : ses deux premiers chevaux qui avaient été momifiés et placés debout dans des fosses profondes, après avoir bénéficié des rites d'ouverture de la bouche, des yeux et des oreilles, et du remplacement de leur cœur mortel par un cœur impérissable.

Piankhy offrit à ses ancêtres des fleurs, des parfums, du pain frais, du vin, du lait, de la bière, de l'huile de fête, des étoffes et des colliers d'or.

— Vos noms sont gravés dans la pierre, déclara-t-il, et ils ne seront jamais oubliés. Je leur redonne vie, et ainsi agira le fils de mon fils. En vérité, c'est un homme digne de ce nom, celui qui perpétue la mémoire de ses ancêtres et garnit leurs tables d'offrandes.

Abilée était rayonnante. Comme son époux, elle estimait que les Égyptiens des Deux Terres oubliaient chaque jour davantage leur tradition et se détournaient de la loi de Maât. Bientôt, même la cité sainte de Thèbes négligerait ses devoirs sacrés pour se laisser envoûter par les mirages du profit et de l'ambition individuelle.

C'était ici, à Napata, sur cette terre lointaine et sauvage, que le pharaon noir continuait à faire vivre les rituels authentiques, à lire les anciens textes, à prolonger la sagesse du temps des pyramides et l'œuvre de Thoutmosis III, de Séthi Ier et de Ramsès II.

L'un des participants à la cérémonie éprouvait une grande fierté : Tête-froide, scribe rigoureux qui prônait l'emploi d'une écriture hiéroglyphique

conforme aux modèles des premiers âges et exigeait la pratique d’une langue classique, dépourvue de tout barbarisme et de mots étrangers, lesquels envahissaient le langage abâtardi des Nordistes. Voir ressusciter la forme pyramidale, rayon de lumière inscrit dans la pierre, lui rappelait l’âge d’or des pharaons.

Piankhy planta un tamaris dans le jardin qui précédait la chapelle funéraire de son père. En cet instant de communion avec l’invisible, une vision continuait à le hanter : celle de l’arc que lui avait désigné Amon. De quelles menaces était-il porteur ?

11

Tefnakt avait lancé la totalité de ses troupes contre la cité d'Hérakléopolis, « la ville de l'enfant royal », très ancienne agglomération fidèle au pharaon noir. Le nouveau général en chef de l'armée nordiste avait été surpris par l'obéissance des chefs de clan qui avaient exécuté son plan sans protester.

Les Libyens avaient attaqué à quatre endroits en même temps, provoquant surprise et panique parmi les défenseurs. Le prince Peftaou, un scribe sexagénaire héritier d'une grande famille locale et riche propriétaire terrien, n'avait pas su réagir devant tant de violence. Pourtant bien entraînés, ses soldats n'étaient pas habitués à livrer un combat d'une telle ampleur.

Une demi-heure avait suffi à l'armée nordiste pour s'emparer d'une poterne, ouvrir une porte fortifiée et s'engouffrer à l'intérieur de la cité. Du haut des remparts, les archers de Peftaou avaient tenté de ralentir le flot dévastateur, mais les manieurs de fronde libyens les avaient vite exterminés.

Quelques civils s'étaient courageusement jetés dans la bataille mais ils avaient été mis en pièces par des Nordistes que le sentiment du triomphe surexcitait.

Craignant que la poursuite de la lutte ne se traduisît par le massacre de la population, Peftaou sortit du palais, entouré de sa garde personnelle, et demanda à ses hommes de jeter à terre épées et boucliers.

Tefnakt s'avança vers le vaincu.

— Acceptes-tu de te rendre sans condition ?

— Nous sommes tes prisonniers, mais épargne les habitants de cette cité !

— Accordé, si toutes les armes, sans aucune exception, sont déposées sur la grand-place.

— Tu as ma parole.

Peu à peu, la fureur s'éteignit. Hérakléopolis obéit à son prince, les femmes et les enfants se pressèrent les uns contre les autres, effrayés par les

regards cruels des vainqueurs. Un soldat qui tentait de s'enfuir fut rattrapé par quatre fantassins qui le piétinèrent avant de lui planter une lance dans le dos.

D'une brutalité inouïe, la scène éteignit les dernières velléités des défenseurs d'Hérakléopolis. Dans tous les quartiers, on déposa les armes.

— N'es-tu pas le prince de Sais ? interrogea Peftaou, abasourdi.

— Aujourd'hui, je suis le chef de la coalition du Nord. Demain, je réunifierai les Deux Terres, affirma Tefnakt.

— Ignores-tu que le seul pharaon légitime est Piankhy et que cette ville lui appartient ?

— À toi de choisir, Peftaou : ou bien tu deviens mon vassal, ou bien tu meurs.

Le prince d'Hérakléopolis comprit que Tefnakt ne plaisantait pas. Son regard était celui d'un conquérant impitoyable.

Peftaou s'inclina.

— Je te reconnais comme souverain.

— Renonces-tu à servir Piankhy ?

— J'y renonce… Mais quels sont tes projets ?

— Hérakléopolis n'était qu'une étape.

— Une étape… Tu ne comptes pas t'enfoncer plus loin vers le sud ?

Tefnakt regarda autour de lui.

— Un tiers de tes soldats a été tué ou blessé… Par conséquent, il reste deux tiers de combattants expérimentés qui vont se joindre à mes troupes pour attaquer et prendre une autre ville que contrôle Piankhy.

— Hérakléopolis est une magnifique conquête, précisa Peftaou, et ton nouveau renom suffira à terroriser les Nubiens… Pourquoi en vouloir davantage ?

— Tu n'es qu'un médiocre, Peftaou, et tu ne vois pas au-delà des remparts de ta cité. Contente-toi de m'obéir aveuglément, et tu conserveras tes privilèges.

Tefnakt abandonna le vaincu et rassembla les chefs de clan libyens dans la salle d'audience du palais. Certains étaient déjà ivres, d'autres couverts du sang de leurs victimes, et tous clamaient le nom de leur général qui les avait menés à une victoire brillante et rapide, alors que la plupart avaient redouté une résistance acharnée de la part de la milice d'Hérakléopolis et de sa population. Tefnakt venait de leur démontrer ses capacités de chef de guerre et de leur ouvrir le chemin d'un avenir inespéré. En eux, il avait réveillé le désir de combattre et d'exterminer les Égyptiens, les ennemis héréditaires

qui, pendant des siècles, avaient humilié la Libye.

Tefnakt avait l'intention de tirer les conclusions de cette première intervention militaire, mais l'état de ses subordonnés l'en dissuada.

Écœuré par tant de médiocrité, le général abandonna les chefs de clan à leur ivresse. En sortant du palais, il se heurta à Akanosh, vêtu d'une longue robe rouge à rayures.

— Pourquoi n'as-tu pas participé à l'assaut ? demanda Tefnakt.

— Je suis le porte-parole des tribus, pas un fantassin chargé d'enfoncer les lignes ennemies.

— Désapprouverais-tu mon action ?

— Tu as remporté une brillante victoire, Tefnakt, et ton autorité ne peut plus être contestée. Je transmettrai donc tes ordres avec la plus grande exactitude.

— En voici un, Akanosh : fais renforcer les fortifications d'Hérakléopolis et organise les tours de garde.

Tefnakt partit à la recherche de Nartreb et de Yegeb. Il retrouva ce dernier parmi les pillards qui mettaient à sac la demeure du capitaine des archers d'Hérakléopolis, abattu pendant l'assaut. Malgré ses chevilles douloureuses et sa difficulté à se déplacer, le Sémite se montrait le plus actif et remplissait un grand sac de coupes en or.

Il sursauta quand il aperçut Tefnakt.

— Seigneur… Je surveille ces gens, soyez sans crainte ! Ils ne prendront que ce qui est leur est dû.

— Je te fais confiance. Où se trouve Nartreb ?

— Là-haut, répondit Yegeb avec un curieux sourire. Mais je crois qu'il est plutôt occupé…

Tefnakt emprunta l'escalier. De l'étage provenaient les cris d'une femme que Nartreb violait avec férocité, tout en la giflant.

— Ça suffit, Nartreb !

La brute continua.

— Ce n'est que la fille d'un officier à la solde de Piankhy, et je suis persuadé qu'elle n'a jamais connu un homme comme moi !

Tefnakt donna un coup de pied dans le flanc de Nartreb.

— Vous m'avez fait mal, seigneur !

— Va rejoindre Yegeb, et enquêtez sur Peftaou, le prince d'Hérakléopolis.

Nartreb renoua son pagne, indifférent à la jeune femme qui le regardait

avec des yeux haineux.

— Douteriez-vous de sa fidélité, seigneur ?

— Je veux tout savoir sur son compte, et vite.

Le violeur se tourna vers sa victime, avant de s’engager dans l’escalier.

— Nous nous reverrons, petite.

L’Égyptienne cacha son ventre et ses seins avec des lambeaux de sa robe.

— Comment t’appelles-tu ? demanda Tefnakt.

— Aurore. C’est vous, le général libyen ?

— Je suis le nouveau maître de cette ville.

— Vous avez tué mon père, je vous tuerai.

12

À proximité du temple d'Amon, le palais du pharaon noir était bâti sur un socle haut de deux mètres et entouré d'un mur d'enceinte. Les deux battants de la grande porte d'accès avaient été ouverts pour laisser entrer le Tout-Napata, convié à un banquet offert en l'honneur de Piankhy. Comme le maître des cérémonies n'était autre qu'Otokou, gourmet et gourmand, chacun s'attendait à une soirée extraordinaire.

Pour le capitaine des archers Pouarma, le plus difficile avait été de se choisir une compagne parmi la dizaine de filles superbes qui l'avaient supplié de les y emmener. Seul un tirage au sort et de longues explications embrouillées, assorties de cadeaux qui augmentaient ses dettes, lui avaient permis de se tirer de ce mauvais pas.

Par chance, c'était la moins bavarde qui se pendait à son bras et dévorait des yeux le spectacle qu'elle découvrait. Plantés dans le jardin, des flambeaux éclairaient les palmiers, les tamaris et les sycomores, et les plans d'eau où s'épanouissaient les lotus blanc et bleu que faisaient scintiller les lumières. Des serviteurs offraient aux hôtes des linges parfumés et une coupe de vin blanc frais, pendant qu'ils admiraient les colonnes du palais en forme de tige de papyrus.

Le couple gravit l'escalier d'honneur en granit rose dont les côtés étaient décorés de figures d'ennemis couchés et vaincus. Déjà envahie par de nombreux courtisans, la grande salle de réception à colonnes était un nouvel enchantement : plaques de terre émaillées jaune, vert, bleu et violet, corniches en stuc doré, bas-reliefs représentant des taureaux sauvages, des panthères et des éléphants.

Au fond de la salle était dressé un baldaquin encadré par deux lions en calcaire. Il abritait deux trônes en bois doré sur lesquels prenaient place Piankhy et Abilée lors des audiences officielles. Voyant l'état d'hébétude de sa compagne, stupéfiée par tant de merveilles, le capitaine des archers se

garda bien de lui révéler que, sous le centre du palais, avait été enchâssé un gigantesque bloc d'or natif, symbole de la lumière cachée dans les ténèbres.

On bouscula Pouarma.

— Mais qui… Ah, c'est toi, Tête-froide ! Mais tu n'as pas mis tes habits de fête.

— J'ai trop de soucis, rétorqua le scribe, visiblement au bord de la crise de nerfs.

— Que se passe-t-il ?

— C'est encore l'évacuation des eaux usées ! Malgré les consignes que je leur ai données, les ouvriers ont travaillé n'importe comment. C'est pourtant simple… Il faut doubler de bandes de cuivre les bassins de pierre, creuser une ouverture suffisamment grande que l'on obstrue avec un bouchon métallique et calculer correctement le diamètre des tuyaux faits de feuilles de cuivre battues et roulées en cylindre. J'ai eu beau leur montrer les plans et leur donner les bonnes mesures, le réseau qui dessert l'aile gauche du palais est de nouveau bouché… Résultat, pas de fête pour moi, et il faut que j'aille réveiller une bande d'incapables !

Le nain disparut en bougonnant, pendant que l'orchestre pénétrait dans la grande salle. Deux joueuses de harpe égrenèrent une mélodie ravissante, bientôt accompagnées par un flûtiste, deux hautboïstes et un clarinettiste.

À l'issue du concert, un majordome pria les invités de passer dans la salle du banquet. La compagne du capitaine des archers faillit s'évanouir devant les superbes tables basses en bois d'ébène, les chemins de bleuets et de mandragores, les lampes à huile disposées sur de hauts piliers en bois doré, mais surtout face à la vaisselle… Plats, coupes, assiettes, bols, rince-doigts, tout était en or !

Des porteurs d'éventails, les uns en forme de lotus et formés de roseaux, les autres de plumes d'autruche, dispensaient une agréable fraîcheur aux convives, confortablement assis dans la vaste pièce où régnaient des parfums subtils.

Avec leurs colliers à six rangs, d'or et de pierres semi-précieuses, les belles dames faisaient assaut d'élégance. La maîtresse de Pouarma n'avait jamais vu une telle débauche de cornaline, de jaspe, de turquoise et de lapis-lazuli. Et que dire des boucles d'oreilles en or, auxquelles les orfèvres avaient donné les formes les plus variées !

— Suis-je assez parée ? s'inquiéta-t-elle.

— Tu es parfaite, estima le capitaine des archers qui n'avait plus les

moyens de couvrir de bijoux cette compagne d'un soir.

Quand apparurent Piankhy et Abilée, les gorges se serrèrent d'admiration. Alliance de la puissance et de la beauté, le couple royal éclipsait ceux et celles qui avaient espéré rivaliser avec lui. Le contraste entre le rayonnement de l'or des colliers et des bracelets, la peau noire de Piankhy et celle cuivrée d'Abilée traduisait une harmonie presque surnaturelle. Les bijoux qu'avaient choisis les souverains étaient d'une telle perfection qu'ils auraient pu être offerts aux dieux. Chacun fut de nouveau frappé par la force colossale qui émanait de Piankhy et par la noblesse innée de son épouse. Fallait-il qu'elle eût de la force, elle aussi, pour tenir son rang aux côtés d'un monarque aussi imposant !

Piankhy éleva une énorme perle sur laquelle se concentrèrent les regards des invités.

— Contemplez ce chef-d'œuvre de la nature. N'est-il pas le symbole visible de la sphère de la création, du ventre transparent de la mère céleste dans lequel renaît chaque matin un nouveau soleil ? Vénérez cette lumière qui s'offre à vous avec profusion, cette vie généreuse qui prend parfois l'aspect de la mort pour mieux nous éveiller à l'éternité.

Le roi prit une coupe en or, dont les gravures évoquaient un lotus à la pointe des pétales arrondie. Ainsi était illustré le processus de la résurrection, la renaissance de l'âme inscrite dans le lotus surgissant de l'océan primordial. Et le vin que contenait la coupe n'était-il pas un hommage à Hathor, la déesse des étoiles et de l'amour créateur, elle qui faisait danser de joie les constellations lorsque l'ivresse divine emplissait le cœur de l'être ?

Piankhy but une gorgée, la reine l'imita.

La fête pouvait commencer.

Être de garde un soir pareil était plutôt déprimant. Mais l'officier et ses hommes, chargés d'assurer la sécurité de la capitale, n'avaient pas été oubliés par le pharaon : solde et rations doublées et, dès le lendemain, une cruche de vin rouge en prime.

Même s'il convenait de se plaindre à intervalles réguliers pour obtenir une promotion et diminuer le temps de travail, il fallait bien reconnaître que le métier de soldat, à Napata, n'était pas trop exigeant. Cité riche et bien gérée, population heureuse et paisible, pas le moindre conflit interne, aucune guerre à l'horizon… Jadis, quand les Nubiens étaient engagés dans l'armée de Pharaon pour combattre Libyens et Syriens, lors d'expéditions périlleuses,

il était préférable d'avoir sur soi plusieurs amulettes protectrices et d'être bien préparé au combat.

S'il s'était écouté, l'officier se serait laissé glisser dans un sommeil réparateur, sous la protection de la voûte étoilée où brillaient les âmes des pharaons reconnus « justes de voix » pour l'éternité. Mais l'une des sentinelles ne manquerait pas de le remarquer et de le signaler à un supérieur.

L'officier s'humecta les lèvres et le front avec de l'eau tiède et reprit sa faction, l'œil rivé sur la piste du nord qui aboutissait au premier poste de garde fortifié de la capitale. Là étaient sévèrement contrôlés les voyageurs qui désiraient y pénétrer.

Grâce à un cousin cuisinier au palais, l'officier goûterait demain quelques-uns des plats que n'auraient pas entièrement consommés les invités de Piankhy. On parlait, entre autres, d'un « délice de Ramsès », une recette de marinade qui avait traversé les siècles.

Dans le désert, une lueur.

L'officier crut d'abord au scintillement d'une étoile, mais il se rendit vite à l'évidence : il s'agissait du signal d'alarme d'un guetteur.

Un signal qu'il répéta à plusieurs reprises, insistant sur l'imminence du danger.

13

L’officier hésitait.

Devait-il réveiller le roi ou attendre le matin ? Arracher Piankhy au sommeil risquait de provoquer sa colère, mais ne pas le prévenir immédiatement pouvait être pire encore. Dans l’incertitude, l’officier se résolut à consulter Tête-froide.

Le scribe, qui venait de s’endormir après avoir réussi à faire réparer le système d’évacuation des eaux usées, émit une longue série de grognements avant de se redresser sur son lit.

— Que me veux-tu ?

— Un incident grave… Il faudrait peut-être prévenir Sa Majesté.

— On n’a quand même pas tenté d’envahir Napata !

— Eh bien…

Cette fois, Tête-froide fut tout à fait réveillé.

— Contrôles-tu la situation ?

— Oui, l’homme a été arrêté.

Le nain fronça les sourcils.

— L’homme… Es-tu en train de m’expliquer que Napata a été attaquée par un seul homme ?

— Quelqu’un qui voyage de nuit est forcément suspect ! Notre dispositif de sécurité s’est révélé très efficace, et j’espère que mes mérites…

— J’en parlerai au roi.

Piankhy ne dormait pas.

Pendant des heures, il avait subi les flatteries des courtisans qui rivalisaient d’ardeur dans l’expression de leurs louanges. Chacun avait salué la qualité des mets et des vins, et Otokou, en guise de remerciement pour ses talents d’organisateur, avait reçu son poids en jarres de bière forte.

Pas un instant, le pharaon noir n’avait goûté les fastes de cette soirée. Une

angoisse l'obsédait, l'empêchant de savourer les plaisirs d'un banquet dont la cour parlerait pendant des mois. Abilée avait perçu l'embarras de son mari, mais s'était gardée de troubler sa méditation.

Depuis la terrasse du palais, Piankhy contemplait le ciel. Seules les étoiles possédaient l'ultime sagesse, car elles transmettaient la véritable puissance, celle de l'origine de la vie.

Sur la terrasse, un pas léger.

— Tête-froide… Encore toi !

— Pardon de vous importuner, Majesté, mais puisque vous êtes réveillé…

— À cette heure-là, d'ordinaire, tu dors à poings fermés.

— Un homme a tenté de s'introduire dans la ville, les archers l'ont arrêté. L'officier qui était en fonction aimerait voir ses mérites reconnus et bénéficier d'une promotion.

— Qu'il soit en charge de la sécurité nocturne le mois prochain. Ensuite, nous verrons. Cet homme a-t-il donné son nom ?

— D'après l'officier, il tient des propos incohérents. Il prétend être un serviteur d'Amon et avoir un message confidentiel pour le pharaon légitime.

— L'as-tu interrogé ?

— Non, Majesté. J'ai pensé que vous souhaiteriez rencontrer au plus vite cet étrange voyageur.

— Amène-le dans la salle d'audience.

Le premier jour du premier mois de la saison de l'inondation, la vingt et unième année du règne de Piankhy, l'aube créa une partition colorée d'une intensité exceptionnelle. La lumière jaillit de la montagne d'Orient sous la forme du disque solaire, image vivante du Créateur dont Pharaon était le représentant sur terre.

La salle d'audience du palais de Napata était baignée des clartés du levant quand le voyageur se présenta devant Piankhy, les poignets enserrés dans des menottes en bois, et encadré de deux soldats.

— Libérez-le et laissez-nous seuls, ordonna le roi.

Pendant de longs instants, la vision du colosse à la peau d'un noir brillant priva de voix le visiteur.

— Majesté…

— Qui es-tu ?

— Un prêtre d'Amon.

— Quel est ton grade dans la hiérarchie ?

— Je suis ritualiste, chargé de la purification des vases pour le rituel du soir.

— De quel temple viens-tu ?

— De Karnak, le temple d'Amon-Râ, le maître des dieux.

— Comment as-tu voyagé ?

— Je m'étais équipé d'une carte et j'ai changé plusieurs fois d'embarcation avant de faire à pied la dernière étape.

— Marcher la nuit est dangereux… Un serpent aurait pu te mordre.

— Il fallait bien courir ce risque pour éviter la morsure d'un reptile plus dangereux que tous les cobras de Nubie, un reptile qui s'enroule autour de l'Égypte, ne laisse plus respirer ses habitants et les privera bientôt du souffle de vie.

— Tes paroles sont bien énigmatiques !

— Le nom d'Akanosh vous est-il familier ?

— C'est un prince libyen du Delta.

— Au péril de sa vie, Akanosh a fait parvenir un message à Karnak. J'ai été choisi pour vous le transmettre.

— Donne-moi le papyrus dont tu es porteur.

— Le message est oral.

— Alors, parle.

— Tefnakt, le prince de Sais, a été nommé général en chef d'une coalition qui regroupe les autres chefs de tribus libyennes. Il s'est d'abord emparé de l'ouest du Delta, puis du Delta tout entier. Grâce à une armée nombreuse, il a pris le contrôle de Memphis et s'est élancé vers le sud. Les princes locaux, les maires, les administrateurs sont semblables à des chiens attachés à ses pieds, et personne ne discute plus ses ordres. Jusqu'à Hérakléopolis, toutes les villes lui ont ouvert leurs portes, et il en est devenu le maître.

— Mais le prince Peftaou, mon fidèle sujet, lui a résisté et l'a empêché de progresser. Ce matamore de Tefnakt a rebroussé chemin, et sa coalition s'est dispersée.

— Désolé de vous décevoir, Majesté… Tefnakt a pris d'assaut la cité d'Hérakléopolis, et Peftaou n'a pas été capable de lui résister.

— A-t-il été tué ?

— Non, il s'est rendu.

— La population ?

— Épargnée. Mais les soldats de Peftaou sont passés sous le

commandement de Tefnakt.

— Aucun mouvement de révolte de leur part ?

— Ou bien ils obéissaient, ou bien ils étaient massacrés. Désormais, ce sont vos ennemis.

— Tu affirmes que Tefnakt contrôle Hérakléopolis ?

— Oui, Majesté, et vous devez admettre qu'il est à la tête d'une véritable armée qui vole de victoire en victoire.

— Possèdes-tu des informations sur la stratégie qu'envisage Tefnakt ?

— Il est prêt à combattre chaque jour et à progresser davantage vers le sud.

— Jusqu'à Thèbes ?

— C'est une certitude, Majesté.

Le pharaon noir demeura silencieux quelques secondes, comme s'il était atterré par ces révélations.

Puis il éclata de rire.

14

La réaction de Piankhy dérouta le prêtre d’Amon.

— Majesté… Vous ne me croyez pas ?

— Tu es un homme de prière et de méditation, et tu n’entends rien à la guerre.

— Akanosh, lui…

— Peut-il avoir une vue objective de la situation ? Akanosh est un chef de guerre libyen, subjugué par ce vantard de Tefnakt. Ces événements ne présentent aucun caractère de gravité.

— Mais, Majesté, toute la Moyenne-Égypte sera bientôt sous le contrôle de Tefnakt !

— Hermopolis, la cité du dieu Thot, me restera fidèle. Tefnakt n’osera pas l’attaquer.

Le prêtre d’Amon était consterné.

— Resterez-vous sans réagir ?

— Je réunis mon conseil de guerre. Rassure-toi : tu seras bien logé et bien nourri. Le temple d’Amon t’est ouvert, tu pourras y remplir tes devoirs sacrés.

— J’ai une requête à vous présenter, Majesté.

— Je t’écoute.

— M’autorisez-vous à résider dans votre capitale ? On affirme qu’il est possible d’y retrouver les traditions les plus anciennes.

— Si tel est ton choix, il sera respecté.

Le conseil de guerre du pharaon noir se composait de son épouse principale, Abilée, du scribe Tête-froide, du capitaine des archers Pouarma et du patron de l’exploitation des mines d’or, Otokou. Piankhy leur accordait sa confiance, sachant que leurs paroles ne seraient ni trompeuses ni mensongères.

Ministres et courtisans n'étaient bons qu'à discourir sans fin, avec comme unique préoccupation la sauvegarde de leurs intérêts personnels. Aussi valait-il mieux prendre les décisions fondamentales en assemblée restreinte et les annoncer ensuite à la cour.

Piankhy avait réuni ses proches dans la partie la plus ombragée du jardin. En son centre, un bassin dans lequel le roi nageait souvent. La chaleur de fin juillet, accablante même pour les Nubiens, réjouissait Piankhy. Ne libérait-elle pas la force de la terre, tout en mettant les organismes à rude épreuve ? L'apprivoiser faisait partie du métier d'homme.

Telle n'était pas l'opinion d'Otokou, les pieds dans une cuve d'eau fraîche et le front couvert d'un linge humide parfumé à la myrrhe. Quant à Tête-froide, il buvait des litres de bière douce pour lutter contre la canicule dont ne souffrait pas la reine Abilée, à l'abri d'un parasol, et simplement vêtue d'une résille qui ne cachait guère ses formes admirables. Pouarma, le capitaine des archers, était nu, peu pressé de se couvrir de la cuirasse d'entraînement.

— Ôte-moi d'un doute, Majesté, dit Otokou qui se frottait les chairs avec un onguent à base d'oliban et de souchet odorant ; cette réunion est purement amicale, n'est-ce pas ?

— Détrompe-toi. Comme tu l'as deviné, il s'agit bien d'un conseil de guerre.

L'obèse s'épongea le front.

— Une tribu se serait-elle révoltée ?

— L'incident semble plus sérieux. Un prince libyen, Tefnakt, aurait réussi à fédérer ses alliés pour former une armée.

— Ridicule, estima Pouarma. Il n'y a pas de pire ennemi d'un Libyen qu'un autre Libyen ! Jamais ils ne réussiront à se choisir un chef.

— Tefnakt est pourtant parvenu à leur faire entendre raison, et les provinces du Nord l'ont nommé général en chef Désormais, elles sont soumises à son autorité.

— Cela devait arriver, admit Tête-froide. Le Nord subit des conditions économiques épouvantables : des milliers de gens ne trouvent plus de travail, le prix des denrées augmente sans cesse, les dieux ne sont plus vénérés, l'injustice et la corruption règnent en souveraines incontestées… Il ne restait qu'une issue possible : l'avènement d'un tyran, assez habile pour s'appuyer sur une armée bien équipée.

— Bien équipée ? Impossible ! protesta le chef des archers. Le Nord est

devenu trop pauvre pour lever des troupes capables de combattre.

— Tefnakt contrôle Memphis, révéla Piankhy, et il s'est emparé d'Hérakléopolis.

Les paroles du pharaon noir plongèrent ses interlocuteurs dans un profond désarroi.

— D'où tiens-tu ces informations, Majesté ? demanda Otokou.

— D'un prêtre d'Amon qui a fait un long voyage pour nous avertir.

— Tu ne l'as pas pris au sérieux, observa la reine Abilée.

— C'est vrai, admit Piankhy. À mon sens, ce Tefnakt voulait accomplir un coup d'éclat pour asseoir son pouvoir sur les chefs des provinces du Nord. Qu'il se soit emparé d'Hérakléopolis est un authentique exploit, mais il n'osera pas aller plus loin, car il n'en a pas les capacités. Un chef de bande ne se transforme pas du jour au lendemain en maître de guerre.

Le chef des archers approuva d'un hochement de tête.

— Il faut néanmoins envisager des représailles, avança Otokou. Laisser ce fauteur de troubles agir en toute impunité reviendrait à l'encourager !

— Je suis plus pessimiste que vous, confessa Tête-froide.

L'intervention du nain jeta un froid dans l'assemblée. Chacun appréciait son intelligence remarquable et prenait ses avis au sérieux.

— Que redoutes-tu ? s'enquit Otokou, troublé.

— Un changement radical dans l'attitude des Nordistes. Jusqu'à présent, leurs rivalités les rendaient impuissants. N'avons-nous pas vécu la même anarchie, en Nubie ? À partir du moment où ils ont accepté la souveraineté d'un chef et sa stratégie, ce ne sont plus leurs défauts qui s'additionnent, mais leurs qualités. N'est-ce pas dans l'épreuve qu'un conducteur d'hommes se révèle ? Malgré son importance, Memphis est privée depuis longtemps de tête pensante et ne pouvait afficher aucune velléité de résistance devant un conquérant, même médiocre. Hérakléopolis, en revanche, était un verrou, une place forte pourvue d'une garnison expérimentée et commandée par Peftaou, un notable fidèle à Piankhy. S'en emparer n'était pas une mince affaire, et Tefnakt peut s'enorgueillir d'un formidable succès qui renforce son prestige.

— Cherches-tu à nous angoisser ou à nous provoquer ? interrogea Piankhy.

— Ni l'un ni l'autre, Majesté. Tel est le fond de ma pensée.

— Je ne parviens pas à croire que ce Tefnakt ose nous défier ! s'insurgea Pouarma. Cette victoire, si elle a bien eu lieu, sera sans lendemain. Comment un simple chef de bande oserait-il provoquer la colère du pharaon Piankhy ?

— Au récit de ses exploits, j’ai éclaté de rire, avoua le monarque, mais les conclusions de Tête-froide me donnent à penser que j’ai peut-être eu tort.

— Un aventurier qui sait utiliser la misère du peuple peut l’entraîner dans n’importe quelle folie, déclara la reine. Si Tefnakt s’enivre de son succès, il perdra tout contrôle de lui-même et ne se préoccupera pas des cadavres qu’il sèmera sur son passage. Comme Tête-froide, je crois que cette tentative d’invasion du Sud n’est pas à considérer à la légère.

— Impossible de s’attaquer à Hermopolis ! objecta Pouarma. Son prince, Nemrod, a juré fidélité à Piankhy, et ses troupes sont capables de repousser n’importe quel assaut.

— C’est ce que nous pensions d’Hérakléopolis, rappela le nain. Si Tefnakt devient maître de toute la Moyenne-Égypte, la route de Thèbes sera ouverte. Et ensuite, qui sait…

— Invraisemblable ! jugea Otokou. Ignores-tu que nos régiments basés à Thèbes sont une parfaite force de dissuasion ?

— Espérons-le.

Le regard baissé, le chef des archers s’adressa à Piankhy.

— Que décidez-vous, Majesté ?

— J’ai besoin de réfléchir.

15

L'épouse du prince libyen Akanosh était si bouleversée qu'elle ne s'était même pas maquillée.

— Viens, dit-elle à son mari, viens tout de suite !

— Je n'ai pas terminé mon petit déjeuner, je n'ai pas été rasé, je…

— Viens !

Akanosh planta une plume de guerrier dans ses cheveux nattés et noua précipitamment un long manteau sur son épaule gauche. Il ne pouvait tout de même pas sortir dans les rues d'Hérakléopolis sans les attributs de sa puissance.

— Où m'emmènes-tu ?

— À l'infirmerie où sont soignés les civils blessés pendant l'assaut.

— Ce n'est ni ta place ni la mienne !

— Fais-tu partie de la coalition commandée par Tefnakt, oui ou non ?

— Oui, mais…

— Alors, entre dans cette infirmerie !

Le bâtiment en briques crues était gardé par deux fantassins, qui en interdirent l'accès en croisant leurs lances.

— Je suis le prince Akanosh. Laissez-nous passer.

— Yegeb n'autorise aucune visite.

— Comment oses-tu t'opposer à ma volonté, soldat ? Ton Yegeb n'est qu'un insecte ! Si tu t'obstines, toi et ton camarade, je vous ferai muter dans les marais du Delta !

Les deux gardes abaissèrent leurs lances.

Dès le premier pas à l'intérieur de la bâtisse, une odeur épouvantable agressa les narines d'Akanosh. Le sang, la gangrène, la mort… Des dizaines d'hommes et de femmes gisaient sur le sol, des plaintes s'élevaient du début de la rangée. À l'autre extrémité, il n'y avait que des cadavres.

Deux soldats en tiraient un par les pieds.

— Où l’emmenez-vous ? interrogea Akanosh.

— On le jette dans une fosse que Yegeb nous a ordonné de creuser. Ça fera une place de libre… Quand on aura sorti tous les morts, on ramènera des blessés. Et ça continuera jusqu’à ce qu’il n’y en ait plus…

— Quels soins donne-t-on à ces malheureux ?

— Aucun. Le mieux pour eux, c’est de mourir vite.

Le prince Peftaou avait offert à Tefnakt le premier étage de son palais d’Hérakléopolis où son vainqueur s’entretenait avec ses alliés, un par un, pour les convaincre de la justesse de sa stratégie et de l’ampleur qu’il fallait donner à l’offensive.

Devant la salle d’audience, le bureau de Yegeb qui filtrait les visiteurs.

— Je veux voir Tefnakt immédiatement, déclara Akanosh.

Yegeb consulta un vieux morceau de papyrus sur lequel il avait inscrit la date du jour et des noms.

— Vous n’êtes pas convoqué. Sollicitez une audience et attendez la réponse du général.

La colère d’Akanosh éclata, il saisit le Sémite à la gorge et, bien qu’il fût plus petit que lui, le souleva de terre.

— Ne te dresse pas sur mon chemin, vermine ! Tu es un criminel et un bourreau, et je dois éclairer ton maître sur tes agissements. Et c’est moi-même qui t’appliquerai le châtiment qu’il décrétera.

Akanosh lâcha Yegeb, qui reprit son souffle avec difficulté, pendant que le prince libyen pénétrait dans la salle d’audience de Tefnakt.

Le général écrivait sur une tablette de scribe le récit officiel de sa première grande victoire sur le pharaon noir. Il serait recopié à de nombreux exemplaires, distribué aux officiers supérieurs, et lu à haute et intelligible voix aux soldats. Et la nouvelle se répandrait dans toute la Moyenne-Égypte, puis jusqu’à Thèbes. Elle sèmerait l’effroi parmi les partisans de Piankhy et les inciterait à se rendre.

Les yeux noirs de Tefnakt fixèrent l’intrus.

— Je ne t’avais pas convoqué, me semble-t-il.

— Je dois t’informer de ce qui se passe dans cette ville !

— Tout est tranquille, notre armée contrôle la situation, le prince Peftaou est devenu mon vassal : de quoi nous plaindrions-nous ?

— Sais-tu que l’infirmerie réservée aux civils est un mouroir et qu’aucun soin ne leur est accordé ? Les momificateurs se contentent d’attendre leur

trépas et jettent les cadavres dans une fosse commune, sans le moindre rite ! Et ces horreurs sont commises sur l'ordre de ton dévoué Yegeb. J'exige que ces malheureux soient bien traités et que ce tortionnaire soit châtié.

Tefnakt jeta la tablette de scribe contre un mur.

— Tu n'as rien à exiger, Akanosh ! Oublies-tu que tu me dois une obéissance totale ?

— Mais ces civils…

— Un chef de clan libyen deviendrait-il sensible comme une veuve abandonnée ? Le Nord est pauvre, tu le sais, et notre armée manque de remèdes et d'onguents. Tout ce que nous avons trouvé à Hérakléopolis doit être réservé à nos troupes. Tels sont mes ordres, et qui les enfreindra sera considéré comme un traître.

— Nous allons laisser mourir ces blessés…

— Nous sommes en guerre, Akanosh, et nous devons faire certains choix. Ce ne sont pas les bons sentiments qui vaincront les guerriers de Piankhy.

— Tu avais promis que la population de cette ville serait épargnée !

— Serais-tu en désaccord avec ma manière d'agir ?

Akanosh eût aimé protester davantage, mais les mots restèrent au fond de sa gorge.

— Reprends-toi, ami, oublie ces détails sans importance. Comme nous tous, concentre ton esprit sur un seul objectif : la reconquête de l'Égypte. Notre victoire offrira le bonheur au peuple, sois-en certain.

— Ce Yegeb…

— Il m'est dévoué et il ne discute pas mes ordres. Imite-le, Akanosh, et tu connaîtras une vieillesse heureuse.

Le chef de clan se retira et passa devant Yegeb sans le regarder.

— Quand les médecins viendront-ils soigner les malades et les blessés ? demanda l'épouse d'Akanosh à son mari.

Le chef de clan s'affala sur des coussins.

— Ils ne viendront pas.

— Tu… tu n'as pas parlé à Tefnakt ?

— Si.

— Aurait-il… refusé ?

— Il faut comprendre, chérie… C'est la guerre. Ni toi, ni moi, ni Tefnakt n'y pouvons rien.

— Tefnakt est le chef de notre armée, et il ment en prétendant qu'il

épargne la population !

— Tu n’as pas tort, mais…

La Nubienne considéra son mari avec tristesse.

— Tu n’as plus envie de lutter, Akanosh.

— Je me sens vieux et incapable de résister à Tefnakt. Si je m’oppose à lui, il me fera supprimer, et tu seras emportée dans la tourmente. Moi, comme les autres chefs de clan, je ne suis plus qu’un pantin entre ses mains, et je suis le seul à en être conscient. Tefnakt est prêt à tout pour conquérir l’Égypte, et c’est un véritable guerrier… Si Piankhy ne réagit pas très vite, Tefnakt réussira et imposera une dictature dont le pays ne se relèvera pas.

16

Le crâne rasé, vêtu d'une robe de lin blanc de première qualité, les pieds nus, le prêtre venu de Thèbes descendit lentement l'escalier qui menait au lac sacré, situé à proximité du grand temple, et remplit d'eau sainte un vase en or.

Cette eau provenait du *Noun*, l'océan d'énergie primordiale où était née la création et dans lequel elle continuait à baigner. La terre n'était qu'une île émergée depuis « la première fois », depuis cet instant où la pensée divine avait pris forme et s'était manifestée ; et lorsque Pharaon ne ressusciterait plus cette première fois par les rites, l'île de la terre serait submergée par les flots de l'origine. Comme il était écrit, le destin de l'humanité s'accomplirait : elle était née des larmes de Dieu et finirait par disparaître sous le poids de ses propres turpitudes.

Le rôle des serviteurs des divinités consistait à retarder l'échéance en leur offrant une demeure et en vénérant leur présence pour qu'elle illumine le cœur des êtres qui tentaient de marcher sur la voie de Maât, en préférant la vérité au mensonge et la justice à l'injustice.

Napata émerveillait le prêtre thébain. Il retrouvait une ferveur qu'il croyait à jamais perdue et une rigueur dans la célébration des rites qui n'était plus de mise dans certains sanctuaires de Karnak. Ici, près de la quatrième cataracte, Amon était honoré comme il se devait.

Portant le précieux vase rempli d'eau pure, le prêtre progressa vers la salle des offrandes. Un colosse se dressa sur son passage.

— Es-tu satisfait de ton séjour parmi nous ?

— Majesté… Je vis des jours enchanteurs !

— Tu me surprends… Ne regrettes-tu pas Karnak ?

— Comment vous traduire mon admiration…

— Termine ton service et viens me rejoindre à la bibliothèque du temple.

Textes des pyramides, Livres des morts, Rituels de l'ouverture de la bouche, Cérémonial du Nouvel An, Liste des jours fastes et néfastes, et tous les autres écrits conçus et transmis depuis l'âge des pyramides… Le prêtre thébain était stupéfié par la richesse de la bibliothèque de Napata. Le pharaon noir disposait de la totalité des éléments de la science sacrée.

— Quand j'ai compris que le Nord se détachait de plus en plus de nos traditions, expliqua Piankhy, j'ai décidé de rassembler ici les écrits qui ont permis à notre civilisation de s'épanouir.

Le prêtre thébain allait d'une étagère à une autre, caressant d'une main émue les coffres à papyrus rangés avec soin.

— Karnak n'honorerait-il plus Amon comme il convient ? interrogea le roi.

— Les permanents s'endorment un peu, les temporaires considèrent parfois leurs devoirs avec légèreté… Et la Divine Adoratrice, chargée par vous de régner sur les temples de Thèbes et de veiller à leur bon fonctionnement, est lasse et souffrante. Des factions sont nées, certains prêtres songent davantage à s'enrichir qu'à célébrer les rites.

— Tes paroles reflètent-elles bien la réalité ?

Le regard du pharaon noir perça l'âme du Thébain. Pour convaincre le monarque, il ne lui restait qu'une seule solution : le serment.

— Sur la vie de Pharaon, déclara-t-il avec solennité, je jure que je dis la vérité. Si je mens, que mon âme soit détruite et que les portes de la vie éternelle me soient fermées.

Thèbes, la cité sacrée, Thèbes, la capitale d'Amon, Thèbes aux cent portes peuplée de temples grandioses, de sanctuaires et de chapelles, Thèbes où s'était révélé le secret de la création… Une profonde tristesse étreignit le cœur du pharaon noir. Venu au temple pour y méditer et demander à Amon d'orienter son action, il découvrait que son modèle tombait en décrépitude.

— Qui a rédigé cette tablette ? demanda Tête-froide, furieux, à ses vingt élèves assis en scribe de manière correcte, une jambe pliée, l'autre relevée.

Ils portaient un pagne court, avaient un pinceau coincé derrière l'oreille et baissaient la tête, effrayés par la colère de leur maître.

Une fois par semaine, le nain donnait un cours de formation supérieure à ceux qui, demain, occuperaient les postes clés de l'administration. Parmi les heureux bénéficiaires de cet enseignement, quatre jeunes femmes.

— Je répète ma question : qui a rédigé ce texte ?

Tête-froide brandit la tablette. Étudiants et étudiantes regardèrent leurs genoux.

— Pas de délateur parmi vous… Tant mieux ! Si quelqu'un avait dénoncé son camarade, je l'aurais immédiatement renvoyé. Et je n'ai besoin de personne pour identifier cette écriture.

Le nain s'engagea dans l'allée centrale et s'arrêta devant un garçon qui fermait les yeux.

Il lui arracha son pinceau et le brisa.

— Lève-toi, garnement !

L'élève était le fils d'un ministre qui possédait plusieurs maisons dans la capitale et deux palmeraies. Mais Tête-froide n'en avait cure.

— Je t'ai admis dans cette école parce que tu me paraissais doué pour le métier de scribe, mais je m'aperçois que je me suis lourdement trompé !

— Maître, j'ai pourtant pris garde à…

— Tais-toi, prétentieux ! Ah, tes hiéroglyphes sont parfaitement dessinés, il n'y a pas une faute de grammaire, et chaque terme est rigoureusement choisi… Mais tu as rédigé une taxation foncière sans avoir songé un seul instant à visiter l'exploitation agricole concernée et à rencontrer son propriétaire pour lui demander s'il rencontrait des difficultés familiales ou professionnelles. Continue de la sorte, mon garçon, et tu deviendras le pire des fonctionnaires : une machine inhumaine, uniquement préoccupée d'appliquer un règlement, sans aucun contact avec tes administrés. Encore une erreur de cette taille, et je t'expulse définitivement de mon cours ! Le jour où les fonctionnaires seront confinés dans leur bureau et dénieront toute responsabilité, ce pays sera ingouvernable !

Soudain, la colère du nain tomba, et l'atmosphère changea.

Personne n'avait vu entrer Piankhy dans la salle de cours, mais sa seule présence était perceptible. Tête-froide leva la tête et découvrit le pharaon noir, les bras croisés.

— Terminé pour aujourd'hui, dit le scribe. Pour la prochaine fois, préparez un modèle de lettre destiné à un maire. Ne gâchez pas de papyrus, utilisez des tessons de calcaire et de la vieille encre.

Les élèves sortirent en silence.

— Es-tu satisfait de tes élèves, Tête-froide ?

— Ils ne feront pas de plus mauvais ministres que ceux qui composent votre gouvernement actuel.

Le scribe lava ses pinceaux et gratta sa tablette afin d'obtenir de nouveau

une surface lisse, propre à l’écriture. Maniaque, Tête-froide n’aimait pas gâcher. On lui avait confié un matériel d’État, et il devait en prendre le plus grand soin.

— As-tu des nouvelles récentes de Thèbes ?

— Des rapports rédigés par le scribe de l’intendance.

— Que t’ont-ils appris ?

— Rien de nouveau, Majesté. Thèbes est une ville paisible qui vit au rythme des rituels.

— Aucun incident ?

— D’après ces rapports, non.

— Ce scribe de l’intendance est-il un homme de confiance ?

— Ce qui me gêne, c’est la répétition incessante des mêmes formules… Je comptais précisément vous en parler, si le prochain rapport n’avait été qu’une copie du précédent.

— On cherche à nous rassurer et à endormir notre vigilance, n’est-ce pas ?

— C’est possible, Majesté.

17

De son travail de comptable dans une exploitation agricole du Delta, Nartreb avait retenu une leçon fondamentale : pour un bon technicien, il est possible de faire dire aux chiffres ce que l'on veut. Certes, les maquillages grossiers d'un débutant ou d'un financier trop pressé de s'enrichir ne tromperaient pas grand monde. Mais Nartreb ne commettait pas ce genre de faux pas.

Une rapide visite d'Hérakléopolis lui avait prouvé que la ville était riche et qu'elle abritait, notamment, plusieurs familles de propriétaires terriens qui avaient accumulé de coquettes fortunes. Comme la cité passait sous la domination de Tefnakt, il fallait modifier les lois imposées par Piankhy. Aussi Nartreb, chargé d'exécuter cette délicate mission, avait-il invité à déjeuner le directeur du Trésor d'Hérakléopolis, un notable de soixante-dix ans, veuf, et dont la réputation de scrupuleuse honnêteté n'était plus à établir.

— Agneau grillé, purée de figues, haricots à la crème et vin rouge d'Imaou : le menu vous convient-il, mon cher collègue ?

— Collègue ? s'étonna l'Égyptien auquel déplaisait le visage lunaire du Sémite.

— Tefnakt m'a nommé responsable du financement de sa campagne. Avec mon ami Yegeb, un excellent spécialiste des comptes, nous lui ôterons tout souci matériel pour qu'il se concentre sur la reconquête de l'Égypte.

— Quels sont vos projets pour ma ville ?

— J'aimerais connaître le processus d'imposition décidé par Piankhy, maudit soit-il !

— Il est conforme à la tradition. Les agriculteurs, par exemple, doivent à la cité la moitié de leur récolte dont une partie est consommée dans l'année, et l'autre entreposée dans des greniers en prévision d'une mauvaise crue. En échange, l'administration leur offre le matériel dont ils ont besoin pour irriguer et cultiver. De plus, si un agriculteur dépasse le rendement prévu, il

peut acquérir des terres et étendre son domaine.

Nartreb fit la moue.

— C’est très archaïque… Voilà beaucoup de bénéfices qui échappent à l’État.

Le directeur du Trésor s’insurgea.

— Les agriculteurs sont satisfaits et…

— Dans une économie de guerre, nous devons contrôler la totalité de la production. Nos soldats doivent être bien nourris et jouir des meilleures conditions d’existence pour être capables de vaincre. Je réquisitionne donc toutes les exploitations.

— C’est une injustice inacceptable !

— Modérez vos propos, mon cher collègue ! Telle est la décision de Tefnakt.

— Que restera-t-il aux paysans ?

— Nous établirons des quotas de nourritures suffisants pour cette caste inférieure, et ils viendront chercher leurs rations à la caserne centrale.

— La plupart refuseront de travailler pour vous.

— En ce cas, exécution immédiate pour haute trahison. Lorsque quelques-uns auront été brûlés vifs en présence de la population, les récalcitrants rentreront vite dans le rang. Quant aux artisans, ils devront travailler pour l’armée afin que nos soldats soient correctement équipés. Pas d’objection, mon cher collègue ?

— À quoi servirait-elle ?

Nartreb arbora un large sourire et frotta ses mains potelées. Le vieux notable commençait à courber l’échine.

— Abordons à présent la question des grandes fortunes d’Hérakléopolis. Les notables, dont vous-même, disposent de biens importants qu’il convient d’exploiter au mieux. Tefnakt doit être riche… et moi aussi.

— Vous êtes… un voleur !

— Allons, allons, mon cher collègue, ne vous échauffez pas ! J’ai une proposition qui devrait vous séduire. Comme vous connaissez bien les personnalités de cette ville, je vous confie le soin de négocier avec elles. Vous leur transmettrez mes ordres, centraliserez leurs biens et recevrez en échange… disons dix pour cent. Servir Tefnakt fera de vous un homme très riche.

Pendant que Nartreb s’empiffrait, le vieil homme repoussa les plats auxquels il n’avait pas touché.

— Pour qui me prenez-vous ? Faites vous-même votre sale besogne ! Je ne dépouillerai pas mes compatriotes et ne vous aiderai d'aucune façon. Au contraire, je dirai partout quel genre de bandit vous êtes !

Nartreb se leva.

— Nous nous comprenons mal… Je ne veux que votre bien, tout en respectant les consignes qui m'ont été données. Un homme de votre expérience devrait comprendre la difficulté de ma tâche.

— Vos lèvres sont marquées par le mensonge.

— N'avez-vous pas envie de réfléchir ?

— Je serai votre adversaire résolu, quoi qu'il m'en coûte.

— Excusez-moi un instant, je vous prie.

Nartreb passa derrière le directeur du Trésor et fit mine de se diriger vers la cuisine. Mais il revint sur ses pas, enserra le cou du vieil homme dans ses mains haineuses et lui brisa les vertèbres cervicales.

— Il t'en coûte la vie, imbécile, et je me passerai de toi !

— Tout obstacle est écarté, seigneur, dit Nartreb avec onctuosité en s'inclinant devant Tefnakt.

— Les notables ont donc accepté ton nouveau système d'imposition ?

— À l'unanimité, sans rechigner, et avec la joie de servir votre cause.

Nartreb les avait fait interpeller par l'armée et défiler devant le cadavre du directeur du Trésor, accusé de refus d'obéissance et de collaboration avec l'ennemi. Le Sémite n'avait pas eu besoin de longs discours et constatait que sa méthode favorite, la brutalité additionnée de chantage, procurait d'excellents résultats.

— Et de ton côté, Yegeb ?

— La ville est nettoyée, seigneur ; il n'y demeure plus ni bouche inutile ni élément indésirable.

— Hérakléopolis est-elle aussi riche que tu le supposais ?

— Beaucoup de provisions, moins d'armes que prévu.

Tefnakt fut contrarié.

— Qu'on m'amène la fille du capitaine des archers.

Yegeb parut gêné.

— Je ne sais pas si elle est encore vivante…

— Amène-la-moi !

Malgré ses cheveux souillés, sa peau salie et marquée par des coups,

Aurore était splendide et n’avait pas perdu une once de sa fierté.

— Mes soldats t’ont-ils maltraitée ?

— Que pouvais-je attendre d’autre ?

— Ce que je veux, je l’obtiens. Et ce que je veux savoir, c’est l’endroit où ton père a caché des armes.

— Comment le saurais-je ?

— Je connais les êtres… Tu es farouche et courageuse. Je suis persuadé que tu étais sa confidente.

— Vous vous trompez.

— J’ai besoin de ces armes, Aurore. Ou bien tu parles, ou bien je fais décapiter un enfant toutes les heures.

18

Elle était jeune, belle et ardente. Elle avait dix-huit ans et faisait l'amour comme une femme d'expérience, avec des naïvetés émouvantes.

Lamerskény la regarda dormir, elle qui avait vingt ans de moins que lui et avait tenté de le séduire avec tant de conviction qu'il avait fini par céder. Barbu, le crâne rasé, le corps couvert de cicatrices, Lamerskény ne recherchait pas les femmes, mais les femmes le recherchaient, et il ne savait pas leur résister.

De la main gauche, il lui caressa le creux des reins. « Par tous les dieux du ciel et de la terre, pensa-t-il, quelle femelle ! »

La main rugueuse descendit un peu plus bas, devint indiscrète et réveilla la jeune beauté.

— Que veux-tu, mon amour ? murmura-t-elle, encore ensommeillée.

— Nous ne devrions pas en rester là… Je suis sûr que tu ne m'as pas tout montré.

Elle s'enroula autour de lui comme une liane et l'embrassa avec fougue, puis posa ses lèvres sur le bras droit de son amant, un bras en bois articulé qui la fascinait.

— Comment as-tu perdu ton bras de chair ?

— Une hache que je n'ai pas su éviter parce que j'ai hésité un instant à trancher la gorge de mon adversaire. Depuis, je n'ai plus jamais hésité.

— C'est de l'acacia ?

— Un très vieux morceau d'acacia de première qualité, indéformable et imputrescible, que j'ai payé très cher… Mais il faut reconnaître que le charpentier a réalisé un chef-d'œuvre. Les articulations sont parfaites et, au moins, je ne serai pas victime des rhumatismes dans ce bras-là.

La maîtresse de Lamerskény se redressa brusquement et se cacha les seins avec les mains.

— Il y a quelqu'un qui nous regarde… Un géant !

Lamerskény s'empara de son épée courte tout en se levant.

— Toi, tu…

Il lâcha son arme.

— Rhabille-toi, petite, et décampe.

— Ce géant…

— Le pharaon d'Égypte ne te veut aucun mal. À présent, laisse-nous.

Affolée, la jeune femme disparut, sans même ramasser ses vêtements.

— Une nouvelle conquête, constata Piankhy. Elle est superbe.

— Plutôt une nouvelle défaite, déplora Lamerskény, qui se servit une coupe de bière. Pas moyen de résister à ce genre de tentatrice, malgré mes efforts désespérés. J'espère au moins qu'elle n'est pas mariée. Vous avez soif, Majesté ?

— J'ai besoin d'un conseil.

— Vous, Majesté ? C'est une mauvaise plaisanterie ! Vous avez l'habitude de décider seul, et je ne vois pas comment je pourrais vous aider à gouverner.

— En matière de combat, n'es-tu pas un expert ?

Les yeux bleu pâle du capitaine d'infanterie se foncèrent.

— Un combat… Vous ne parlez quand même pas d'une vraie bataille, avec de vrais soldats, avec de vrais affrontements, avec beaucoup de morts et de blessés ?

— Je ne sais pas encore.

— Ah, je m'en doutais ! En fait, rien de sérieux. Le royaume est toujours aussi tranquille, et il s'est produit une médiocre bagarre entre deux tribus. Je retourne dormir.

Piankhy poussa les volets en bois pour laisser entrer la lumière.

— Majesté, vous savez bien que je préfère la pénombre !

— Je sais que, tout en restant enfermé dans ce réduit pour faire l'amour avec les plus belles filles de Napata, tu te tiens au courant de tout et que tu restes mon seul expert militaire digne de foi.

— C'est vrai, et vous auriez dû me nommer général depuis longtemps !

— La hiérarchie n'apprécie ni ton goût immodéré pour les boissons fortes, ni ta passion pour les femmes, ni même ta manière de commander. D'un officier supérieur, il est exigé une bonne conduite.

— La seule bonne conduite d'un guerrier, c'est la victoire !

De toute évidence, le capitaine Lamerskény n'éprouvait aucun goût pour le ménage. Ses pagnes gisaient çà et là, dans un chaos qui excluait toute

tentative de rangement.

— Crois-tu possible une coalition des provinces du Nord ?

— Inévitable.

— Pourquoi cette certitude ?

— Même dans un nid de frelons, un chef finit par s'imposer.

— Qui jouera ce rôle, à ton avis ?

— Je ne vois que Tefnakt, le prince de Sais. C'est lui qui dispose du territoire le plus vaste et de la meilleure armée. Un jour ou l'autre, il prendra possession de tout le Delta, et Memphis s'offrira aussitôt à lui.

— Ensuite ?

— Ensuite, Tefnakt s'enivrera de ce succès facile et se prendra pour un chef de guerre, capable d'aller plus loin et de livrer une véritable bataille. C'est pourquoi il durcira son commandement, éliminera les contestataires et s'aventurera en Moyenne-Égypte.

— Tu es un voyant, capitaine Lamerskény.

— Tout ça n'a quand même pas eu lieu ?

— Malheureusement, si. Et, d'après toi, jusqu'où ira Tefnakt ?

Dubitatif, Lamerskény gratta son bras en bois.

— S'il veut continuer sa progression, il doit faire sauter plusieurs verrous. Il attaquera d'abord… Hérakléopolis.

— Pourquoi ce choix ?

— Parce que le prince Peftaou a soixante ans et qu'il n'a plus la vigueur d'autrefois. Parce qu'il ne saura sans doute pas résister à une attaque violente et massive.

— Les remparts d'Hérakléopolis sont pourtant solides.

— Seulement en apparence… La vigilance des défenseurs s'est affaiblie, et ils croient que le seul nom de Piankhy assurera leur protection. Sauf votre respect, Majesté, vous êtes très loin du théâtre des opérations, et un fou de guerre ne s'arrêtera pas à ces considérations.

— Tu juges donc Tefnakt capable de s'emparer d'Hérakléopolis ?

— S'il y parvient, son rêve de conquête commencera à devenir réalité. Tefnakt le conquérant… Voilà ce qu'il espère devenir, et il utilisera n'importe quels moyens, même les plus barbares, pour parvenir à ses fins.

— Hérakléopolis est tombée entre les mains de Tefnakt, avoua Piankhy.

Lamerskény posa sa coupe de bière sur une table basse.

— Vous vous moquez de moi, Majesté ?

— Non, Tefnakt a réussi, comme tu le supposais.

— A-t-il continué ?

— Il consolide sa position, semble-t-il. Mais je doute des informations que je reçois.

— Oui, il la consolide… À partir d’une bonne base arrière, il lancera d’autres assauts. La prochaine étape, ce sera Hermopolis.

— Le prince Nemrod le repoussera.

— Nemrod en a les capacités, en effet. Mais l’affrontement promet d’être rude. Et si Tefnakt est déchaîné, s’il remporte une nouvelle victoire, la route de Thèbes sera ouverte.

— Que préconises-tu ?

— Il faut alerter nos troupes stationnées à Thèbes et, selon l’évolution de la situation, envoyer des renforts.

— Tu vas partir pour Thèbes avec Pouarma, le chef des archers, et vous prendrez le commandement de ces troupes. Votre objectif : stopper Tefnakt.

— Majesté… Je ne peux pas souffrir ce Pouarma et je ne suis que capitaine… Les officiers supérieurs de Thèbes n’accepteront pas mon autorité !

— Tu auras un ordre de mission, Lamerskény. Aurais-tu peur de te battre ?

Le bras en bois articulé s’abattit avec violence sur la table basse et la brisa en deux.

— Je pars dès demain, Majesté.

19

Nartreb arracha l'enfant à sa mère. Le garçonnet éclata en pleurs et tenta de résister, le Sémite le gifla et repoussa la femme d'un coup de poing. Deux hommes qui tentèrent de s'interposer furent roués de coups par les membres de la milice mise en place par Yegeb.

Nartreb obligea le gamin à poser la tête sur un billot et sortit son épée du fourreau.

— Si tu refuses de me répondre, dit Tefnakt à Aurore, cet enfant aura la tête tranchée. Et d'autres suivront.

— Vous êtes un monstre !

— Tu te trompes, je veux le bonheur de l'Égypte. Pour l'obtenir, je dois vaincre Piankhy. Et, pour y parvenir, il me faut des armes. Parle, Aurore, ou ce garçon mourra par ta faute.

La jeune femme regarda Tefnakt d'une étrange manière.

— Et si vous mentiez ?

— Que veux-tu dire ?

— Quoi que je vous apprenne, vous tuerez cet enfant et vous me tuerez ensuite.

Tefnakt sourit.

— Tu me comprends mal, Aurore. Et puis tu n'as pas le choix : parie sur l'avenir.

— Quel est celui que vous voulez bâtir ?

— Ce pays est divisé, impuissant, de plus en plus pauvre à cause de ce pharaon noir qui prétend le gouverner tout en restant au fin fond de sa Nubie ! Comment toi et les tiens supportez-vous cette tyrannie ? J'ai déjà conquis le Delta et la grande cité de Memphis… Demain, je prendrai possession du Sud. Alors, les Deux Terres seront de nouveau réunies et le peuple me reconnaîtra comme Pharaon.

Dans les yeux verts de la jeune femme, le doute succéda à la colère.

— Êtes-vous sincère ?

— Tu connais à présent ma seule ambition.

— Venez avec moi. Seul.

Yegeb intervint.

— N’écoutez pas cette fille, seigneur ! Elle vous tend un piège.

— Me jugerais-tu incapable de me défendre ?

Aurore emmena Tefnakt à la demeure de son père, passa par les cuisines et descendit un escalier en pierre qui aboutissait à une cave.

La jeune femme s’agenouilla et creusa la terre avec ses mains pour découvrir une pierre scellée.

— Les armes sont en dessous.

Tefnakt dégagea la pierre avec son poignard et la souleva. Un nouvel escalier disparaissait dans les profondeurs.

Le général alluma une torche et s’engagea dans un souterrain rempli d’arcs, de flèches et de lances. L’ensemble était neuf et d’excellente qualité. Grâce à ce matériel, ses capacités offensives seraient augmentées de manière notable.

Une lame s’enfonça dans son flanc.

— Tu as tué mon père, rappela Aurore d’une voix glacée, et je vais te tuer.

— Ton père est mort en soldat, il croyait pouvoir sauver sa ville, il me considérait comme son ennemi. Il se trompait, mais je salue son courage et je ferai graver une stèle à sa mémoire. Dommage… Avec davantage de lucidité, il serait passé sous mon commandement, et je lui aurais confié un poste important dans la nouvelle Égypte que je suis en train de bâtir. Ce n’est pas moi qui ai tué ton père, Aurore, c’est cette guerre. Cette guerre indispensable qu’il faut mener à son terme.

La pointe de la lame s’enfonça davantage, faisant sourdre un peu de sang.

— Si tu me tues, Aurore, tu le regretteras ta vie durant parce que tu auras fait le malheur de ton peuple. Au fond de toi-même, tu sais que je suis le seul à pouvoir sauver ce pays de la ruine et donner un sens à la mort de ton père.

— Comment osez-vous !

— C’est la vérité, Aurore. Aie le courage de l’admettre.

La lame hésita, puis se retira doucement, millimètre par millimètre.

Tefnakt fit face à la jeune femme.

— Acceptes-tu de m’aider, Aurore ?

— Vous aider ? Mais je…

— Tu connais bien cette région et ses notables. Grâce à toi, nous éviterons peut-être des combats sanglants. Au lieu de croupir dans une prison, n'as-tu pas envie de te rendre utile en sauvant de nombreuses vies ?

— Moi, vous aider…

— Quelle que soit ta décision, j'attaquerai Hermopolis. Si tu parviens à convaincre le prince Nemrod de renoncer à servir Piankhy et de devenir mon allié, bien des souffrances seront épargnées à la population.

Aurore se mordit les lèvres. Chacun des arguments de Tefnakt avait porté. Elle le haïssait, mais il faisait renaître l'espoir en son cœur. Et elle ne se supportait plus, dans cet état… Se laver, effacer les traces des meurtrissures et des souillures, reprendre la lutte, éviter un massacre…

Tefnakt ne pouvait avouer à Aurore combien elle le troublait. Le prince de Sais était entouré d'une cohorte de courtisanes toujours désireuses de le satisfaire, mais il n'y prêtait aucune attention, hanté par son projet de reconquête. Aurore ne leur ressemblait pas. Elle était farouche et insoumise, capable de vivre une aventure hors du commun. Jusqu'à présent, Tefnakt ne s'était pas encombré d'une femme ; couronné Pharaon, il devrait associer au trône une grande épouse royale. Seule Aurore était digne de cette fonction.

Les chefs libyens ne cessaient pas de faire la fête. Qui aurait imaginé qu'ils banquetteraient des nuits durant dans le palais du prince d'Hérakléopolis, vassal du pharaon noir ? Contraint d'accepter son sort, Peftaou participait aux réjouissances. Il avait ordonné à ses officiers et à ses soldats d'obéir à Tefnakt sans aucun d'état d'âme. Puisque l'autorité suprême venait de changer, s'y opposer était vain.

Yegeb observait chacun des convives. Si l'un d'entre eux se préparait à trahir Tefnakt, il le saurait. Quant à Nartreb, il mangeait avec avidité et vidait des coupes d'un vin blanc des oasis qu'il ne coupait pas d'eau.

— Que penses-tu de Peftaou, Yegeb ?

— À son âge, il cherche surtout à éviter les ennuis et à préserver son confort. Puisque Tefnakt est le plus fort, il le suit aveuglément.

— Le général n'aurait pas dû s'enticher de cette Aurore… Les femmes affaiblissent les guerriers. Et celle-là ne cessera jamais de le haïr.

— Je n'en suis pas si sûr, Nartreb. Tefnakt la fascine. Et n'est-il pas son seul avenir ?

— Il faudra quand même la surveiller de près.

— Quelqu'un d'autre m'inquiète davantage.

— Qui donc ?

— Le prince Akanosh. Il a le visage d'un homme inquiet et déçu, et ne manifeste aucun enthousiasme pour notre guerre de conquête.

— Akanosh ne conteste pas l'autorité de Tefnakt !

— C'est plus subtil… Lui aussi, il faudra le surveiller de près.

Vêtu d'une cuirasse, Tefnakt entra dans la salle du banquet. Il lui fallut quelques secondes pour obtenir le silence. Même les plus ivres écoutèrent sa déclaration.

— Notre armement a été renforcé et nos troupes ont eu le temps de se reposer. Le moment est venu de repartir au combat. Avant de nous élancer plus au sud, nous devons contrôler la totalité de la Moyenne-Égypte et nous emparer de la cité d'Hermopolis, de ses armes et de ses richesses. Nous allons tenter de convaincre le prince Nemrod de se rendre. S'il refuse, nous assiégerons Hermopolis.

20

Le capitaine Lamerskény fulminait. Organiser une expédition pour se rendre à Thèbes apparaissait comme un exploit irréalisable ! Les services de l'intendance refusaient toute initiative, et chaque scribe s'en remettait à son supérieur qui se déclarait incompétent.

Il ne restait plus au capitaine qu'à forcer la porte de Tête-froide pour obtenir des explications claires. Le roi voulait-il, oui ou non, une intervention armée contre Tefnakt ?

Dans le bureau du scribe, Lamerskény eut la désagréable surprise de découvrir Pouarma, le capitaine des archers. Ce dernier fit saillir sa musculature, comme pour prouver à son rival que la force était de son côté.

— Désolé de te revoir, Pouarma.

— Pourquoi as-tu quitté ton antre ? Il paraît que tu ne parviens plus à dessoûler.

— Mieux vaut être soûl que vantard et stupide.

— Sortons et affrontons-nous à mains nues !

— Ça suffit, intervint Tête-froide. C'est contre l'ennemi qu'il faudra vous battre, et ensemble !

— Moi, je suis prêt, affirma Lamerskény, hautain. Pourquoi cet incapable me met-il des bâtons dans les roues ?

Pouarma dévisagea le capitaine d'infanterie avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Moi, j'ai reçu un ordre : partir pour Thèbes.

Un rictus déforma les lèvres de Lamerskény.

— Nous devons collaborer, je sais.

— Je refuse !

— Un officier n'a pas à refuser les ordres de Sa Majesté, trancha Tête-froide, outré par le comportement du capitaine des archers. Encore une insubordination de ce genre, et tu iras te défendre devant le conseil de

guerre !

La mine déconfite de Pouarma enchanta Lamerskény.

— De nous deux, qui sera le supérieur ?

— Vous possédez le même grade, l'un dans l'infanterie, l'autre dans le corps des archers. Pendant le voyage, vous devrez vous entendre. À Thèbes, vous remettrez votre ordre de mission au commandant de nos troupes.

— Pourquoi ne partons-nous pas immédiatement ?

— À cause d'un message récent qui vient de nous parvenir, révéla Tête-froide. Il semble que Tefnakt soit moins ambitieux que nous ne l'imaginions. Il a quitté Hérakléopolis et repart pour le Nord.

Lamerskény fut cruellement déçu.

— Et voilà ! La guerre est finie avant d'avoir commencé… Ce Tefnakt est un moins que rien !

— Nous restons néanmoins sur le qui-vive, précisa le scribe. Dans quel état l'ennemi a-t-il laissé Hérakléopolis ? Si le prince Peftaou ne réussit pas à y rétablir l'ordre et à proclamer de nouveau sa ville vassale de Piankhy, nous interviendrons. Le pharaon ne laissera pas la Moyenne-Égypte s'enfoncer dans l'anarchie.

— Autrement dit, il faut encore patienter, se plaignit Lamerskény.

— Mes archers vont reprendre l'entraînement, affirma Pouarma.

— Ils en ont sûrement besoin. Mes fantassins, eux, sont déjà en ordre de marche.

Chépéna[3], la fille du pharaon noir, était une magnifique jeune femme de vingt ans, au teint cuivré comme sa mère, élancée et suprêmement élégante. Très jeune, elle avait été initiée aux mystères de la déesse Moût, l'épouse d'Amon. Contrairement aux filles de son âge, elle ne passait pas le plus clair de son temps à nager, à danser, à faire de la musique et à se laisser courtiser par les garçons. Dans les ateliers du temple, où elle avait d'abord servi comme assistante d'un ritualiste, elle s'était découvert une passion : la fabrication des parfums.

Il lui avait fallu subir un redoutable examen, face à un vieux prêtre parfumeur qui l'avait sévèrement critiquée avant de reconnaître ses dons. Désireux de prendre sa retraite dans une petite demeure de fonction, à l'ombre du Gebel Barkal, il avait consenti à lui révéler ses secrets de métier, lui faisant gagner ainsi des années de recherche et de tâtonnement.

Chépéna avait remercié le spécialiste et les dieux de lui accorder une telle

faveur, et elle s’était senti une dette envers eux. Dorénavant, elle consacrerait son existence à améliorer sans cesse les parfums destinés aux sanctuaires et aux statues divines. Lorsqu’on pénétrerait dans le temple, de merveilleuses odeurs enchanteraient l’âme et la rendraient légère comme un oiseau.

Comme le royaume de Napata était riche et que Piankhy exigeait que les divinités fussent servies à la perfection, Chépéna disposait des produits les plus rares et les plus coûteux, tels la myrrhe du Yémen, qu’on appelait « les larmes d’Horus », l’encens du pays de Pount ou l’huile de *moringa*, douce, incolore et qui ne rancissait pas. Elle venait de recevoir une importante quantité de styrax, importé de Syrie, indispensable pour fixer les fragrances. Et ses réserves contenaient, en abondance, de l’huile de lin et de balanite, de la graisse de bœuf, des gommes-résines, des baumes, du galbanum de Perse, des essences de rose et de lys, et du sel pour assécher ses préparations.

Pour la prochaine fête d’Amon, Chépéna avait décidé de remplir quelques fioles du plus merveilleux des parfums, le *kyphi*, si difficile à réussir. Seuls les maîtres parfumeurs se lançaient dans cette aventure qui, bien souvent, se soldait par un échec. Selon les anciennes recettes, dix ou douze produits composaient ce parfum, et certains spécialistes allaient même jusqu’à seize. Chépéna avait choisi des baies de genévrier, du souchet odorant, de la myrrhe sèche, du lentisque, des écorces aromatiques, de la résine, du jonc de Phénicie, du styrax, de l’orcanette, du fenugrec et de la pistache. Après avoir observé scrupuleusement des proportions précises, elle avait longuement et finement broyé l’ensemble avec un mortier, puis avait tamisé le produit pour obtenir les trois cinquièmes de la masse initiale. Elle avait vérifié la finesse de la poudre et l’avait mélangée à un vin exceptionnel, avant de faire cuire du miel, de la résine et de la serpentine, ajoutés enfin à la poudre aromatisée.

— As-tu réussi ? lui demanda Piankhy.

— Majesté, ta visite est un honneur.

— On dit tant de bien de ton laboratoire ! J’ai voulu vérifier par moi-même.

Chépéna déboucha une fiole.

Aussitôt, le roi se sentit transporté dans un monde irréel où n’existaient ni épreuves ni souffrances. La puissance du kyphi fabriqué par sa fille dépassait tout ce qu’il avait connu auparavant.

— Tu es une magicienne, Chépéna.

— Est-il tâche plus exaltante que d’œuvrer pour satisfaire les dieux ?

Piankhy tenta d’oublier l’attraction du parfum.

— Peut-être pourrais-tu les servir de manière plus remarquable et plus efficace.

Un pli de contrariété creusa les joues de la jeune femme.

— Devrais-je abandonner mon métier de parfumeuse ?

— Bien sûr que non… Mais il faudra y ajouter d'autres fonctions, tout aussi exigeantes.

— Père, je ne comprends pas !

— Ta tante, la Divine Adoratrice de Thèbes, est âgée et très malade. Elle ne parvient plus à diriger comme il convient l'ensemble des temples de Karnak. Le temps est venu de choisir celle qui lui succédera pour qu'elle l'adopte et lui transmette les secrets et les devoirs de sa charge.

Chépéna blêmit.

— Père… la Divine Adoratrice est une reine qui gouverne une ville-temple et donne des directives à des milliers de gens ! Moi, j'aime la solitude et je ne règne que sur mon laboratoire, loin des soucis quotidiens.

Piankhy prit Chépéna dans ses bras puissants.

— C'est toi que j'ai choisie, ma fille adorée.

21

À l’approche de la cinquantaine, le prince Nemrod était fier de lui et de ses succès. Son existence avait été une longue suite de bonheurs, depuis son enfance heureuse dans un palais merveilleux où il avait été choyé par des serviteurs dévoués, jusqu’au jour où il avait hérité de son père la riche et enviée cité d’Hermopolis.

Sorti premier de l’école des scribes, excellent tireur à l’arc, cavalier émérite, doté d’une santé de fer, Nemrod avait toujours séduit les plus jolies femmes avec facilité. Il ne supportait pas une maîtresse plus de six mois ; encore fallait-il qu’elle fût silencieuse et ne l’importunât pas. Pour ne pas heurter la morale conventionnelle, Nemrod avait épousé une aristocrate qui demeurait confinée dans ses appartements et se contentait de son oisiveté luxueuse.

À dire vrai, le prince s’ennuyait. C’est sur Memphis qu’il aurait aimé régner ; là-bas, la vie était animée, l’influence du Nord allait grandissant, il était facile de se lancer dans des affaires plus ou moins troubles où la vieille loi de Maât n’avait plus sa place. Ici, à Hermopolis, la cité sacrée de Thot, le dieu qui avait révélé aux hommes le secret des hiéroglyphes et des sciences sacrées, la tradition était étouffante.

Le grand temple de Thot, presque aussi vaste que celui d’Amon-Râ de Karnak, abritait des savants de haute lignée : ritualistes s’inspirant des textes anciens, astronomes et astrologues, médecins et chirurgiens, magiciens, parfumeurs, architectes approfondissaient chaque jour leurs recherches qui laissaient Nemrod indifférent.

Obligé, de temps à autre, de recevoir les représentants de ces érudits, il faisait semblant d’écouter avec attention leurs discours ennuyeux, tout en songeant à la femelle superbe qu’il mettrait le soir même dans son lit, au terme d’un succulent repas. Le lendemain, il se promènerait en char dans la quinzième province de Haute-Égypte placée sous sa juridiction, ou bien

voguerait au fil du Nil en buvant de la bière douce.

Nemrod confiait chaque jour son corps au masseur, au barbier, au coiffeur, au manucure et au pédicure. Choisissant lui-même ses perruques, ses vêtements et ses parfums, il traquait le moindre signe de vieillissement. Grâce aux baumes qu'une servante appliquait sur sa peau avec délicatesse, le prince n'était affligé d'aucune ride.

La technicité des scribes de son administration ôtait à Nemrod tout souci de gestion ; sa province était fertile, le contrôle des récoltes rigoureux, et les impôts rentraient bien. Aussi le prince se contentait-il d'un examen superficiel des rapports chiffrés qui lui étaient remis et ne contenaient aucune erreur.

Seul réel souci, la maintenance du régiment que Piankhy avait placé sous ses ordres. Il se composait d'archers d'élite et de fantassins expérimentés capables de repousser un assaut. À intervalles réguliers, Nemrod faisait renforcer les fortifications entretenues par le génie.

Une existence paisible, trop paisible… L'Égypte était bloquée. Au Nord, les princes libyens et l'anarchie ; au Sud, la cité sainte de Thèbes, aussi enfermée dans ses traditions qu'Hermopolis. Et dans les solitudes de la Nubie, loin de la civilisation, Piankhy, dont le renom suffisait à effrayer ses adversaires.

Quand Nemrod avait appris l'attaque d'Hérakléopolis, il n'y avait pas cru. Encore l'une de ces vantardises dont les Libyens étaient coutumiers ! Et puis la confirmation… Peftaou avait été incapable de résister à Tefnakt.

Tefnakt… Jamais Nemrod n'aurait imaginé le bouillant prince de Sais en chef de coalition et en brillant stratège ! Et son jugement était exact, puisqu'il n'avait pas osé attaquer Hermopolis. Après une période de repos et de beuveries à Hérakléopolis, l'armée libyenne n'avait pas progressé vers la région thébaine où les troupes de Piankhy l'auraient mise en pièces, et elle avait repris le chemin du Delta.

En conclusion, un épisode sans importance. Hérakléopolis reviendrait sous la houlette de Peftaou qui se proclamerait de nouveau sujet du pharaon noir, et l'immobilisme reprendrait force de loi.

Nemrod continuerait à subir les jérémiades des paysans et des artisans qui se plaignaient de l'augmentation des taxes et de leurs conditions de travail, de plus en plus difficiles. Il répondrait en durcissant la législation et, à la moindre tentative d'insoumission, enverrait sa police rétablir l'ordre. Bref, l'ennui.

Nemrod choisissait un vin pour le dîner lorsque son chef d'état-major lui demanda audience. L'homme avait du sang-froid ; il ne troublait pas ainsi le protocole sans motif sérieux.

— Prince Nemrod, nous sommes encerclés !

— Ce n'est pas possible… L'armée de Piankhy, ce ne peut être que l'armée de Piankhy qui vient nous protéger !

— Ce ne sont pas des soldats nubiens.

— Mais alors…

— L'armée de Tefnakt. J'ai mis la troupe en état d'alerte.

— Sommes-nous vraiment capables de nous défendre ?

— Les assaillants sont nombreux, mais nous pourrons résister. Les citernes sont pleines, les réserves de nourriture abondantes. Comme ils perdront beaucoup d'hommes, ils renonceront peut-être.

— Chacun à son poste.

Lorsque la jeune femme vêtue d'une longue robe verte à bretelles et coiffée d'une perruque noire très sobre s'avança, seule, vers la grande porte fortifiée d'Hermopolis, les archers, interloqués, attendirent les ordres.

Sous bonne escorte, Aurore fut conduite au palais de Nemrod.

— Qui es-tu ?

— La fille d'un officier d'Hérakléopolis tué par Tefnakt.

— Et… Il t'a libérée ?

— Je suis son ambassadrice.

— Tu te moques de moi ?

— Les soldats d'Hérakléopolis se trouvent à présent sous les ordres de Tefnakt qui a décidé de s'emparer de ta ville.

— N'est-il pas présomptueux ?

— Vous pourriez le croire, prince Nemrod, et vous en dissuader est l'objectif de ma mission. J'ai compris que Tefnakt cherchait à sauver l'Égypte de la décadence et à lui redonner sa grandeur d'antan. Si vous continuez à servir Piankhy, votre cité sera détruite et vous disparaîtrez avec elle.

— Quelle autre solution Tefnakt me propose-t-il ?

— Ouvrez les portes d'Hermopolis et devenez son allié. Vos soldats seront placés sous son commandement, et la guerre de reconquête s'orientera vers le sud, vers Thèbes.

— Amusante tentative d'intimidation, jeune fille… Mais Hermopolis

résistera à l'assaut.

— Tefnakt est déterminé. Il ira jusqu'au bout, quelles que soient ses pertes. Hermopolis doit tomber, Hermopolis tombera.

— Si je lui offre ma ville, Tefnakt m'éliminera.

— Le prince Peftaou est bien vivant, et il gouverne toujours Hérakléopolis. Pourquoi continuer à subir le joug de ce Piankhy qui ne sort jamais de sa Nubie et se moque de l'avenir de l'Égypte, tout en la réduisant à l'état d'esclave ? C'est à cause de lui que la prospérité a disparu et que le marasme s'accentue. Sous le règne de Tefnakt, les Deux Terres retrouveront l'unité perdue, et ceux qui l'auront aidé à triompher seront récompensés.

Nemrod réfléchit. De fait, le pharaon noir n'était qu'un tyran lointain auquel, en définitive, il n'aurait plus aucun compte à rendre. Bien sûr, il avait juré à Piankhy de lui demeurer fidèle en toutes circonstances… Mais la situation d'urgence le délivrait de ce serment prêté à la légère. Tefnakt était aux portes d'Hermopolis, il avait un projet grandiose et il permettrait à Nemrod de sortir de son ennui et d'envisager une autre existence, beaucoup plus exaltante.

— Tu es une ambassadrice très convaincante, dit Nemrod à Aurore. Le sang ne coulera pas, j'ouvre les portes d'Hermopolis à l'armée de Tefnakt et je me place sous son commandement.

22

Tefnakt entra dans Hermopolis à la tête de ses troupes qu'acclama la population de la ville à laquelle le prince Nemrod s'était adressé une heure auparavant pour lui annoncer qu'il avait évité tout conflit sanglant et que l'avenir s'annonçait des plus heureux. Les difficultés quotidiennes, l'augmentation des impôts, l'inflation, les mauvaises crues, les maladies des enfants… Tous ces malheurs étaient le fait d'un seul homme : Piankhy, le pharaon noir. Pendant plusieurs années, Nemrod avait lutté en vain pour échapper à sa tyrannie ; grâce à Tefnakt, le futur pharaon d'Égypte, le peuple allait connaître une nouvelle ère de prospérité.

« Pourquoi ces pauvres gens sont-ils si crédules ? » s'interrogeait Akanosh dont le cheval trottait à côté de ceux des autres princes libyens, ravis de ce succès facile dû au génie militaire de Tefnakt dont plus personne ne songeait à contester l'autorité. En s'emparant d'Hermopolis, il se rendait maître de la Moyenne-Égypte, s'assurait le concours de scribes remarquables et augmentait de manière considérable la puissance de son armée.

Cette fois, on ne pouvait plus parler d'un simple raid ou d'un exploit sans lendemain. Tefnakt prenait vraiment la stature d'un conquérant. Et une autre question obsédait Akanosh : « Pourquoi Piankhy ne réagissait-il pas ? » Ou bien son message ne lui était pas parvenu, ou bien il ne mesurait pas la gravité du danger.

Désormais, la route de Thèbes était ouverte.

Nemrod avait réservé à son nouveau maître un accueil digne d'un chef d'État : kiosque aux élégantes colonnettes en bois doré pour le protéger du soleil, trône aux pattes de lion décoré de palmettes, petit banc sculpté en forme de Nubien couché et terrassé pour y poser les pieds… Le message était clair : le prince d'Hermopolis considérait bien son vainqueur comme le nouveau pharaon d'Égypte, auquel il ne manquait plus que les rites officiels

du couronnement.

Perruqué, parfumé à l'essence de rose, portant un large collier de turquoises sur sa robe de lin fin, chaussé de sandales élégantes, Nemrod s'inclina devant Tefnakt.

— Cette ville est désormais tienne, seigneur. Ordonne, et je t'obéirai, si tu m'accordes l'immense privilège de continuer à la gouverner.

— Tu es un homme raisonnable, Nemrod. En temps de guerre, c'est une vertu rare et précieuse. Qui mieux que toi connaît cette ancienne et glorieuse cité ?

Nemrod s'agenouilla et embrassa les jambières de Tefnakt qui, lui, était revêtu d'une cuirasse et d'un casque.

— Merci, seigneur. Vous pouvez compter sur mon absolue fidélité.

— Relève-toi, vassal.

Le prince d'Hermopolis jeta un œil sur Aurore, qui se tenait un pas derrière Tefnakt.

— L'intelligence et la beauté de votre ambassadrice…

— Elle est beaucoup plus que cela, Nemrod. Aurore est la future reine d'Égypte.

Un sourire à la fois étonné et ravi illumina le visage de la jeune femme. La blessure infligée par la mort de son père était encore béante, mais elle tombait sous le charme de ce conquérant, persuadé de la justesse de sa cause. Il avait éveillé en elle le même feu, et, quoique la haine n'eût pas disparu de son cœur et rivalisât avec une admiration proche de l'amour, elle avait envie de l'aider. Tefnakt ne l'avait pas trompée : grâce à son intervention, des milliers de vies avaient été épargnées. Demain, à Thèbes, Aurore tenterait la même démarche diplomatique. Peut-être la Divine Adoratrice comprendrait-elle que le pharaon noir était un mauvais maître et que s'opposer à Tefnakt revenait à trahir l'Égypte.

Devenir reine… Cette pensée glissa sur Aurore comme un baume. Elle qui n'avait vécu que l'instant, sans jamais songer à l'avenir, perdait brusquement la légèreté de l'enfance. Un réel effroi, certes, mais une telle envie de vivre, d'être utile, de prouver la même détermination que Tefnakt !

Lors du premier banquet organisé pour célébrer la libération d'Hermopolis, Aurore fut placée à la gauche de Tefnakt. Aux yeux de tous, le conquérant précisait le rang attribué à la jeune femme. Malgré l'attirance qu'il éprouvait, Nemrod évita de lui faire la cour.

— Désolé d'aborder aussi vite les choses sérieuses et ennuyeuses,

murmura Nemrod à l'oreille de Tefnakt, mais en ce qui concerne le système d'imposition préconisé par Piankhy… Désirez-vous en changer ?

— Pour l'heure, c'est l'économie de guerre qui prévaut. Mes conseillers Yegeb et Nartreb te feront part de leurs exigences et ils régleront les détails.

— En ce qui concerne mes prélèvements personnels…

— Puisque tu as bien agi, augmente-les. Ton armement ?

— Entretenu avec soin.

— Tes soldats sont-ils prêts à se battre ?

— Archers d'élite et fantassins de métier… Des professionnels de premier plan qui infligeront de lourdes pertes aux Nubiens.

— Jouis de ta fortune, Nemrod, et ne te préoccupe plus de rien.

L'épouse nubienne d'Akanosh pleurait.

— Yegeb et Nartreb appliquent ici les mêmes méthodes qu'à Hérakléopolis. Les vieillards et les malades sont systématiquement exterminés, de même que ceux qui osent émettre un doute sur les projets de Tefnakt. Mais pourquoi Piankhy demeure-t-il muet ? Il devrait envoyer son armée thébaine pour anéantir ces monstres !

Akanosh était effondré.

— Le prêtre thébain qui devait l'informer n'est peut-être pas arrivé à Napata. Il faut que je m'acquitte moi-même de cette mission.

Elle le prit dans ses bras.

— Non, Akanosh ! On ne te laissera pas sortir de cette ville, tu seras soupçonné, arrêté et torturé !

Le prince libyen baissa la tête.

— Tu as raison, ce serait de la folie. Mais il reste une possibilité : les prêtres de Thot ne peuvent accepter une telle situation !

— En connais-tu un ?

— Non, mais nous devons courir le risque. Va te plaindre au laboratoire du temple, dis-leur que la maison qui nous a été attribuée est envahie par des puces et qu'il nous faut de l'huile essentielle de pouliot, la menthe sauvage, pour nous en débarrasser. Étant donné mon rang et le produit exigé, on nous enverra un spécialiste.

Le spécialiste était un prêtre d'âge mûr qui portait sa fiole d'huile de pouliot avec le plus grand soin. Se déplaçant lentement, il inspecta les pièces de réception de la villa d'Akanosh.

— Prince, je suis étonné… Cette villa semble être en parfait état et je n'y discerne pas la présence de puces.

Akanosh se jeta à l'eau.

— Êtes-vous toujours fidèle à Piankhy ?

— Répondre pourrait me coûter la vie…

— Ne te méfie pas de moi. Je suis un chef de clan libyen, certes, et j'obéis à Tefnakt. S'il le faut, je combattrai à ses côtés. Mais je ne saurais admettre que ses sbires se comportent comme des tortionnaires et martyrisent la population. Aussi me paraît-il nécessaire d'avertir Piankhy. Peut-être une guerre impitoyable aura-t-elle lieu, peut-être, comme je l'espère, la situation se figera-t-elle de nouveau. Au moins les civils seront-ils épargnés et la tyrannie de Tefnakt ne s'étendra-t-elle pas.

— Ne vous rendez-vous pas coupable de haute trahison ?

— J'écoute la voix de ma conscience. Le temple de Thot peut-il envoyer un messager à Piankhy pour le prévenir qu'Hermopolis est tombée aux mains de Tefnakt ?

— Prenez cette fiole d'huile de pouliot, prince Nemrod, et répandez-en le contenu dans votre demeure. Ne m'avez-vous pas appelé pour lutter contre une espèce nuisible ?

23

Piankhy ouvrit le flacon de verre, un matériau précieux entre tous, que lui avait offert sa fille. Son kyphi était vraiment exceptionnel ! Les dieux ne respiraient-ils pas ce parfum dans les paradis de l'autre monde où l'épine ne piquait pas, où le crocodile ne mordait pas ?

Abilée s'empara doucement du flacon et parfuma le torse puissant de Piankhy.

— Cette odeur est envoûtante…

Le corps nu de la reine se lova contre celui de son époux. Elle était toutes les fleurs et toutes les essences, le charme des rives du Nil, la magie d'une terre féconde, envoûtante et ensoleillée.

— Je n'ai aimé qu'une seule femme et je n'en aimerai qu'une seule.

— Je crois en toi, car je sais que ta parole est vérité.

De ses longs doigts aussi fins que ceux d'une déesse, Abilée dénoua le pagne de Piankhy. Et le pharaon noir goûta, avec le même émoi que lors de leur première union, le parfum inimitable de son corps amoureux.

Tête-froide ne savait que faire. Les gardes ne lui avaient pas interdit l'accès des appartements privés du monarque, mais devait-il réveiller le roi et la reine, nus et enlacés, pour leur annoncer une mauvaise nouvelle ?

Mais le nain était un scribe au service de l'État, et il ne devait tenir compte d'aucun privilège. Aussi effleura-t-il le front du monarque.

— Majesté, réveillez-vous…

Piankhy ouvrit un œil.

— C'est toi, Tête-froide… Mais que fais-tu ici ?

— Je suis désolé, mais c'est très urgent !

Le pharaon contempla le corps admirable de son épouse. N'avait-il pas le droit, comme tout homme, d'oublier le poids du monde en compagnie de la femme qu'il aimait ?

Abilée s'éveilla et se leva. Avec une démarche d'une noblesse inimitable, sublime dans sa nudité, elle se dirigea à pas légers vers la salle d'eau.

— Tête-froide… si tu m'as dérangé pour rien, j'oublierai notre amitié !

— Bien qu'elle soit inestimable, Majesté, je la sacrifierais à la cause de la paix si cette dernière pouvait encore être sauvée.

— Des nouvelles de Moyenne-Égypte ?

— Hélas ! oui.

Le messager mandaté par le temple de Thot était un homme jeune au regard direct et aux jambes musclées.

— D'où viens-tu ? demanda Piankhy.

— D'Hermopolis.

— Qui t'envoie ?

— Le grand prêtre du temple de Thot.

— Comment s'appelle la vallée dans laquelle a été construit ce sanctuaire ?

— La vallée des Tamaris.

— Que fabrique l'atelier qui se trouve près de l'entrée du temple ?

— Des palettes de scribe.

— Quel est le nom sacré d'Hermopolis ?

— La cité de l'Ogdoade, les huit dieux qui créèrent le monde et reposent aujourd'hui à Thèbes.

Piankhy fut rassuré : le messager n'était pas un imposteur.

— Pourquoi as-tu parlé de « catastrophe » à Tête-froide ?

— Parce que le prince Nemrod vous a trahi en ouvrant les portes d'Hermopolis à Tefnakt.

— Il est difficile de te croire… Nemrod m'a juré fidélité et il avait la capacité de résister.

— C'est pourtant la vérité, Majesté ! Nemrod a rasé l'enceinte de sa cité, il a oublié sa parole pour devenir le vassal de Tefnakt. Il n'a pas hésité à lui offrir les trésors d'Hermopolis et à placer ses soldats sous le commandement du Libyen. Pardonnez mon sentiment de révolte, Majesté, mais combien de temps garderez-vous le silence pendant que Tefnakt étend ses conquêtes sans trouver personne pour s'opposer à lui ? C'est votre renom qui crée votre puissance, Majesté, c'est lui seul qui dissuadera vos adversaires de dévaster l'Égypte.

Le cheval à la crinière fauve emmena Piankhy loin dans le désert. Le pharaon noir dévora l'espace, se nourrit de l'air limpide et communia avec le bleu absolu du ciel. Percevant le trouble de son maître, Vaillant changeait de rythme et de direction avant même d'en recevoir l'ordre. L'homme et le cheval ne faisaient qu'un, absorbés dans l'effort violent qu'accompagnaient des vols d'ibis blancs et de grues couronnées.

Enfin, Piankhy s'arrêta près d'un puits.

Il donna à boire à Vaillant avant de se désaltérer lui-même, puis admira le désert. Rien ne souillait cette immensité qui s'offrait au soleil et au vent. Nul être pervers ne pouvait troubler cette harmonie créée par le dieu caché dont la présence s'affirmait au-delà de toute intelligence humaine.

Des heures durant, Piankhy médita.

Ses lèvres murmurèrent les antiques prières que ses prédécesseurs avaient adressées à Amon :

« Dieu accompli, tu donnes vie à tout être. Salut à toi, l'Unique, le maître de Maât, toi qui traverses en paix le ciel lointain. Tu fais naître la lumière, ta parole est le Verbe. Un qui demeure unique tout en créant le multiple, mon cœur désire t'accueillir. Comme il est doux de prononcer ton nom, car il a le goût de la vie ! Tu es le bouvier qui conduit les bœufs aux herbages, la porte de bronze qui protège sa ville, le pilote qui connaît les méandres du fleuve. Tu es Amon, le maître du silence, tu te manifestes aux humbles. Toi qui donnes le souffle à qui en manque, sauve-moi, car je suis dans l'affliction et l'incertitude. »

Lorsque le soleil déclina, le pharaon noir reprit le chemin de sa capitale.

Sur l'ordre de Piankhy, le prêtre de Thot répéta devant la cour au grand complet ce qu'il avait révélé au roi.

Les mines s'allongèrent, à l'exception de celle du capitaine Lamerskény qui entrevoyait des lendemains joyeux au cours desquels il pourrait massacrer du Libyen en toute légalité. Sa présence choquait bon nombre de notables, désagréablement surpris de la faveur accordée à ce baroudeur sans foi ni loi.

— Que comptez-vous faire, Majesté ? demanda Otokou, soudain privé d'appétit.

— Il faut se rendre à l'évidence : la prise d'Hérakléopolis n'était pas un coup d'éclat isolé et Nemrod est un traître de la pire espèce. En offrant sa ville à Tefnakt, il en a fait un ennemi redoutable qu'il convient de combattre avec la dernière énergie.

L’obèse redoutait d’entendre ces paroles.

— J’espère, Majesté, que vous n’envisagez pas de quitter Napata à la tête d’une armée ! Votre présence ici est indispensable, et vous n’avez pas le droit de risquer votre vie !

— J’approuve Otokou, déclara la reine Abilée. Les troubles survenus en Moyenne-Égypte ont pris une ampleur inquiétante à cause de la trahison de Nemrod, mais une intervention rapide de nos troupes basées à Thèbes devrait suffire à rétablir l’ordre.

— J’y ajouterai un corps expéditionnaire commandé par les capitaines Pouarma et Lamerskény, décréta Piankhy. Ils ont pour mission de libérer les villes d’Hérakléopolis et d’Hermopolis, de disloquer la coalition ennemie et de repousser définitivement les fuyards vers le nord.

Otokou fut soulagé. Ainsi, le roi restait dans sa capitale et laissait à ses soldats d’élite le soin de mettre fin à une sédition sans avenir.

24

Nemrod était ravi. Non seulement il conservait toutes ses prérogatives, mais encore il était délivré des soucis matériels. Nartreb et Yegeb, les deux conseillers de Tefnakt, s'occupaient à merveille des affaires de la cité qu'ils mettaient en coupe réglée avec une belle ardeur. Aucun domaine de la vie publique ne leur échappait, et ils avaient même durci les méthodes appliquées à Hérakléopolis.

Sur les instructions de Tefnakt, ses deux âmes damnées avaient transformé Hermopolis en une gigantesque caserne où tous les habitants, de l'enfant au vieillard, travaillaient d'une manière ou d'une autre pour l'armée. Les combattants des troupes de libération devaient être choyés, et leurs moindres besoins satisfaits. Que des mères de famille fussent obligées de se prostituer et des gamins de dix ans contraints de porter de lourds paniers de nourriture ne gênait ni Yegeb ni Nartreb. Les impératifs de l'économie de guerre ne se discutaient pas. Les bouches inutiles ayant été supprimées, Hermopolis tout entière était prête au combat.

Tefnakt réunit son conseil de guerre dans la salle à manger du palais. Y assistaient Nemrod, le prince de la ville, Yegeb, Nartreb, les chefs de clan libyens, le prince Peftaou d'Hérakléopolis et Aurore, dont la présence déplaisait à la majorité des participants. Mais on ne critiquait pas les décisions du général.

— Avons-nous des nouvelles en provenance de Thèbes ?

— Oui, seigneur, s'empressa de répondre Yegeb. Là-bas, nos partisans sont de plus en plus nombreux. La prise d'Hermopolis leur a fait comprendre que la reconquête avait vraiment commencé et que l'espoir de réunification des Deux Terres n'était pas une utopie.

— As-tu infiltré des espions ?

— Nous avons quelques informateurs dignes de foi. Ils doivent se montrer extrêmement prudents, car Thèbes proclame encore haut et fort sa

fidélité à Piankhy.

— Que t'ont-ils appris ?

— Le pharaon noir vient de réagir en envoyant un corps expéditionnaire à Thèbes.

Les visages se fermèrent.

Jusqu'à présent, les victoires avaient été faciles et rapides. Se retrouver face aux redoutables guerriers nubiens, à la cruauté légendaire, ne réjouissait personne.

— Et si l'on négociait ? avança le prince Peftaou d'une voix tremblante.

— Que proposes-tu ?

— Seigneur Tefnakt, vous avez conquis deux grandes cités et vous êtes à présent le maître de la Moyenne-Égypte. Si Piankhy le reconnaît, pourquoi aller plus loin ? Un échange d'ambassadeurs entérinera cette situation nouvelle.

— Tu n'as pas perçu le sens de mon combat, Peftaou ! Agrandir mon territoire ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est une Égypte unie comme jadis, une Égypte qui redeviendra le premier empire du monde méditerranéen ! Piankhy négociera avec moi quand ses troupes seront exterminées et lorsqu'il sera condamné à la solitude et à la misère, dans une Nubie que l'Égypte contrôlera de nouveau et dont elle exploitera les richesses. Mais je ne commettrai pas l'erreur de laisser la vie à cet usurpateur ! Un rebelle nubien ne mérite aucune indulgence.

Le prince Peftaou n'insista pas.

— Si Piankhy envoie un corps expéditionnaire, estima Aurore en prenant la parole à la surprise générale, ce n'est ni pour négocier ni pour faire la paix. Il aura certainement choisi ses meilleurs hommes pour conduire à la bataille les troupes stationnées à Thèbes.

— Ce n'est tout de même pas une femelle qui va nous donner des leçons de stratégie, protesta un chef de clan libyen.

— Pourquoi pas ? Celle-là me paraît excellente, jugea Tefnakt.

— Alors, fonçons vers Thèbes et attaquons-la !

— Stupide ! trancha Aurore. Nous nous heurterions aux troupes de Piankhy, et l'issue du choc serait incertaine. Au contraire, attendons-les ! Elles seront obligées de se fractionner, seule une partie de leurs hommes tentera de reprendre Hermopolis, pour ne pas dégarnir Thèbes et la laisser sans défense. À nous de préparer le dispositif militaire qui nous assurera la victoire. Ensuite, et ensuite seulement, nous prendrons la route de Thèbes

dont la faculté de résistance sera considérablement amoindrie.

Les chefs de clan grommelèrent, certains haussèrent les épaules, mais beaucoup durent admettre que l'analyse de la jeune femme était pertinente.

— Pourquoi as-tu fait détruire une partie des remparts d'Hermopolis ? demanda Akanosh à Tefnakt.

— Pour faire croire à l'ennemi que la ville était dévastée et qu'il pouvait s'y engouffrer aisément. Une fois à l'intérieur, les soldats de Piankhy seront pris au piège.

Le général déroula un papyrus sur lequel était dessinée une carte très précise de la région.

— Le reste du corps expéditionnaire sera pris en tenaille dans la plaine, et nous dresserons plusieurs embuscades le long des collines afin de couper toute possibilité de retraite. Piankhy ignore tout de l'art de la guerre, il croit que la force brutale suffit à remporter n'importe quel combat. Le moment est venu de lui donner une bonne leçon.

— La population ne risque-t-elle pas de se révolter contre nous ? interrogea Akanosh.

— Pourquoi cette inquiétude ? s'étonna Tefnakt.

— Nous la traitons si durement !

— C'est la guerre, prince Akanosh. Tout signe de faiblesse inciterait les civils à désobéir. Mes deux conseillers font un excellent travail.

Yegeb s'exprima avec un léger sourire.

— Grâce à nous, les gens se sentent gouvernés et protégés. Que demandons-nous au peuple ? D'obéir à Tefnakt et de lui accorder sa confiance, rien de plus. Et chacun sait que nous œuvrons pour son bien, même s'il ne comprend pas d'emblée les sacrifices que nous exigeons.

Akanosh défia l'hypocrite du regard, mais il n'osa pas lui adresser les reproches qui lui rongeaient le cœur.

— Qui propose une autre stratégie ? demanda Tefnakt.

Aucun chef de clan ne brisa le silence.

— Nous allons donc procéder à un entraînement intensif de nos différents corps d'armée sur les sites où ils interviendront, à partir des plans que je vais vous indiquer. Le jour de l'affrontement, je ne tolérerai aucune hésitation. Au travail.

Nartreb mâchait du papyrus, Yegeb faisait ses comptes.

— Nous commençons à nous enrichir, ami. Grâce aux pleins pouvoirs

que nous accorde Tefnakt, nous détournons légalement et discrètement à notre profit une jolie quantité de richesses. Maisons, terrains, lots de vêtements, de sandales et de vaisselle… Quand nous nous attaquerons à la campagne, j'espère mettre la main sur des troupeaux entiers. Cette guerre est une belle guerre !

— À condition qu'elle se poursuive, estima Nartreb, et que le sort des armes nous soit favorable.

— J'ai grassement payé les officiers d'Hérakléopolis et d'Hermopolis pour qu'ils obéissent aveuglément à Tefnakt. Tant qu'il sera victorieux, ils ne poseront aucune question. Ce qu'attend un soldat, ce sont des ordres clairs et une bonne solde. Avec ça, il tue sans état d'âme.

— Cette victoire, tous nos alliés la désirent-ils vraiment ?

— Tu penses au prince Akanosh ?

— J'ai l'impression qu'il se satisferait d'une cessation des hostilités et qu'il n'apprécie pas notre manière de gérer une ville.

— Tu as raison, Nartreb. Cet Akanosh pourrait devenir gênant.

— Veux-tu que j'intervienne… à ma manière ?

— Non, une mort violente éveillerait la méfiance des autres chefs de clan envers Tefnakt, et une brèche s'ouvrirait dans la coalition. J'ai une meilleure idée : nous allons lui tendre un piège.

Nartreb enduisit ses pieds potelés avec un onguent composé de feuille d'acacia, de feuille de zizyphus, de terre de Nubie, de chrysocolle et de l'intérieur d'un coquillage d'eau douce. Le Sémite détestait la marche qui lui échauffait les orteils.

— Aurore prend trop de place, se plaignit-il. Si nous la laissons agir, Tefnakt nous reléguera au second plan et finira par nous oublier, voire par nous rejeter !

— Je déteste les femmes. Quand elles sortent de leur chambre à coucher et de leur cuisine, elles ne font que semer la pagaille ! Lorsque Tefnakt régnera, nous lui conseillerons d'édicter une loi qui les obligera à être voilées de la tête aux pieds, à ne plus travailler et à rester enfermées dans leur maison.

— Excellente idée, Yegeb. En attendant, il faut empêcher cette ambitieuse de devenir reine… Sans nous mettre Tefnakt à dos !

— Ce ne sera pas facile, ami, mais nous réussirons.

25

Une saison favorable, un courant puissant, des bateaux rapides et d'excellents pilotes : toutes les conditions avaient été réunies pour un voyage facile. En trois semaines, le corps expéditionnaire commandé par les capitaines Lamerskény et Pouarma avait atteint sa première destination, Thèbes, « la Puissante », cité du dieu Amon.

Pour ne pas avoir à s'adresser la parole, les deux officiers n'avaient pas effectué le trajet dans le même bateau. C'était pourtant ensemble qu'ils avaient reçu les ordres du pharaon noir qui avait exigé la mise en œuvre d'une stratégie très précise pour mettre fin à l'offensive de Tefnakt. Lamerskény avait objecté que les conditions rencontrées sur le terrain risquaient fort de modifier la théorie, Pouarma avait promis au souverain qu'il serait son bras armé et se garderait de toute initiative personnelle.

S'il n'y avait pas eu de beaux combats en perspective, Lamerskény aurait bien assommé Pouarma de son bras en bois d'acacia. Mais le capitaine avait réussi à se contrôler et s'était apaisé, entre Napata et Thèbes, grâce à l'affection brûlante de deux jeunes Nubiennes qu'il avait embarquées clandestinement, en violation du règlement. Les belles étaient si heureuses de devenir danseuses dans une maison de bière de la grande cité du Sud qu'elles se prêtèrent avec enthousiasme à toutes les fantaisies du héros.

À l'approche de la ville, des bateaux de l'armée barraient le fleuve. La flottille nubienne s'immobilisa.

Un instant, Lamerskény crut que Tefnakt s'était emparé de Thèbes et qu'il allait devoir livrer bataille à un contre mille. Mais la présence d'un officier nubien à la proue du navire amiral le rassura.

Ne voulant pas laisser au capitaine d'infanterie le privilège de ce premier contact, Pouarma l'avait rejoint en sautant de bord à bord.

— Un accueil plutôt étrange, non ?

— Tes archers sont en position ?

— Nous sommes à Thèbes, et…

— Qu'ils se tiennent prêts, petite tête ! Nous sommes surtout en guerre, et il peut arriver n'importe quoi à n'importe quel moment.

Vexé, Pouarma donna quand même l'ordre.

L'officier de marine toisa les arrivants.

— Identifiez-vous.

— Lamerskény, capitaine d'infanterie. Et voici mon collègue Pouarma, capitaine des archers.

— J'ai ordre de vous conduire au temple de Karnak.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! protesta Lamerskény. Nous sommes des soldats, pas des prêtres ! Nous voulons voir immédiatement le commandant de la garnison.

— Ici, c'est la Divine Adoratrice qui commande. Elle m'a donné un ordre, je l'exécuterai.

Pouarma bloqua le poignet de Lamerskény, prêt à tirer son épée du fourreau.

— Entendu, nous vous suivons.

Les deux capitaines furent les hôtes d'un lourd vaisseau de guerre où avaient pris place une centaine de marins.

— Ne refais jamais ça, dit Lamerskény à Pouarma, ou je te brise le bras !

— C'était pour ton bien, petite tête. Rappelle-toi : tu dois te battre contre nos ennemis, pas contre nos amis.

La vision de Karnak fit taire la querelle.

Stupéfaits, les deux capitaines découvrirent l'immense domaine sacré d'Amon-Râ, le roi des dieux, enclos dans une haute enceinte d'où dépassaient les pointes des obélisques recouverts d'or. Le temple de Napata était imposant, certes, mais celui-là dépassait ce que l'imagination pouvait concevoir. Pendant des siècles, les pharaons avaient agrandi et embelli ce sanctuaire portant le nom de « Celui qui fixe l'emplacement de tous les temples ». La vie s'y était manifestée pour la première fois sous la forme d'un îlot émergé de l'océan primordial et, depuis, jamais le souffle d'Amon n'avait cessé de se manifester en gonflant la voile des bateaux.

— Bon sang de bon sang… quelle formidable forteresse ça ferait ! s'exclama Lamerskény.

Pouarma avait les yeux rivés sur le pylône d'accès, symbolisant à la fois les montagnes d'Orient et d'Occident, et les déesses Isis et Nephtys. Entre elles et grâce à elles, le soleil renaissait chaque matin.

— Ce sont les dieux qui ont bâti Karnak, murmura le capitaine des archers, pas les hommes.

Un prêtre au crâne rasé conduisit les émissaires de Piankhy à une porte annexe de l'enceinte où un ritualiste au visage sévère leur demanda leurs noms.

— Vous êtes-vous approchés d'une femme ces trois derniers jours ?

— Bien sûr que non, mentit Lamerskény. Nous venons de Napata par bateau, et il n'y avait que des militaires à bord.

— En ce cas, vous pouvez franchir cette porte.

— Nous sommes envoyés par le pharaon pour lutter contre les Libyens et nous n'avons pas de temps à perdre !

— Suivez-moi.

L'homme au bras articulé poussa un soupir d'exaspération. On était à Karnak, et il fallait en passer par les caprices des religieux.

À pas lents, autre motif d'énervement pour Lamerskény, le prêtre emmena ses visiteurs jusqu'au lac sacré. Pouarma était fasciné par la splendeur des temples colorés qui semblaient s'emboîter les uns dans les autres, tandis que Lamerskény se laissait enchanter par de suaves parfums qui lui rappelaient d'exquises maîtresses.

La taille du lac stupéfia les deux officiers. Des centaines d'hirondelles survolaient la surface bleutée sur laquelle, lors des fêtes, les prêtres faisaient voguer des barques miniatures.

— Ôtez vos vêtements, ordonna le prêtre.

— Vous nous permettez de nager ? interrogea Lamerskény.

— Vous devez vous purifier.

— Nous n'avons pas l'intention de devenir prêtres !

— La règle exige que toute personne admise dans le temple, même à titre temporaire, soit purifiée. Déshabillez-vous, descendez lentement dans le lac en empruntant l'escalier de pierre, entrez dans l'eau, demeurez immobiles quelques instants et recueillez-vous en orientant votre esprit vers la lumière.

— Je garde mon épée, exigea Lamerskény.

— Hors de question : les armes doivent être déposées sur le seuil du temple.

— Allons-y, recommanda Pouarma.

Quand Lamerskény ôta sa chemise rugueuse, le prêtre ne put masquer son étonnement.

— Drôle de bras, hein ? Avant de quitter Napata, j'ai fait renforcer

l’armature de bois avec du métal, et le spécialiste des chars m’a enduit l’ensemble avec de la résine.

Nus, les deux soldats se purifièrent dans le lac sacré. Puis on les vêtit d’un pagne de lin à l’éclatante blancheur, on les rasa et on les parfuma avec de l’encens.

— Devant Dieu, recommanda le prêtre, ne vous vantez pas de posséder la puissance ! Sans lui, le bras est dépourvu de force. C’est Dieu qui fait du faible un fort, c’est lui qui permet à un seul homme d’être le vainqueur de mille.

Devenus « prêtres purs », le premier échelon de la hiérarchie religieuse, Lamerskény et Pouarma furent invités à verser un peu d’eau sainte sur les nourritures déposées sur les autels et à réciter un texte rituel adressé à Amon : « Montre-nous le chemin, permets-nous de combattre à l’ombre de ta puissance. »

— À présent, dit le prêtre, vous pouvez pénétrer dans la grande salle à colonnes.

Les deux officiers eurent le souffle coupé.

La salle construite par Séthi Ier et Ramsès II se composait de gigantesques papyrus de pierre sur lesquels se déployaient des scènes colorées qui montraient le pharaon faisant offrande aux dieux. Aménagées dans les énormes dalles du plafond, de petites ouvertures laissaient passer des rayons de lumière.

Et c’est précisément dans l’un de ces faisceaux que Lamerskény vit une apparition : une jeune femme vêtue d’une longue robe blanche à bretelles, les seins couverts d’un châle jaune pâle.

— Une déesse, balbutia-t-il, c’est une déesse !

26

— Êtes-vous les capitaines Lamerskény et Pouarma ? demanda l'apparition.

— Lamerskény, c'est moi ! J'ai toujours vénéré les dieux, surtout les déesses… Pouarma, lui, est un mécréant. Il n'est pas digne de vous écouter.

L'apparition sourit. Les traits de son visage étaient si délicats que Lamerskény se sentit intimidé.

— Êtes-vous la Divine Adoratrice ? questionna Pouarma.

— Non, seulement son intendante. Sa Majesté est gravement malade et ne quitte plus sa chambre. C'est pourquoi elle m'a demandé de vous accueillir et de vous informer avant que vous ne rencontriez vos collègues.

— Nous informer… Mais à quel propos ?

— Venez, je vous prie.

La jolie prêtresse guida les deux officiers jusqu'au domaine temporel de la Divine Adoratrice qui comprenait une chapelle, des appartements privés et des bureaux de scribes. C'est dans l'un d'eux qu'elle introduisit ses hôtes.

Fasciné, Lamerskény ne la quittait pas des yeux.

— Comment vous appelez-vous ?

— Marjolaine.

— Êtes-vous mariée ?

— Ni la Divine Adoratrice ni les prêtresses qui sont à son service ne se marient. Vous intéressez-vous aux questions religieuses, capitaine Lamerskény ?

— Elles me passionnent.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre : le commandant de la base militaire de Thèbes est mort il y a quatre jours.

— C'est fâcheux pour lui. Qui le remplace ?

— C'est ce que voudrait savoir au plus vite la Divine Adoratrice, préoccupée de la sécurité de Thèbes. Votre venue ayant été annoncée, la ville

attend de savoir lequel de vous deux prend le commandement de la troupe.

Lamerskény et Pouarma se regardèrent, interloqués.

— Nous avons le même grade…

— L'infanterie est l'arme la plus ancienne et la plus traditionnelle, précisa Lamerskény. Par conséquent…

— Le corps des archers ne rassemble que des soldats d'élite, objecta Pouarma. Donc…

Cette dispute irrita Marjolaine.

— La Divine Adoratrice veut connaître les ordres que vous a donnés Pharaon.

— Nous devions collaborer et nous placer sous la houlette du commandant, révéla Pouarma.

Lamerskény et Pouarma discutèrent pendant plus d'une heure, se jetant au visage des kyrielles d'arguments spécieux.

— Et si nous exécutions simplement les ordres de Piankhy ? proposa le capitaine des archers. Il exige que nous partagions le commandement, faisons-le !

— Impossible.

— Nous n'avons pas d'autre choix.

Lamerskény aimait l'action, pas les palabres.

— Entendu, mais nous parlerons ensemble aux hommes, sur un strict pied d'égalité, et tu n'essaieras pas d'asseoir ton autorité aux dépens de la mienne sous prétexte que tu manies l'arc.

— Pallions l'absence momentanée de commandant et remplissons notre mission. Pharaon nous en saura gré. Sinon, sa colère sera terrifiante.

— Enfin un argument intéressant… Au fond, tu as raison, Pouarma. Unissons nos efforts pour réussir. Mais laisse-moi l'initiative, tu n'en es pas capable.

Les soldats casernés à Thèbes ne furent pas faciles à convaincre. D'abord, ils regrettaient leur commandant dont ils exigèrent de porter le deuil pendant plusieurs jours encore, avec une prime à la clé ; ensuite, ils ne connaissaient Pouarma et Lamerskény que de réputation et se méfiaient de ces nouveaux chefs ; enfin, ils avaient pris l'habitude de jouir d'une paix plutôt confortable et n'avaient pas la moindre envie de combattre, d'autant plus que Tefnakt ne menaçait pas Thèbes. En conclusion, la meilleure solution consistait à

attendre de nouveaux ordres de Napata. En tant que porte-parole de la troupe, un sous-officier présenta même une liste de doléances, relatives à la qualité de la nourriture, à celle des uniformes et au nombre de jours de congé.

Pouarma redoutait que Lamerskény ne lui brisât le crâne avec son bras en bois, mais le capitaine d'infanterie demeura muet.

Tefnakt caressa très lentement les seins nus d'Aurore.

— Tu es une sorcière… Comment as-tu procédé pour m'envoûter ?

— C'est toi qui m'as envoûtée, puisque je partage ton idéal. Reconquérir ce pays, le rendre puissant comme autrefois, est-il tâche plus exaltante ?

Tefnakt était tombé amoureux d'un corps de jeune femme aux courbes émouvantes, à la fougue naïve, et il ne se lassait pas de l'explorer. Aurore répondait à ses caresses, mais elle ne cessait de lui parler de son grand projet qu'elle avait fait sien avec une passion dévorante.

— As-tu des enfants ? lui demanda-t-elle.

— À Sais, j'avais plusieurs femmes à ma disposition, mais je n'en aimais aucune. Elles m'ont donné des enfants… Les filles sont restées dans le Nord, deux de mes fils en âge de combattre sont officiers dans mon armée. Aucun ne sera capable de me succéder. Après moi, c'est notre fils qui montera sur le trône.

Aurore lui prit le visage entre ses mains.

— Je t'aime, Tefnakt. Je t'aime parce que ton cœur est animé par une grande vision. Mais je ne veux pas d'enfant avant que tu sois Pharaon et que les Deux Terres courbent la tête devant toi.

La détermination d'Aurore impressionna Tefnakt. Elle n'était pas taillée dans le même bois que les autres femmes qu'il avait connues et, par instants, lui faisait presque peur.

— Comme tu voudras…

Pour le remercier de son assentiment, elle le couvrit de baisers avec l'ardeur d'une lionne décidée à dévorer sa proie. Peu enclin à jouer le rôle de la victime, Tefnakt obligea Aurore à s'étendre sur le dos et reprit l'initiative.

On frappa à la porte de la chambre.

— Qui ose ? tonna Tefnakt.

— Yegeb, seigneur. Une nouvelle importante, très importante.

— Ne peut-elle attendre ?

— Je ne crois pas.

Le général ouvrit la porte. Yegeb s'inclina.

— Notre réseau d'espionnage vient de nous apprendre que le commandant de la garnison de Thèbes est décédé. Le corps expéditionnaire est arrivé, mais il est cloué sur place par la confusion. Les officiers de Piankhy s'entre-déchirent, personne n'est capable de donner un ordre clair et aucun mouvement de troupes ne sera déclenché avant que de nouvelles instructions soient formulées par Napata. L'occasion n'est-elle pas superbe ?

Les yeux de Tefnakt flamboyèrent.

— Attaquer Thèbes par le Nil et causer de lourdes pertes à la garnison… Oui, c'est le moment !

— Nous avions défini une autre stratégie, rappela Aurore, indifférente à la présence de Yegeb, qui fixa le corps de la jeune femme avec un intérêt mêlé de dégoût.

— Il faut savoir s'adapter aux circonstances, nous pouvons prendre un avantage décisif ! Qu'une première vague d'assaut commandée par un chef de clan s'embarque sur l'heure.

27

La garnison était profondément endormie. Depuis la mort du commandant, l'entraînement avait été supprimé, et l'on faisait la grasse matinée.

Souffrant d'insomnie depuis qu'il avait assisté à la mort de son meilleur ami dans un combat sanglant contre les « coureurs des sables », les Bédouins pillards du désert, le soldat Ricin n'appréciait pas autant que ses camarades ce repos prolongé. Lui, il aimait l'exercice. Se fatiguer physiquement chassait ses mauvais souvenirs.

Les yeux grands ouverts, Ricin contemplait le plafond en bois de la caserne.

Soudain, comme sciée en deux, une poutre du plafond s'écroula et tomba dans le dortoir. Deux troncs de palmier connurent le même sort, semant la panique parmi les soldats réveillés en sursaut.

— Écoutez-moi ! rugit Lamerskény, perché sur le toit en compagnie de Pouarma et d'une vingtaine d'archers. Équipez-vous immédiatement et sortez de votre trou. Rassemblement sur la place d'armes. Ceux qui refuseront d'obéir seront exécutés pour insoumission.

La même scène se répéta dans l'ensemble des baraquements et, à la fin de la matinée, la garnison de Thèbes était sur le pied de guerre.

— Tu vois, dit Lamerskény à Pouarma, il suffit de savoir leur parler. Ces petits gars avaient besoin d'être réveillés, c'est tout. Maintenant, à toi de les prendre en main. Moi, je pars vers le nord avec une petite flottille bien équipée.

— Le risque…

— Comment déceler autrement d'éventuels traquenards organisés par des éléments avancés de l'armée de Tefnakt ?

Pouarma se rongeait les sangs.

Il regrettait d'avoir accepté la proposition de Lamerskény, qu'il n'aurait pas dû laisser partir seul à la tête de plusieurs centaines de marins. Un capitaine d'infanterie commandant une expédition navale ! La catastrophe était prévisible.

Mais il fallait bien agir… Piankhy avait ordonné aux deux capitaines d'avancer en ligne de bataille, d'engager le combat contre Tefnakt, de l'assiéger et de le capturer, en commençant par détruire ses bateaux, tout en garantissant la sécurité de Thèbes.

Sous la protection de Pouarma, la ville sainte du dieu Amon ne courait aucun risque. Quant au reste… tout dépendrait de la chance de Lamerskény.

Le responsable du courrier se présenta devant Pouarma.

— À vos ordres, capitaine.

— Le messager est-il parti pour Napata ?

— Dès ce matin, avec une escouade d'archers. Vous pouvez être certain qu'il arrivera à bon port.

Pouarma avait rédigé un long rapport dans lequel il n'omettait aucun détail. À Piankhy de prendre des décisions en fonction de l'évolution de la situation et de lui transmettre ses ordres aussi vite que possible.

— Qu'un autre messager soit prêt à partir. Dès aujourd'hui, les allées et venues entre Thèbes et Napata seront incessantes.

— Entendu, capitaine.

La Divine Adoratrice se mourait, Pouarma était le seul maître de Thèbes, et cette responsabilité inattendue l'effrayait. Mais il défendrait la ville sainte jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Plus vite ! ragea le chef de clan libyen en exhortant lui-même les rameurs. Vous vous endormez, tas de fainéants ! Bientôt, nous serons à Thèbes, et vous aurez les plus belles filles d'Égypte et du vin à profusion !

Ces perspectives alléchantes n'eurent aucun effet. Les civils d'Hérakléopolis et d'Hermopolis, enrôlés de force, n'étaient pas pressés d'affronter les troupes de Piankhy et de mourir dans une bataille à laquelle ils n'avaient pas envie de participer.

Aussi la flotte d'assaut envoyée par Tefnakt avait-elle progressé beaucoup plus lentement que prévu. Tuer les rameurs égyptiens n'était pas une solution, car aucun soldat libyen n'accepterait de les remplacer.

Quand le vent du nord se leva, on put enfin hisser les voiles et avancer plus rapidement. Le chef de clan, un ancien coureur des sables conquis par la

bonne chère et la douceur de la terre égyptienne, retrouvait ses instincts de tueur. Il s'imaginait déjà mettant le feu au temple d'Amon, violant la Divine Adoratrice et ses prêtresses, et vidant la ville sainte de ses trésors.

Tefnakt était un bon général. En ordonnant cette attaque surprise qui désorganiserait la défense adverse, et en confirmant la victoire par le déferlement du gros de ses troupes, il gagnerait la guerre en quelques semaines.

Lamerskény savourait sa nouvelle position. Installé dans une confortable cabine, allongé sur un lit de qualité, il dégustait grappe de raisin sur grappe de raisin, et buvait à petites gorgées de la bière douce, un peu pétillante et fraîche à souhait.

La marine avait du bon, et la guerre était vraiment le meilleur de l'homme. Pendant que le malheureux Pouarma vivait des heures d'angoisse pour organiser la défense de Thèbes, lui, le guerrier au bras d'acacia, voguait sur le Nil.

À l'approche d'Hermopolis, il serait bien temps de se préoccuper de Tefnakt, ce couard de Libyen qui n'oserait jamais s'aventurer au-delà de la Moyenne-Égypte.

Le soldat Ricin, que Lamerskény avait choisi comme ordonnance, pénétra dans sa cabine.

— Capitaine, on dirait… des bateaux.

— Des bateaux de marchandises ?

— Non… de guerre ! Et ils viennent vers nous.

— Tu dois te tromper, Ricin.

— La vigie en signale une bonne vingtaine.

Intrigué, Lamerskény quitta sa cabine et marcha jusqu'à la proue. Ricin n'avait pas menti. Ce n'étaient ni des bacs ni des chalands, mais bel et bien des Libyens qui remontaient le Nil en direction de Thèbes.

— Ce Tefnakt est plus dangereux que je ne l'avais supposé…

— On bat en retraite, chef ?

Lamerskény regarda Ricin d'un œil indulgent.

— Depuis combien de temps ne t'es-tu pas battu, soldat ?

— Quelques années… À Thèbes, c'était plutôt tranquille.

— Connais-tu la réputation de Piankhy ?

— On prétend que prononcer son nom suffit à mettre l'ennemi en fuite.

— Excellent ! Et tu sais aussi que Piankhy m'a ordonné de repousser

Tefnakt et ses révoltés vers le nord.

— Oui, chef, mais ces révoltés-là sont nombreux, beaucoup plus nombreux que nous.

— On va se battre à un contre dix, mais au nom de Piankhy ! Les Libyens n'ont aucune chance.

— Vous croyez vraiment ?

— Lamerskény ne ment jamais, soldat ! Branle-bas de combat : transmets l'ordre à tous nos bateaux.

— Quelle tactique adoptons-nous ?

— La plus simple : on fonce.

Le chef de clan libyen n'en crut pas ses yeux.

Déployés sur la largeur du Nil, les bateaux égyptiens avançaient droit sur lui. Comme Lamerskény avait fait installer à la proue de véritables murailles de boucliers, les tirs des archers libyens furent inopérants. En revanche, beaucoup périrent sous les pierres, tantôt rondes, tantôt pointues, qu'expédiaient les frondes de l'adversaire.

Ces dernières semèrent également la panique parmi les bœufs et les chevaux embarqués sur l'ordre de Tefnakt, les uns pour servir de nourriture, les autres pour tirer les chars dont les pièces détachées seraient assemblées aussitôt après l'accostage. Affolés, les animaux brisèrent leurs attaches, piétinèrent quantité de soldats et provoquèrent même un chavirage.

Le chef de clan libyen ne savait plus comment manœuvrer. Certains de ses subordonnés prêchaient l'affrontement, d'autres la retraite. Les rameurs s'échappaient de leurs bancs pour plonger dans le fleuve.

Avant même que la proue de son navire s'encastre dans celle du Libyen, Lamerskény, l'épée à la main, sauta en hurlant sur l'embarcation adverse et trancha la gorge de tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Galvanisés par l'exemple, les fantassins du corps expéditionnaire suivirent le chemin ouvert par leur capitaine.

28

— Premier objectif atteint, déclara Lamerskény avec fierté : tous les bateaux libyens qui se dirigeaient vers Thèbes ont été détruits. Il n'y a pas de survivants, et mes pertes sont infimes. Les Nordistes viennent de subir leur première défaite.

— Tu es un rude gaillard, reconnut Pouarma qui venait d'établir sa jonction avec le capitaine d'infanterie, mais ce n'était qu'un petit affrontement. Du butin ?

— Des armes, des vivres, des jarres…

— Nous enverrons la totalité à Thèbes.

— Notre prélèvement…

— Piankhy l'a interdit.

Les deux officiers s'étaient retrouvés au sud de la province du Lièvre, à bonne distance de sa capitale, Hermopolis. Dès qu'il avait reçu le message de Lamerskény, Pouarma s'était mis en route avec le reste du corps expéditionnaire pour continuer à appliquer les directives du pharaon noir.

— Dis donc, collègue, avança Lamerskény sur un ton doucereux qui ne lui convenait guère, je pourrais prendre une nouvelle initiative…

— Laquelle ?

— Foncer sur Hermopolis et m'en emparer. Une attaque surprise, avec la totalité de nos troupes, brisera les défenses de la ville.

— Tes excentricités sur le Nil, passe encore… Mais pour Hermopolis, pas question d'improviser. Nous devons appliquer le plan du pharaon et nous nous y tiendrons.

Lamerskény comprit qu'il n'obtiendrait pas gain de cause. Mais que ces guerres tactiques devenaient ennuyeuses !

Dans la salle d'audience du palais d'Hermopolis, les membres du conseil de guerre de Tefnakt ne dissimulaient pas leur déception.

— Les informations sont-elles fiables ? demanda le prince Akanosh.

— Nos bateaux ont été coulés, confirma Tefnakt, et aucun des marins de notre vague d'assaut n'a survécu.

— Personne ne pouvait prévoir que nous nous heurterions à une flottille adverse, protesta Yegeb.

— Je vous avais prévenus que cette stratégie était dangereuse, rappela Aurore.

Yegeb et Nartreb lancèrent un regard haineux à la jeune femme.

— Ne parlons plus du passé, exigea Tefnakt. Il ne s'agit que d'une escarmouche qui prouve, s'il en était besoin, la détermination de nos ennemis.

— Il est peut-être encore temps de négocier, proposa le prince Peftaou.

— Jamais je ne négocierai ! Allons-nous perdre confiance au premier petit échec ? Nous savions bien que la prise de Thèbes serait difficile et nécessiterait de nombreux combats. Piankhy nous croira plus faibles que nous ne le sommes en réalité, et il commettra des erreurs irréparables. La première sera de tomber dans le piège d'Hermopolis.

— À une condition, précisa Aurore : que ce conseil de guerre s'installe plus au nord, à Hérakléopolis. Quand les troupes nubiennes s'engouffreront dans Hermopolis, en croyant la ville à leur merci, les combats seront d'une extrême violence. Tefnakt ne devra intervenir qu'après l'anéantissement du corps expéditionnaire pour reprendre notre marche vers le sud.

Nemrod pâlit.

— En tant que prince d'Hermopolis, dois-je rester dans ma ville ?

— Ce ne sera pas nécessaire, jugea Tefnakt, puisque tu fais partie de mon état-major. Tu y retourneras après la victoire.

Soulagé, Nemrod approuva le plan du général.

— À l'avenir, dit Aurore à Yegeb, abstenez-vous de tout conseil d'ordre militaire et contentez-vous de la gestion de nos cités.

La jeune femme s'était exprimée avec l'autorité d'une reine. Yegeb en demeura bouche bée.

Bien qu'un peu trop basse, la crue pouvait être considérée comme satisfaisante. L'eau se retirait déjà des hautes terres, et le vieux paysan, à la tête d'une ferme où travaillaient vingt cultivateurs, venait d'ordonner à son personnel de préparer les araires pour labourer la terre avant d'y faire enfoncer les semences par les bœufs.

Son petit-fils, un bambin de huit ans, le tira par le bras.

— Grand-père… qui sont ces gens, sur le chemin de la butte, avec des lances ?

— Rentre à la maison, petit.

Les soldats s'approchèrent de la ferme. À leur tête, un homme barbu au crâne rasé et au visage inquiétant.

Tremblants, les laboureurs se rassemblèrent derrière leur patron.

— Que voulez-vous ?

— Je suis le capitaine Lamerskény et je vous donne l'ordre de cesser immédiatement le travail.

— Mais… c'est le début des labours !

— Il n'y aura ni labours, ni semailles, ni récoltes dans la province du Lièvre tant qu'elle sera occupée par l'armée nordiste. Tels sont les ordres du pharaon Piankhy.

— Vous avez l'intention d'affamer les Nordistes, c'est ça ?

— Ils se rendront, et ça fera moins de morts.

— Et nous, comment nous nourrirons-nous ?

— C'est prévu par Pharaon : avec les réserves de Thèbes. Surtout, ne joue pas au plus fin : quiconque enfreindra les ordres sera immédiatement emprisonné.

— Elle va durer longtemps, cette guerre ? Depuis que les Libyens se sont emparés d'Hermopolis, ils nous rançonnent ! Dans le village voisin, ils ont même brûlé deux fermes et obligé leurs propriétaires à devenir rameurs. Si le pharaon noir est un homme juste, qu'il rétablisse la paix.

— On s'en occupe, grand-père.

Venant d'Hermopolis, les soldats libyens pénétrèrent à l'aube dans le village. Ils avaient marché pendant la nuit, à la tête d'un convoi formé d'ânes et de porteurs de couffins. Dans la cité du dieu Thot, les réserves de nourriture commençaient à manquer, et les notables se plaignaient de la médiocre qualité de leurs derniers banquets.

Aussi le commandant de la garnison, sur les ordres de Nemrod, avait-il envoyé plusieurs convois comme celui-ci pour refaire le plein de fruits et de légumes frais. Les paysans protesteraient, mais il suffirait de bastonner les plus véhéments pour calmer les autres. La province du Lièvre devait admettre la nécessité d'efforts de guerre en faveur de sa capitale.

Les soldats de Nemrod passèrent devant les énormes amphores qui

contenaient de l’eau pour les besoins du village, longèrent le four à pain et s’arrêtèrent en face de la maison du maire, blanchie à la chaux et décorée de guirlandes de bleuets peintes avec délicatesse.

Un fantassin frappa à la porte.

— Ouvre immédiatement !

Un chat gris se cacha dans l’herbe drue, en bordure du chemin. Le milicien continua à tambouriner.

Quelques minutes plus tard, la porte s’ouvrit en grinçant.

— Je dormais à poings fermés, moi… Qu’est-ce qui se passe ?

— Réveille les paysans. Réquisition des denrées comestibles.

— Ah… Ce n’est pas possible.

— Obéis !

— Ici, c’est moi qui donne les ordres, répondit Lamerskény en fracassant la tête du milicien avec son avant-bras en bois.

Des autres maisons sortirent des archers qui dissuadèrent les miliciens de Nemrod d’engager la lutte.

Aucun des convois de ravitaillement du prince félon ne rentrerait à Hermopolis.

29

— Les voilà ! s'exclama un guetteur.

Le commandant de la place forte d'Hermopolis mit aussitôt en place le dispositif prévu par Tefnakt.

Les civils furent consignés dans leurs demeures dont ils fermèrent portes et fenêtres, tandis que fantassins et archers se cachaient dans tous les recoins de la cité dont une partie des murailles avait été abattue.

Le corps expéditionnaire nubien serait irrésistiblement attiré par la ville abandonnée. Il faudrait avoir la patience d'attendre que le gros de la troupe fût pris au piège pour l'exterminer.

Après une telle défaite, le pharaon noir ne tenterait plus de reconquérir la province du Lièvre qui deviendrait la base avancée de Tefnakt.

— Ils approchent ?

— Oui, répondit le guetteur. Ah !… Le cavalier de tête s'immobilise.

Pouarma contemplait Hermopolis.

À première vue, la cité avait souffert. Sur les remparts, aucun archer. Les soldats de Nemrod s'étaient sans doute enfuis vers le nord.

Lamerskény, qui préférait marcher plutôt que de monter sur le dos d'un quadrupède aux réactions imprévisibles, était de mauvaise humeur. Pour respecter les ordres de Piankhy, il ne fallait ni attaquer de nuit ni jeter toutes les forces disponibles dans la bataille, et néanmoins exterminer l'armée de Tefnakt tout en s'emparant du général révolté ! Dans ces conditions, qui revenaient à marcher sur des fruits mûrs sans les écraser, comment mener une guerre sérieuse ? Et il y avait ce Pouarma, officier obéissant et zélé, qui l'empêchait d'agir à sa guise.

Le capitaine d'infanterie vint à la hauteur de son collègue.

— Une belle proie, non ? Te connaissant, dit Pouarma, je suis sûr que tu n'as qu'une envie : foncer sur Hermopolis et t'en emparer.

— Tu me connais mal, le manieur d'arc ! Mon flair m'indique que c'est un superbe piège. On ne laisse pas à l'abandon une ville aussi importante que celle-là. Tefnakt a ordonné à plusieurs centaines de vétérans de s'y cacher pour nous surprendre. Mais ils en ont trop fait : il n'y a même pas un archer sur les remparts.

— Que tu aies raison ou tort, peu importe. Le pharaon nous a ordonné de passer au large et d'attaquer Hérakléopolis.

— Tant mieux pour nous.

Négligeant Hermopolis, le corps expéditionnaire continua vers le nord. Lamerskény ressentit des picotements dans son dos. Il ne doutait pas que des centaines de paires d'yeux regardaient s'éloigner leurs victimes.

Villages dévastés, maisons brûlées, cadavres de chiens, de chats et de petits singes gisant dans les ruelles, enfants perdus qui réclamaient leurs mères, vieillards morts de faim adossés aux débris d'un mur de ferme… Jamais Lamerskény, pourtant habitué aux cruautés de la guerre, n'avait contemplé un spectacle aussi affreux. Incapable de le supporter, Pouarma s'était isolé pour pleurer. Des soldats expérimentés demeuraient prostrés.

Lamerskény tapa sur l'épaule du capitaine des archers.

— Viens, on ne peut pas rester ici. Il faut rassembler les survivants et les envoyer vers le sud.

— Pardonne-moi, mais…

— Inutile de t'excuser. Un bon soldat n'a pas le goût de ce genre de massacre.

Pouarma serra les poings.

— Si Tefnakt et ses alliés se trouvent bien à Hérakléopolis, nous les tuerons ! Et le pharaon sera fier de nous.

Sur le chemin menant à la cité, la même désolation. Près de la rive brûlaient des bacs que les hommes de Tefnakt avaient incendiés. Un passeur expliqua aux deux capitaines que les Nordistes pratiquaient la stratégie de la terre brûlée pour empêcher le corps expéditionnaire nubien de se ravitailler et de se déplacer aisément.

— Nous n'aurons pas la partie belle, estima Lamerskény. Si les forces adverses se sont rassemblées à Hérakléopolis, nous ne ferons pas le poids.

— Piankhy nous a donné une mission, et cette mission, nous l'accomplirons !

La fureur guerrière de Pouarma faisait plaisir à voir.

— Entendu, l'archer ! Mais laisse-moi prendre l'initiative. Mourir ne m'amuserait pas.

Quand il sortit de la salle où venait de se tenir le conseil de guerre, le prince Akanosh était songeur. Il avait espéré que le revers subi par Tefnakt suffirait à le persuader de renoncer à ses projets de conquête, mais il s'était lourdement trompé.

Tefnakt n'était guère affaibli par la perte de sa première vague d'assaut, et il avait fait venir en renfort des troupes du Delta tenues en réserve. En se repliant sur Hérakléopolis, le général adoptait une tactique ingénieuse, consistant à attirer vers lui l'adversaire pour l'anéantir si, par miracle, il avait échappé au piège d'Hermopolis.

Tefnakt avait raison : il fallait réunifier l'Égypte. Mais pas de cette manière ! Une population conquise par la force ne pouvait aimer le tyran qui l'avait martyrisée et, tôt ou tard, elle se révolterait contre lui. Hélas ! le général n'écoutait que ses deux conseillers, Yegeb et Nartreb, parce qu'ils lui avaient permis, en usant de la corruption, de former une coalition et d'en prendre la tête.

Alors qu'il pénétrait dans ses appartements privés, un homme âgé, à la peau brûlée par le soleil et les cheveux crépus, fit tomber près de lui une cruche vide qui se fracassa en mille morceaux.

— Pardon, seigneur, j'aurais pu vous blesser !

Soudain, l'homme s'exprima à voix basse.

— Je dois vous parler, seigneur. Ordonnez-moi de vous apporter de l'eau fraîche.

Intrigué, Akanosh s'exécuta.

Quand l'homme revint, porteur d'une belle cruche décorée de fleurs de lys, le prince le reçut en compagnie de son épouse nubienne.

— Seigneur, je dois vous parler seul à seul.

— Je ne cache rien à ma femme. Exprime-toi, ou va-t'en !

— Quelqu'un peut-il nous entendre ?

L'épouse d'Akanosh vérifia qu'aucune oreille indiscrète ne surprendrait cet entretien.

— Je me suis fait engager comme porteur d'eau, révéla l'homme, mais je suis envoyé par Piankhy. Si j'ai pris tant de risques pour vous rencontrer, c'est parce qu'il faut agir, et vite. Avec votre aide, prince Akanosh, j'ai pour mission d'incendier l'arsenal où sont entreposés les chars de Tefnakt. Privé

de cette arme, il se sentira si vulnérable qu'il abandonnera le combat et retournera à Sais.

— Je ne suis ni un traître ni l'allié de Piankhy !

— Je le sais, prince. Mais, comme Pharaon, vous désirez éviter le massacre de la population. Cette nuit même, je me posterai à proximité de l'arsenal avec une dizaine d'hommes. Si vous faites relever la garde par des soldats de votre clan, nous pourrons maquiller cet incendie en accident, et la paix reviendra dans la région. Intervenez, je vous en supplie !

— N'appartiens-tu pas à la tribu des Baksim, la plus proche de celle de Piankhy ? interrogea l'épouse nubienne du prince Akanosh.

— C'est vrai… Nous jouissons de sa confiance et nous tentons de nous en montrer dignes. Je dois partir… À cette nuit, prince !

Akanosh regarda les arcs et les poignards tatoués sur ses bras.

— Je ne peux pas rester inactif, décida-t-il.

— Cette nuit, objecta son épouse, tu dormiras dans mes bras.

— Non, je…

— C'est un piège, chéri. Cet homme est un provocateur qui cherche à savoir si tu as l'intention de trahir Tefnakt.

— Comment peux-tu en être certaine ?

— Parce que la tribu des Baksim n'existe pas.

30

— Décevant, jugea Yegeb qui massait ses chevilles enflées avec un onguent composé de farine de froment, de viande grasse, de souchet odorant et de miel. Es-tu certain que notre homme a bien manœuvré ?

— Certain, répondit Nartreb, irrité. Il a senti qu'Akanosh était prêt à trahir. Mais, cette nuit, il n'est pas venu à l'arsenal.

— Puisqu'il a compris que nous lui tendions un piège, le voilà réduit à l'impuissance ! Se sachant épié nuit et jour, il ne pourra communiquer d'aucune façon avec l'ennemi. Au fond, le résultat n'est pas si mauvais.

Un planton entra en trombe dans la chambre des deux conseillers.

— L'ennemi… l'ennemi est aux portes d'Hérakléopolis !

Les yeux rivés sur la forteresse, Lamerskény mangea son cinquième oignon cru.

— Belle bête, conclut-il, mais trop grosse pour nous.

— Piankhy nous a donné l'ordre de nous en emparer, s'obstina Pouarma.

— Il ne connaissait pas l'endroit… À gauche, le canal tenu par l'adversaire ; à droite, le fleuve barré par ses bateaux… Au centre, cette place forte dont les murailles sont garnies de centaines d'archers libyens ! Combien y a-t-il de coalisés, à l'intérieur ? Si Tefnakt est présent, ses troupes se sentiront invincibles.

À quatre-vingts kilomètres au sud de Memphis, Hérakléopolis régnait sur une région prospère. Une percée dans les collines, en bordure du désert, avait permis le creusement d'un canal reliant le Nil à la riche province du Fayoum. Dans son principal sanctuaire, que protégeait un dieu bélier, était préservé un bassin contenant l'eau primordiale où la vie était apparue.

La douceur de la campagne et la petite brise qui faisait scintiller les eaux du Nil n'incitaient guère au combat.

— Aurais-tu perdu ta bravoure légendaire, Lamerskény ?

— Je prends plaisir à être un héros vivant. Et quand mon bras en bois me démange comme si c'était encore de la chair, je sais que je m'engage sur un mauvais chemin.

— Nous n'allons quand même pas reculer !

— Il y a plusieurs moyens de foncer, Pouarma.

— Explique-toi.

— Comme Tefnakt est persuadé que nous allons nous lancer à l'assaut de la cité, il y a placé ses meilleurs hommes. Du côté du Nil, nous n'avons pas assez de bateaux pour briser son blocus. En revanche, nous pouvons nous emparer du canal.

— C'est l'objectif le moins intéressant.

— D'accord, mais cette conquête mineure devrait provoquer une réaction. Et c'est elle que j'entends exploiter.

Du sommet de la tour centrale d'Hérakléopolis, à l'abri de panneaux de bois ajourés qui protégeaient des flèches ennemies, le prince Peftaou arborait un large sourire.

— Les fortifications de ma ville ne sont-elles pas remarquables, général ?

— Tu as bien travaillé, reconnut Tefnakt.

— Piankhy pensait qu'elles vous empêcheraient de vous emparer de ma cité ! Aujourd'hui, cette précaution se retourne contre lui. Les Nubiens sont désemparés… Leur misérable corps expéditionnaire ne sait plus que faire.

— Ils se retirent, constata Aurore, d'une dignité presque austère dans sa longue robe rouge dépourvue de tout ornement.

Le rire aigu et nerveux de Peftaou agressa les oreilles de la jeune femme.

— Ils ont peur, les fameux guerriers nubiens sont morts de peur ! Il faut répandre cette nouvelle dans toute l'Égypte. Elle mettra fin à la réputation d'invincibilité de Piankhy et son nom n'effraiera plus personne !

— Regardez, recommanda Aurore, ils se dirigent vers l'est.

— C'est stupide, estima Peftaou. Pourquoi aller vers les collines ?

— C'est toi qui es stupide ! ragea Tefnakt. Ils vont attaquer le canal.

Le vieux dignitaire bafouilla.

— Quand bien même, seigneur… Sa perte n'aurait guère d'importance.

« Puisque les Nubiens se contentent d'une aussi maigre proie, pensa Tefnakt, le moment est venu de porter un rude coup au corps expéditionnaire. »

— Nous allons faire une sortie, décida-t-il.

Les archers de Pouarma se montrèrent d'une remarquable efficacité. Plus d'une flèche sur deux toucha l'adversaire soit à la tête, soit à la poitrine. Une seule salve suffit à disperser la garde libyenne composée de jeunes recrues inexpérimentées, aussitôt gagnées par la panique.

Pouarma se chargea lui-même de transpercer la gorge de leur officier qui tentait de rameuter ses soldats, au bord de la débandade.

Pendant que ses fantassins éliminaient à la lance les derniers Libyens dont les cadavres tombèrent dans le canal, Lamerskény était resté impassible, car il jugeait inutile de se mêler à cette médiocre bagarre.

Soudain, il dressa l'oreille.

— Et voilà ! Ils viennent d'ouvrir la grande porte de la ville et ils tentent une sortie pour nous mettre en pièces.

Pouarma regarda dans la direction d'Hérakléopolis.

— Ils n'engagent pas de chars…, dirait-on. Uniquement de l'infanterie.

— Tes archers sont en place ?

— Dans les buissons, des deux côtés de la plaine.

— Je m'occupe du choc frontal. Dès que je battrai en retraite, à toi de jouer.

Avec leur coiffure tripartie et sa large tresse centrale enroulée à sa partie inférieure, leurs deux hautes plumes recourbées plantées dans les cheveux, leurs tatouages sur la poitrine, l'abdomen, les bras et les poignets, leur baudrier croisé sur les pectoraux et leur étui phallique, les Libyens avaient de quoi effrayer n'importe quel adversaire, mais pas Lamerskény et ses guerriers nubiens.

Maniant une courte hache légère à double lame, le capitaine au bras d'acacia trancha les cous et les avant-bras à une telle vitesse qu'il ralentit, presque à lui seul, le bel élan du régiment qui sortait d'Hérakléopolis. Le dos évidé, fabriquée avec trois tenons en saillie enfoncés dans le manche et solidement ligaturés, l'arme de Lamerskény faisait des ravages, pendant que son bras articulé fracassait des crânes.

L'effet de surprise passé, les Libyens, commandés par un chef de clan qui s'était enivré à l'alcool de palme avant de passer à l'offensive, reprirent leur marche en avant.

— Retraite ! hurla Lamerskény.

Le capitaine protégea quelques instants ses hommes qui couraient vers la

partie étroite de la plaine, puis les imita.

Poussant des cris de victoire, les Libyens les poursuivirent.

Pour les archers de Pouarma, ils furent des proies faciles. Et le reste du corps expéditionnaire percuta le flanc gauche du régiment nordiste, le brisant en deux, tandis que Lamerskény, remontant à toute allure la colonne ennemie avec ses meilleurs éléments, lui coupait toute tentative de retraite.

La sortie des Libyens se soldait par un échec cuisant. Mais Lamerskény ne voulait pas en rester là et il poussa son avantage.

— Au Nil ! ordonna-t-il.

Archers et fantassins se ruèrent à l'assaut des bateaux nordistes, attaqués au même moment par la flottille nubienne. Supérieurs en nombre, exaltés par leur succès, les hommes de Piankhy l'emportèrent aisément et brûlèrent les bateaux de Tefnakt.

— Maintenant, Hérakléopolis ! décida Pouarma.

— Non, objecta Lamerskény, regarde !

Les murailles intactes, les archers en grand nombre et les hennissements des chevaux prêts à tirer les chars massés au nord de la ville… le gros de l'armée de Tefnakt était intact.

— Nous ne leur avons infligé qu'une égratignure, estima Lamerskény.

31

À l'ombre d'un kiosque aux colonnettes en bois doré, proche d'un plan d'eau où ils se baignaient lorsque la chaleur devenait trop forte, Piankhy et son épouse Abilée jouaient au jeu du chien et du chacal. Sur la surface plane d'une petite table en bois de sycomore avaient été creusés trente trous dans lesquels les adversaires plantaient des bâtonnets pointus dont l'extrémité supérieure avait la forme soit d'une tête de chien, soit de chacal.

Ni le roi ni la reine ne portaient de vêtement, mais leur peau était enduite d'huile de moringa et parfumée au kyphi, le chef-d'œuvre fabriqué par leur fille. Après avoir fait l'amour dans l'eau délicieuse du bassin, ils s'affrontaient avec sérieux.

À la suite d'une brillante manœuvre, Piankhy était persuadé que ses chacals allaient vaincre les chiens de son épouse. Mais le monarque, ému par la beauté sauvage d'Abilée, éprouvait de plus en plus de difficultés à se concentrer. Sentant son regard glisser sur elle comme une main caressante, la superbe Nubienne se mit à bouger de manière presque imperceptible pour troubler davantage le joueur.

Elle avança sa main très lentement vers la table en bois de sycomore, déplaça un chien à la tête fine et agressive, et s'empara de cinq chacals.

— Tu as gagné, reconnut Piankhy. Mais tu as triché.

— Moi, triché ?

— Tu m'as envoûté.

— La règle de ce jeu l'interdit-elle ?

Le pharaon noir enlaça son épouse comme s'il lui témoignait son amour pour la première fois.

— Comme toute reine d'Égypte, tu es une grande magicienne. Ton regard connaît le secret de mondes que je ne peux atteindre.

— Te voilà trop modeste, Majesté… Ne détiens-tu pas le pouvoir ?

— Puisse-t-il me servir à protéger la Nubie de tout danger !

— Qu'avons-nous à redouter ?

Le regard de Piankhy s'assombrit.

— Ce soleil si généreux ne dissimule-t-il pas des ténèbres ?

Un petit singe grimpa au sommet d'un palmier, un chat blanc et roux, au ventre confortable, se glissa sous un massif d'hibiscus.

Quelqu'un venait.

— C'est moi, Majesté ! s'annonça Tête-froide qui portait un lourd coffret rempli de papyrus. J'ai les rapports de Pouarma !

En présence du pharaon et de la grande épouse royale, et sur leur ordre, Tête-froide révéla aux membres du grand conseil le contenu des rapports.

— Les capitaines Pouarma et Lamerskény ont rencontré une très forte opposition en Moyenne-Égypte. Conformément aux ordres de Sa Majesté, ils ont sauvé et protégé Thèbes, n'ont pas attaqué la ville sacrée de Thot, Hermopolis, dont le prince, Nemrod, a trahi la confiance de Pharaon, mais ils ont tenté de s'emparer d'Hérakléopolis, ville également passée à l'ennemi, à cause de la défaite de Peftaou. La cité a été transformée en forteresse, et nos experts l'estiment actuellement imprenable.

— La mission du corps expéditionnaire est donc un échec ! constata le doyen Kapa, stupéfait.

— La situation est plus grave que nous ne le supposions, avoua le scribe. Tefnakt est un véritable chef de guerre, et il a massé un grand nombre de soldats au nord d'Hérakléopolis dont les murailles sont défendues par des archers d'élite. Aussi les capitaines Lamerskény et Pouarma doivent-ils se contenter de harceler l'ennemi et de lui barrer le passage vers le sud.

— Tefnakt peut-il quand même attaquer Thèbes ?

— La cité sainte ne court aucun risque. Nos troupes ont bouclé la frontière méridionale et la province du Lièvre, et la garnison de la ville d'Amon est en alerte permanente. En réalité, Tefnakt ne peut plus progresser.

— Et nous, constata le doyen avec amertume, nous ne pouvons plus progresser vers le nord. Le prestige du pharaon est souillé, il ne règne plus sur son propre pays !

— Les officiers du corps expéditionnaire ne relâchent pas leurs efforts, mais ils ont le souci de ménager leurs hommes et de ne pas se couper de leurs bases en se lançant dans une aventure trop risquée. D'après le capitaine Lamerskény, dont la bravoure et l'expérience ne sauraient être mises en doute, il est impossible d'anéantir les forces de Tefnakt.

Un lourd silence succéda à cette déclaration. Ce fut la reine Abilée qui le brisa.

— Comment est traitée la population de Moyenne-Égypte ?

Le scribe fut gêné.

— Majesté, je ne…

— La vérité, Tête-froide !

— Les Nordistes sont en guerre, et ils ne se préoccupent pas du bien-être de ceux qu'ils considèrent comme leurs sujets. Nos troupes tentent de venir en aide aux plus démunis, mais plusieurs villages ont été détruits et beaucoup d'innocents ont péri.

— L'Égypte sombre dans l'anarchie, jugea le doyen. Ni justice, ni sécurité, ni respect d'autrui, mais seulement la violence hideuse et le malheur qui rampe comme un serpent.

— Cessons de mettre inutilement nos soldats en péril, recommanda l'obèse Otokou, et bâtissons une barrière de fortins au nord de Thèbes. Puisque la Moyenne-Égypte est perdue, acceptons-le. Ne faut-il pas tirer les leçons d'une défaite ?

— Piankhy est le pharaon de Haute et de Basse-Égypte ! protesta le vieux Kapa. Il ne doit pas abandonner plus de la moitié du territoire à un fauteur de troubles qui étouffe le peuple sous le joug d'une impitoyable tyrannie.

— C'est une vision d'une grande noblesse, mais elle est dépassée, et je suis le premier à le déplorer, dit Otokou avec gravité. L'âge d'or est terminé, personne ne le ressuscitera. Cessons de rêver et constatons les faits : Piankhy règne sur un royaume composé de la Nubie et de la Haute-Égypte, Tefnakt a mis la main sur le reste du pays et il ne le lâchera plus. N'ayons qu'un seul but : préserver nos valeurs sacrées, notre bonheur de vivre et la paix. Par conséquent, négocions et reconnaissons la frontière issue de ces combats.

Piankhy se leva.

À son regard et à son attitude, Abilée comprit qu'il était aussi furieux qu'une panthère enragée.

La voix du roi emplit la salle d'audience.

— Je refuse l'injustice et les exigences barbares de celui qui se considère comme le plus fort. Tefnakt a violé la loi de Maât, et il continuera à la violer si je n'interviens pas. En donnant à deux capitaines la mission d'anéantir l'armée nordiste, j'espérais qu'ils viendraient rapidement à bout de cette sédition. Comment se sont comportés nos soldats ? Ils ont laissé l'ennemi presque indemne et ont conforté sa détermination à nous nuire ! Aussi vrai

que je vis et que Râ m'aime, aussi vrai que mon père Amon me guide, je me rendrai moi-même en Égypte et je mettrai fin aux menées pernicieuses de Tefnakt. Je le ferai renoncer au combat à jamais, et les Nordistes goûteront la fermeté de ma poigne !

Personne n'osa reprendre la parole après le roi.

Son épouse le suivit sur la terrasse du palais.

— Je sais que tu ne m'approuves pas, Abilée, mais je n'ai plus le droit de jouir d'un bonheur égoïste pendant que l'Égypte est en proie à la souffrance. J'espérais vraiment que Lamerskény et Pouarma me dispenseraient de quitter Napata et de m'engager personnellement dans cette bataille. En sous-estimant l'adversaire, je me suis lourdement trompé. À présent, mon cœur est rempli de fureur contre moi-même, contre mon imprévoyance et mon manque de lucidité. C'est à cause de mes faiblesses que Tefnakt s'est cru capable de conquérir les Deux Terres. À moi de les soulager du fardeau qui pèse sur elles et dont je m'estime responsable.

— Tu te trompes, Piankhy. Le désir de conquérir et de détruire pour assouvir sa soif de pouvoir personnel est la seule raison de vivre de Tefnakt, et rien ni personne ne l'auraient fait reculer.

— Il reculera, j'en fais le serment.

— Piankhy…

— Non, Abilée. Je dois partir pour faire vivre la loi de Maât. Si le pharaon ne remplit pas son premier devoir, le bonheur disparaîtra de cette terre.

— Je ne te demande pas de rester. Je veux partir avec toi.

32

Les deux armées s'étaient mêlées, la violence du choc avait été effroyable, une multitude de jeunes hommes avait succombé, et cette atroce vision hantait les nuits du prince Nemrod. Le déchaînement de violence lui faisait découvrir un monde dont il ne soupçonnait pas l'existence, un monde où déferlaient d'incontrôlables instincts que son éducation de notable ne l'avait pas préparé à rencontrer.

Un étrange sentiment l'avait envahi : sa ville lui manquait. Lui qui rêvait de la quitter pour Memphis se sentait comme orphelin de ses monuments, de ses ruelles, de ses maisons. Enfermé à Hérakléopolis, il laissait les siens entre les mains d'une soldatesque qui ne pensait qu'à verser le sang et qui, demain, détruirait peut-être l'antique cité de Thot.

Nemrod se présenta au quartier général de Tefnakt. Yegeb lui barra la route.

— Désolé, prince, le général est très occupé et…

— Écarte-toi.

— Je vous assure…

Avec une fermeté qui ne lui était pas coutumière, Nemrod repoussa le Sémite et ouvrit la porte du bureau où le général avait déployé une carte de la région sur laquelle il soulignait, en rouge, les localités qu'il contrôlait et, en noir, celles qui obéissaient encore à Piankhy.

— Acceptes-tu de m'écouter ?

— Prince Nemrod ! Entre et referme derrière toi. Cette carte est le plus précieux de mes secrets militaires.

— Pourquoi n'ai-je pas le droit de l'examiner ?

Dans les yeux noirs de Tefnakt, une lueur de surprise.

— T'intéresserais-tu à l'art de la guerre, prince Nemrod ?

— Je veux défendre moi-même ma ville contre Piankhy. Qui d'autre que moi connaît Hermopolis à la perfection ? Puisque notre piège fut inopérant, je

reconstruirai la partie des remparts que nous avons détruite et je les renforcerai.

Tefnakt fut dubitatif.

— Attitude inattendue, Nemrod.

— Tu m’as impliqué dans cette guerre, général, et le sang des victimes a sali mon regard. Dans cette tourmente, une vérité m’est apparue : ma ville est mon bien le plus cher.

— Si Piankhy contre-attaque, tu seras en première ligne.

— Je connais bien le pharaon noir : il ne quittera jamais sa capitale. Ses hommes continueront à piétiner et ils finiront par établir une sorte de frontière au sud de ma province.

— Je la briserai, promit Tefnakt.

— Tu peux compter sur ma ville et sur mon aide, général.

— Pars pour Hermopolis, Nemrod, et fais-en une citadelle imprenable.

Le capitaine Lamerskény dormait à la belle étoile, encadré par deux chiens jaune sable qui l’alerteraient au moindre danger. Pendant son sommeil, léger comme celui d’un fauve, l’officier songeait à la Nubie et à ses longues randonnées solitaires dans la savane. Lui qui était parti pour mener une guerre franche et joyeuse s’enlisait dans un conflit cruel et sans issue.

Privé de tout renfort en provenance de Thèbes dont il ne fallait pas dégarnir les défenses, le corps expéditionnaire n’avait qu’une solution : s’économiser en restreignant ses attaques à des escarmouches qui laissaient intact le gros des troupes de Tefnakt. Les Nubiens reprenaient un village qu’ils avaient libéré quinze jours auparavant, puis le quittaient en le laissant exposé à une contre-attaque nordiste. Et ce va-et-vient se traduisait par un immobilisme qui rongeait le moral de Lamerskény. On s’enfonçait dans un cloaque, dans une sorte de ni guerre ni paix, sans espoir ni avenir, où les plus pauvres devenaient encore plus pauvres.

À quoi servait de combattre pour atteindre un tel résultat ? Lamerskény avait envie de démissionner et de remettre son épée au pharaon noir. À des soldats plus jeunes et plus convaincus de prendre la relève et de croire que le même soleil se lèverait demain.

Les deux chiens grognèrent en même temps, Lamerskény se leva aussitôt, l’épée en main.

— C’est moi, Pouarma.

— Pourquoi me réveilles-tu au milieu de la nuit ?

— Les hommes de Tefnakt tentent de forcer le passage et de franchir la frontière de la province du Lièvre.

— Ah, ce n’est que ça…

— S’ils réussissent, ils fonceront vers Thèbes !

— La prochaine fois, laisse-moi dormir. Le dispositif que j’ai mis en place ne leur laisse aucune chance de passer.

— Et si tu te trompais ?

— Dors tranquille, Pouarma.

Nartreb était rouge de colère.

— Des incapables et des lâches ! Il faut prendre des sanctions, seigneur !

Le visage ingrat et osseux de Tefnakt n’affichait aucun signe de contrariété.

— Lesquelles, Nartreb ? Tous les membres du commando que tu avais choisis toi-même sont morts. Ils n’auront ni rituel de funérailles ni sépulture. Quel autre châtiment pourrais-je leur infliger ? Tu souhaitais vérifier l’efficacité de la défense adverse… Nous voilà fixés. La frontière de la province du Lièvre est infranchissable.

Un rictus de contrariété déforma la face lunaire de Nartreb.

— Au moins, nous sommes informés… Piankhy a compris que vous attaquer était inutile. Il se tient sur la défensive.

— S’il se considère toujours comme le pharaon de Haute et de Basse-Égypte, il ne tolérera pas longtemps une situation qui nie sa souveraineté de manière aussi criante.

Les petits yeux du Sémite se firent interrogatifs.

— Pensez-vous… qu’il va intervenir en personne ?

— Le pharaon noir est trop vaniteux pour quitter sa capitale nubienne où il coule des jours heureux, adulé par des courtisans prodigues de flatteries.

— Alors… à quoi pensez-vous ?

— À l’expression de sa colère, donc à une offensive contre Hermopolis.

Nartreb frotta ses doigts potelés les uns contre les autres.

— Yegeb ne croit guère à la fidélité du prince Nemrod… Et moi non plus.

— Me prends-tu pour un niais ? La fidélité est un sentiment inventé par des moralistes qui ignorent les impératifs de l’action. Comme n’importe qui, Nemrod est prêt à trahir pour sauvegarder ses intérêts. Mais un amour guide sa conduite : celui qu’il éprouve pour sa ville. Et il sait que Piankhy ne lui

pardonnera pas sa défection. Aussi ne lui reste-t-il qu'une solution : en faire une forteresse capable de repousser tous les assauts et la défendre avec la dernière énergie. Nemrod l'indécis est devenu l'un des piliers de ma stratégie.

— Seigneur… désirez-vous que j'ordonne à un nouveau commando de franchir la frontière de la province du Lièvre ?

— Ces initiatives brutales ne conduiront à rien. Aurore a raison : Yegeb et toi, préoccupez-vous exclusivement de la gestion des territoires que nous contrôlons.

Tremblant de rage, le Sémite se retira.

Pieds nus, la maîtresse du général s'approcha sans bruit de son amant et posa ses mains parfumées sur sa poitrine.

— Débarrasse-toi de cet homme et de son complice, Yegeb. Ils se moquent de ton destin, seul leur enrichissement les intéresse.

Tefnakt embrassa les doigts d'une exceptionnelle finesse.

— Crois-tu que je l'ignore ? Tout chef d'État a besoin de ce genre d'insecte qui traque les hésitants et supprime les récalcitrants. Pour garder leur place et leurs privilèges, Yegeb et Nartreb n'hésiteront ni à corrompre ni à tuer. C'est pourquoi ils sont mes auxiliaires les plus précieux.

33

Vêtu d’une peau de panthère, le ritualiste s’adressa à Piankhy d’un ton ferme.

— Impossible, Majesté.

— Pourtant, je dois partir.

— Impossible, tant que les astres ne vous seront pas favorables. Si vous passez outre, votre entreprise sera vouée à l’échec. Nous sommes les fils des étoiles, il faut respecter leur message.

— Combien de temps devrai-je attendre ?

— Quelques jours, Majesté, jusqu’à la prochaine lunaison. Lorsque la lune, l’œil gauche d’Horus, sera en harmonie avec votre voyage, Seth le destructeur ne pourra plus la briser en plusieurs morceaux, et la lutte cosmique des deux frères s’apaisera. Leur vigueur deviendra vôtre, et votre puissance croîtra avec la lune montante. Rappelez-vous, Majesté : la lune complète, reconstituée, est l’image de l’Égypte heureuse, dotée de toutes ses provinces.

Piankhy vérifia lui-même l’équipement de ses soldats. Il examina pagnes, sandales, ceintures, fourreaux, épées, arcs, boucliers et flèches, rejeta les objets médiocres. Puis le roi se préoccupa de la nourriture préférée des Nubiens, du poisson séché et conservé dans des vases sous la forme d’énormes saucisses. Étant donné la durée du voyage et le nombre de guerriers qu’il conduirait en Égypte, poissonniers et fabricants de conserves travaillaient jour et nuit.

Abilée ne demeurait pas inactive. Ayant obtenu l’accord de son époux, elle se préoccupait des indispensables mesures d’hygiène et notamment du stock de savons, dont la substance était tirée de l’écorce et de la chair du balanite, arbre riche en saponine.

Napata tout entière s’affairait à l’approche du départ de Piankhy dont

l’imminence coupait l’appétit d’Otokou. Alors que Pharaon pénétrait dans l’atelier d’un fabricant de roues, l’obèse osa aborder le souverain.

— Majesté… J’ai réfléchi !

Piankhy fit l’étonné.

— Quel tourment te hante, mon ami ?

— Ce départ est une folie ! Napata a besoin de toi.

— Cette cité est riche et paisible. Qu’a-t-elle à craindre ?

— Ou bien tu seras tué par Tefnakt qui envahira la Nubie, ou bien tu résideras à Thèbes pour gouverner l’Égypte et la Nubie en évitant une nouvelle rébellion des Nordistes. Dans un cas comme dans l’autre, Napata sera orpheline.

— Tu es lucide, Otokou, mais mon destin ne m’appartient pas. Amon m’a choisi comme Pharaon et il m’a donné beaucoup de bonheur. Aujourd’hui, à l’heure où mon pays souffre et risque de disparaître, ai-je le droit de me montrer ingrat ?

— Tu pourrais te contenter d’envoyer un autre corps expéditionnaire…

— Le renom de Pharaon a été souillé. Ni toi ni le plus humble de mes sujets ne sauriez tolérer cet outrage.

— Comment Napata survivra-t-elle sans toi ?

— Je confie ma capitale à un responsable qui l’aime et saura la préserver de toute atteinte : toi, Otokou.

— Mais, Majesté…

— Tu feras un excellent maire, à condition de consulter de temps à autre le vieux Kapa et de tenir compte de ses avis. Grâce aux messagers qui iront sans cesse de Thèbes à Napata et de Napata à Thèbes, j’orienterai tes décisions. Es-tu rassuré ?

— Non, Majesté.

— Tant mieux, tu resteras vigilant.

Abandonnant l’obèse, Piankhy entra dans l’atelier où travaillait le spécialiste de la fabrication des roues de char. Le roi savait que le sort de la guerre se jouerait peut-être sur un détail : la solidité de ces roues qui seraient soumises à rude épreuve lors des affrontements.

L’artisan avait mis au point sa propre technique et en gardait jalousement le secret. L’ajustement des rayons, notamment, était d’une précision stupéfiante, et le choix des diamètres atteignait la perfection. Piankhy avait essayé plusieurs chars sur des terrains difficiles, et le matériel s’était révélé d’une remarquable résistance.

— Ton travail est-il terminé ?

— Encore deux ou trois jours, Majesté, et je vous livrerai la totalité des roues exigées.

— Peux-tu me garantir leur qualité ?

— Sur ma vie, Majesté ! Cailloux, sable, sol mou, pentes… Vous serez vainqueur sur n'importe quel terrain. Les roues des Nordistes se briseront avant les nôtres, je vous le promets !

Ému, l'artisan contempla l'œuvre qu'il venait d'achever.

— Comme c'est beau, une roue ! Elle paraît fixe, immobile, et, pourtant, elle contient le secret du mouvement. En elle naissent tous les chemins et, lorsqu'elle s'arrête, elle garde la mémoire des routes parcourues. Mais il vaudrait mieux qu'elle ne roule jamais, puisqu'elle n'est utilisée que pour la guerre.

— Si je ne combats pas les Nordistes, ils déferleront jusqu'à Napata et détruiront ce que nous avons bâti. Grâce à toi, j'empêcherai ce désastre.

— Es-tu prête, Chépéna ? demanda Piankhy à sa fille qui, dans son laboratoire, achevait la préparation d'un parfum frais comme une aube printanière.

— Je voulais oublier qu'il me faudrait quitter un jour ma terre natale, ma ville et cet endroit où j'ai connu tant de joies. N'as-tu pas renoncé à ton projet, père ?

— Tu sais bien que non.

— Devrai-je résider à Thèbes jusqu'à la fin de mes jours ?

— C'est la règle qui s'applique à la Divine Adoratrice.

Chépéna était au bord des larmes.

— Tu me déchires le cœur !

Piankhy serra tendrement sa fille contre lui.

— J'en suis conscient, Chépéna, mais c'est ton propre génie qui m'a conduit à te désigner comme la future souveraine de Thèbes. Tu régneras sur Karnak, le temple des temples, et tu préserveras le caractère sacré de notre civilisation.

— Cette mission est… effrayante !

— Non, ma fille : exaltante. Dès que tu seras revêtue de ta robe rituelle de Divine Adoratrice, la sagesse de celles qui t'ont précédée sera ton aide la plus précieuse. Sois sans crainte, Chépéna : tu es dépositaire d'une force dont tu ignores la véritable nature. Elle se révélera quand tu exerceras la fonction

pour laquelle tu es faite.

— Jusqu'au départ, je méditerai dans le temple.

Chépéna embrassa les mains de son père.

Piankhy sortit de la ville pour contempler de loin la Montagne pure et son pic, dans la lumière du couchant.

Le travail des sculpteurs était achevé. Le Gebel Barkal imprimerait à jamais au cœur de la Nubie le sceau de l'institution pharaonique.

Le cœur de Piankhy se serra. La reverrait-il un jour, cette montagne à l'ombre de laquelle avait été construit le temple d'Amon, lointain écho de celui de Karnak ? Il avait espéré ne pas s'en éloigner et vieillir en paix sous sa protection.

Mais le destin prenait brusquement un autre visage et présentait des exigences auxquelles le pharaon noir ne pouvait se soustraire. Son bonheur, la suite régulière et tranquille des jours, la splendeur de son palais… tout cela ne comptait plus face à la tragédie qui plongeait le peuple d'Égypte dans le désespoir.

À moins d'un mètre de Piankhy, les buissons bougèrent.

En surgit un cobra au col noir, agressif et prêt à mordre.

Le pharaon n'eut pas le temps de réagir, car une mangouste[4], plus rapide que le reptile, se jeta sur lui et referma ses mâchoires sur sa nuque.

Le poil hérissé de colère, le petit carnassier au museau triangulaire et à la queue longue et souple savait trouver les bonnes postures de combat pour éviter la morsure du reptile. La mangouste n'était-elle pas l'une des manifestations d'Atoum, le créateur ? Acceptant parfois d'être domestiquée, elle débarrassait son propriétaire des lézards, des rats et des souris. Par reconnaissance, on la momifiait et l'on déposait son corps d'éternité dans un sarcophage à sa taille.

La lutte avait été brève et intense. Reprenant son souffle, la mangouste fixait le cadavre du cobra.

Piankhy s'en saisit, elle ne tenta pas de s'enfuir.

— Tu m'as montré l'exemple, je t'emmène avec moi.

34

La semaine avait été satisfaisante, puisque le corps expéditionnaire nubien avait perdu le contrôle de deux villages et n’avait attaqué aucune patrouille libyenne. Tefnakt recevait du Nord un ravitaillement régulier et abondant, et renforçait sans cesse les défenses d’Hérakléopolis.

Assis sur un siège bas à pattes de lion, il regardait Aurore se lisser les cheveux avant de les recouvrir d’une luxueuse perruque.

— Cette situation a assez duré… Il faut trouver un moyen de provoquer l’assaut du corps expéditionnaire, l’exterminer et faire voler à son secours une partie des troupes stationnées à Thèbes. Ensuite, la voie sera libre.

— Il n’existe pas de meilleure stratégie, chéri.

— Alors, mettons-la en œuvre ! Tentons de convaincre l’ennemi qu’Hérakléopolis est facile à prendre.

— Pourquoi ne pas affirmer haut et fort que tu as quitté la ville et que le prince Peftaou est redevenu le vassal de Piankhy ? Les Nubiens ne se méfieront pas de leur allié et le piège se refermera sur eux.

Tefnakt embrassa Aurore dans le cou.

— À toi seule, tu remplaces un conseil de guerre.

— Je veux vaincre… pour toi, pour l’Égypte !

L’aide de camp de Tefnakt annonça Yegeb.

— Plus tard !

— Votre conseiller prétend que c’est urgent.

— Qu’il vienne…

Dans le regard de Yegeb, la peur.

— Seigneur, une terrible nouvelle !

— D’où la tiens-tu ?

— De notre réseau de renseignements thébain. Piankhy vient d’envoyer un message : il quitte Napata et annonce son arrivée dans la cité d’Amon.

Aurore couvrit d’un voile blanc son corps parfait.

— Je ne l'aurais jamais cru, admit Tefnakt.

— Cela change tout ! estima la jeune femme. Bientôt, nous nous battrons contre le chef des Nubiens. Tefnakt et Piankhy face à face… Dès la mort du pharaon noir, ses partisans rendront les armes.

— Justement, dit Yegeb d'une voix sifflante, il serait bon que Piankhy n'atteigne jamais la Moyenne-Égypte.

— Excellente idée, estima Tefnakt, mais comment organiser un guet-apens ? Le Sud lui est acquis !

— Le voyage sera long et difficile… Essayons d'infiltrer quelques hommes décidés par le désert de l'Est. S'ils échouent, Piankhy arrivera à Thèbes. Et la cité d'Amon sera son tombeau.

Grâce à une jeune paysanne peu farouche et désireuse de se perfectionner dans les jeux de l'amour, le capitaine Lamerskény avait passé une nuit amusante. Pendant quelques heures, il avait oublié les échecs des dernières semaines. Pas une seule patrouille libyenne dans ses filets, aucun affrontement digne de ce nom, et cet enlisement chaque jour plus prononcé.

À plusieurs reprises, Lamerskény avait tenté de convaincre Pouarma de faire appel aux troupes stationnées à Thèbes, non pour s'attaquer à l'énorme verrou d'Hérakléopolis mais pour reprendre de manière définitive plusieurs localités de la province du Lièvre et la rendre plus sûre. Mais le capitaine des archers refusait d'affaiblir le système défensif de la cité d'Amon.

Cette fois, c'était décidé : Lamerskény remettait sa démission à Pouarma et lui abandonnait le commandement. Ce qu'il ferait de son existence, il l'ignorait encore ; l'homme au bras d'acacia ne savait être que soldat, et toute autre activité lui semblait incongrue.

Céder ainsi devant cet archer qui ne saurait jamais conduire une belle offensive chagrinait Lamerskény, mais s'enliser dans cette guerre de position lui était plus insupportable encore. Privé du grand souffle de l'aventure, il s'étiolait.

Quand Pouarma vint vers lui, un grand sourire aux lèvres, Lamerskény comprit qu'il avait deviné ses intentions et se réjouissait déjà d'avoir les mains libres. Un militaire de carrière, prêt à n'importe quelle compromission… voilà ce qu'était ce manieur de flèches.

— Un message en provenance de Thèbes, révéla-t-il.

— De nouveaux ordres ?

— Mieux, Lamerskény. Beaucoup mieux.

Le capitaine d’infanterie fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas…

— Piankhy arrive.

Depuis son retour à Hermopolis, le prince Nemrod revivait. Il avait retrouvé ses habitudes, ses courtisans, son palais, son cuisinier préféré, et il passait le plus clair de son temps à se promener dans les rues de cette ville qu’il avait failli perdre.

Les femmes et les banquets n’étaient plus que des distractions secondaires ; son unique maîtresse était Hermopolis, et il l’embellirait saison après saison pour en faire la cité la plus attrayante du pays. À son majordome qui lui avait rappelé, avec tact, que la guerre continuait à sévir, Nemrod s’était contenté de répondre que cette situation figée durerait sans doute des décennies et qu’il valait mieux l’oublier. Oui, l’oublier, comme sa trahison.

Le prince buvait du vin blanc frais en écoutant le chant d’un harpiste dans la vallée des Tamaris, non loin du grand temple de Thot, à l’ombre d’un pavillon le long duquel grimpaient des clématites.

Le chef de sa milice osa interrompre ce moment de raffinement.

— Encore un problème d’intendance ?

— Non, prince. Un messager vient d’apporter un papyrus au sceau de Tefnakt.

Nemrod brisa le sceau du général et déroula le papyrus.

Il relut plusieurs fois les quelques lignes écrites par le général en personne et tenta de se persuader qu’il s’agissait d’un mauvais rêve. Non, le pharaon noir ne pouvait pas avoir quitté Napata pour Thèbes. Non, il n’attaquerait pas Hermopolis.

Depuis sa désignation comme maire de Napata, Otokou se refusait toujours à poser le pied par terre devant un inférieur et ses serviteurs portaient ses cent soixante kilos d’un endroit à l’autre de la capitale.

L’obèse s’angoissait au point de raccourcir parfois l’un des cinq repas de la journée. Il avait confié la responsabilité de sa tribu à un cousin dont il couperait la tête s’il détournait la moindre parcelle d’or et lui, Otokou, s’initiait aux arcanes de l’administration centrale.

Quand l’obèse prenait un engagement, il ne se comportait pas en dilettante. Même s’il devait y laisser sa santé, il préserverait la prospérité de Napata. Encore fallait-il se faire respecter des scribes et leur démontrer qu’il

n’était pas un homme de paille.

Pour y parvenir, un seul moyen : obtenir l’aide inconditionnelle de Tête-froide. C’est la raison pour laquelle Otokou se faisait porter à vive allure en direction de sa demeure, une jolie villa de quinze pièces cachée au cœur d’un jardin luxuriant où dominaient les palmiers-doums.

L’épouse du nain était une belle Nubienne aux seins généreux qui avait mis au monde un garçon et une fille. Âgés de quatorze et douze ans, ils se destinaient à la carrière de scribe et recueillaient avec attention l’enseignement de leur père.

Le portier salua bien bas le seigneur Otokou, et les porteurs empruntèrent l’allée sablée qui aboutissait à l’entrée principale de la demeure de Tête-froide.

Sur le seuil, l’épouse du nain était en pleurs.

— Dame Tête-froide, je ne voudrais pas vous importuner, mais il faut que je consulte au plus vite votre mari.

— Hélas ! c’est impossible.

Un frisson secoua le corps massif d’Otokou.

— Vous ne voulez quand même pas dire que… ?

— Non, non, seigneur… Tête-froide est bien vivant, mais Piankhy l’a emmené avec lui.

Le coup était rude. Otokou se débrouillerait seul, et le pharaon noir serait fier de lui.

35

L’air cristallin mettait en valeur les ondulations jaunes du désert après que le voile de brume du matin se fut dissipé. La flotte de Piankhy progressait dans un paysage que son armée découvrait avec émerveillement : les plaines de couleur fauve, l’orangé des grès, les palmiers en grand nombre, une bande de terre irriguée d’une bonne largeur, le chatoiement des blés et des orges composaient un décor plus doux que celui de la quatrième cataracte. Avec une belle vigueur, le Nil coulait plein nord ; il défiait victorieusement un désert plus conciliant et traversait de petits villages aux maisons blanches dont les habitants, massés sur les berges, acclamaient le couple royal, visible à la proue du navire amiral.

La main de Piankhy serrait celle d’Abilée. Il emplissait son regard de la beauté lumineuse de la terre nubienne dont le feu nourrissait son âme. Perchés au sommet des palmiers, des singes riaient ; dansant dans le ciel bleu, des hirondelles traçaient des courbes autour du vol régulier et majestueux des ibis blancs.

Tête-froide apporta des coupes de jus de caroube frais.

— Majesté… Permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes trop exposé. Ici, à la proue, vous offrez une cible idéale à un archer expérimenté.

— Ne sois pas si pessimiste : nous ne sommes pas encore sur le territoire occupé par Tefnakt.

— Et s’il avait été informé de votre départ, s’il avait envoyé des tueurs pour vous empêcher d’atteindre Thèbes ?

— Impossible.

— Je l’espère, Majesté, mais ne doit-on pas redouter le pire d’un ennemi comme Tefnakt ?

— Que croiraient les Nubiens, si je me terrais dans ma cabine ? Ils traiteraient Pharaon de lâche et n’auraient plus confiance en lui ! N’est-ce pas ton avis, Abilée ?

— Tête-froide a raison, et toi aussi.

Le roi et la reine restèrent à la proue, le regard fixé sur le Nord où les attendaient la violence et la mort.

— Majesté, dit le capitaine, nous approchons de l'île d'Argo. La navigation paraît rapide et facile, mais je redoute cet endroit. L'île est longue de trente kilomètres, et nous devons choisir l'un des deux bras qui la contournent. Si nous nous trompons, nous risquons de rencontrer un courant défavorable.

— Mettrait-il la flotte en péril ?

— Les bateaux de charge, certainement.

Sur les chalands longs de vingt mètres, du grain, des jarres d'huile, de vin et de bière, des volailles, du bétail, des légumes, du sel, du fromage, des conserves de viande et de poisson, et l'arsenal nécessaire à une armée, sans oublier les transports de chevaux traités avec le plus grand soin.

— Sur quoi fonderais-tu ta décision ?

— Le hasard, Majesté.

— Montre-moi une carte.

Piankhy ne l'examina pas avec les yeux, mais avec les mains. Le toucher était un sens beaucoup plus subtil que ne le croyaient la plupart des hommes. La main était capable de voir et même de discerner l'invisible, si l'on savait l'éduquer à bon escient. C'est en posant la main sur son encolure que Piankhy avait choisi son cheval, c'est avec elle qu'il adopterait le chemin à suivre.

— Passons à droite de l'île.

Le capitaine aurait plutôt adopté l'autre solution, mais il n'avait aucun argument sérieux à opposer au roi.

Le long convoi s'engagea dans une sorte de chenal où il fut agressé par des nuées de mouches qui empêchèrent les pilotes de sonder correctement le fleuve avec leurs longues perches. En tentant de les écarter, l'un d'eux tomba à l'eau. Deux marins volèrent aussitôt à son secours en lui jetant un cordage auquel il s'agrippa pour remonter à bord.

— De la graisse de loriot pour tous les équipages ! ordonna Piankhy.

Chacun s'enduisit du précieux produit, et les mouches cessèrent leurs attaques. Mais le roi discerna un autre danger : alors que le vent était faible, des friselis se formaient sur le fleuve.

Un signe qui ne trompait pas. Un signe qui annonçait des bancs de sable

immergés, à fleur d'eau.

— Faites stopper ! hurla un pilote.

Trop tard pour le bateau de tête et le navire amiral qui heurtèrent un banc et s'enlisèrent. Le reste de la flotte parvint à éviter l'obstacle.

Une seule solution : le halage. Piankhy sauta sur le banc de sable et commanda lui-même la manœuvre, sans hésiter à tirer sur le câble avec une telle force qu'il décupla celle de ses marins.

Et la passe de l'île d'Argo ne fut bientôt qu'un mauvais souvenir.

Le franchissement de la troisième cataracte s'effectua sans difficulté. La flotte nubienne se faufila entre des amoncellements de granit et de porphyre avant de découvrir un paysage étrange où le sable était gris et les rochers noirâtres. Quelques antilopes s'enfuirent, dans une succession de bonds gracieux au-dessus des rares buissons d'une savane désolée.

Puis, de nouveau, l'ocre des coulées de sable, le vert tendre des palmiers, les berges couvertes du limon rougeâtre qui détenait le secret de la fertilité. Intense fut l'émotion de Piankhy quand son chemin longea les sites où étaient bâtis les temples de Soleb et de Sedeinga. Ils célébraient l'amour qu'Amenhotep III avait porté à son épouse Tiyi et le caractère sacré du couple royal.

Le roi enlaça Abilée.

— Amenhotep III a également fait édifier le temple de Louxor, l'un des fleurons de Thèbes, en un temps où les Deux Terres étaient unies, riches et joyeuses.

— Si nous réussissons à vaincre Tefnakt, pourquoi cette époque heureuse ne ressusciterait-elle pas ?

— Nous n'avons encore jamais mené une guerre de cette ampleur, Abilée. Le courage des Nubiens suffira-t-il ?

— Tu n'es pas homme à douter.

— Je ne doute pas, puisque je n'ai pas le choix. Mais combien y aura-t-il de morts avant que nous puissions déposer les armes ? Tefnakt a commis une faute grave en troublant la fragile harmonie du Nord, mais il m'a sorti de ma léthargie. J'avais tort, Abilée, en croyant que les princes libyens se contenteraient de leurs territoires respectifs et feraient taire leurs ambitions insensées. J'avais tort… Jamais il ne faut accorder sa confiance aux hommes avides de pouvoir. Et les lâches, comme les princes Peftaou et Nemrod, ne sont pas moins dangereux, car ils trahissent à la première occasion. Je me suis

trompé, en pensant que la crainte suffirait à les maintenir dans la rectitude. Peut-être devrais-tu rentrer à Napata, Abilée.

— Cette épreuve, je veux la vivre avec toi. Et s'il faut mourir pour défendre notre cause, je serai à tes côtés.

La mangouste grimpa sur l'épaule de Piankhy, comme pour lui prouver qu'elle aussi était prête au combat.

L'arrivée précipitée de Tête-froide, qui courait sur le pont glissant au risque de se rompre le cou, ne présageait rien de bon.

— Une catastrophe, Majesté ! Et tout est de ma faute…

— Quelle erreur as-tu commise ?

— Je n'ai pas vérifié toutes les caisses d'amulettes… Et l'une d'elles ne contenait que des poteries ! Plusieurs marins vont manquer de protection magique, ils refuseront de continuer !

— Apaise-toi, recommanda la reine Abilée. Je distribuerai celles de mes servantes qui en sont largement pourvues.

Amulettes en faïence, en quartzite, en cornaline, en jaspe rouge ou en serpentine prenant la forme d'une main, d'un pilier, d'un sphinx, d'un œil de faucon, d'une tête d'hippopotame… Tête-froide fut rassuré. Puisque chaque membre de l'expédition serait à l'abri des forces hostiles, elle parviendrait forcément à bon port.

36

Quantité de chevaux étaient morts de fatigue, mais le message était parvenu à une tribu de l'extrême sud de la Libye. En échange d'une dizaine de barres d'argent, d'onguents de première qualité et de cent ânes, cinquante jeunes chasseurs avaient accepté de franchir clandestinement la frontière égyptienne et d'attaquer Piankhy à hauteur de la deuxième cataracte. L'endroit était particulièrement propice à une embuscade. Trop sûr de lui, le pharaon noir ne s'attendrait pas à ce genre d'agression sur le territoire qu'il contrôlait.

Malgré l'importance de la prime, les volontaires n'avaient pas été nombreux. Piankhy avait la réputation d'un guerrier invincible que les hommes d'expérience ne souhaitaient pas affronter. Seuls des gaillards à l'éclatante santé avaient accepté de tenter cette folle aventure, avec l'espoir de rapporter dans leur village la tête tranchée du pharaon noir. Kafy, le fils cadet de la tribu, avait joué le rôle du meneur. Sachant qu'il avait peu de chances d'obtenir le pouvoir en raison de la haine que lui vouait son frère aîné, Kafy trouvait ainsi l'occasion de démontrer sa vraie valeur.

Le raid s'annonçait dangereux. De jour, la navigation ne serait possible que sur les portions du Nil que ne surveillaient pas les soldats de Piankhy ; la nuit, il faudrait courir le risque de s'échouer sur un rocher. Mais il ne fallait pas songer à l'échec et avancer le plus vite possible pour surprendre Piankhy à l'endroit prévu.

Le roi admira la voile de lin rectangulaire partant de l'extrémité supérieure du mât double et aboutissant au bordage. Utilisant surtout le fort courant pour progresser, ses marins se livraient néanmoins à de délicates manœuvres afin de ne pas gaspiller la force du vent. Lorsque ce dernier tombait, ils enroulaient la voile autour des vergues, démontaient le mât et le couchaient sur deux poteaux à l'extrémité fourchue.

Sur le navire amiral, à côté de la cabine du couple royal, un vaste enclos à l’air libre était réservé à Vaillant, le cheval de Piankhy. Le quadrupède disposait de deux stalles, et le monarque ordonnait des haltes régulières pour lui permettre de galoper. Comme celui des soldats, le comportement de Vaillant était exemplaire ; lui aussi avait conscience de l’importance de la mission à remplir.

Piankhy parlait souvent à son cheval, qui lui répondait par des regards et des hennissements, traduisant approbation ou mécontentement. Le roi tenait compte de ses avis pour améliorer son quotidien et le maintenir en excellente santé. De plus, Vaillant possédait une qualité rare : il prévoyait le danger et manifestait ses craintes par une colère bruyante.

Une colère qui venait d’éclater à l’approche de la deuxième cataracte du Nil.

Aucun marin n’osa intervenir, de peur d’être victime d’un coup de sabot ; et personne, à l’exception de Piankhy, n’avait le droit d’approcher Vaillant.

— Tout doux, ami, tout doux, recommanda le roi de sa voix grave et posée.

Mais Vaillant ne se calmait pas.

Quand Tête-froide vit le roi pénétrer dans l’enclos, il eut peur. L’animal était si furieux que même la vue de son maître ne l’apaisait pas. Mais Piankhy réussit à planter son regard dans celui de Vaillant et il avança vers lui sans hésiter.

La fureur du cheval tomba.

— Vaillant nous avertit d’un danger, dit Piankhy à son épouse, allongée sur un lit au dossier décoré d’incrustations en ivoire et aux pieds en forme de pattes de taureau.

Dans le regard d’Abilée, une inquiétude inhabituelle.

— J’ai fait une sorte de cauchemar, révéla-t-elle. Du Nil sortaient de gigantesques crocodiles, de la terre meuble des berges jaillissaient des hippopotames géants. Ils ont commencé par se défier, et j’ai cru qu’ils allaient s’entre-déchirer. Mais ils se sont tenus mutuellement en respect et ont même fini par conclure une sorte d’alliance contre un monstre surgi du désert, un monstre que je n’ai pas identifié… Le conflit s’est engagé, et je me suis éveillée.

— Un rêve… ou une voyance ?

— Je ne saurais dire… Ne devrions-nous pas tenir compte de ces

avertissements ?

Piankhy s'assit sur le bord du lit, son épouse se blottit contre lui.

— Autrement dit, retourner à Napata, oublier Tefnakt et la guerre…

— Pourquoi te le cacher ? J'ai peur.

— Qui nierait sa peur n'aurait aucun courage. Mais nous n'avons pas le droit de renoncer. Je vais prévenir marins et soldats que nous aurons sans doute à combattre beaucoup plus tôt que prévu.

L'information sema le trouble. Quel risque pourrait bien courir une armée nubienne, sur son propre territoire, si loin de l'ennemi ? Néanmoins, les capitaines de bateau mirent leurs équipages en état d'alerte et des archers scrutèrent les berges jour et nuit.

Kafy et ses hommes avaient réussi.

Ils avaient franchi tous les obstacles pour parvenir aux abords de la deuxième cataracte, après avoir emprunté des pistes difficiles, heureusement bordées de points d'eau.

Le paysage était angoissant : des barres de rochers émergeant du Nil, des tourbillons qui traduisaient sa colère, des rapides se lançant à l'assaut des îlots de granit, des falaises semblant garder le passage pour mieux l'interdire… Plusieurs Libyens tremblèrent d'effroi, persuadés que de mauvais génies hantaient ces lieux.

L'un d'eux tenta même de s'enfuir, mais Kafy banda tranquillement son arc et abattit le couard d'une flèche dans le dos.

— Les lâches ne méritent pas d'autre sort.

Kafy était plus effrayant que les mauvais génies, les jeunes Libyens ravalèrent leurs craintes.

— C'est ici que nous tuerons Piankhy. Quand il sera mort, le corps transpercé de nos flèches, ses soldats se disperseront, telles des bêtes affolées. Nous nous emparerons du cadavre et nous apporterons sa tête à Tefnakt en exigeant le double de la récompense promise. Bientôt, vous serez des hommes riches !

Cette perspective leur redonna du cœur à l'ouvrage.

— Ces falaises sont nos alliées, constata Kafy. De là-haut, nous serons hors de portée des archers nubiens mais, nous, nous atteindrons aisément notre cible !

Il ne restait plus à la petite troupe qu'à traverser le Nil en allant d'îlot en îlot, puis à grimper sur la bonne falaise pour ne pas avoir le soleil dans les

yeux et le vent de face.

Alors que Kafy, qui avait pris la tête, se trouvait à mi-chemin, un hurlement le fit se retourner.

L’un des rochers venait de se soulever, provoquant la chute d’un Libyen dans le fleuve. Ce n’était pas un bloc de granit, mais un énorme hippopotame de plus de quatre tonnes, dérangé pendant sa sieste. Une dizaine de ses congénères, tout aussi monstrueux, émirent d’horribles hurlements en ouvrant grandes leurs mâchoires.

Paniqué, le Libyen commit l’erreur de planter son poignard dans la peau fragile du cheval du fleuve. Fou de rage et de douleur, l’hippopotame embrocha le nageur sur ses deux canines acérées, longues de soixante centimètres. Les autres l’imitèrent, perçant la chair des Libyens qui tentaient en vain de leur échapper.

Sur la berge, Kafy vit bouger ce qu’il prenait pour des troncs d’arbres enlisés. Une tête allongée, des écailles, une queue de reptile et des pattes courtes, mais rapides, si rapides…

— Des crocodiles ! Nous sommes sauvés, ils vont attaquer les hippopotames !

Entre les deux espèces, une guerre sans merci durait depuis toujours.

Bien qu’il pesât plus d’une tonne, le crocodile du Nil était d’une agilité stupéfiante. Terrorisé, l’un des Libyens frappa la surface de l’eau avec sa lance pour provoquer d’insupportables vibrations qui écarteraient le prédateur. En se comportant ainsi, il obtint l’inverse du résultat escompté et l’attira vers lui. Et comme la proie était de bonne taille, le saurien émit une sorte de sifflement pour appeler ses alliés à la rescousse.

Kafy était stupéfait. Aucun crocodile ne se préoccupait des hippopotames, aucun hippopotame ne se souciait des crocodiles. Les uns et les autres massacraient les membres du commando.

Kafy n’eut pas le temps de tirer une flèche dans la gueule ouverte d’un mâle qui se ruait sur lui, car une femelle referma ses mâchoires sur sa jambe droite et serra si fort que de ses glandes lacrymales coulèrent des pleurs. Et tous les crocodiles versèrent des larmes de joie à l’occasion de cet exceptionnel festin.

Toute raide sur l’épaule de Piankhy, le museau au vent, la mangouste regardait au loin, de même que le roi et son épouse. Au cœur de la deuxième cataracte, qu’ils avaient commencé à franchir lentement, avec un maximum

de prudence, ils distinguèrent un bouillonnement et entendirent des cris rauques.

— Sans doute une bataille de crocodiles et d'hippopotames, avança Piankhy. Oui, je les vois ! Les sauriens semblent s'éloigner.

— L'eau est teintée de rouge, remarqua Abilée.

— Tu as raison ! Mais alors…

— Mon rêve ne me trompait pas. Des monstres nous attendaient, mais ce n'étaient ni les hippopotames ni les crocodiles.

La flotte avança.

Les sauriens n'avaient pas dédaigné un seul lambeau de chair et, grâce à la force du courant, le sang de leurs victimes fut vite dilué dans le bleu sombre des eaux.

Pour la première fois depuis le départ de Napata, Chépéna sortit de sa cabine et vint aux côtés de son père.

— J'ai prié Amon, dit-elle, j'ai invoqué son invisible présence pour que son regard soit le pilote de ton bateau. De terribles épreuves nous attendent, et je ne cesserai pas de l'implorer.

La mangouste s'endormit sur l'épaule de Piankhy, et la flotte franchit sans encombre le ventre de pierre de la deuxième cataracte.

37

La pédicure achevait de soigner les pieds fins et délicats d'Aurore ; lui succéda une masseuse qui enduisit le corps nacré de la jeune femme d'un onguent à base d'encens et de roseau parfumé. Ainsi garderait-elle la journée durant la peau souple et odorante.

La toilette du matin était presque achevée. Il ne restait plus que l'intervention de la coiffeuse, complétée par le choix d'une perruque. Aurore songeait encore à la nuit fougueuse qu'elle avait passée avec Tefnakt. Autant le général était un homme froid, austère, à la parole rude dans son existence publique, autant, avec elle, il se transformait en amant passionné aux initiatives inattendues. Et même dans l'intensité du plaisir, elle le sentait hanté par son grand projet. S'il l'aimait, ce n'était ni en raison de sa beauté ni de sa jeunesse, mais parce qu'elle était animée de la même ambition.

La coiffeuse était en larmes.

— Que se passe-t-il ?

— Maîtresse, c'est ce monstre de Nartreb…

— T'aurait-il violentée ?

— Moi, il n'osera pas, parce que je suis à votre service… Mais ma sœur cadette qui a dix-huit ans et qui est jolie comme un lys, il l'a violée !

Vêtue d'un voile de lin transparent, les cheveux libres, les pieds nus, Aurore sortit de sa chambre à pas pressés, passa devant les gardes disposés à l'angle de chaque couloir du palais, bouscula le chambellan qui s'inclinait pour la saluer et pénétra en trombe dans la salle du conseil où Tefnakt écoutait le rapport de Yegeb sur la situation économique de la région.

— Nartreb, ton conseiller, est une brute et un criminel !

— Pourquoi tant d'excitation, Aurore ?

— Parce qu'il a violé la sœur de ma coiffeuse !

— Impossible, protesta Yegeb. Je me porte garant de lui.

— Qu'il vienne et qu'il s'explique, exigea la jeune femme.

Le visage de Yegeb se durcit.
— N'est-ce pas au général de donner des ordres ?
— Va chercher ton ami, dit Tefnakt à Yegeb.
Le Sémite s'inclina et s'éclipsa.
— Débarrasse-toi d'eux, conseilla Aurore. Ils finiront par te faire haïr de la population. Et, selon nos lois, le viol est puni de mort.
— L'efficacité de mes conseillers est incontestable, objecta Tefnakt. Même si leurs méthodes peuvent quelquefois paraître brutales, ils obtiennent d'excellents résultats parce que je leur permets de s'enrichir. Grâce à eux, le peuple me craint et sait qu'il doit m'obéir.
— Innocenteras-tu un violeur ?
— Écoutons d'abord sa version des faits.
Lorsque Nartreb se présenta devant Tefnakt, Aurore réitéra ses accusations avec véhémence.
— Ce n'est qu'un simple malentendu… En réalité, c'est moi qui ai porté secours à cette malheureuse qui venait d'être malmenée par un paysan. J'ai tout de suite compris qu'elle avait été victime d'horribles sévices et j'ai ordonné qu'on lui prodigue des soins, à mes frais.
— C'est toi qu'elle met en cause, pas un paysan !
— Elle était presque évanouie, l'émotion l'aura fait divaguer… C'est tout à fait compréhensible, et je lui pardonne.
— Devant un tribunal, insista Aurore, ce sera sa parole contre la tienne.
— Certainement pas, car j'ai trois témoins. Trois miliciens qui m'escortaient et ont vu le paysan s'enfuir. Leur témoignage sera décisif.
Yegeb sourit.
— Vous voyez bien, général. Nartreb est un homme au-dessus de tout soupçon.
— L'affaire est close, jugea Tefnakt.

S'accompagnant à la lyre, l'épouse nubienne du prince Akanosh lui chantait une chanson du Grand Sud, à la fois ensoleillée et mélancolique. Elle évoquait l'eau fraîche que partageaient la maîtresse et l'amant sur les bords du fleuve, dans la complicité d'une aube amoureuse, elle parlait de la jeunesse qui s'enfuyait au fil du courant et se noyait dans les coulées de sable ocre descendant vers le Nil.
Ému aux larmes, leur intendant attendit la fin de la mélodie avant de s'adresser à son maître. C'était le seul domestique qui avait accès aux

appartements du couple ; une rapide enquête avait permis à l'épouse d'Akanosh de découvrir que les autres étaient à la solde de Yegeb et cherchaient à compromettre son mari.

— Tefnakt est furieux, révéla l'intendant.

— Contre moi ?

— Non, prince, rassurez-vous. Il vient d'apprendre que les Libyens payés pour tuer Piankhy pendant son voyage ont échoué. Le pharaon noir a franchi la deuxième cataracte et il ne devrait plus tarder à atteindre l'île d'Éléphantine.

— Piankhy en Égypte… Ce rêve fou va-t-il vraiment se réaliser ?

La mangouste passait le plus clair de son temps à dormir, Vaillant était d'un calme parfait, la navigation agréable, Piankhy et Abilée jouissaient de moments merveilleux. À Napata, leurs obligations respectives les privaient souvent de l'intimité à laquelle ils aspiraient ; ici, dans cette cabine spacieuse et bien aérée, ils goûtaient chaque instant de bonheur avec d'autant plus d'intensité qu'une sombre réalité se rapprochait inexorablement.

Abilée avait le charme mystérieux d'une eau profonde et l'emprise magique d'un félin. Aucune de ses attitudes, même lors du déchaînement du désir, n'était dépourvue de noblesse. Aventure chaque jour recommencée, elle fascinait Piankhy. Sans elle, il n'aurait eu aucune chance de vaincre.

La mangouste s'éveilla et se dressa contre la porte en bois de la cabine. Quelques instants plus tard, Tête-froide frappa.

— Entre.

Le nain entrouvrit.

— Majesté, le capitaine est inquiet. Le vent du sud s'est levé, il provoque déjà des vagues sur le fleuve et il se renforce à une vitesse anormale. Sa violence risque d'être terrifiante ! Il faudrait s'arrêter au plus vite et amarrer les bateaux. Sinon, nous chavirerons.

— Nous approchons de la première cataracte, n'est-ce pas ?

— Oui, Majesté.

— À la bibliothèque, vite !

Tête-froide ne s'était pas séparé d'un certain nombre de papyrus, au premier rang desquels figuraient les rituels ordinaires et extraordinaires, le calendrier des fêtes, la liste des temples et cent autres sujets essentiels sans la connaissance desquels il était impossible de gouverner.

Piankhy en déroula une dizaine avant de trouver celui qu'il cherchait,

convoqua aussitôt les officiers chargés de l'intendance et se rendit à la proue du navire amiral où on lui apporta sur-le-champ les objets demandés.

Coiffé de la couronne bleue, le pharaon offrit au génie du Nil un pagne de lin royal, un papyrus vierge de première qualité, de l'huile de fête, une jarre de vin datée de l'an 1 de son règne, un gâteau au miel et un lingot d'or. Vêtue d'une longue robe rouge, la reine Abilée maniait deux sistres en or pour écarter les forces nocives et rétablir l'harmonie entre le fleuve et les humains.

Peu à peu, le vent du sud tomba, les tourbillons disparurent et le courant s'apaisa.

— Faire offrande, murmura Piankhy, tel est l'enseignement des vieux écrits. Elle seule peut repousser le mal et ouvrir le chemin. Ne l'oublions plus, Abilée : l'Égypte entière est offrande au principe créateur. C'est sur elle que je bâtirai ma stratégie.

38

Le chaos granitique de la première cataracte impressionna les Nubiens. Beaucoup se demandèrent comment s'y prendre pour franchir cette barrière de rocs entre lesquels le fleuve manifestait des accès de fureur.

Utilisant des cartes précises, Piankhy n'eut aucune difficulté à trouver le chenal aménagé par les pharaons de la XIIe dynastie. Même pendant les périodes dangereuses, il demeurait dégagé des écueils et restait navigable. Afin de faciliter les échanges avec la Nubie, les monarques de la XVIIIe dynastie avaient agrandi le passage pour en faire un véritable canal où circulaient même des bateaux de charge.

Et ce fut l'entrée sur la terre aimée des dieux, dans la première province de Haute-Égypte, la tête du Double Pays, symbolisée par un éléphant dont le nom signifiait aussi « la cessation », puisque la frontière marquait la fin de l'Égypte proprement dite.

Sur les remparts de la forteresse d'Éléphantine, jadis barrage infranchissable pour les Nubiens et désormais muraille destinée à stopper l'envahisseur venu du Nord, la garnison au grand complet acclamait le pharaon noir. Chacun s'attendait à ce qu'il débarquât à la forteresse pour établir la première jonction entre deux corps d'armée, mais Piankhy avait plus urgent à accomplir.

C'est au débarcadère du temple du dieu Khnoum que le roi fit stopper le bateau amiral. Il en descendit seul, sous le regard des marins de sa flotte et des soldats de la garnison, stupéfaits de découvrir l'impressionnante stature du pharaon noir.

Piankhy franchit la porte du premier pylône et fut accueilli par le grand prêtre de Khnoum, le dieu bélier qui créait les êtres sur son tour de potier et libérait la crue en levant sa sandale posée sur le flot. À l'intérieur du splendide édifice en grès, dont les seuils et les portes étaient en granit, l'odeur

de l’encens.

— Ce sanctuaire est le vôtre, Majesté.

— Conduis-moi à la chapelle de mon père.

Une petite pièce, sur les murs de laquelle étaient sculptées des scènes figurant Kahsta, le père de Piankhy, en train de présenter des offrandes à Khnoum. Au pied de la statue du fondateur de la dynastie nubienne, une stèle rappelait qu’il s’était rendu à Éléphantine et avait richement doté son principal sanctuaire.

Piankhy lut les colonnes d’hiéroglyphes qui évoquaient la perpétuelle résurrection de l’âme de son père, dans l’éternité de lumière, en compagnie des justes.

Et son père lui parla, à travers ces signes capables de traverser les âges sans perdre leur puissance de transmission. Nourris de la permanence de la pierre, les hiéroglyphes préservaient les paroles des dieux prononcées à l’aube de la vie.

Et son père lui demanda de poursuivre son œuvre, comme Ramsès avait poursuivi celle de Séthi, comme tout pharaon devait poursuivre celle de son prédécesseur, pour le bonheur des Deux Terres.

Piankhy aurait pu lui expliquer que la situation avait changé, que l’invasion de Tefnakt aurait dû l’inciter à demeurer à Napata pour mieux protéger la Nubie, qu’il n’était plus possible de réunir la Haute et la Basse-Égypte… Mais, par respect, un fils ne discutait pas les directives d’un père devenu éternel.

Ils étaient trois, deux grands et un petit. Le petit commandait. Des ordres secs et précis, puisqu’il connaissait parfaitement le terrain. Avant l’invasion de Tefnakt, il habitait le village situé à l’extrême sud de la province du Lièvre, sur la frontière imposée par le corps expéditionnaire de Piankhy.

À intervalles réguliers et rapprochés, des campements de soldats formaient une ligne de défense infranchissable.

Infranchissable, sauf pour trois hommes entraînés à ramper comme des serpents. Encore fallait-il dénicher un passage qui permettrait au trio de sortir de la nasse pour se rendre à Thèbes, afin d’y prendre contact avec le réseau d’espionnage libyen et d’y préparer l’assassinat de Piankhy.

À quatre reprises, déjà, le petit avait été déçu, en raison d’une surveillance plus pointilleuse qu’il ne l’avait supposé. Ses camarades lui proposèrent de rebrousser chemin, mais le petit avait une dernière idée : le

cimetière abandonné, à la lisière des cultures et du désert. Les Égyptiens étaient superstitieux, aucun soldat ne serait en faction à cet endroit où pouvaient rôder des revenants. En se glissant entre les tombes, le trio échapperait à la vigilance de l'ennemi.

Dès qu'il pénétra dans la nécropole, le petit sut qu'il avait trouvé la faille. Pourtant, il ne relâcha pas son attention, exigeant des deux autres la même prudence. Dès qu'ils seraient sortis de la province du Lièvre, ils traverseraient un canal à la nage, voleraient une barque de pêcheur et navigueraient jusqu'aux faubourgs de Thèbes où les attendait le chef du réseau d'espionnage libyen.

Organiser un attentat contre Piankhy ne serait pas facile, mais des occasions se présenteraient forcément. L'arrivée du pharaon noir était un événement si exceptionnel qu'au cours des festivités ou des réceptions officielles la sécurité du souverain ne pourrait être assurée d'une manière constante.

Le trio longea une chapelle en ruine, la dernière de la nécropole. L'un des deux grands avait pris la tête. Il se retournait pour annoncer joyeusement que l'obstacle était franchi lorsque le bras en bois du capitaine Lamerskény lui fracassa la nuque. L'autre grand brandit son épée courte, mais la hache du capitaine lui trancha la gorge. Quant au petit, il tenta de s'enfuir dans la nécropole, mais un fantassin le cloua au sol avec sa lance.

— J'étais certain qu'ils tenteraient une stupidité de ce genre-là, dit Lamerskény à ses hommes. C'est pourquoi j'ai laissé un seul passage possible… Ces imbéciles croyaient sans doute que j'avais peur des fantômes ! Un survivant ?

— Non, capitaine.

— Dommage, on aurait pu les interroger… Mais ils auraient certainement menti.

De retour au campement, Lamerskény se désaltéra avec de la bière forte, puis pénétra sous la tente de Pouarma.

— J'ai stoppé un trio de Libyens qui tentait de sortir de la province du Lièvre. Tu vois ce que ça signifie ?

— Des déserteurs ?

— Vers le sud ? Bien sûr que non ! Ils se dirigeaient vers Thèbes.

— Tu as une preuve ?

— Mon instinct me suffit. Et s'ils se dirigeaient vers Thèbes, c'est parce qu'ils avaient la certitude d'y être bien accueillis.

— Tu divagues, Lamerskény ! Thèbes est fidèle à Piankhy.

— Crois-tu que Tefnakt n'y ait aucun partisan ? Même s'ils sont peu nombreux, quelques Thébains auront forcément parié sur la victoire des Nordistes.

Le capitaine des archers fut troublé.

— Quelles conclusions en tires-tu ?

— Que ces trois lascars allaient porter des consignes à leurs alliés thébains pour préparer un mauvais coup contre le pharaon noir.

— Un attentat…

— Si Piankhy est tué, nous rentrerons à Napata pour protéger notre capitale, et Tefnakt aura le champ libre.

— Tu as malheureusement raison.

Dans la nuit, le galop d'un cheval. Le vaguemestre sauta à terre et se présenta devant les deux capitaines. Il remit à Pouarma deux fines tablettes de bois, l'une en provenance de Thèbes, l'autre de La Falaise-aux-grandes-victoires, un village de la province du Lièvre.

Le visage de Pouarma s'illumina.

— Piankhy vient de fouler le sol égyptien ! Il s'est rendu au temple de Khnoum à Éléphantine, y a honoré la mémoire de son père et a rembarqué pour Thèbes.

— Piankhy en Égypte, murmura Lamerskény, abasourdi. Incroyable…

La jubilation de Pouarma s'estompa.

— L'autre nouvelle est moins bonne : sous le commandement d'un des fils de Tefnakt, les Nordistes ont repris par surprise le village fortifié de La Falaise-aux-grandes-victoires, qui nous barre la route d'Hermopolis.

— Cette fois, ça suffit ! rugit Lamerskény au point de faire sursauter Pouarma. Nous allons reprendre cette position et prouver au pharaon soir que nous ne sommes pas des incapables.

39

Au sein du conseil de guerre réuni par Tefnakt, la dissension régnait. Certains souhaitaient repartir pour le Nord, d’autres renforcer les défenses des villes d’Hérakléopolis et d’Hermopolis, d’autres encore engager une bataille frontale contre Piankhy.

Le prince Akanosh prit la parole.

— Je suis un chef de clan et un guerrier, comme vous. Dans le passé, j’ai prouvé ma valeur et mon courage. Aujourd’hui, nous devons dresser un bilan de notre action et nous montrer lucides. Ni nous ni Piankhy ne parviendrons à vaincre, car les forces en présence s’équilibrent. Grâce à l’élan donné par Tefnakt, auquel nous avons promis obéissance, nous nous sommes emparés d’une région prospère : sachons nous en contenter et proclamons Tefnakt pharaon de ce vaste territoire qui va de l’extrémité du Delta au sud de la province du Lièvre !

— Tu oublies Thèbes ! s’insurgea Aurore. Sans la cité d’Amon, le dieu des victoires, l’Égypte n’est qu’un corps tronqué et malade. Ce bilan que tu réclames, n’est-il pas porteur d’espoir ? Nos positions sont solidement établies, et nous avons réussi à attirer Piankhy en Égypte ! Que signifie ce voyage auquel personne ne s’attendait ? Que le corps expéditionnaire envoyé par le pharaon noir a échoué et qu’il redoute Tefnakt au point d’être obligé de le combattre lui-même ! C’est le premier aveu de faiblesse de cet usurpateur qui n’effraie plus aucun de nos soldats.

L’éloquence d’Aurore surprit les farouches chefs de clan libyens, et même Akanosh n’osa pas répliquer.

— Depuis qu’il se trouve sur le sol égyptien, précisa Tefnakt, Piankhy n’est plus en sécurité. Bien que Thèbes soit encore sous le joug de l’ennemi, nous n’y manquons pas de partisans qui n’hésiteront pas à lutter pour notre victoire.

Le prince Peftaou fut intrigué.

— Veux-tu dire, général, que Piankhy pourrait être… éliminé ?

— Nous devons vaincre, et tous les moyens seront bons pour y parvenir. Le pharaon noir a tort de croire au caractère sacré de sa propre personne et à son invincibilité parce qu'il se trouve dans la cité sainte d'Amon. Il ignore qu'il est le passé et que je suis l'avenir.

À Thèbes, le chef du réseau d'espionnage libyen apprit avec dépit la mort des trois soldats mandatés par Tefnakt pour lui prêter main-forte. Pourtant expérimenté, le trio n'avait pas réussi à franchir la frontière de la province du Lièvre.

Avec eux, l'entreprise eût été plus facile… Mais il fallait surmonter au plus vite la déception et savoir prendre les risques nécessaires pour supprimer Piankhy. Depuis des mois, le chef du réseau informait régulièrement Tefnakt de la situation à Thèbes et de la progression de l'armée venue de Nubie. Et son dernier message ne comportait que quelques mots : « Demain, Piankhy arrive à Karnak. »

C'était le pharaon noir, et lui seul, qui empêchait Tefnakt de conquérir l'Égypte et de lui imposer sa loi. Personne, chez les Nubiens, n'était capable de lui succéder. Quand Piankhy serait mort, ses troupes battraient en retraite et regagneraient Napata. La forteresse d'Éléphantine leur barrerait à jamais le passage.

Mais il ne fallait pas vendre la peau de la panthère avant de l'avoir tuée. Piankhy était un fauve redoutable, à l'instinct très sûr, et il faudrait le surprendre dans un moment de faiblesse où il n'aurait aucune raison de se montrer méfiant.

De cet exploit, le chef du réseau se sentait capable.

— J'aurais dû l'étrangler depuis longtemps ! pesta Nartreb en massant ses orteils douloureux. Cette Aurore est dangereuse… Elle étend son empire sur ces stupides chefs de clan qui n'ont d'yeux que pour elle et l'écoutent avec délectation.

Yegeb, qui alignait des chiffres sur une vieille tablette en bois, partageait l'avis de son complice.

— Nous pourrions facilement utiliser le poison, mais la mort brutale de cette fille ôterait toute force à Tefnakt pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois, et il ne doit rien perdre de ses qualités de guerrier au moment où Piankhy s'approche.

— Alors, que proposes-tu ?

— Il faut la déshonorer, prouver à Tefnakt qu'elle n'est qu'une intrigante dont il doit se débarrasser et non la future reine d'Égypte.

— Du nouveau sur le prince Akanosh ?

— Rien, répondit Yegeb, mais je le maintiens sous surveillance rapprochée. Il nous trahira, j'en suis sûr… À moins qu'il ne soit devenu trop lâche et qu'il ne continue à se terrer dans ses appartements avec son épouse. Lui, en tout cas, ne nous gênera pas.

— Crois-tu à la réussite du complot thébain contre Piankhy ?

— S'il s'agissait d'un complot, non. Mais la manœuvre est beaucoup plus subtile, et la morsure du serpent sera aussi rapide qu'inattendue. Piankhy est condamné.

— Bon… Si nous nous occupions d'Aurore ?

« On l'appelle l'orbe du monde entier, chantait un hymne, car ses pierres d'angle correspondent aux quatre piliers du ciel : Thèbes est la reine des villes, la divine, l'œil du principe créateur, toutes les cités exaltent son nom ! À l'origine des temps, une butte de sable se forma et émergea de l'eau : sur elle naquit le monde, sur elle fut bâtie Thèbes, l'œil de lumière. »

Piankhy et Abilée pleurèrent de joie en découvrant la ville aux cent portes et aux temples innombrables. Elle avait su résister à la triste dégradation du pouvoir pharaonique pour préserver les traditions que le Nord, soumis à l'envahisseur libyen, avait oubliées. Thèbes, le sanctuaire d'Amon, le dieu caché qui n'avait ni père ni mère, Thèbes, le grand œuvre alchimique que Dieu avait créé en le cuisant à la flamme de son œil, Thèbes où l'invisible révélait son message pour éclairer les Deux Terres au milieu de l'obscurité, Thèbes qui tenait les deux extrémités de l'éternité !

Le regard de Piankhy s'ouvrit, comme s'il naissait à un monde dont il avait rêvé avec exactitude le moindre détail, mais dont il découvrait la sublime réalité. Et Thèbes lui parla, en prononçant les paroles qu'elle prononçait depuis sa fondation : c'est ici, et ici seulement, qu'un pharaon est couronné, parce que cette cité céleste, implantée sur terre, donne un pays au roi et lui offre la capacité de faire vivre, parmi les hommes, l'harmonie des dieux.

— Viens vers Pharaon, Amon, psalmodia la reine, toi qui es courageux comme un berger, et permets-lui d'atteindre le rivage de la victoire ; viens vers lui, Amon, sauveur du naufragé, et permets-lui d'atteindre la terre du

bonheur ; viens vers lui, Amon, le passeur, et permets-lui d'atteindre l'Occident de la paix.

Le couple royal quitta le navire amiral pour descendre dans une barque qui progressa lentement sur le canal reliant le Nil au temple de Karnak. Des « prêtres purs » au crâne rasé ramaient en cadence, sous un soleil écrasant tamisé par des saules.

Le pharaon et son épouse espéraient être accueillis par la Divine Adoratrice, la sœur aînée de Piankhy, en dépit de son état de santé. Mais ce fut un prêtre âgé qui s'inclina devant eux.

— Puisse Amon vous accorder sa protection, Vos Majestés. Au nom des prêtres et des prêtresses de Thèbes, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue.

— Pourquoi ma sœur est-elle absente ?

— Hélas ! Majesté, la Divine Adoratrice est mourante.

Piankhy eut envie de se précipiter au chevet de sa sœur, mais le rituel lui imposait d'accomplir un devoir premier dès l'instant où il pénétrait dans le domaine sacré d'Amon : lui faire offrande.

Aussi le pharaon noir donna-t-il l'ordre à ses marins d'apporter au temple des vases en or massif d'une vingtaine de kilos chacun, des aiguières en argent, des plaques d'or qui seraient apposées sur les bases des colonnes, des tables d'offrande en granit et en diorite pesant de quatre à six quintaux, et plusieurs tonnes d'or que les orfèvres de Karnak utiliseraient pour façonner des objets rituels et recouvrir les statues divines.

Malgré l'angoisse qui lui rongeait le cœur, Piankhy tourna son esprit vers le don de ces richesses, signe concret de sa confiance en Amon. Sans le bras du dieu caché, son action ne serait-elle pas dérisoire ?

40

Marjolaine, l’assistante de la Divine Adoratrice, posa sur le front de la souveraine de Thèbes un linge humide parfumé.

— Serre-moi la main, supplia-t-elle.

Marjolaine tenta de dissimuler son angoisse.

— Vous semblez moins affaiblie…

— Ne mens pas, je sais que je vais mourir… Piankhy est-il enfin arrivé ?

— Des guetteurs annoncent sa flotte.

— Puisse Amon me donner la force de l’attendre… J’aimerais tant le revoir !

— Vous vivrez, j’en suis sûre… Si je pouvais vous donner un peu de ma jeunesse !

— Garde-la précieusement, Marjolaine… Mon temps de vie s’achève, et je remercie Dieu de m’avoir accordé tant de jours heureux dans ce temple, loin des turpitudes humaines. Donne-moi à boire, je te prie…

Marjolaine se cacha pour pleurer.

Alors qu’elle versait de l’eau fraîche dans une coupe, un colosse à la peau noire d’ébène, vêtu d’un pagne au liseré d’or et accompagné d’une jeune Nubienne aux traits délicats, pénétra dans la demeure de la Divine Adoratrice.

— Vous êtes…

— Ma sœur est-elle vivante ?

Marjolaine s’inclina.

— Oui, Majesté ! Elle espérait tant votre venue…

Quand la Divine Adoratrice vit Piankhy, elle parvint à se redresser et à surmonter quelques instants son épuisement. Le frère et la sœur s’étreignirent longuement, sans avoir besoin de se dire un seul mot.

Puis le regard de la souveraine de Karnak se posa sur Chépéna.

— Ta fille… Comme elle est belle ! Et comme son regard est profond…

C’est elle, n’est-ce pas, que tu as choisie pour me succéder ? Tu ne t’es pas trompé… Approche-toi, Chépéna. Mes dernières paroles te sont destinées. Je vais te transmettre les secrets de ta fonction pour que tu remplisses sans faillir tes devoirs de Divine Adoratrice.

Le soir même, une heure après le décès de la sœur de Piankhy à laquelle le pharaon offrirait des funérailles dignes d’une reine, Chépéna fut élevée à la dignité de Divine Adoratrice et souveraine de tous les temples de Thèbes. Après s’être purifiée dans un bassin, elle reçut des étoffes sacrées, fut vêtue d’une longue robe moulante et chaussée de sandales dorées. Sur sa tête, une coiffe en forme de dépouille de vautour qui évoquait la mère cosmique, la déesse Mout ; au front, le cobra femelle, l’uræus en or ; à son cou, un large collier d’or symbolisant la fécondité spirituelle.

Comme les Divines Adoratrices qui l’avaient précédée, Chépéna s’engagea à ne pas se marier et à ne pas avoir d’enfant. Son unique époux serait le dieu Amon, aux mystères duquel elle fut initiée lors d’une « montée royale » vers le temple, à l’instar d’un pharaon.

Puis la nouvelle Divine Adoratrice embrocha la figurine d’un ennemi en cire qu’elle plongea dans un brasier pour écarter de Thèbes les forces mauvaises et les réduire à l’impuissance. Enfin, en tant que représentante terrestre de la déesse Tefnout, feu secret de la création, elle fit l’offrande d’une figurine de Maât, symbole de l’harmonie éternelle du vivant.

Face aux dignitaires religieux et civils de la cité d’Amon, Piankhy reconnut sa fille comme Divine Adoratrice, placée à la tête d’un véritable gouvernement qui comprenait un intendant, un chef des greniers, des scribes et des directeurs d’atelier. Chépéna pourrait faire édifier une chapelle dans l’enceinte de Karnak où, après sa mort, un culte lui serait rendu.

L’aube se levait.

Au terme d’une nuit de rituel, Chépéna n’éprouvait aucune fatigue. Pourtant, en quelques heures, elle avait perdu sa jeunesse et sa terre natale. Désormais, elle ne sortirait plus de l’enceinte de Karnak, sauf pour se rendre sur la rive ouest, au temple de Medinet Habou, où elle se ferait enterrer à côté d’autres Divines Adoratrices, près du tertre où dormaient les dieux primordiaux.

Alors que Chépéna contemplait le lac sacré, la reine Abilée vint vers elle, nimbée des premières lueurs du jour.

— Mère…

— Voici ton premier jour de règne sur ce domaine sacré, Chépéna. En célébrant chaque jour l'invisible présence d'Amon, tu maintiendras le lien de l'Égypte avec l'au-delà. Je suis si heureuse pour toi et si malheureuse de savoir que tu ne rentreras plus jamais à Napata ! Pardon de t'encombrer avec mes sentiments… Tu as besoin de force, et je te donne ma confiance.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Je me montrerai digne de la tâche que m'attribue mon père, même si ce destin est plus grand que moi.

— Ton père, toi et moi ne nous appartenons plus. Depuis l'invasion de Tefnakt, l'âme de l'Égypte nous dicte notre conduite et nous devons la servir avec ferveur pour que les générations futures connaissent le bonheur que nous avons connu.

— La reine d'Égypte accepte-t-elle d'assister la Divine Adoratrice pour célébrer les rites de l'aube ?

D'un pas égal, la mère et la fille se dirigèrent vers le sanctuaire du temple d'Amon.

Thèbes était en effervescence.

La présence du pharaon noir rajeunissait la vieille cité et lui redonnait un espoir qu'elle croyait perdu. Soudain, elle se prenait à rêver d'une Égypte réunifiée, placée sous la gouverne d'un monarque qui marcherait dans les pas de ses aïeux et rétablirait, même dans le Nord, la loi de Maât. Mais qui pouvait se cacher que cet improbable avenir passait par une guerre impitoyable contre Tefnakt, un conflit durable et sanglant au cours duquel des milliers d'hommes mourraient ?

Tant que Piankhy ne lancerait pas la grande offensive, il serait encore temps d'organiser des banquets et de s'amuser comme si demain devait être un jour heureux ; aussi chaque notable de Thèbes invita-t-il le pharaon à sa table avec l'espoir de passer une soirée inoubliable. Mais le roi déclina toutes les propositions, et les nobles comprirent qu'il ne quitterait pas la caserne où il inspectait les troupes stationnées à Thèbes depuis le début de son règne.

Et la ville sombra peu à peu dans la tristesse, attendant que le pharaon noir donnât le signal du départ. Cette fois, pour écraser Tefnakt, il ne se contenterait pas d'envoyer un corps expéditionnaire en Moyenne-Égypte, mais engagerait la totalité de ses troupes.

Quand Piankhy convoqua l'ensemble des personnalités thébaines dans la

grande cour à ciel ouvert du temple de Karnak, aucune ne douta qu'il allait annoncer la date de l'offensive générale. Depuis plusieurs jours, les Nubiens étaient soumis à un entraînement intensif et n'avaient plus de permissions.

Ceux qui ne connaissaient pas le pharaon furent étonnés par sa puissance et son magnétisme. Devant un guerrier de cette stature, l'armée nordiste n'aurait d'autre choix que la fuite ou la défaite. Et le rêve de victoire resurgit avec vigueur. Et si ce Nubien venu des profondeurs du Grand Sud avait le courage d'aller jusqu'au terme de sa quête ?

— Je vous ai réunis pour vous annoncer une importante nouvelle.

Chacun suspendit son souffle. C'était le destin du pays et de sa ville sainte qui était en jeu.

— Avant de poursuivre les combats contre Tefnakt et les Nordistes, je désire redonner aux fêtes du Nouvel An et à celle d'Opet leur grandeur passée. Est-il tâche plus essentielle que la célébration de ces moments rituels qui, depuis l'origine de notre civilisation, nous permettent de communier avec nos ancêtres ?

La stupéfaction fut totale.

Au lieu d'attaquer immédiatement Tefnakt, Piankhy songeait à faire revivre une fête traditionnelle à laquelle les Thébains eux-mêmes, en raison des circonstances, attachaient de moins en moins d'importance.

Le pharaon noir avait-il perdu la raison ?

41

La cité d'Hérakléopolis chantait les louanges de Tefnakt. Qui aurait pu douter de la victoire finale, alors que ses plans se déroulaient sans anicroche ?

À l'idée d'affronter enfin le pharaon noir et de le vaincre, Aurore était chaque jour plus enthousiaste. Elle se rendait fréquemment à la caserne pour encourager les soldats, ravis de pouvoir contempler une aussi jolie femme qui, grâce à leur détermination, serait bientôt leur reine.

Tout en savourant sa popularité croissante, Tefnakt assistait à l'entraînement des archers lorsque Yegeb lui apporta un message en provenance de Thèbes.

— Pourquoi cette triste mine, Yegeb ?

— C'est incompréhensible, seigneur… Pourtant, ce message est authentique ! Il comporte bel et bien le code du chef de notre réseau d'espionnage.

— Renonce-t-il à supprimer Piankhy ?

— Certes pas, mais le comportement du pharaon noir est aberrant ! Au lieu de préparer ses troupes au combat et de donner le signal du départ pour la Moyenne-Égypte, il n'a d'autre souci que de célébrer la vieille fête d'Opet ! Beaucoup pensent qu'il a perdu la tête et que les dieux de Thèbes l'ont envoûté au point de lui faire oublier le sens des réalités.

— Piankhy n'est pas fou, estima Tefnakt. C'est une ruse, destinée à nous faire baisser la garde. Il confiera la direction des rites à la Divine Adoratrice et lancera une attaque surprise au milieu de la fête. Redoublons de vigilance et intensifions nos préparatifs.

Stupéfait, le capitaine Lamerskény lâcha sa coupe de bière forte.

— Quoi, la fête d'Opet ?

— Pharaon a décidé de lui donner un éclat exceptionnel, déclara le capitaine Pouarma sur un ton tranquille.

— Ne joue pas la comédie, l’archer, tu es aussi étonné que moi ! Comment un pharaon peut-il songer à s’amuser alors que son pays est en proie à l’anarchie et à la guerre ?

— Cette fête n’est pas une simple réjouissance, tu le sais bien, mais un indispensable hommage aux dieux.

— Ah, les dieux ! Ce ne sont pas eux qui manieront l’épée et le javelot.

— La légende prétend que c’est Amon qui a permis à Ramsès le Grand de vaincre seul des milliers de Hittites, lors de la bataille de Kadesh. Et Piankhy est, lui aussi, le protégé d’Amon.

— J’ai passé l’âge de croire aux légendes ! Tes archers sont-ils prêts ?

— Tu veux toujours…

— Je vais faire la fête à ma manière.

Le chef du réseau d’espionnage libyen implanté à Thèbes s’interrogeait sur la stratégie à adopter. Au début, il avait cru que le discours de Piankhy n’était qu’une fable destinée à s’attirer la bienveillance du clergé local et à leurrer Tefnakt ; ensuite, il avait dû admettre que le pharaon noir avait bel et bien l’intention de célébrer la fête d’Opet avec un maximum de faste, tout en restaurant les antiques traditions peu à peu tombées dans l’oubli. Piankhy estimait que la communion avec les dieux et le respect des rituels étaient indispensables pour éclairer l’avenir du pays.

La masse des courtisans, la foule en liesse, l’exaltation populaire… autant d’excellentes conditions réunies pour frapper un coup décisif. Mais n’était-ce pas un leurre ? Approcher de Piankhy ne serait pas si facile. Sa garde personnelle veillait, et il y avait la reine, cette sculpturale Nubienne aussi attentive qu’une tigresse et capable, à elle seule, de déjouer une tentative d’attentat.

Il faudrait donc agir de manière plus subtile… Et une idée germa dans la tête de l’assassin.

Le commandant libyen qui s’était emparé du village fortifié de La Falaise-aux-grandes-victoires avait eu la chance inouïe de tomber sur un véritable trésor : dans la cave du maire, des amphores de vin rouge des oasis, datant de dix ans et plus ! Aussi un banquet était-il organisé tous les soirs avec les officiers et quelques beautés locales que la gaillardise militaire ne rebutait pas.

D’après les informations en provenance du quartier général

d’Hérakléopolis, la situation était figée et n’évoluerait pas avant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Pour sa part, le commandant était persuadé que Piankhy s’installerait à Thèbes et renoncerait à s’engager dans un combat à l’issue incertaine.

Aussi le conquérant dormait-il d’un sommeil paisible qu’un planton vint malencontreusement troubler.

— Vite, commandant, vite !

— Qu’est-ce qu’il y a ?… Il est trop tôt pour se lever.

— On nous attaque !

Le réveil fut brutal.

— Piankhy ?

— Je n’en sais rien… Les Nubiens n’ont pas l’air nombreux.

— Alors, c’est le corps expéditionnaire !

Un effroyable craquement déchira les tympans du commandant. Utilisant un bélier, les fantassins de Lamerskény venaient d’enfoncer la porte principale du village fortifié, pendant que les archers de Pouarma, grimpés sur une tour mobile, éliminaient un à un les défenseurs postés sur les remparts.

Le commandant s’équipait à la hâte de sa cuirasse lorsque le fils de Tefnakt, un jeune homme longiligne au visage ingrat, fit irruption dans sa chambre.

— Les Nubiens… Ce sont les Nubiens ! Vous prétendiez qu’ils ne nous attaqueraient pas !

— Je vais organiser votre fuite.

— Ils… ils ne vont pas s’emparer de cette place forte ?

— Si Lamerskény est à la tête de ses hommes, ce n’est plus qu’une question de minutes. Devant un pareil démon, nous n’avons aucune chance.

— Nous devons résister ! Tefnakt ne saurait admettre la lâcheté.

— Dépêche-toi, gamin, c’est ta vie qui est en jeu. Lamerskény ne fait pas de prisonniers.

En se penchant par la fenêtre, le commandant constata que la situation était désespérée. L’assaut mené par le capitaine nubien avait été si violent que la moitié de la garnison libyenne avait été massacrée en moins d’une heure. Du haut de leur tour mobile, les archers nubiens, infatigables et précis, faisaient des ravages et empêchaient les défenseurs de s’organiser.

Suivant aveuglément leur chef, les fantassins de Lamerskény déferlaient à l’intérieur de La Falaise-aux-grandes-victoires avec une furie qui glaçait

d’effroi leurs adversaires. De sa hache à double lame, le capitaine tranchait le cou des plus courageux et, de son bras d’acacia où deux flèches s’étaient enfoncées, il terrassait les lâches qui imploraient pitié.

Les archers de Pouarma prirent possession des remparts et abattirent les derniers Libyens suffisamment insensés pour résister.

Le commandant et le fils de Tefnakt auraient eu une chance de s’enfuir si leurs chevaux n’avaient pas été victimes d’un début de panique, en raison des hurlements des soldats blessés à mort. Hennissant et ruant, les quadrupèdes étaient incontrôlables.

— Suis-moi, gamin. Il va falloir courir très vite.

— Combattre… Je veux combattre !

Le regard perdu, le fils de Tefnakt n’entendait plus que le râle des mourants et le sifflement des flèches. Le commandant le tira par le bras, mais la hache de Lamerskény s’enfonça dans son épaule et le contraignit à lâcher prise.

— Ne… le tuez pas… C’est le fils de Tefnakt !

Croyant Lamerskény en difficulté, Pouarma décocha un trait précis et puissant. Le jeune homme, la gorge traversée, s’effondra sur le cadavre du commandant.

Le fils de Tefnakt fut le dernier mort du bref et violent assaut de La Falaise-aux-grandes-victoires.

— La fête commence bien, déclara Lamerskény, à peine essoufflé.

42

En remettant à Piankhy le rapport rédigé par le capitaine Pouarma, Tête-froide espérait que le pharaon serait satisfait du comportement de son corps expéditionnaire. Aussi la réaction du souverain l'étonna-t-elle.

— Je leur avais ordonné d'anéantir les troupes de Tefnakt le révolté et de se saisir de cet être nuisible… Au lieu de cela, ils se contentent de reprendre une petite place forte et croient qu'ils ont accompli un grand exploit !

— Majesté… Le fils de Tefnakt a été tué !

— L'un des fils de Tefnakt, rectifia Piankhy, et cette mort ne convaincra pas le Libyen de renoncer au combat. Même si tous ses enfants étaient exécutés devant ses yeux, il poursuivrait son rêve de pouvoir absolu. C'est lui qu'il faut abattre, personne d'autre. Et mes officiers en sont incapables.

— Quels sont vos ordres, Majesté ?

— Que Pouarma et Lamerskény tiennent leur position et qu'ils attendent. L'heure est venue de vivre les fêtes sacrées et de célébrer les dieux.

Le prêtre-lecteur en chef, chargé de vérifier le bon déroulement des rituels, n'en croyait pas ses yeux. Grâce au travail acharné de la nouvelle Divine Adoratrice, assistée de manière efficace par Marjolaine, il avait été possible d'exhumer un très ancien texte de la cérémonie du Nouvel An, qui se déroulait au cœur de l'été, et de le mettre en pratique. Le pharaon noir avait offert d'inestimables trésors, dont des vases en bronze décorés de chevaux et de bouquets de papyrus, et des chefs-d'œuvre plus extraordinaires encore, des calices de verre coloré en bleu, au pied conique, ornés d'une figure d'Osiris et d'un texte d'invitation au banquet de l'au-delà : « Bois et tu vivras ».

Le pharaon et la Divine Adoratrice avaient repoussé les démons, les miasmes, les maladies et autres messagers de mort envoyés par la lionne Sekhmet pendant les cinq derniers jours de l'année finissante, la période la

plus redoutable pour l'avenir du pays. Ils l'avaient magiquement convaincue de transformer sa fureur en énergie positive en déposant des offrandes devant les deux séries de trois cent soixante-cinq statues de Sekhmet disposées à l'intérieur de l'enceinte de la déesse Mout.

Cette tâche menée à bien, les dignitaires rassemblés à Karnak dans une grande cour à ciel ouvert, sous un chaud soleil, avaient présenté au pharaon les cadeaux du Nouvel An, des colliers, des coffres à linge, des fauteuils, une chaise à porteurs, des vases dont le couvercle avait la forme d'une tête de bélier, des arcs, des flèches et des carquois et même des statues de divinités qui résideraient désormais dans le temple. Les sculpteurs avaient créé un bas-relief montrant Thot en train d'inscrire le nom de Piankhy sur « la tige des millions d'années ».

La reine Abilée éprouvait un intense sentiment de fierté. En ces heures joyeuses, elle prenait conscience de la plus haute mission de Pharaon : faire vivre les Deux Terres à l'image du ciel et transformer le quotidien en une fête de l'esprit.

Par son flux fertilisateur, la crue du Nil saluait la venue de Piankhy. Dans chaque village, on dressait des tables garnies avec abondance grâce à la générosité du roi, et l'on célébrait son prestige au cours d'agapes bien arrosées.

Dans des vases en or, en argent et en cuivre, le monarque et son épouse recueillirent l'eau de la nouvelle année, alors que le soleil faisait briller les flots et transformait le pays en lumière.

Face au peuple, Piankhy but le liquide contenu dans un vase d'or et d'argent, à savoir un mélange de vin, de bière et d'ivraie, puis prononça l'antique formule : « Voici pour toi, Dieu caché, la prairie mystérieuse, pourvue de toutes les vertus ! Sur elle poussent les cheveux de la terre, le blé et l'orge qui donnent la vie, bien qu'ils soient entourés par l'ivraie. »

Un instant, Abilée fut angoissée. Et si une main assassine avait empoisonné la mixture ? Mais elle se rassura aussitôt : c'était leur propre fille, la Divine Adoratrice, qui avait dosé elle-même le breuvage. À Thèbes, Piankhy ne courait aucun danger puisqu'il était placé sous la protection du dieu Amon.

Et ce fut l'heure des rites secrets, à l'intérieur du temple où n'étaient admis que les initiés aux mystères d'Amon et d'Osiris qui formèrent une procession d'une soixantaine de prêtres et de prêtresses, portant chacun l'un des objets utilisés lors de la célébration du culte quotidien, qui un encensoir,

qui un vase de purification, qui un sceptre de consécration. L’énergie des symboles étant épuisée, il revenait au couple royal de les régénérer en les présentant au puissant soleil de l’an nouveau, sur le toit du temple.

En plein midi, la lumière divine accomplit son œuvre.

Un peu avant l’aube, dans le naos du temple, Piankhy ouvrit la bouche et les yeux de la statue du dieu Amon, la vêtit d’étoffes neuves, la parfuma et lui présenta le *ka* des nourritures solides et liquides. Puis le roi ouvrit la bouche de chaque statue, de chaque bas-relief et de chaque salle du temple de Karnak pour redonner force et vigueur à cet immense être vivant dans lequel circulait ainsi une énergie nouvelle dont le sanctuaire se nourrirait.

Alors que les harpistes et les flûtistes faisaient une offrande musicale à Amon, Abilée vit que Piankhy était sur le point d’être absorbé par cet univers sacré auquel il venait de redonner sa pleine intensité. En tant que reine portant un titre très ancien, « Celle qui voit Horus et Seth », à savoir les deux aspects inconciliables de la réalité, la force de construction et celle de destruction, sans cesse en lutte dans l’univers et miraculeusement harmonisées dans l’être de Pharaon, elle se devait d’intervenir.

— As-tu oublié la guerre, Majesté ?

— Thèbes est en fête, Abilée.

— Ne laisses-tu pas ta pensée errer dans ces lieux divins au point d’oublier le lendemain ?

— Pourquoi te montres-tu si cruelle, toi que j’aime tant ?

— Tel est mon devoir de reine. Cette Égypte dont tu es l’époux, comme tous les pharaons qui t’ont précédé, cette Égypte souffre et risque de mourir, alors que tu songes à demeurer ici, à Karnak, et à ne te préoccuper que du sacré. Car tel est bien ton projet, n’est-ce pas ?

Le cœur de Piankhy se serra. Abilée avait lu en lui.

Oui, il songeait à se retirer dans le domaine d’Amon, à se contenter d’y célébrer chaque jour les rites et à vivre comme un prêtre reclus, loin des exigences et des turpitudes du monde extérieur. En demeurant ici, ne serait-il pas le garant d’une paix, certes relative, mais néanmoins véritable et qu’il consoliderait par la force des hymnes et des prières ? S’il choisissait cette voie, la situation militaire se figerait pendant de longues années.

Mais Abilée tentait de briser ce rêve en contraignant Piankhy à s’accuser d’égoïsme et à se rappeler le sort cruel des Égyptiens du Nord, en proie à la tyrannie de Tefnakt.

Un pays de nouveau unifié, une terre libérée du mal qui la rongeait, un peuple enfin délivré de la guerre… Mais le pharaon noir avait-il la capacité de remporter une victoire d'une telle ampleur ? Plutôt que de se bercer d'illusions et de verser le sang, mieux valait se contenter d'embellir Thèbes et de contempler la divinité.

Sentant que son mari était en proie à un conflit déchirant, Abilée garda le silence.

De la décision que prendrait le pharaon noir dépendrait le destin d'un pays et d'un peuple.

43

Le dos calé contre un bloc de calcaire sur lequel il avait posé ses armes, le capitaine Lamerskény mangeait des oignons tout en enduisant d'huile de lin son bras d'acacia. Un temps, il avait songé à y faire autant d'entailles que d'ennemis tués, mais le nombre de ces derniers avait trop rapidement augmenté.

Pouarma s'assit à côté de son collègue.

— Alors, on attaque une autre place forte ? demanda Lamerskény.

— Piankhy est furieux, avoua le capitaine des archers.

— Ça, c'est la meilleure ! On reprend La Falaise-aux-grandes-victoires, on tue l'un des rejetons de Tefnakt, on prouve que l'adversaire ne peut pas progresser d'un pouce, et le chef est mécontent !

— Le pharaon nous ordonne de tenir nos positions.

— Que fait-on depuis des mois ? J'espère au moins que Piankhy arrive et qu'il nous montrera comment agir.

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien ? Tu as bien reçu de nouveaux ordres !

— Oui, mais ils sont muets sur ce point. Piankhy va célébrer la fête d'Opet et…

— La fête, encore la fête ! s'exclama Lamerskény, qui ramassa une pierre et la jeta au loin. Mais à quoi servons-nous, ici ? Je te parie que le roi a décidé de s'installer à Thèbes et qu'il n'ira pas plus loin.

— Tu veux dire…

— Piankhy n'a pas l'intention de déclencher une guerre totale contre Tefnakt : voilà la vérité. Et nous resterons cloués ici jusqu'à la fin de nos jours pour garder cette maudite frontière.

Aurore ne manquait aucun entraînement des archers d'élite dont la précision était parfois stupéfiante. Un jeune lieutenant venait de planter trois

flèches au cœur d’une cible, éloignée d’une centaine de mètres, un petit bouclier que plusieurs vétérans avaient manqué. L’attitude du jeune guerrier était élégante, son visage encore juvénile. Ses gestes paraissaient innés, dépourvus de tout effort.

— Remarquable, commenta Aurore, dont les yeux verts avaient brillé d’excitation.

— Intérieurement, je vous ai dédié la troisième flèche… Me pardonnerez-vous cette insolence ?

La jeune femme sourit.

— Je la considère comme une délicate attention… même s’il s’agit d’un acte de guerre.

— Pas encore, princesse ! Pour le moment, ce n’est qu’un jeu. Bientôt, je l’espère, il y aura un Nubien à la place de cette cible, puis un autre et encore un autre…

Le regard profond de l’archer troubla Aurore.

— As-tu tellement envie de te battre contre Piankhy ?

— C’est mon désir le plus cher, mais je saurai me montrer patient. Chacun sait que cette guerre sera décisive.

— Et si elle n’avait pas lieu ?

— Ce n’est pas possible… Le général Tefnakt attend son heure. Elle sera glorieuse, j’en suis certain !

La fraîcheur et l’enthousiasme du jeune homme charmèrent Aurore. Il avait son âge, croyait que le monde pouvait lui appartenir et n’avait aucun doute sur son engagement.

— Tu as raison : la victoire du général sera éclatante. Elle s’éloigna, il ne la quitta pas du regard.

La fête de la déesse Opet, qui détenait le secret de la fécondité spirituelle, était le point culminant de la saison de l’inondation. Elle n’avait pas duré moins de vingt-quatre jours et, bientôt, le Nil se retirerait, après avoir déposé sur les terres le limon fertilisateur.

Pendant cette période faste, le *ka* du pharaon avait été régénéré pour lui permettre d’exercer sa fonction avec le maximum d’énergie, une énergie qu’il communiquait à son peuple et à sa terre.

Piankhy avait convoyé la statue d’Amon qui était sortie de Karnak pour se rendre à Louxor où le mystère de la révélation divine s’était accompli. Le visible avait communié avec l’invisible au moment où le roi et la reine

d'Égypte s'étaient de nouveau unis, sous la protection d'Amon dont la grande barque de cèdre, recouverte d'or et ornée de pierres précieuses, était apparue aux regards d'une foule en liesse. Mais jamais ne serait levé le voile qui recouvrait la cabine de la barque où résidait l'effigie du dieu, et jamais sa forme véritable ne serait connue des hommes.

Le long du fleuve, comme sur les côtés de la voie reliant les temples de Karnak et de Louxor, avaient été édifiées de petites chapelles en bois qui formeraient autant d'étapes pour la procession qu'accompagnaient chanteurs, chanteuses, musiciennes et danseuses pendant que les petites gens se gavaient de victuailles distribuées avec largesse par les prêtres. Les dieux n'ordonnaient-ils pas que des lieux de rafraîchissement fussent préparés pour l'équipage qui naviguait comme pour ceux qui prenaient les chemins de terre ?

En célébrant la présence d'Amon, le père, de son épouse Mout, la mère, et de leur fils Khonsou, « le traverseur du ciel », Piankhy affirmait la toute-puissance de la trinité divine grâce à laquelle renaîtrait un nouveau soleil.

Piankhy comprenait que le secret du gouvernement de l'Égypte résidait dans la parfaite application du calendrier des fêtes, tel qu'il avait été révélé à l'origine. Il vit, en paix, la réalité d'Amon lorsqu'il porta sa statue dans le naos du temple, pendant la nuit qu'éclairait une lumière que des yeux humains ne pouvaient voir. En faisant pénétrer la divinité dans sa demeure et en la plaçant sur son trône, le pharaon privilégiait l'animateur de la création et remettait toutes choses à leur juste place.

Thèbes sortait avec peine de plusieurs semaines de réjouissances auxquelles Piankhy avait donné une ampleur inhabituelle. Quel dessein poursuivait le pharaon noir, sinon d'affirmer de manière éclatante sa domination sur le sud de l'Égypte ? Les notables étaient persuadés que le spectre de la guerre s'éloignait et que le roi abandonnerait Napata pour Thèbes avec l'intention d'embellir la cité d'Amon et de couvrir d'or ses temples.

Chacun sentait que Piankhy avait été conquis par la cité sainte où il célébrait les rites quotidiens avec ferveur. Grâce à lui, certains prêtres avaient retrouvé le chemin de la foi, et les psaumes chantés dans le temple d'Amon s'étaient déployés avec la même grandeur qu'à l'époque de Ramsès.

Quant à la Divine Adoratrice, elle remerciait le ciel de lui accorder la présence si précieuse de son père. Sans lui, Chépéna se serait sentie

abandonnée à une solitude qui l’aurait écrasée, tant sa nouvelle fonction lui apparaissait lourde et multiple. Gérer avec efficacité l’ensemble des temples de Karnak semblait hors de portée d’une jeune femme qui, jusqu’alors, s’était consacrée à l’art des parfums. Mais les conseils de la précédente Divine Adoratrice, du roi et de la reine, et l’aide de Marjolaine et d’un intendant dévoué avaient permis à Chépéna d’assumer au plus vite ses responsabilités en oubliant ses craintes. Comme la plupart des membres du clergé thébain, elle espérait que Piankhy choisirait Thèbes comme résidence définitive et que la violence serait abolie.

Lorsque la reine Abilée se réveilla, son premier regard fut pour Piankhy qui lui avait fait l’amour avec la fougue d’un jeune amant partant à la découverte d’un pays merveilleux et inexploré. Mais le roi avait quitté son lit.

Abilée sortit de la chambre du palais pour se rendre sur la terrasse d’où l’on dominait l’une des cours du temple de Karnak. Elle était persuadée qu’il se trouvait là, les yeux fixés sur le domaine sacré d’Amon.

Elle vint à ses côtés et l’enlaça d’un bras, dans le geste de protection magique que les sculpteurs incarnaient dans la pierre lorsqu’ils créaient les statues d’un couple heureux pour l’éternité.

— Pharaon a-t-il pris sa décision ?

— Aujourd’hui, nous nous rendrons au temple de Mout pour y accomplir les rites d’exécration des ennemis visibles et invisibles. Demain, je prendrai la tête de mon armée pour terrasser le malheur et rétablir l’harmonie.

44

Rageuse, Aurore déchira un délicat châle de lin que lui avait offert Tefnakt et versa des larmes de colère. Pendant quelques minutes, son passé l'avait envahie à la manière du flot impérieux du Nil en crue. La mort de son père, le viol que lui avait fait subir Nartreb, l'arrogance du général nordiste, la trahison dont certains ne manqueraient pas de l'accuser… Quitter Hérakléopolis, s'enfuir, disparaître, n'était-ce pas la meilleure solution ?

Non, elle avait rencontré son destin.

Même s'il lui fallait piétiner des souvenirs, accepter le regard poisseux de Nartreb et l'hypocrisie de Yegeb, lutter contre la lâcheté de certains princes libyens, elle n'abandonnerait pas Tefnakt et participerait de toutes ses forces à la nécessaire reconquête de l'Égypte.

Porteur d'un plateau sur lequel avaient été disposés du raisin, des grenades et des dattes, un homme pénétra dans sa chambre.

Elle le reconnut aussitôt : c'était le jeune lieutenant du corps des archers.

— Pardonnez-moi cette intrusion, princesse. J'ai pensé que vous aimeriez goûter ces fruits délicieux.

— Qui t'a laissé entrer ?

— Les gardes me connaissent… Et je voulais tant vous faire cette surprise !

Aurore se rendit compte qu'elle était presque nue. Un simple voile, descendant à mi-cuisses, ne cachait rien de ses formes épanouies.

— Pose ce plateau et va-t'en.

— Jusqu'à ce jour, le tir à l'arc était mon unique passion… M'autorisez-vous à quitter l'armée pour devenir votre serviteur ?

La voix du jeune homme tremblait. Émue, Aurore lui tourna le dos.

— Ne commets pas de folie ! Tu es un archer d'élite.

— Que m'importe, si je ne peux plus vous voir, vous parler, respirer votre parfum, vous… vous toucher.

Sa main hésitante se posa sur l'épaule de la jeune femme. Elle aurait dû s'écarter, lui ordonner de se retirer, mais sa caresse était si douce…

— Je vous aime, murmura-t-il en embrassant sa joue avec délicatesse.

Le cœur d'Aurore battit plus fort, une étrange chaleur s'empara de son corps.

— Non… pas ici…

Comme s'il n'avait pas entendu, le lieutenant caressa les cheveux d'Aurore.

Si elle le laissait continuer, elle ne pourrait plus lui opposer la moindre défense.

— Si Tefnakt nous surprend, ce sera la mort, pour toi comme pour moi.

Aurore se retourna et fit face au jeune homme dont les yeux étaient remplis de désir.

— Quand… quand vous reverrai-je ?

— Demain, au début de l'après-midi, dans la salle du palais où l'on range les étoffes. Tefnakt sera à la caserne principale pour inspecter le matériel de l'infanterie… Non, c'est une folie !

Il lui embrassa les mains.

— Je vous aime, Aurore, je vous aime comme un fou ! Et je vous jure de garder ce secret, car il est la clé de notre bonheur.

— Va-t'en… Va-t'en vite !

Il lui donna un baiser si enfiévré qu'elle eut envie de le retenir et de s'offrir à lui, mais le danger était trop grand. Dès qu'il eut disparu, la jeune femme n'eut plus qu'une hâte : jouir de ce corps amoureux et partager ses ardeurs.

Le lieutenant sortit du palais et s'engagea dans une ruelle qui menait à la caserne. C'est là que l'attendait Yegeb.

— Satisfait, lieutenant ?

— Pas une seule femelle ne me résiste, je vous l'avais dit. Aurore ne fait pas exception à la règle.

— Êtes-vous certain de l'avoir séduite ?

— Je connais les femmes, Yegeb. Elles peuvent simuler jusqu'à un certain point mais, dans le cas présent, Aurore est sincère. C'est d'ailleurs une superbe pouliche ! Et si j'avais un peu insisté, nous aurions couché ensemble dès ce soir.

— C'eût été prématuré… Il faut que Tefnakt vous surprenne et n'ait

aucun doute sur l'infidélité chronique de celle qu'il prenait pour la future reine d'Égypte.

— Elle risque gros…

— Ce n'est pas votre problème.

— Vous me garantissez bien l'impunité ?

— Je dirai toute la vérité à Tefnakt : c'est moi qui vous ai payé pour séduire cette traînée et prouver au général qu'il se trompait en lui accordant sa confiance. Vous serez considéré comme un serviteur fidèle et élevé à un grade supérieur.

— En attendant, payez-moi ce que vous me devez.

Yegeb remit au lieutenant une petite bourse de cuir contenant des pépites d'or. L'officier vérifia le contenu.

— Vous voilà un homme riche.

— C'est normal, Yegeb, je prends beaucoup de risques ! Et ce n'est que la première partie de la somme.

— Vous aurez l'autre dès que Tefnakt se sera débarrassé de cette femme menteuse et vicieuse.

— Pourquoi la haïssez-vous à ce point ?

— Faites correctement votre travail, lieutenant, et ne posez pas de questions inutiles.

Soupesant son trésor, l'officier prit le chemin de la caserne.

Bien entendu, Yegeb récupérerait son or sur le cadavre de cet imbécile qui serait exécuté pour offense au général, en compagnie de la femme adultère.

Et Tefnakt ne saurait jamais la vérité.

Alors que la nuit tombait, les astrologues de Karnak montaient lentement l'escalier qui menait au toit du temple. Chacun occupait une place précise pour observer la course des planètes, « les étoiles infatigables », et la ronde des trente-six décans, les trente-six chandelles qui brillaient au firmament. Sans cesse, les spécialistes affinaient leur connaissance des phénomènes célestes et tentaient d'y lire le message des dieux.

Avant de commencer son travail, l'astronome en chef remplit une coupe d'eau claire et la posa sur une dalle plate et lisse. D'ordinaire, la surface liquide formait un parfait miroir, symbole de Hathor, maîtresse des étoiles, et reliait l'esprit de l'observateur à celui de la déesse.

L'astronome en chef crut que ses yeux le trompaient. Un tel phénomène,

en l’absence de vent… Il y regarda de plus près et dut admettre l’affreuse réalité : l’eau s’était troublée !

Affolé, le savant descendit en courant l’escalier de pierre et se rendit au palais royal dont la porte était gardée par deux fantassins nubiens qui lui barrèrent le passage.

— Je dois parler au roi… Prévenez-le !

Piankhy accepta de recevoir l’astronome qui maîtrisait mal son émotion.

— Majesté, je viens d’être le témoin d’un grave événement : le miroir d’eau que nous utilisons sur le toit du temple s’est troublé.

— Comment interprètes-tu ce signe ?

— Comme l’annonce d’un grand malheur, Majesté ! Un phénomène aussi inexplicable est la traduction d’un désastre imminent qui touchera le cœur du royaume. C’est pourquoi je devais vous alerter sans perdre un instant.

— Quelles précautions préconises-tu ?

— Que les magiciens récitent la nuit durant des formules de conjuration pour empêcher la mort ravisseuse de s’emparer de sa proie.

— Peux-tu préciser tes craintes ?

L’astronome en chef hésita.

— Votre vie est menacée, Majesté.

45

À la seule vue du visage grave de Tefnakt, les membres de son conseil de guerre comprirent que la situation venait brusquement d'évoluer et que le général, accompagné d'Aurore, avait des informations capitales à leur communiquer.

— Piankhy va quitter Thèbes, révéla-t-il.

— Repart-il pour la Nubie ? interrogea le prince Akanosh.

— Non, il s'apprête à nous attaquer.

Tefnakt omit de préciser que le chef du réseau d'espionnage thébain n'était pas parvenu à éliminer le pharaon noir et que cet échec ne l'attristait pas. Certes, il eût été plus facile de vaincre l'armée sudiste privée de son chef, mais la confrontation n'effrayait guère le général nordiste. En abattant lui-même son adversaire, il prouverait de manière définitive sa suprématie.

— Allons-nous attendre l'assaut ou prendre les devants ? s'inquiéta le prince Peftaou.

— Il n'existe aucune raison de modifier notre stratégie : laissons Piankhy se briser les dents sur la forteresse d'Hérakléopolis. Lorsqu'il aura perdu suffisamment d'hommes, nous lancerons une série d'attaques qui s'achèveront par la destruction totale de l'ennemi.

— Accorderas-tu ton pardon aux éventuels survivants ?

— Non, répondit Tefnakt. Il faut exterminer cette racaille nubienne sans céder à la pitié. L'avenir du pays est à ce prix.

Piankhy avait puisé de l'eau dans le lac sacré du temple de Moût, en forme de croissant de lune. Conservée dans des jarres, elle servirait de protection magique à l'armée sudiste qui terminait ses préparatifs de départ. Offerte par le fleuve céleste, cette énergie venue de l'au-delà rendrait inépuisables les forces des combattants décidés à reconquérir le Nord.

Superbe dans sa longue robe rouge laissant les seins nus, la reine Abilée

ne parvenait pas à vaincre son angoisse.

— L'astronome a constaté que les astres ne t'étaient pas favorables, n'est-ce pas ?

— Le miroir s'est troublé, rappela Piankhy. Ainsi une mort est-elle annoncée. La mienne, peut-être… Mais pourquoi ne s'agirait-il pas de la fin d'une époque ?

Abilée dévisagea son époux.

— J'ai souhaité cette guerre, puis elle m'a fait horreur, je l'ai de nouveau ressentie comme une nécessité pour faire refleurir le bonheur, et je l'ai écartée de ma pensée… À présent, je suis perdue. Tout ce que je sais, c'est que j'ai peur pour toi. Si tu renonçais pour demeurer dans ce temple, je te comprendrais, quelles que soient les critiques. Tu es la vie dont je rêvais, mon amour, et tu es pourtant bien réel. Je veux te garder auprès de moi.

Piankhy serra très fort Abilée contre lui.

— Peut-être la mort est-elle au terme de l'aventure… Mais nous avons une chance de vaincre. Si je ne remplis pas ma fonction, si je ne tente pas de faire respecter la loi de Maât dans tout le pays, c'est la seconde mort et l'anéantissement qui me seront justement infligés par le tribunal de l'autre monde. Nous n'avons plus le choix, Abilée ; c'est pourquoi nous sommes libres d'agir.

Convaincue qu'elle ne parviendrait pas à modifier la décision de Piankhy, Abilée l'accompagna jusqu'au temple de la redoutable Sekhmet où seraient accomplis les indispensables rites de conjuration destinés à réduire la capacité de nuisance des ennemis. Toute la nuit, les magiciens de Karnak avaient psalmodié les formules de protection du roi, avec l'espoir que la mort ravisseuse n'avait pas inventé une ruse nouvelle pour s'approprier l'âme de Piankhy.

Comme convenu, la Divine Adoratrice célébrerait la naissance du nouveau soleil pendant que le couple royal, assisté de Marjolaine et des prêtresses de Serket, la déesse-scorpion, livrerait la première grande bataille magique contre Tefnakt et ses alliés, symbolisés par de grossières figurines en albâtre et en calcaire.

« Quelques décennies auparavant, songea Piankhy, c'étaient les Nubiens qui étaient ainsi exécrés ; mais aujourd'hui, venus des profondeurs du Grand Sud, ils lutteront et mourront pour sauver le pays porteur des valeurs essentielles de la civilisation et de la spiritualité. Étrange retour de flamme, en vérité : oubliant griefs et rancœurs légitimes, les persécutés d'hier

deviennent les libérateurs d'aujourd'hui. »

Sur les figurines, les scribes avaient écrit à l'encre rouge un court texte décrivant le caractère destructeur des rebelles et des fauteurs de troubles, les ennemis de Maât, agenouillés ou couchés à plat ventre, les mains liées derrière le dos.

Marjolaine s'adressa à Piankhy.

— Pharaon de Haute et de Basse-Égypte, puissent les dieux te protéger contre ceux qui prononcent de mauvaises paroles et accomplissent des gestes pernicieux ! Que ton pouvoir soit plus fort que le leur, qu'ils soient terrifiés par ta puissance, qu'ils soient piétinés par tes sandales ! Que ceux qui tentent d'entraver le voyage du soleil soient à jamais privés de lumière, que leurs lèvres soient scellées et leurs bras coupés.

Une prêtresse ferma la bouche des figurines avec le sceau de Piankhy et leur brisa les membres. Puis Marjolaine les jeta dans un brasier d'où semblèrent provenir des gémissements qui impressionnèrent les participants à la cérémonie.

Même la mangouste devint nerveuse et se réfugia aux pieds de son maître. La reine Abilée sentit que cette antique magie d'État n'était pas une illusion mais déclenchait réellement des ondes de force qui s'attaqueraient, en même temps qu'à Pharaon, aux adversaires de Maât. Et elle comprit pourquoi, depuis la première dynastie, aucun roi d'Égypte n'avait dérogé à ses obligations rituelles avant de partir pour la guerre.

Alors que le feu crépitait, Marjolaine présenta à Piankhy un superbe vase en albâtre inscrit à son nom.

— Majesté, avant que ce vase soit déposé dans le trésor du temple pour y commémorer votre renom, veuillez boire cette bière qu'a créée le dieu Râ pour faire rayonner votre vaillance dans toutes les provinces du royaume.

À l'instant où le pharaon tendait les bras pour recevoir le vase, la mangouste grimpa le long de son corps, s'immobilisa un court instant et bondit sur le poignet de Marjolaine, qu'elle mordit au sang.

Poussant un cri de douleur, l'assistante de la Divine Adoratrice lâcha le récipient qui tomba sur le dallage. En sortit un liquide jaunâtre qui provoqua la fureur de la mangouste. Les poils hérissés, les moustaches en bataille, elle tourna autour comme s'il s'agissait d'un reptile.

— Tuez cette bête, elle est devenu folle ! exigea Marjolaine.

En observant le comportement de l'animal, la reine Abilée comprit aussitôt.

— Toi, Marjolaine, tu as tenté d'empoisonner le roi avec du venin de serpent que t'a procuré ta complice, l'une des prêtresses de Serket ! Tu es une créature de Tefnakt, n'est-ce pas ?

Tenant de la main gauche son poignet ensanglanté, incapable de soutenir le regard accusateur de la reine, Marjolaine recula.

Elle s'apprêtait à nier, lorsque deux prêtresses de Serket, affolées, tentèrent en vain de prendre la fuite. Les soldats de Piankhy les arrêtèrent avec rudesse.

— Pourquoi as-tu agi ainsi, toi qui avais fidèlement servi ma sœur, la Divine Adoratrice défunte ? interrogea le roi, d'une voix si sévère qu'elle fit trembler Marjolaine.

— La nouvelle Divine Adoratrice est nubienne, comme la précédente… Cela ne vous suffit-il pas de gouverner Thèbes par son intermédiaire ? La cause de Tefnakt est juste ! Sa victoire nous redonnera l'unité perdue.

La jeune femme s'agenouilla et lapa le liquide mortel.

— J'ai échoué, mais le Nord vaincra !

Les yeux de Marjolaine devinrent fixes, ses membres se raidirent, elle vomit de la bile et s'affala, les mains crispées sur sa gorge.

Avec sa mort et l'arrestation de ses complices disparaissait le réseau de renseignements de Tefnakt à Thèbes.

46

Dans les rangs libyens, l’enthousiasme se mêlait à la crainte. D’un côté, on rêvait d’en découdre ; de l’autre, on redoutait la férocité du pharaon noir. Mais Tefnakt savait donner confiance et entretenir en permanence une flamme parfois vacillante ; en obligeant ses hommes à s’entraîner la journée durant, il leur évitait de se perdre dans des rêveries plus ou moins angoissantes.

C’était une certitude : Piankhy ne parviendrait pas à s’emparer d’Hérakléopolis. Restait à savoir comment il réagirait : soit il s’acharnerait en perdant des milliers d’hommes, soit il battrait en retraite. À Tefnakt de trouver le bon moment pour lancer une puissante offensive qui briserait les reins des Nubiens.

L’inspection de l’arsenal rassura le général. Les armes étaient nombreuses et en bon état, les réserves de nourriture permettaient de soutenir un long siège, d’autant plus que les provinces du Nord envoyaient des convois sans difficulté.

— Seigneur…

— Qu’y a-t-il, Yegeb ?

— J’ai deux pénibles nouvelles à vous apprendre. Mais peut-être le moment est-il mal choisi.

— Parle, ordonna Tefnakt.

— Marjolaine est morte, les membres de son réseau ont été emprisonnés. Nous n’avons plus personne pour nous renseigner sur les décisions de Piankhy.

— Ce n’est pas si grave, puisque nous n’avons plus besoin de ce genre d’information. Nous connaissons les forces du pharaon noir et nous ne modifierons plus notre stratégie. L’autre mauvaise nouvelle ?

Yegeb prit un air contrit.

— C’est délicat, seigneur, tellement délicat…

— Ne me fais pas languir.
— Il s'agit d'Aurore…
— Quelqu'un a-t-il tenté de lui nuire ?
— En vérité, seigneur, c'est plutôt elle qui risque de vous nuire gravement.
— Mesure tes paroles, Yegeb !
— Seigneur, je vous implore de m'écouter ! C'est par hasard que nos services de sécurité ont cru surprendre une… une liaison d'Aurore avec un lieutenant des archers.
Les yeux noirs de Tefnakt s'assombrirent.
— Possèdes-tu des preuves de ce que tu avances ?
— Malheureusement, oui. Si vous acceptez de me suivre…

Aurore trouvait toujours aussi séduisant l'archer qui allait devenir son amant. Dans la salle des étoffes où flottaient de délicieux parfums et une agréable odeur de linge propre, le jeune homme s'avançait vers elle, éperdu de désir.
— Tu es venue… C'est un rêve, un rêve si merveilleux !
Elle sourit.
— Non, je ne suis pas un rêve.
Il ferma les yeux.
— Laisse-moi t'imaginer, puis te contempler telle que tu es… Tu seras ma plus belle conquête !
— Ont-elles été si nombreuses ?
— Devant toi, aucune femme n'existe !
Il fit lentement glisser la bretelle gauche de sa robe puis, plus lentement encore, la bretelle droite, découvrant le buste splendide d'Aurore.
Frémissante, elle baissa les yeux pendant qu'il embrassait le bout de ses seins. Enivrée, elle planta son regard dans le sien.
Ce qu'elle y découvrit l'épouvanta.
Il y avait le même mépris, la même morgue, la même brutalité que dans celui de son violeur, Nartreb. Le lieutenant ne l'aimait pas, il voulait seulement la posséder de la manière la plus bestiale.
Soudain, elle comprit.
— Tourne-toi, lui dit-elle, je vais ôter ma robe.
— Je ne te croyais pas si pudique.
— Je t'en prie…

Amusé, il obéit.

Aurore s’empara d’une lanière de cuir qui liait des étoffes et, avec cette arme improvisée, étrangla l’archer.

Le jeune homme se débattit, mais la poigne d’Aurore fut implacable. Et sa force s’amplifia encore lorsqu’elle aperçut Tefnakt qui, bras croisés, observait la scène.

Le larynx broyé, l’archer cessa de résister et mourut suffoqué.

— Cet homme m’a menacée, il m’a entraînée ici et il a tenté de me violer. En m’humiliant, c’est toi qu’il voulait atteindre, car ce traître m’a avoué qu’il était à la solde de Piankhy.

Aurore cracha sur le cadavre avant de s’effondrer, en pleurs, dans les bras de Tefnakt.

La tête enveloppée dans un linge humide, le torse couvert d’un onguent qui décontractait ses muscles tendus, Yegeb souffrait d’une crise de foie qui lui faisait produire une bile douloureuse.

— Cette peste d’Aurore m’a obligé à lui présenter des excuses, et le général m’a ordonné de mieux vérifier mes informations avant de salir la réputation de la future reine d’Égypte ! J’ai même craint de tomber en disgrâce…

Nartreb haussa les épaules et continua à masser ses orteils douloureux.

— Tefnakt ne peut pas se passer de nous, puisqu’il nous confie le sale travail… Mais comment cette fille a-t-elle réussi à retourner la situation en sa faveur ?

— Aurore est une tueuse.

— Aurais-tu peur d’elle ?

— Je n’ai pas l’habitude d’échouer… À présent, Aurore nous hait.

— Quoi de neuf ? Si elle croit que Tefnakt tiendra vraiment compte de ses avis, elle se trompe lourdement. La seule maîtresse du général, c’est son ambition. Et nous sommes à ses côtés pour la satisfaire. Le grand affrontement approche, Yegeb, et nous allons en tirer un maximum de bénéfices !

Otokou avait perdu au moins deux kilos, et les mets n’avaient plus la même saveur. Consciencieux, l’obèse gérait la capitale de la Nubie avec une attention de tous les instants. Notables et fonctionnaires regrettaient Piankhy qui, en dépit de sa sévérité, se montrait moins exigeant qu’Otokou.

Ce n’étaient pas les nouvelles en provenance de Thèbes qui redonneraient à l’obèse son appétit d’antan. Et ce n’était pas la visite du vieux Kapa qui le rendrait plus optimiste.

Otokou reposa le plat d’albâtre sur lequel le guettait une cuisse d’oie rôtie.

— Si tu as des reproches à m’adresser, Kapa, le moment est mal choisi ! Je croule sous le travail.

— Pourquoi le maire de Napata est-il si nerveux ? Ton administration et moi-même pouvons être fiers de toi. Je venais simplement te féliciter.

Otokou n’en crut pas ses oreilles. Ne s’agissait-il pas d’une provocation ? Pourtant, le vieillard avait perdu son ironie habituelle. Non, il ne se moquait pas du nouvel édile et, de plus, il était aussi triste que lui.

— Toi aussi, Kapa, tu penses que Piankhy ne reviendra pas.

— Pourquoi nous leurrer ? Ou bien il perdra la guerre et sera tué, ou bien il régnera à Thèbes d’où il ne repartira plus.

— Plus jamais…

— Eh oui, Otokou, te voilà maire de Napata jusqu’à la fin de tes jours ! En te confiant cette tâche, Piankhy a eu la main heureuse.

— Y aura-t-il encore un bonheur pour cette cité ? Sans le pharaon noir, elle n’est plus qu’une bourgade perdue dans une oasis.

— Fais comme moi, Otokou ; vieillis, et tu accepteras l’inacceptable.

47

À la proue du navire amiral, en forme de serpent à tête de bélier recouverte d'or et rappelant le pilier de la Montagne pure, le pharaon et sa grande épouse royale regardaient vers le nord, vers la Moyenne-Égypte et la province du Lièvre qu'ils atteindraient en une dizaine de jours.

Le roi était coiffé de la couronne blanche, symbole de la Haute-Égypte, emboîtée dans la couronne rouge, symbole de la Basse-Égypte ; y étaient fixés deux cobras femelles, les uræus, dont la fureur disperserait les adversaires du monarque, vêtu d'un corselet de plumes à bretelles nouées sur les épaules et d'un pagne de lin. À ses poignets, des bracelets d'or et de pâte de verre ; sur la charnière, une représentation de Nout, la déesse du ciel. Sous son collier d'or, formé d'uræus miniatures, une amulette en faïence bleu-vert d'une dizaine de centimètres de haut représentait une tête de bélier surmontée du disque solaire. Ainsi étaient évoqués le secret du divin et sa révélation lumineuse.

Aux côtés de son époux dont elle enlaçait le bras gauche avec dignité, la reine Abilée portait une longue robe rouge serrée à la taille par une ceinture blanche à longs pans. À ses oreilles, des boucles d'or en forme de clé de vie, rappelant que le nom hiéroglyphique des oreilles était « les vivantes » ; ornant son cou, une collerette de perles de verre, de faïence et de cornaline entre lesquelles avaient été disposés de petits scarabées incarnant l'idée de la mutation et des piliers celle de la stabilité. Quant à son pendentif, il s'agissait d'un lotus encadré de deux yeux de faucon contenant toutes les mesures de l'univers.

— Amon vient dans le vent, dit Piankhy, mais l'œil ne le voit pas. La nuit est emplie de sa présence, le jour le glorifie. Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et c'est lui qui le met en œuvre.

— Toi, la grande âme de l'Égypte, pria la reine Abilée, donne le souffle à tous ceux qui vont combattre pour que les Deux Terres soient réunies.

D'un étui en argent doré, Piankhy sortit une dague. Sur l'attache de la lame, un lion dévorait un Nubien ! Mais l'arme datait de la glorieuse XVIIIe dynastie et elle avait été pieusement conservée dans le temple d'Amon de Napata.

Et le soleil fit scintiller la lame longue et épaisse, donnant le signal du départ.

Les orges dorés, les hérons survolant les fourrés de papyrus, les faucons se laissant dériver dans le vent, la douceur des rives… La beauté du paysage incitait à la rêverie, mais aucun des soldats nubiens n'avait le cœur à s'y adonner. Chacun avait en tête le terrible affrontement qui approchait, chacun songeait à une épouse, à une mère, à un père, à un enfant qu'il ne reverrait peut-être plus.

Avant le débarquement, Piankhy parla longuement à son cheval dont les yeux pétillants d'intelligence s'étaient teintés d'inquiétude. Il ne lui dissimula pas la vérité et le prévint qu'il allait affronter de redoutables dangers. Vaillant se calma et redressa la tête avec fierté. Lui aussi était prêt à combattre.

Sur la rive, à la frontière sud de la province du Lièvre, les capitaines Lamerskény et Pouarma étaient à la fois émus et inquiets. Émus de voir apparaître le pharaon noir qui avait lui-même harnaché son cheval, inquiets de devoir subir ses reproches.

— Tefnakt est-il toujours un homme libre ? demanda-t-il, visiblement courroucé.

— Oui, Majesté, répondit Pouarma.

— Ne vous avais-je pas donné une mission et ordonné de mettre fin à cette révolte ? Je vous accordais ma confiance parce que j'étais certain que vous disperseriez ces Nordistes ! Mais, aujourd'hui, les cités d'Hermopolis et d'Hérakléopolis sont occupées par l'ennemi et le renom de Pharaon est bafoué à cause de votre insuffisance !

Pouarma baissa la tête, Lamerskény protesta.

— Nous n'avons pas ménagé nos efforts, Majesté, mais Tefnakt n'est pas un petit chef de clan à la tête d'une bande de rebelles inorganisés. C'est une véritable armée que nous avons en face de nous.

— Crois-tu que je n'en sois pas conscient ?

— Le siège d'Hérakléopolis sera long et difficile, estima le capitaine d'infanterie. Nous perdrons beaucoup d'hommes, mais j'espère découvrir le moyen de briser cette cité rebelle. Lorsque nous en serons maîtres, Tefnakt

sera contraint de se rendre.

— De lourdes pertes en perspective…

— Hélas ! Majesté, les murailles d'Hérakléopolis sont épaisses et les archers libyens habiles.

— Envoie immédiatement des éclaireurs. Surtout, qu'ils se montrent bien pour que les guetteurs remarquent leur présence.

Lamerskény fut étonné.

— Mais, Majesté, il vaudrait mieux que…

— Le lendemain, qu'une petite troupe bruyante s'installe à bonne distance de la ville.

— Une petite troupe… Pour nous emparer d'Hérakléopolis, il faut engager toutes nos forces !

— Que les fantassins dressent beaucoup de tentes tout en établissant un vaste campement, comme si la totalité de mon armée se préparait à attaquer.

— Nous… nous n'attaquons pas ?

— Bien sûr que si, capitaine Lamerskény. Mais pas à l'endroit où l'ennemi nous attend.

Nerveux, irritable, Nartreb arpentait les remparts d'Hérakléopolis lorsqu'un guetteur aperçut deux éclaireurs nubiens qui se dissimulaient maladroitement derrière un bosquet d'épineux. Il avertit aussitôt le conseiller de Tefnakt.

— Il y en a deux autres, là-bas… Et encore deux, à la lisière des champs.

Nartreb descendit des remparts et courut jusqu'à la caserne principale où Tefnakt et Aurore haranguaient les soldats.

— Les voilà ! annonça le Sémite. De nombreux éclaireurs… Autrement dit, l'armée de Piankhy sera ici dès demain ou dans les prochains jours.

Aurore sourit, Tefnakt brida sa joie.

— Ce soir, déclara le général, de la viande et du vin pour tous, officiers comme simples soldats ! Piankhy est tombé dans notre piège. La vanité du pharaon noir le fera s'élancer contre cette forteresse imprenable. Nous massacrerons des milliers de Nubiens, et le Nord sera vainqueur !

Après avoir été acclamé par ses hommes, Tefnakt se retira dans ses appartements avec Aurore. L'un et l'autre étaient au comble de l'excitation, la jeune femme frissonnait malgré la chaleur.

— Ton rêve va se réaliser, Tefnakt, ce rêve qui est devenu le mien…

Aurore dévêtit le général, dénoua les bretelles de sa propre robe et fit

passionnément l'amour à l'homme qui allait vaincre Piankhy et imposer sa loi à l'Égypte réunifiée.

Yegeb mettait la dernière main au projet de gouvernement souhaité par Tefnakt : couronnement du pharaon à Thèbes et à Memphis, élimination de la totalité des Nubiens, y compris les civils, destruction de Napata, reprise en main des mines d'or, développement de l'armée et de la police, établissement d'un état civil rigoureux qui permettrait de bien encadrer la population, suppression des libertés individuelles et du droit de propriété, abolition des privilèges accordés à de trop nombreux temples dont la plupart seraient transformés en casernes, interdiction de sortir d'Égypte sauf pour les militaires dûment mandatés par Tefnakt, augmentation des impôts et des taxes pour faciliter l'existence des fonctionnaires entièrement dévoués au roi, accroissement de la production des armes défensives et offensives, construction de forteresses et de prisons, condamnation immédiate de tout contestataire.

En relisant ce programme, Yegeb, futur ministre de l'Économie, et Nartreb, futur chef de la sécurité d'État, furent satisfaits de leur travail.

Un dernier détail, cependant, troublait encore Yegeb : il faudrait mettre au pas certains chefs de clan libyens qui tenaient trop à leur indépendance et croyaient naïvement que Tefnakt avait l'intention de la respecter. La plupart des cas seraient résolus soit par l'autorité du nouveau maître de l'Égypte, soit par la distribution de cadeaux susceptibles de clore la bouche des récalcitrants.

Restait le prince Akanosh, ni corrompu ni corruptible, et suffisamment têtu pour protester ouvertement contre la nouvelle politique. Avant d'envisager son décès subit qui provoquerait de désagréables remous au moment où Tefnakt installerait son pouvoir, il était peut-être possible de déceler une faille dans son entourage et de le discréditer définitivement.

48

Nemrod, prince d'Hermopolis, était d'excellente humeur. Comme il avait eu raison de trahir Piankhy et de miser sur Tefnakt ! Conformément aux prévisions du général nordiste, le pharaon noir allait se briser les dents sur la place forte d'Hérakléopolis et il comprendrait trop tard qu'il avait affaibli son armée au point de lui ôter toute possibilité de vaincre.

Plus séduisant que jamais, les cheveux parfumés, manucuré avec un soin extrême, Nemrod était si content de lui qu'il s'était souvenu de l'existence de son épouse Nézéta, oubliée depuis longtemps au profit d'une kyrielle de maîtresses plus ou moins habiles aux jeux de l'amour.

La cinquantaine passée, Nézéta ne manquait ni d'allure ni de charme, mais elle ne pouvait rivaliser avec de jolies intrigantes de vingt ans qui, à tort, espéraient conquérir le maître d'Hermopolis. Sobrement vêtue, coiffée d'une perruque à l'ancienne, Nézéta ne manifestait aucun signe de révolte.

— Pourquoi m'as-tu mandée, Nemrod ?

— Tefnakt sera bientôt couronné Pharaon et il m'offrira une place de choix dans son gouvernement. Pour ne pas choquer les courtisans, je devrai me montrer avec, à mon bras, une épouse soumise et discrète. Acceptes-tu de remplir ce rôle ?

— Et si je refuse ?

— Je te répudierai sous un prétexte quelconque, mais légal, et une autre prendra ta place. Bien entendu, tu perdras tous tes privilèges et tu devras vivre de manière beaucoup plus chiche.

— Quelles seront mes obligations ?

— Simplement paraître à mes côtés, faire semblant d'être heureuse et ne parler que de banalités. Il existe des emplois plus désagréables, Nézéta. Avec toi, au moins, je n'aurai ni drame ni reproche. Pour exercer nos futures responsabilités, j'ai besoin de calme. Ai-je ton accord ?

— Tu l'as.

— Parfait !

Tout souriait à Nemrod. Grâce à l’intuition qui l’avait entraîné dans le camp de Tefnakt, sa ville deviendrait l’une des plus riches d’Égypte et lui l’un des personnages les plus en vue de la cour du nouveau pharaon.

Alors que le prince, déjà émoustillé, se dirigeait vers la chambre de sa dernière maîtresse, une joueuse de luth syrienne aux doigts d’une agilité incomparable, le chef de sa garde lui barra le passage.

— Prince Nemrod…

— Plus tard, je suis pressé.

— Prince Nemrod, nous sommes assiégés !

— Assiégés… Mais par qui ?

— Des Nubiens… Des milliers de Nubiens !

— Tu divagues, l’armée de Piankhy marche sur Hérakléopolis !

— Non, prince Nemrod ! Le pharaon noir est bien ici, avec ses soldats !

Au risque de perdre le souffle, Nemrod grimpa jusqu’au sommet de la plus haute tour des fortifications.

Et ce qu’il vit l’épouvanta.

Chevauchant un magnifique destrier bai à la crinière fauve, le pharaon noir avançait à la tête de ses troupes.

La peau très noire, les joues scarifiées, de petits anneaux d’or aux oreilles, la partie antérieure du crâne rasée, les cheveux courts et frisés, vêtus de pagnes courts maintenus par une ceinture rouge, les guerriers du Grand Sud semblaient invulnérables. Eux que les Nordistes traitaient de « porteurs de tresses » et de « visages brûlés » progressaient sans hâte vers Hermopolis. Les officiers étaient identifiables à leur robe blanche, à leur collier de perles multicolores à leur perruque rouge.

— Ils sont nombreux, prince, si nombreux ! gémit le chef de la garde.

Pétrifié, Nemrod tenta de garder contenance.

— Nos fortifications sont solides.

— On dit que les Nubiens arrachent les entrailles de leurs victimes pour les donner aux crocodiles, on dit que leurs assauts s’accompagnent d’une pluie de sang, on dit que…

— Ça suffit ! Que chacun soit à son poste et défende cette ville comme son bien le plus cher. Nous repousserons les Sudistes.

Ainsi, Piankhy avait laissé croire qu’il fondrait sur Hérakléopolis comme un rapace pour mieux concentrer ses efforts sur Hermopolis, la cité du dieu Thot. C’était lui dont le pharaon noir voulait s’assurer les faveurs.

S'inscrivant dans la tradition, comment Piankhy aurait-il pu progresser sans l'aide du maître de la connaissance ? Ni Tefnakt ni Nemrod n'avaient décelé cet aspect de la personnalité du Nubien. En le rabaissant au rang d'un simple conquérant, ils avaient omis la dimension sacrée de sa fonction.

Mais l'heure n'était pas aux regrets. Nemrod devait sauver sa ville et il la sauverait : ses fortifications n'étaient-elles pas aussi dissuasives que celles d'Hérakléopolis ?

Plus mal fagoté que les fantassins placés sous ses ordres, le capitaine Lamerskény avait omis de se raser. Seule coquetterie : une bande de lin grossier cachait son bras d'acacia.

Depuis de longues minutes, l'officier fixait avec attention une partie précise des remparts.

— À ton avis, devons-nous concentrer notre attaque sur ce point ? demanda Piankhy.

— Au contraire, Majesté. C'est la partie des fortifications qui a été volontairement détruite par Nemrod pour attirer le corps expéditionnaire dans un traquenard. Je suis persuadé que le prince d'Hermopolis, constatant l'échec de sa ruse, a fait consolider ce mur-là avec un soin tout particulier.

— Quelle stratégie préconises-tu ?

— Si je m'écoutais, je foncerais droit devant… Mais il ne s'agit pas d'une petite place forte comme La Falaise-aux-grandes-victoires ! Regardez la hauteur des murailles et leur épaisseur ! Se lancer tête baissée contre Hermopolis se traduirait par un désastre. Nous perdrions beaucoup d'hommes sans être certains de prendre pied sur les remparts. Franchement, Majesté, je suis prêt à combattre, mais pourquoi mourir au terme d'une charge aussi héroïque que stupide ?

— Aucune autre solution ?

Dépité, Lamerskény hocha la tête négativement. Pouarma eût aimé lui damer le pion et briller auprès du souverain, mais lui aussi était à court d'idées. En dépit de leur nombre, les Nubiens n'avaient aucune chance de s'emparer d'Hermopolis. Sans doute lui porteraient-ils des coups sévères, mais à quel prix ?

— Faites dresser les tentes, ordonna Piankhy.

Lamerskény veilla lui-même sur le travail des hommes du génie : ils mouillèrent le sol pour y coller la poussière, tracèrent des allées et installèrent des tentes de tailles diverses, depuis la vaste demeure réservée au couple

royal jusqu'aux petits abris des officiers de rang inférieur. On donna à manger aux chevaux, aux ânes et aux bœufs, on remonta les chars transportés en pièces détachées sur les bateaux de charge, les médecins s'occupèrent des malades, et l'on joua aux dés avec force discussions pour oublier les combats sanglants du lendemain.

La reine Abilée ne demeura pas inactive. Dans la tente royale, elle disposa des coupes de faïence, des fioles de verre contenant des parfums, des vases au couvercle en forme de tête de bélier et de petits éventails lotiformes, sans oublier les coffrets de toilette contenant pots à fard et à onguent. Un ballet de servantes apporta les indispensables coffres à linge et de la vaisselle d'or et d'albâtre.

Quand Piankhy pénétra dans son domaine privé, il fut ébloui.

— Tu as recréé notre palais de Napata, Abilée !

— Seulement quelques pièces, et de manière bien imparfaite. Cette campagne militaire contre l'injustice n'implique pas que nous sombrions dans la barbarie. Mais… tu sembles si préoccupé !

Les douces mains d'Abilée se posèrent sur les joues de Piankhy.

— Comment pourrais-je t'aider ?

— Hermopolis semble imprenable. Même Lamerskény est prêt à renoncer.

— Mais pas toi !

— Des assauts répétés ne donneraient d'autres résultats que de lourdes pertes. Pour nous emparer d'Hermopolis, il faut trouver une autre solution.

— Quand un obstacle infranchissable se dresse, ne convient-il pas soit de le contourner, soit de supprimer la nature même de cet obstacle ?

— Faire en sorte que des remparts ne soient plus des remparts… Oui, tu as raison !

49

Les menuisiers nubiens avaient travaillé jour et nuit pour assembler des catapultes géantes, pendant que les fantassins dressaient des plates-formes surélevées montées sur roues et que les âniers faisaient transporter à leurs bêtes de lourds couffins remplis de terre.

Adossé à un palmier et mâchant une tige de papyrus, le capitaine Lamerskény assistait à cette agitation avec scepticisme.

— Aie confiance, recommanda Pouarma. Ce sont les ordres de Piankhy.

— Prendre une forteresse avec des ânes… Tu y crois vraiment ?

— Tu oublies les catapultes !

— Je ne connais pas le maniement de ces engins.

— Parmi les soldats venus de Napata, il y a une unité spécialisée dans l'utilisation de ces machines de guerre.

— De la poudre aux yeux, rien de plus.

— Tu rumines parce que tes hommes, pour une fois, ne sont pas en première ligne !

Lamerskény grommela comme un ours syrien.

Du haut de la tour de guet, Nemrod observait les préparatifs des Nubiens auxquels il ne comprenait rien. Le commandant de la garnison était tout aussi perplexe.

— Pourquoi ne se ruent-ils pas à l'assaut ?

— C'est tout à fait surprenant… Les habitudes des guerriers nubiens sont pourtant bien connues !

— À quoi servent ces étranges machines ?

— Je n'en ai jamais vu de semblables, prince Nemrod. À mon avis, ils ne savent pas comment nous attaquer et cherchent à nous impressionner.

Lancée par une catapulte, une énorme pierre détruisit plusieurs créneaux en brique crue, tua deux archers libyens et en blessa une dizaine. Dès le

premier tir, les artificiers nubiens avaient trouvé la bonne distance.

Vingt catapultes se mirent alors en action et causèrent de graves dommages aux remparts.

Piankhy fit signe aux âniers d'avancer, suivis par des bœufs qui tiraient des chariots chargés de tonnes de terre. Pour protéger le convoi et le déchargement, les archers de Pouarma, debout sur les plates-formes surélevées, abattirent les Libyens dont très peu eurent la possibilité de se servir de leurs arcs. Pris sous le tir nourri et précis des catapultes et des arcs, quantité de défenseurs d'Hermopolis furent abattus pendant que les terrassiers du génie édifiaient un talus qui encerclerait le mur d'enceinte et monterait jusqu'aux trois quarts de sa hauteur.

La muraille d'Hermopolis n'était plus un obstacle.

Sans perdre un seul des leurs, les archers de Pouarma prirent position sur les remparts. Quand Piankhy les rejoignit, il constata que les défenses de la ville n'étaient pas totalement brisées. Les survivants tenaient encore le palais, l'arsenal, la caserne et les greniers. Mais une odeur putride montait déjà des ruelles et des placettes où s'étaient accumulés les cadavres. Bientôt, Hermopolis ne pourrait plus respirer.

Lamerskény s'impatientait.

— Maintenant, Majesté, c'est à moi ! Mes fantassins ne mettront pas longtemps à déloger ces peureux !

— Détrompe-toi, capitaine. Ils défendront leur vie avec acharnement… Pourquoi risquer celle des nôtres ?

— Alors… quels sont vos ordres ?

— Attendre la réaction de Nemrod, notre ancien allié.

— Nous allons tous mourir, prédit le commandant de la forteresse. Nous pourrons résister un mois, peut-être deux, mais ensuite…

Tous les officiers partageaient l'avis de leur supérieur. Quant aux notables, ils gémissaient en prévoyant le sort que leur réserverait le pharaon noir.

— Il faut résister, estima Nemrod, dont le visage s'était ridé. Mieux, il faut contre-attaquer ! Puisque Piankhy se croit déjà vainqueur, prouvons-lui qu'il se trompe !

— Hermopolis est encerclée, objecta le commandant, et nous avons perdu la moitié de nos hommes, alors que l'armée de Piankhy est intacte. Si nous

tentons une sortie, nous serons anéantis.

— Que proposes-tu ?

Le commandant baissa la tête.

— Négocions, prince Nemrod.

— Tu veux dire… nous rendre ?

— C’est la meilleure solution.

— Es-tu devenu fou ? Piankhy nous massacrera tous.

Un notable prit la parole.

— Tu étais son allié, Nemrod, et tu l’as trahi. C’est toi que le pharaon noir jugera responsable, non cette ville. Il n’a aucune raison de s’en prendre à ses habitants s’ils se soumettent humblement à sa volonté.

— Je suis votre prince, c’est à moi que vous devez obéir !

— Le commandant a raison : il faut négocier.

Les cheveux nattés, la barbe fine et taillée en pointe, vêtus de robes décorées de motifs floraux, les notables les plus riches d’Hermopolis franchirent la porte d’enceinte du palais de Nemrod.

Aussitôt, les arcs nubiens se tendirent.

— Ne tirez pas, ordonna Pouarma. Ils ne sont pas armés.

Les bras chargés de coffrets contenant de l’or, des pierres précieuses et des étoffes de grand prix, les ambassadeurs traversèrent une esplanade jonchée de cadavres libyens et se présentèrent à une poterne où se trouvait Lamerskény. Le plus âgé s’adressa au capitaine.

— Accordez-nous le privilège de déposer ces cadeaux aux pieds de Pharaon.

— Je vais d’abord vous fouiller.

Les notables subirent l’humiliation sans broncher. Puis Lamerskény les conduisit jusqu’au centre du campement.

Piankhy était assis sur un trône en bois doré, des porteurs d’éventails lui donnaient un peu d’air frais.

Le porte-parole des notables s’inclina devant le pharaon noir.

— Majesté, veuillez accepter les présents de la cité d’Hermopolis. Voici les richesses que nous avons rassemblées pour vous les offrir. Notre ville se met à plat ventre pour vénérer votre grandeur et implorer votre clémence.

— Est-ce Nemrod qui vous envoie ?

— Nous avons pris nous-mêmes la décision que le prince a approuvée.

— Pourquoi ne vous accompagne-t-il pas ?

— Il redoute votre colère et…

— Il a raison ! trancha Piankhy. Quand m'ouvrira-t-il les portes de cette ville qui est mienne et qu'il m'a volée ?

— Majesté, il faut comprendre les craintes de Nemrod.

— Ton prince n'est qu'un révolté et, pis encore, un traître ! Quel roi serait assez faible pour lui accorder un pardon qu'il ne mérite pas ?

Le porte-parole des ambassadeurs était terrifié, mais il tenta néanmoins de défendre la cause de sa ville.

— Nemrod a commis une faute grave, Majesté, et nous le déplorons. Mais Hermopolis doit-elle subir les conséquences de votre juste colère ? Ses murailles ont été détruites, la moitié de sa garnison a été exterminée. Aujourd'hui, nos familles ont peur, et personne ne sait ce que lui réserve le lendemain.

Le pharaon noir se leva.

— Nemrod et Hermopolis ont violé la loi de Maât et oublié le serment de fidélité qu'ils m'ont prêté. Une telle trahison n'exige-t-elle pas le plus sévère des châtiments ?

50

La maîtresse de Nemrod lui massait le dos avec la rare et précieuse huile de moringa, mais elle ne parvenait pas à détendre le prince d'Hermopolis. De tendres caresses furent tout aussi inefficaces, et la jeune femme fut dépitée lorsque Nemrod la repoussa avec rudesse.

Sur le seuil de la chambre, son épouse légitime, Nézéta.

— Que viens-tu faire ici ?

— Si je trouble tes amours, je reviendrai.

— Va-t'en, ordonna Nemrod à sa maîtresse.

Vexée, cette dernière disparut.

— Nous allons tous mourir, dit le prince à Nézéta. Piankhy n'aura aucune pitié, ni pour moi ni pour les habitants de cette cité. Désolée, ma chère. Tu ne seras jamais une grande dame à la cour de Tefnakt.

— Puisqu'il n'existe plus d'espoir d'échapper à la fureur du pharaon noir, m'autorises-tu à tenter une ultime négociation ?

Nemrod fut étonné.

— De quelle manière ?

— Puisque je suis ton épouse, je prendrai la tête d'un cortège de femmes et d'enfants, et j'implorerai la pitié de Piankhy.

— Tu n'as aucune chance de réussir.

— J'aurais au moins essayé.

Incrédule, Lamerskény regarda passer l'étrange cortège, guidé par une femme fière, au front haut, vêtue avec simplicité. Le capitaine d'infanterie n'osa pas la fouiller, mais il recommanda à Pouarma de se tenir prêt à l'abattre d'une flèche si elle se montrait menaçante. Derrière Nézéta marchaient une cinquantaine de femmes et d'enfants, les uns craintifs, les autres presque amusés de voir de si près les impressionnants guerriers nubiens. Une fillette toucha le bouclier d'un fantassin, qui la prit dans ses

bras et se joignit à la procession en lui narrant un conte de la lointaine Nubie.

Ce fut la reine Abilée qui accueillit la surprenante ambassade.

Nézéta s'agenouilla.

— Je suis l'épouse de Nemrod et je suis venue vous supplier de nous accorder la vie sauve.

— Relève-toi.

— Pas avant d'avoir obtenu la parole du pharaon.

— Crois-tu qu'il est accessible à la clémence ?

— Un roi d'Égypte ne gouverne-t-il pas par le cœur ?

— Suis-moi.

La reine Abilée introduisit Nézéta dans la tente où Piankhy, assis sur un siège en sycomore dont les pieds avaient la forme de sabots de taureau, se désaltérait en buvant une coupe de lait frais.

La noblesse de sa visiteuse l'impressionna.

— Mon nom est Nézéta, Majesté. Pour mon malheur, j'ai épousé Nemrod parce que je l'aimais. Il m'a rendue si malheureuse que le goût de la vie m'avait quittée… Aujourd'hui, je veux plaider la cause de ma ville et de ses habitants. Ils ont été placés sous le joug d'un traître et contraints de lui obéir. Pourquoi subiraient-ils un injuste châtiment ? C'est à Nemrod, et à lui seul, de répondre de ses actes.

— En ce cas, jugea Piankhy, qu'il comparaisse devant moi.

Nemrod avait écouté son épouse avec attention, sans oser l'interrompre. Que lui proposait-elle, sinon une condamnation à mort ? Comparaître devant Piankhy équivalait à un suicide. Sans l'ombre d'un sourire, Nézéta avait fait appel au courage du prince grâce auquel il sauverait des milliers de vies, épargnerait d'horribles souffrances à sa ville et prouverait son dévouement à ses sujets.

Jamais une femme ne s'était moquée de lui comme celle-là, jamais quelqu'un ne l'avait placé dans une telle position d'infériorité sans même hausser le ton.

Nézéta s'était éclipsée pour laisser Nemrod en tête à tête avec lui-même et face à ses responsabilités.

Nemrod aimait sa ville, mais pas autant que lui-même. C'est pourquoi il ne lui restait qu'une seule issue : tenter de prendre la fuite et de rejoindre Tefnakt.

La relève de la garde avait lieu juste après l'aube. Pendant quelques

minutes, l’accès à une porte basse serait libre. Habillé en paysan, Nemrod longerait les greniers, passerait par le champ de manœuvres, franchirait le rempart extérieur et traverserait les lignes ennemies. Une entreprise risquée, mais il n’avait plus rien à perdre.

Nemrod ouvrit la porte de sa chambre.

Son épouse et plusieurs gardes l’attendaient.

— Les notables, les officiers et la population sont unanimes, dit Nézéta : le prince d’Hermopolis doit comparaître devant son roi.

La peur.

Une peur hideuse qui collait la peau à la robe d’apparat et déclenchait des suées aigres, une peur contre laquelle la volonté de Nemrod ne pouvait rien… Si, au moins, il s’était évanoui et avait sombré dans le néant ! Mais il continuait à avancer à la manière d’un homme ivre qui, malheureusement, gardait toute sa conscience en pénétrant dans le camp nubien sous les regards haineux de milliers de guerriers.

Si Lamerskény n’avait pas reçu l’ordre de conduire auprès du pharaon un Nemrod sain et sauf, il lui aurait volontiers fracassé la tête avec son bras d’acacia. Mais le capitaine devait admettre que Piankhy voulait assouvir lui-même sa colère… Peut-être le monarque offrirait-il à ses troupes un superbe supplice qui rappellerait à Nemrod que la parole avait une valeur sacrée.

Pouarma souleva un pan de la tente royale pour laisser passer le prince d’Hermopolis, qui se figea sur le seuil.

— Entre ! dit Lamerskény en poussant le prisonnier dans le dos.

Nemrod ferma les yeux, avec l’espoir que ce cauchemar allait se dissiper. Quand il les rouvrit, le pharaon noir était en face de lui et le dominait de toute sa stature d’athlète.

— Toujours aussi élégant, Nemrod. Ta réputation n’est pas injustifiée.

— Majesté… Pouvez-vous admettre que le cœur est un gouvernail qui fait parfois chavirer son possesseur, puisqu’il est entre les mains de Dieu ? C’est lui qui décide de notre destin et fait de nous ce que nous sommes. Mon cœur m’a égaré, il m’a entraîné sur un mauvais chemin… Grâce à vous, je prends conscience de mes fautes et je viens implorer votre pardon.

Piankhy sortit sa dague du fourreau et contempla la lame.

— Tu as raison, Nemrod. Le cœur conçoit, il pense, donne des ordres aux membres, commande à la langue et crée la capacité de connaître. « Suis ton désir le temps de ton existence, écrivait le sage Ptah-hotep, n’accomplis rien

d’excessif mais n’abrège pas le temps de suivre le cœur, car le *ka*, la puissance créatrice, déteste que l’on détruise un instant. » Celui dont le cœur est puissant et stable, celui qui n’est pas l’esclave des exigences de son ventre, celui-là peut espérer accueillir le divin et entendre sa voix. Est-ce ton cas, Nemrod ?

— Non, Majesté.

— Les Anciens affirment que nos quatre ennemis sont l’avidité, la surdité, la négligence et l’entêtement. Ne t’ont-ils pas vaincu, l’un après l’autre ?

— Vous êtes aujourd’hui le seul vainqueur et je désire redevenir votre serviteur.

— La vie est comparable à un damier composé de cases blanches et noires. Les unes nous sont favorables, les autres non. Et puis vient la mort… Ce n’est pas elle qui est importante, mais l’état d’esprit dans lequel elle nous surprend. Es-tu prêt à mourir, Nemrod ?

Les yeux fixés sur la lame de la dague, le prince d’Hermopolis s’agenouilla.

— Non, Majesté, je ne suis pas prêt ! La mort me terrifie, et même la vieillesse ne m’ôtera pas le goût de vivre.

— Que peut m’offrir un traître ?

— Tous les trésors d’Hermopolis vous appartiennent, l’or, l’argent, le lapis-lazuli, la turquoise, le bronze… Les impôts vous seront payés avec régularité et chacun vous obéira aveuglément, moi le premier !

— J’ai déjà choisi ton successeur, Nemrod.

Lentement, le prince se releva, hypnotisé par la dague. Il voulait au moins mourir debout et, malgré sa frayeur, posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Qui… qui est-il, Majesté ?

— Toi-même, Nemrod. Qui d’autre que toi saurait gouverner Hermopolis avec prudence ?

51

Tout en rédigeant le rapport qui entrerait dans les archives royales, Tête-froide boudait.

— Pourquoi ce mécontentement ? demanda Piankhy.

— Ne m'obligez pas à critiquer vos décisions, Majesté. Je vous ai toujours servi avec fidélité et je continuerai à le faire.

— Laisse-moi deviner, Tête-froide : tu souhaitais que Nemrod fût supplicié devant toute l'armée, n'est-ce pas ?

— Je n'ai aucun goût pour la cruauté… Mais comprenez que confirmer un traître à son poste peut heurter beaucoup de consciences !

— Ma véritable décision n'a pas encore été appréciée à sa juste mesure. La reine est-elle prête ?

— Elle vous attend, Majesté.

Assis sur leur trône, Piankhy et Abilée virent venir vers eux Nemrod, le prince d'Hermopolis, et son épouse Nézéta qui tenait un sistre en or dans la main droite et un second en lapis-lazuli dans la gauche. Les tiges métalliques de ces deux instruments de musique vibraient doucement et répandaient des ondes qui écartaient les influences nocives.

Derrière les soldats nubiens se pressait la population d'Hermopolis, inquiète d'entendre les paroles du pharaon noir.

— Cette ville a subi de graves blessures à cause de l'attitude de Nemrod, déclara Piankhy. C'est donc à lui de les panser et de rendre Hermopolis prospère grâce à la paix que je viens de rétablir. Tout homme qui reconnaît ses fautes peut s'amender, à condition de ne plus sortir du chemin de Maât. T'engages-tu enfin à remplir tes devoirs, Nemrod ?

— Sur le nom de Pharaon et sur ma vie, je m'y engage !

— Étant donné les graves erreurs que tu as commises, il n'est pas bon que tu gouvernes seul. C'est pourquoi ton épouse sera ma déléguée particulière et

me rendra compte de tes faits et gestes. En cas de litige, c'est son avis qui sera prédominant. À la tête du conseil des Anciens, elle gérera les richesses de la cité et veillera au bien-être de ses habitants qui, désormais, sera ton seul souci.

Aucune émotion ne s'inscrivit sur le noble visage de Nézéta. Comme s'il avait été frappé par le sceptre du pharaon, Nemrod tituba.

— Maîtrise-toi, lui recommanda son épouse à voix basse. N'oublie pas que le prince d'Hermopolis doit donner l'exemple.

Un chant jaillit de la poitrine des citadins : « Comme ton action est parfaite, Piankhy, Fils de la Lumière ! Toi qui nous offres la paix, protège la province du Lièvre et notre ville, et permets-nous de célébrer une fête ! »

Sous la surveillance de Tête-froide, un sacrificateur abattit rituellement un bœuf jugé pur par le vétérinaire. Il découpa sa patte antérieure droite, symbole de la force, puis trempa sa main dans le sang de l'animal et la tendit à un prêtre de la déesse Sekhmet, qui la flaira et rendit aussitôt son verdict : l'énergie de la bête était saine et donnerait du *ka* aux mangeurs de viande.

Rassurée, libérée et heureuse, Hermopolis ouvrit grandes ses portes au pharaon noir, qui emprunta une allée de tamaris pour se rendre au temple d'Amon. Devant le pylône d'accès, deux colosses de Ramsès le Grand.

Après y avoir vénéré le dieu caché, Piankhy marcha jusqu'au grand temple de Thot. Au pied d'un babouin de pierre haut de cinq mètres, il fut accueilli par le grand prêtre, un vieillard souriant initié à dix-huit ans aux mystères du dieu de la connaissance. Il vit que l'ombre de Dieu protégeait le pharaon noir et que le *ka* céleste guidait son action.

Émerveillé, Piankhy découvrit le parc où se trouvaient le bassin des lotus, lieu de naissance du premier soleil, l'île de l'embrasement et le lac des deux couteaux, sites de son combat victorieux contre les ténèbres, et le sanctuaire de l'œuf primordial qui contenait tous les éléments de la création.

Nemrod se raisonnait.

Bien qu'il eût été humilié devant les Hermopolitains, il avait la vie sauve et conservait certains privilèges non négligeables. Certes, il devrait obéir à son épouse mais conservait le titre de prince d'Hermopolis. Ne lui restait-il pas une chance de convaincre Piankhy que lui seul, Nemrod, serait un bon gestionnaire comme par le passé, et que Nézéta n'aurait ni la force ni la compétence de gouverner une aussi grande cité ?

Encore fallait-il que le pharaon noir sortît du temple de Thot où, depuis

plusieurs jours, il étudiait les vieux textes mythologiques et conversait des heures durant avec les prêtres pour goûter l'ampleur de leur science.

Enfin, le roi réapparut et consentit à visiter le palais.

— Majesté, déclara Nemrod avec enthousiasme, je vais vous montrer des merveilles ! Si je parviens à vous éblouir, me permettrez-vous de mieux plaider ma cause ?

Le visage de Piankhy demeura indéchiffrable.

Frétillant, Nemrod le précéda dans chacune des cent cinquante pièces du palais, toutes fleuries et parfumées. Dans la salle d'audience, dans les salons de réception, dans les chambres avaient été déposés des coffres ouverts, contenant de l'or, des bijoux, des étoffes et des onguents.

Mais Piankhy ne manifestait aucun signe d'admiration. Il passait, indifférent, comme si ces splendeurs ne l'intéressaient pas.

Déçu, Nemrod ne se décourageait pas. Peut-être le monarque cachait-il ses véritables sentiments… Et puis il restait un ultime trésor qui envoûterait le plus austère des hommes.

Avec ostentation, le prince d'Hermopolis souleva une tenture.

— Majesté, voilà mon bien le plus précieux… Il vous appartient.

Dix superbes créatures, nues et maquillées avec soin, se prélassaient sur des coussins multicolores. Les unes lisaient des poèmes, les autres jouaient de douces mélodies sur des luths et des petites harpes.

— Conduis-moi aux écuries, Nemrod.

— Aux écuries… Si vous voulez un cheval, je vous le fais amener immédiatement !

— Je déteste répéter mes ordres.

— Bien, bien…

Pas une seule fois Nemrod ne s'était aventuré dans cet endroit malodorant réservé aux palefreniers. Sans doute Piankhy le mettait-il à l'épreuve… Aussi le guida-t-il, enjoué et volubile.

Le pharaon s'immobilisa devant les réserves de fourrage et de grains. Il en prit une poignée et la laissa glisser sur une dalle.

— Ils restent collés, constata-t-il.

— Est-ce… si important ?

— Si les grains avaient été parfaitement secs, comme il se doit, ils auraient rebondi. Cette nourriture est de mauvaise qualité.

— Je m'en occuperai, Majesté.

Piankhy s'approcha d'un cheval à l'œil gonflé par un œdème. Sur sa tête

et sur ses membres, des taches sombres. D'abord craintif, l'animal se laissa caresser.

— Il a de la fièvre… Pourquoi n'est-il pas soigné ?

— Il le sera, je vous le promets !

Le roi pénétra dans une stalle où il découvrit un cheval souffrant d'une entorse de la hanche et dont les muscles avaient été froissés.

— Qu'on m'apporte de l'onguent !

Le roi massa lui-même le quadrupède dont le dos était si fragile qu'il n'aurait pas dû être monté. Les yeux reconnaissants du malade bouleversèrent Piankhy.

— Des chevaux blessés, affamés, négligés… Aussi vrai que je vis et que le dieu Râ m'aime, il m'est plus douloureux de voir maltraiter ces animaux que d'énumérer les crimes que tu as commis ! Tous tes trésors, Nemrod, seront apportés au temple de Karnak. Et toi, prince indigne, félicite-toi de ma clémence.

52

Les Nubiens avaient festoyé tard dans la nuit en se gavant de leurs mets préférés, des œufs, du lait caillé et du chevreau. Passablement ivre, Lamerskény gardait pourtant suffisamment de lucidité pour haranguer ses soldats assoupis et leur promettre un fabuleux combat lors de la prise d’Hérakléopolis. Cette fois, ils prouveraient leur valeur en accomplissant des exploits dont les générations futures garderaient la mémoire.

De la terrasse du palais d’Hermopolis, Piankhy contemplait la cité en fête. Son épouse Abilée lui prit tendrement le bras gauche.

— Tu as évité un massacre, Piankhy.

— Et les chevaux ont été soignés… Mais nous avons eu de la chance. Nemrod s’aime tant lui-même et il a un tel goût des compromissions qu’il n’a pas osé risquer la destruction de cette ville magnifique. Tel ne sera pas le cas de Tefnakt : lui poursuit un véritable but et il sacrifiera tous ses hommes plutôt que de renoncer.

— J’ai beaucoup songé à Nemrod…

— Me reprocherais-tu de ne pas lui avoir infligé un châtiment assez sévère ?

— Ses dons évidents pour la trahison pourraient servir la cause de la paix, ne crois-tu pas ?

— Que veux-tu dire, Abilée ?

Au fur et à mesure que la reine exposait son plan, Piankhy remerciait les dieux de lui avoir permis d’épouser une femme aussi exceptionnelle.

Tefnakt était furieux.

— Grâce à moi, dit-il à Nartreb et à Yegeb, vous êtes devenus des hommes riches et influents, et vous ne cessez d’accroître votre fortune par des moyens que je préfère ignorer ! Mais j’exige d’être informé sur les mouvements de l’armée de Piankhy.

La voix de Yegeb se fit sirupeuse.

— Seigneur, nous n'avons pas le droit de vous abuser… Nous ne disposons d'aucune certitude, tant les indications qui nous parviennent sont contradictoires ! D'après les unes, le pharaon noir serait déjà reparti pour la Nubie ; mais, selon les autres, il assiège Hermopolis depuis plusieurs jours.

— Cette incertitude m'est insupportable ! Débrouillez-vous comme vous l'entendez, mais je veux savoir !

Radieuse, Aurore pénétra dans le bureau du général et jeta un œil dédaigneux sur les deux conseillers.

— Au lieu d'écouter des discours inutiles, chéri, désires-tu connaître le sort d'Hermopolis ?

Les narines de Nartreb se pincèrent.

— Sauf votre respect, nous traitons ici d'affaires sérieuses et…

— La demande d'audience du prince Nemrod vous paraît-elle suffisamment sérieuse ?

La nouvelle circula dans Hérakléopolis à la vitesse d'un chacal en pleine course. Aussi Tefnakt jugea-t-il bon de convoquer sa cour dans la grande salle à colonnes du palais où apparut un Nemrod élégant et décontracté, dont l'allure rassura l'assistance.

— Quelle joie de vous revoir, général Tefnakt !

— Ta présence nous comble d'aise, prince Nemrod. Signifie-t-elle bien qu'Hermopolis est libre et que Piankhy a levé le siège ?

— Le pharaon noir a fait une grande démonstration de force, ses hommes se sont lancés à l'assaut de mes remparts et ils ont échoué de manière lamentable. Devant l'ampleur de ses pertes, le Nubien a battu en retraite. Désormais, c'est à Thèbes qu'il conviendra de le débusquer !

Des acclamations nourries saluèrent le discours martial du prince d'Hermopolis. Tefnakt s'avança vers lui, le congratula et lui promit un banquet inoubliable.

Dans Hérakléopolis en fête, jeunes gens et jeunes filles, couronnés de guirlandes de fleurs, jouaient à se poursuivre, à se rejoindre et à s'échapper sous le regard amusé de fêtards qui vidaient sans retenue les amphores de bière généreusement distribuées à la population.

Pendant que Tefnakt et Aurore, triomphants, éconduisaient un par un les innombrables solliciteurs, Nemrod prenait le frais sous un grand palmier en

compagnie d'Akanosh et de Peftaou, le prince d'Hérakléopolis.

Peftaou avait grossi, et son visage rougeaud exprimait une intense satisfaction.

— Quelle merveilleuse soirée, mes amis ! Et comme nous avons eu raison de suivre Tefnakt qui nous a conduits à cette belle victoire ! Elle sera suivie de beaucoup d'autres. Aujourd'hui, je suis certain que nous entrerons bientôt dans Thèbes et que nous y serons accueillis comme des libérateurs.

— Cette campagne militaire me lasse, avoua Akanosh. J'ai envie de rentrer chez moi, dans le Delta, et d'oublier ce conflit.

— Ne parle pas ainsi, objecta Peftaou. Aucun d'entre nous ne peut abandonner Tefnakt au moment où nos troupes vont infliger une cuisante défaite au pharaon noir !

— Ne t'emballe pas, recommanda Nemrod.

— Mon attitude t'étonne, je le sens, mais je redoutais tellement que les murailles d'Hermopolis fussent insuffisantes pour retenir les soldats de Piankhy ! Maintenant, je suis rassuré et…

— Tu as tort.

Le visage de Peftaou se congestionna.

— Je ne comprends pas.

— Écoute-moi bien, prince d'Hérakléopolis, et toi aussi, Akanosh. Votre bien le plus précieux n'est-il pas la vie ?

— Certes, Nemrod, mais pourquoi cette question ?

— Parce que vous la perdrez bientôt si vous prenez la mauvaise décision.

— C'est Tefnakt qui prend les décisions, rappela Akanosh, pas nous.

— Dans les circonstances présentes, tu te trompes.

— Consentiras-tu enfin à nous donner des explications ?

— J'ai menti.

Akanosh et Peftaou se regardèrent, interloqués.

— Menti… À quel propos ?

— Le pharaon noir s'est emparé d'Hermopolis.

— Tu te moques de nous, Nemrod !

— J'ai tenté de résister, mais Piankhy dispose d'un armement contre lequel nos défenses sont inopérantes, notamment des catapultes qui lancent d'énormes pierres et détruisent les murailles tout en tuant les soldats présents sur les remparts. Et que dire de l'intervention du génie et des archers ?

— Cela signifie-t-il qu'aucune place forte ne saurait résister à Piankhy ? s'inquiéta le prince Peftaou.

— Aucune place forte comparable, c’est certain. Les remparts de ta ville, Peftaou, ne seront pas plus efficaces que les miens.

— Que… que se passera-t-il quand le pharaon noir attaquera ?

— Des milliers de Libyens et d’hommes de ta province mourront ; Hérakléopolis subira de graves dommages et tombera entre les mains de Piankhy.

— Il faut éviter ce désastre !

— C’est la raison pour laquelle je suis venu vous révéler une vérité que Tefnakt ne saurait admettre. Dès cette nuit, je repars pour Hermopolis afin de rendre compte de ma mission à Piankhy, le seul maître de l’Égypte.

Le prince Peftaou était désemparé.

— Mais… que devons-nous faire ?

— Tu l’as dit : éviter un désastre.

53

Après une nuit d’amour au cours de laquelle Aurore avait joué sur tous les registres du désir, Tefnakt avait pris sa décision : attaquer Thèbes avec le gros de ses troupes, auxquelles s’ajouteraient les garnisons des villes d’Hérakléopolis et d’Hermopolis. En pleine retraite, Piankhy ne s’attendrait pas à une offensive brutale et massive. Ou bien il continuerait à fuir en laissant le champ libre aux Nordistes, ou bien le choc serait d’une violence extrême et causerait de nombreuses victimes. Mais la défaite des Sudistes était inéluctable, à condition d’organiser l’offensive à partir de Memphis.

— Je viens avec toi, dit Aurore. Là-bas, je m’occuperai des préparatifs du couronnement.

Le général lui caressa un sein.

— Désires-tu vraiment être reine d’Égypte ?

— Fais de moi ce que tu voudras, mais gagne cette guerre !

— Tu es beaucoup plus jeune que moi, Aurore… Suppose que tu tombes amoureuse d’un autre homme ?

Les yeux verts brillèrent de colère.

— Crois-tu qu’une reine d’Égypte soit assez stupide pour devenir l’esclave de ses sens ? Elle ne songera qu’à reconstruire ce pays, et une longue vie n’y suffira peut-être pas.

Tefnakt s’écarta et la contempla.

— Je sais ce que je veux faire de toi, Aurore, et je sais aussi que tu tiendras ton rang mieux que n’importe quelle autre femme.

Nartreb et Yegeb avaient deux ennemis majeurs, particulièrement difficiles à combattre : les femmes et la chaleur. Cette dernière leur faisait gonfler les chevilles et les doigts de pied, et ralentissait même leur pensée. Repartir pour le Nord, ne fût-ce que quelques jours, leur apparaissait comme un précieux cadeau, bien qu’ils n’eussent pas encore réussi à se débarrasser

d’Aurore dont l’influence demeurait gênante.

Nartreb et Yegeb rangeaient eux-mêmes les pots à onguents rafraîchissants dans une boîte en bois lorsqu’un petit homme au visage de rat leur remit son rapport.

— As-tu enfin déniché des éléments susceptibles de compromettre le prince Akanosh ? demanda Nartreb, énervé.

— Malheureusement non, mais…

— Nous partons dans une heure et nous n’avons pas le temps de discuter. Continue et tâche de te montrer plus efficace !

L’enquêteur insista.

— L’existence du prince Akanosh semble sans tache, mais un détail m’intrigue.

— Lequel ? s’enquit Yegeb.

— C’est à propos de sa femme… Personne ne peut me parler de ses activités avant son mariage.

— Sans intérêt, jugea Nartreb.

— Peut-être pas, intervint Yegeb. Supposons que l’épouse d’Akanosh ait quelque chose à cacher… Continue à fouiller, ordonna-t-il à l’homme à la face de rat. Quand nous reviendrons du Nord, tâche d’avoir un résultat sérieux, si tu veux une bonne prime.

Tefnakt et sa cour, à laquelle appartenait Akanosh, quittèrent Hérakléopolis à la première heure du jour avec une escorte composée de charriers et d’archers. Dans peu de temps, la puissante armée libyenne sortirait de sa base arrière pour traverser la Moyenne-Égypte et conquérir le Sud.

Piankhy n’avait laissé à Hermopolis qu’une centaine de fantassins placés sous le commandement de l’épouse de Nemrod qui, dès sa prise de fonctions, avait fait preuve d’autorité et de rigueur. Entre ses mains, son mari ne pèserait guère plus que le pinceau d’un scribe, même s’il demeurait l’arbitre des élégances.

De retour d’Hérakléopolis, Nemrod s’était montré dubitatif. Certes, il avait rempli sa mission en mentant à Tefnakt et en révélant la vérité à Akanosh et au prince Peftaou ; mais comment réagirait ce dernier ? Peftaou était fasciné par Tefnakt et croyait à la victoire finale des Nordistes. Selon Nemrod, le général ferait semblant de quitter la ville pour mieux préparer un guet-apens.

Malgré le mépris que lui inspirait le prince d'Hermopolis, le capitaine Lamerskény partageait son avis. Peftaou, un autre traître, était obligé de prévenir Tefnakt qui, bien entendu, avait laissé partir Nemrod pour lui laisser croire au succès de sa mission.

Quand les Nubiens mettraient le siège devant Hérakléopolis avec leurs catapultes et leurs plates-formes surélevées, les chars de Tefnakt perceraient le flanc des troupes de Piankhy et tenteraient de détruire les machines de guerre. Aussi Lamerskény avait-il imaginé une parade.

Abilée avait refusé de demeurer à Hermopolis et Piankhy n'avait pas cherché à la convaincre. Une fois encore, son épouse avait confirmé son intention de rester à ses côtés tout au long de ce dangereux voyage vers le nord. Et voilà longtemps que le pharaon noir savait que la magie de la grande épouse royale était une arme des plus efficaces.

Le séjour à Hermopolis avait donné à Tête-froide le loisir de mettre à jour son journal de campagne et ses rapports. Un État dont les archives n'étaient pas correctement tenues n'avait aucune chance de durer. Hélas ! il fallait déjà partir pour Hérakléopolis et vérifier les mille et un détails d'intendance auxquels, à tort, les guerriers ne prêtaient aucune attention. Et Tête-froide se languissait de sa famille restée à Napata. Combien de jours encore avant d'embrasser sa femme et ses enfants ?

Piankhy chevauchait Vaillant, son magnifique cheval bai, heureux de dévorer de grands espaces. Sa bouche rieuse et ses yeux pétillants exprimaient une joie de vivre communicative. Qui voyait passer la brillante crinière fauve s'emplissait d'une nouvelle énergie.

Hérakléopolis était en vue.

Les murailles ne paraissaient pas moins solides que celles d'Hermopolis, mais elles n'impressionnaient pas les soldats de Piankhy. La technique utilisée lors du précédent siège ne donnerait-elle pas les mêmes résultats ? Que le pharaon prît soin de la vie de ses hommes rassurait chacun d'eux. Dans les rangs sudistes, la confiance était au plus haut.

— N'allons pas plus loin, Majesté, recommanda le capitaine Lamerskény. Il faut d'abord nous assurer la maîtrise du canal et celle de la plaine, puis barrer la route aux chars de Tefnakt qui ne peuvent surgir que de l'ouest. Ensuite seulement, nous mettrons en place les catapultes et les plates-formes mobiles.

Piankhy admirait Hérakléopolis, « la cité de l'enfant royal », bâtie au sein

d’une région prospère, comprenant de vastes zones agricoles mais aussi des milliers de jardins de tailles diverses que des petits propriétaires faisaient fructifier depuis plusieurs générations. Le monarque appréciait la douceur de ce paysage qu’il allait devoir transformer en champ de bataille.

— Mes hommes sont prêts, affirma le capitaine Pouarma.

— Les miens aussi, renchérit Lamerskény.

— Dressez les tentes et organisez le campement.

Lamerskény déplorait cette perte de temps. Un « nettoyage » immédiat, du côté des collines où devait se terrer la charrerie de Tefnakt, eût été un excellent avant-goût de la prise d’Hérakléopolis. Mais le roi tenait au bien-être de ses hommes.

— Majesté, s’exclama Pouarma, stupéfait, la grande porte de la ville vient de s’ouvrir !

La reine Abilée sourit. Elle était persuadée que son plan réussirait et qu’Hérakléopolis s’offrirait à Piankhy sans qu’une goutte de sang fût versée.

Le prince Peftaou, dont le nom signifiait « le Venteux », avait bel et bien choisi de changer d’air. Il sortit le premier de sa cité, à la tête d’une procession de notables et de soldats sans armes, les bras chargés d’or, d’argent et de pierres précieuses. Y figuraient aussi dix magnifiques chevaux jeunes et en parfaite santé.

— Et si c’était une ruse ? suggéra Lamerskény, méfiant.

D’un pas régulier, avec une rare noblesse, Vaillant progressa sur l’esplanade qui précédait la ville et s’immobilisa à deux mètres de Peftaou qui, aussitôt, flaira le sol.

— Salut à vous, puissant souverain ! dit-il aussi fort que le lui permettait sa voix, étouffée et tremblante. Les ténèbres s’étaient emparées de mon cœur, l’obscurité m’avait envahi, mais j’ai compris mon erreur ! Puisse l’éclat de votre visage me donner la lumière dont j’ai tant besoin ! Désormais, je serai votre fidèle serviteur, car vous êtes le dieu lointain à la tête des étoiles impérissables.

Dédaignant les présents, le pharaon noir pénétra dans Hérakléopolis reconquise où les habitants lui avaient préparé un chemin d’iris.

54

La garnison d'Hérakléopolis avait fraternisé avec les Nubiens. Au cours du banquet, auquel assistaient tous les dignitaires de la cité, vêtus de tuniques aux manches évasées, et leurs ravissantes épouses, un lotus dans les cheveux, Peftaou n'avait cessé de chanter les louanges de Piankhy. Rassasiée, la mangouste du pharaon ne dormait pourtant que d'un œil.

Quand Abilée et Piankhy furent enfin seuls dans la chambre la plus luxueuse du palais, réservée en permanence au couple royal, le pharaon s'étendit sur le lit en bois doré dont les pieds avaient la forme de pattes de lion. N'étaient-ce pas deux lions, Hier et Demain, qui protégeaient le sommeil du dormeur, pour le faire mourir à hier et renaître à demain ?

Abilée s'assit à la hauteur des hanches de son mari et lui caressa doucement la poitrine. Plus les années passaient, plus il incarnait une puissance paisible contre laquelle venait s'échouer le malheur.

— Pourquoi es-tu si soucieux ? demanda-t-elle. Nous venons de reconquérir Hermopolis et Hérakléopolis. Désormais, grâce aux mesures que tu as prises, ces deux villes te resteront fidèles, et la Moyenne-Égypte sera de nouveau un rempart contre l'invasion nordiste.

— Pas *toute* la Moyenne-Égypte, Abilée.

— Veux-tu dire… que tu songes à continuer vers le nord ?

Piankhy ne répondit pas, Abilée s'emporta.

— Nous avons reconquis nos positions, Tefnakt ne menace plus Thèbes… Pourquoi poursuivre cette guerre ?

— Parce que j'ai été égoïste et lâche. Mon père Amon a voulu que je sois Pharaon de Haute et de Basse-Égypte mais, dans la quiétude de mon bonheur, j'ai oublié la moitié de mon pays. C'est pourquoi un démon a surgi des ténèbres : Tefnakt nous rappelle brutalement nos devoirs, Abilée.

La tristesse s'inscrivit sur le beau visage de la reine.

— J'espérais que nous résiderions à Thèbes, auprès de notre fille la

Divine Adoratrice, et que nous passerions le reste de notre existence à vénérer les dieux.

— Si nous ne réduisons pas Tefnakt à l'impuissance, tel le serpent Apophis qui tente d'entraver la circulation de la barque du soleil, il reprendra des forces et sèmera de nouveau le trouble dans le pays tout entier, et même en Nubie. Il ne s'agit pas d'une simple révolte, comme je l'avais cru, mais d'une véritable guerre. L'armée de Tefnakt est intacte, elle est massée plus au nord.

— Tu songes à… Memphis ?

— Oui, à Memphis, la capitale de l'âge d'or, la cité au mur blanc fondée par Djéser, la cité lumineuse du temps des pyramides, celle qu'on nomme « la Balance des Deux Terres », au point d'équilibre et de jonction entre le Delta et la vallée du Nil.

La gorge d'Abilée se serra.

— Entre Memphis et nous, il y a encore plusieurs places fortes aux mains des Nordistes… Et chacun sait que la forteresse memphite est imprenable ! Voilà longtemps que notre lignée y a renoncé.

— Trop longtemps, Abilée.

— Piankhy…

— Aurais-tu peur, reine d'Égypte ?

Elle se lova contre lui.

— Oui, j'ai peur… Peur de te perdre lors d'un combat, peur des souffrances infligées à notre armée et à notre peuple, peur des conséquences terrifiantes d'un échec !

— Moi aussi, j'ai peur d'une tâche qui dépasse nos capacités en hommes et en matériel, mais je refuse de tenir compte de ces craintes.

— Pourquoi, mon amour ?

— Parce que nous trahirions Maât si nous n'allions pas au terme du chemin qu'elle a tracé. Et ce terme, c'est l'anéantissement de Tefnakt et le retour de la Basse-Égypte et des provinces du Nord dans l'harmonie d'un pays réunifié.

Joue contre joue, son bras posé sur la poitrine de Piankhy, la splendide Nubienne cessa de lutter.

— Même moi, je ne parviendrai pas à te faire changer d'avis…

— Non, car tu approuves ma décision. Toi qui es dépositaire de la magie d'Isis, tu sais que le renoncement des tièdes conduit à la déchéance et au malheur. Nous engagerons toutes nos forces dans ce combat, Abilée. Si nous

devons mourir, nous mourrons ensemble en remerciant les dieux de nous avoir accordé autant de bonheur.

L'homme à face de rat n'avait pas eu le temps de terminer son enquête sur l'épouse d'Akanosh, car il y avait beaucoup plus urgent : quitter au plus vite Hérakléopolis et rejoindre Yegeb pour lui apprendre la vérité sur les tragiques événements qui venaient de se produire. L'entreprise était difficile et risquée, mais il parvint à franchir la ligne de front sous prétexte de rendre visite à sa famille, laquelle résidait dans un village situé à moins d'un kilomètre au nord de la ville, et dont on pouvait supposer qu'il était de nouveau soumis à l'autorité de Piankhy. Avec cynisme, l'officier qui laissa passer le voyageur estima qu'il s'agissait de la meilleure manière de le vérifier : s'il était abattu, il conviendrait d'investir le village.

Cette première étape franchie, l'homme au visage de rat traversa les cultures, vola des oignons et des figues, et atteignit la rive du Nil dans une zone que ne contrôlaient pas les Sudistes. Chez les bateliers circulaient des nouvelles alarmantes : on parlait de pillards nubiens qui ne tarderaient pas à incendier les villages, à violer les femmes et à massacrer la population. Le fuyard parvint à convaincre l'un d'eux de l'emmener en toute hâte à Memphis pour alerter le général Tefnakt et lui demander d'intervenir sans délai.

Le bateau fut arrêté de nombreuses fois par des patrouilles fluviales qui obligèrent l'homme à la face de rat à se justifier, parfois pendant plusieurs heures. Il perdit ainsi un temps précieux que le pharaon noir mettrait sûrement à profit pour progresser en Moyenne-Égypte. L'interminable voyage ne s'acheva pas aux portes de Memphis, car il y fut soumis à un interrogatoire, puis à une peine d'emprisonnement de quinze jours.

Enfin, l'informateur fut reçu par un officier qui prit son récit au sérieux et le conduisit auprès de Yegeb, installé dans un bureau de scribe, à proximité du temple de Ptah.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu mon retour à Hérakléopolis ? Une bonne nouvelle, j'espère !

— Oh non, seigneur ! Le prince Peftaou a ouvert les portes de sa ville à Piankhy. Auparavant, le pharaon noir s'était emparé d'Hermopolis.

— Que racontes-tu là ? Le prince Nemrod…

— Nemrod a menti ! Il obéit de nouveau à Piankhy, tout comme Peftaou.

Yegeb sentit ses chevilles enfler et il eut envie de vomir. Mais l'heure

était si grave qu'il n'avait pas le temps de se soigner. Après avoir alerté Nartreb qui s'enivrait dans une taverne, il emmena l'informateur au quartier général de Tefnakt.

Le général écouta avec attention l'homme à la face de rat.

— Qu'on le paye, ordonna-t-il, et qu'on lui donne un logement en ville.

— Nous avons pris beaucoup de risques, déclara Yegeb aussitôt après le départ de son séide, mais nous avons réussi à vous informer avec précision.

— En es-tu si sûr ?

— Général, je suis persuadé que cet homme a dit la vérité !

— Moi aussi, mais quels sont les projets de Piankhy ?

— Il a repris les deux villes qu'il estimait siennes et il a rétabli son ancienne frontière, avec la certitude que vous ne pourrez plus la franchir.

— S'il perçoit bien ma volonté, il sait que je ne me contenterai jamais du statu quo et que je reprendrai mes attaques.

— Piankhy poursuivrait plus avant vers le nord ? Ce serait de la folie !

— Ce Nubien se considère comme le roi du double pays, donc de la Basse comme de la Haute-Égypte !

— Il brûlera quelques villages, prédit Nartreb, puis ira prier les dieux dans sa chère cité sainte de Thèbes. Quand il croira la situation apaisée, nous lui ferons une belle surprise !

Tefnakt imagina Piankhy s'emparant de la Moyenne-Égypte, puis dirigeant son regard vers Memphis… À sa place, c'est ainsi qu'il aurait agi. Mais lui, Tefnakt, était un véritable chef de guerre, et Piankhy un homme du Sud attaché à la paix, au passé et au sacré.

55

La flotte de Piankhy descendit le Nil jusqu'à la cité d'Illahoun, à l'entrée de la riche province du Fayoum. À bord, l'atmosphère était des plus joyeuses. Bien qu'il regrettât la lamentable reddition d'Hérakléopolis qui avait empêché ses soldats de prouver leur vaillance, le capitaine Lamerskény faisait contre mauvaise fortune bon cœur et jouait contre Pouarma des parties de dames acharnées qu'il finissait toujours par gagner.

Le prestige de Piankhy ne cessait de grandir. Non seulement il remportait d'incroyables victoires, mais encore il épargnait la vie de ses soldats ! Lamerskény avait rafraîchi l'enthousiasme en promettant de durs combats : si Nemrod d'Hermopolis et Peftaou d'Hérakléopolis, renégats repentis, n'avaient offert qu'une médiocre résistance, il en irait autrement des roitelets qui régissaient les autres cités de Moyenne-Égypte. Ceux-là avaient toujours été fidèles aux Libyens et ils avaient tout à redouter de l'armée sudiste. Aussi défendraient-ils leurs positions de manière acharnée.

Piankhy ne tenait pas un discours différent. Loin de rassurer ses troupes, il leur annonçait que le plus difficile commençait. Ne s'aventuraient-elles pas dans une région inconnue où aucun Nubien n'avait pénétré depuis des décennies ? Mais cette sévère mise en garde n'avait abouti qu'à renforcer la conviction des Sudistes : ils lutteraient pour la liberté et la joie des Deux Terres, fût-ce au prix de leur existence. Servir sous les ordres du pharaon noir était un honneur qui rendrait envieuses les générations futures.

À la vue de la citadelle d'Illahoun, néanmoins, un silence pesant s'établit sur les navires de guerre. Chacun savait que la cité fortifiée était remplie de fantassins nordistes qui se battraient jusqu'à la mort. Comme les remparts étaient plus élevés que ceux d'Hermopolis, il n'était pas certain que l'utilisation des catapultes fût aussi efficace. Restait à espérer que le pharaon noir trouverait le moyen de vaincre.

— Que préconises-tu, capitaine Lamerskény ? interrogea le roi.

— On peut essayer nos machines… Mais il ne faut pas espérer un miracle !

— Je partage ton avis. Quoi d'autre ?

— Les flèches de nos archers ne feront pas beaucoup de victimes… Regardez la couverture du chemin de ronde !

— Bien observé, Lamerskény.

— Il faut en passer par un siège qui risque d'être long… Autrement dit, Tefnakt aura tout loisir d'envoyer des renforts.

— Que le génie dresse des buttes de terre contre les remparts, proposa Pouarma, et nos difficultés seront résolues.

— Les terrassiers seront abattus par les archers libyens, objecta Lamerskény. Tu oublies que, cette fois, ils ne bénéficieront d'aucune protection !

— Laissez-moi seul, trancha Piankhy. Je dois réfléchir.

Illahoun… Tout près d'ici, le pharaon Amenemhat III avait fait construire le fameux labyrinthe, un immense palais comprenant des centaines de pièces. Et, sous son impulsion, le Fayoum avait été transformé en un immense jardin à la fertilité devenue légendaire. Réserve de chasse et de pêche, il était placé sous la protection du dieu-crocodile Sobek qui faisait monter du lac primordial un soleil régénéré pour le placer au sommet du ciel. À ce titre, ne méritait-il pas son surnom de « Beau Visage » ?

La réflexion du pharaon noir fut de courte durée. Quand il sortit de la tente du conseil, Abilée s'interposa.

— Quelles sont tes intentions ?

— Tu ne m'approuverais pas.

— Piankhy… Tu es le roi, le chef de cette armée, et tu n'as pas le droit de risquer ta vie !

— Que ta magie me protège, Abilée.

Chevauchant son cheval bai, aussi rapide qu'un chacal à l'oreille rouge et semblable à la tempête quand elle éclate, Piankhy s'élança seul en direction d'Illahoun sous le regard ébahi de ses soldats. Exalté par la vitesse, Vaillant déploya toute l'ardeur de ses jambes longues et musclées.

Pour le stopper à proximité de la grande porte d'accès de la forteresse, Piankhy se contenta d'une petite tape sur l'encolure.

À sa prestance, à sa carrure, à sa cotte de mailles dorée et à l'éclat de sa robe de lin royal, les archers postés sur les remparts d'Illahoun avaient identifié le pharaon noir et n'osaient pas décocher leurs flèches.

La voix puissante de Piankhy emplit les oreilles des défenseurs d'Illahoun.

— Vous qui êtes des morts vivants sans le savoir, des malheureux et des hommes perdus, écoutez-moi, écoutez votre roi ! Si une seule minute s'écoule encore sans que cette porte s'ouvre et que vous me juriez fidélité, vous serez exterminés. Ne fermez pas les portes de votre existence en refusant de m'obéir, ne placez pas votre tête sur le billot d'abattage ! Si vous offrez votre ville au pharaon de Haute et de Basse-Égypte en respectant la loi de Maât, personne ne sera tué, personne ne sera spolié, et la paix régnera. J'attends votre réponse, alors que ma patience est déjà épuisée.

Sur les remparts, on courut en tous sens. Officiers et notables se ruèrent dans la salle d'audience d'Osorkon, le prince d'Illahoun, un Libyen de vieille souche, auquel furent rapportées les paroles de Piankhy.

— Ainsi, il est venu… et venu seul !

— Nous pouvons l'abattre facilement, estima le commandant de la forteresse. Lui mort, les Nubiens s'enfuiront en désordre.

— Imbécile ! N'as-tu jamais entendu parler du pouvoir surnaturel qui habite un pharaon et qui lui permet d'être l'unité vainqueur de la multiplicité ? C'est grâce à lui que Ramsès le Grand a vaincu les Hittites à Kadesh, et c'est parce qu'il en est investi que Piankhy nous défie de la sorte. Aucune flèche ne l'atteindra, aucune lance ne percera sa cuirasse parce qu'il est semblable à un feu dévorant qu'aucun humain ne peut éteindre.

— Alors… que décidez-vous ?

Le prince Osorkon sortit de son palais, ordonna l'ouverture de la grande porte de la forteresse et se prosterna devant le pharaon noir.

— L'ombre de Dieu vous protège, dit-il, c'est le ciel qui vous donne votre puissance, ce que conçoit votre cœur se réalise sur-le-champ. Si nous sommes capables de voir la réalité telle qu'elle est, c'est en raison de ce que vous ordonnez. Cette citadelle, cette ville, ses trésors et ses habitants vous appartiennent. Entrez en paix, Majesté.

Vaillant galopa jusqu'à l'acropole d'Illahoun d'où Piankhy domina une ville dont les principales artères, tracées avec un souci géométrique, se croisaient à angle droit. De grandes villas de soixante-dix pièces se mêlaient à de modestes demeures d'une centaine de mètres carrés. Sortant de leur torpeur et de leur crainte, les citadins acclamèrent leur libérateur, pendant que les soldats de la garnison, qui avaient remplacé leurs armes par des palmes, donnaient l'accolade aux Nubiens.

En moins d’une heure, ce fut la fête dans toute la ville. Des caves du palais, on sortit des centaines de jarres de vin et de bière, on disposa sur des tables basses des tranches de viande et de poisson séché, on étala sur le sol des figues, des dattes et du raisin, et l’on chanta le bonheur de vivre sous le règne de Piankhy.

— Qu’est-ce que tu as ? demanda Pouarma à Lamerskény. On jurerait que tu es ivre alors que tu n’as pas encore bu !

— Tu es vraiment le dernier des idiots, l’archer. Toi, rien ne t’étonne. Moi, je n’ai jamais vu un homme comme celui-là.

— C’est toi qui es un pauvre d’esprit, Lamerskény. Combien d’années te faudra-t-il pour comprendre qu’il est Pharaon ?

56

— Illahoun est tombée, dit Tefnakt à Aurore.

— Cette mauvaise nouvelle ne semble guère t'attrister.

— Le prince Osorkon est un homme usé qui a peur de l'avenir… Piankhy n'aura eu aucune peine à le convaincre de lui ouvrir les portes de sa cité.

— Ce maudit Nubien contrôle à présent le Fayoum !

— Seulement en partie… S'il veut continuer, c'est la forteresse de Meidoum qui se dressera sur sa route. J'y ai nommé un de mes officiers les plus aguerris. Il dirige lui-même l'exercice chaque jour et a déjà tué de sa main des recrues qu'il jugeait trop faibles. Meidoum n'arrêtera peut-être pas la progression de Piankhy, mais elle l'immobilisera pendant de longues semaines et lui fera perdre beaucoup d'hommes.

— Pourquoi ne pas lui envoyer des renforts ?

— Je crois qu'un rêve insensé hante l'esprit du Nubien : conquérir Memphis.

— Piankhy n'est pas un fou ! objecta la jeune femme. Il sait bien que c'est impossible.

— Ses médiocres victoires l'ont enivré… Je préfère qu'il s'use sur des objectifs mineurs et qu'il continue à croire en son invincibilité. Ici, à Memphis, il se heurtera à des murs infranchissables et à une armée reposée et mieux équipée que la sienne. Cette vieille capitale sera son tombeau.

Le Rouge commandait la garnison de Meidoum depuis cinq ans. Peu lui importait que l'antique cité fût « la demeure d'Atoum », le principe créateur ; son unique centre d'intérêt était la caserne où il entraînait des soldats au combat rapproché. Vingt pour cent de pertes ne l'incommodait pas, puisqu'il formait de véritables combattants, vicieux à souhait. Depuis sa nomination, il n'avait même pas songé à se rendre sur le site où était érigée une grandiose pyramide, la première à pentes lisses, dont s'était inspiré l'architecte de

Khéops. Le Rouge ne rêvait que de conflit sanglant et, cette fois, l'occasion était superbe !

Depuis l'instant où ses guetteurs lui avaient annoncé l'arrivée imminente de l'armée de Piankhy, le commandant de la forteresse de Meidoum ne tenait plus en place. Il courait d'un créneau à l'autre, vérifiait l'équipement de ses hommes et hurlait ses ordres, enjoignant à chaque homme de se montrer plus vigilant que son voisin.

D'abord, il crut qu'il se trompait ; ensuite, il observa le même phénomène chez la quasi-totalité des défenseurs : ils tremblaient.

Le Rouge les aurait volontiers abattus pour leur faire passer le goût de la peur, mais il avait besoin de tout son monde. Il clama que sa forteresse n'avait rien à craindre des catapultes et des flèches nubiennes, mais sentit que personne ne l'écoutait.

Quand Piankhy, chevauchant son cheval bai, se présenta seul devant la grande porte, un archer libyen se mit à genoux. Sous l'œil horrifié de ses camarades, le Rouge lui trancha la gorge.

— Deux chemins s'ouvrent devant vous, déclara le pharaon noir : ou bien vous ouvrez les portes de Meidoum, et vous vivrez ; ou bien vous persistez à les clore, et vous mourrez. En tant que roi de Haute et de Basse-Égypte, je ne saurais tolérer qu'une cité m'interdise son libre accès.

Le Rouge banda l'arc de l'homme qu'il avait tué et visa Piankhy.

Mais la flèche ne partit pas, car trois archers se jetèrent sur le Libyen, le rouèrent de coups et jetèrent son cadavre pardessus les remparts.

Aussitôt, des fantassins ouvrirent la grande porte de la forteresse pour y laisser pénétrer Piankhy dont le cheval poussa un hennissement de joie.

— Meidoum est tombée sans combattre, avoua piteusement Yegeb, suivi comme son ombre par un Nartreb de plus en plus nerveux.

— Que s'est-il passé ? demanda Tefnakt, furieux.

— Le Rouge a été trahi par ses propres soldats ! Piankhy les terrifie… Les légendes les plus folles courent au sujet de ce colosse noir ! On prétend que le dieu Amon arme son bras, qu'il lit dans la pensée de ses adversaires, que…

— Trêve d'enfantillages ! Avant que Piankhy prenne la route de Memphis, il ne reste plus qu'un obstacle : Licht.

— Soyons sans illusions, général.

Ulcérée, Aurore intervint.

— N’es-tu pas défaitiste ?

— Seulement réaliste… La citadelle de Licht est moins importante que celle de Meidoum et…

— Sa garnison se montrera peut-être plus courageuse !

— Espérons-le, Aurore, espérons-le…

— Ne m’appelle pas par mon prénom, Yegeb. Tu n’es pas l’un de mes familiers. J’ai un titre : Altesse.

Yegeb avala sa salive.

— Bien, Altesse. Mais je maintiens que Licht ne résistera pas longtemps au pharaon noir.

— Ce manque d’optimisme pourrait altérer le moral de nos troupes, ne crois-tu pas ? Parfois, je me demande si toi et Nartreb ne faites pas le jeu de notre ennemi.

— Altesse, ces propos…

— Il suffit, trancha Tefnakt. À l’heure où il faut unir nos efforts, ne nous déchirons pas. Que mes conseillers veillent à la prospérité du pays. Moi, je m’occuperai des problèmes militaires.

Yegeb et Nartreb, main dans la main, se retirèrent.

Tefnakt prit Aurore par les épaules.

— Ne recommence jamais ! Ce n’est pas à toi de critiquer mes collaborateurs.

— Ces deux-là te trahiront !

— Ils me sont attachés comme des chiens à leur maître. Sans moi, ils n’existeraient pas.

La jeune femme se dégagea.

— Un jour, il te faudra choisir entre eux et moi. Je t’aime, Tefnakt. Eux, ils se servent de toi.

— Crois-tu que je l’ignore ? Le pouvoir ne s’exerce pas sans alliés, et ceux-là sont efficaces.

Licht, « Celle qui s’empare des Deux Terres », avait été la capitale d’Amenemhat Ier, pharaon de la XIIe dynastie. Près de la cité, il avait fait édifier sa pyramide, de même que Sésostris Ier, lequel avait marqué de son sceau l’âge classique du Moyen Empire, au cours duquel avaient été rédigés plusieurs chefs-d’œuvre littéraires, dont le célèbre *Conte de Sinouhé.* Après avoir été déchue de son rang, Licht était devenue une simple étape entre le Fayoum et Memphis, une bourgade de plus en plus abandonnée à ses

souvenirs.

Sa citadelle, cependant, ne manquait pas d’allure. Elle inspira même la convoitise du capitaine Lamerskény.

— Me laisserez-vous celle-là, Majesté ? Quelques jets de catapulte, et je m’occupe du reste !

— Non, Lamerskény. Pourquoi modifier la stratégie qui nous a réussi ?

— Sauf votre respect, il ne faudrait pas trop solliciter votre chance… Sans vous, nous serions désemparés.

— Pourquoi le commandant de cette forteresse serait-il plus insensé que ceux d’Illahoun et de Meidoum ?

Avant même que le pharaon noir montât à cheval, la porte de la citadelle de Licht s’ouvrit et son commandant, suivi de ses soldats et d’une bonne partie de la population, se soumit à Piankhy.

— Les Deux Terres vous appartiennent, déclara-t-il, le Sud et le Nord sont vôtres, les richesses qu’ils contiennent sont votre propriété, la terre entière se prosterne devant vous.

Aussitôt après avoir franchi le seuil de la cité, le pharaon noir offrit un sacrifice à ses dieux protecteurs et rendit hommage à Amon.

Toute la Moyenne-Égypte s’était soumise, la route de Memphis était libre.

57

L’éclaireur pénétra au galop dans la cour de la caserne, immobilisa son char devant le bâtiment du quartier général et sauta à terre.

— J’ai un message pour le capitaine Lamerskény, annonça-t-il au planton.

— Il se repose… Mais le capitaine Pouarma est ici.

— Parfait.

Pouarma pestait précisément contre Lamerskény qui, au lieu de s’acquitter des tâches administratives auxquelles il était théoriquement contraint, prenait du plaisir avec les pensionnaires de la maison de bière proche de la caserne. Et lui, Pouarma, n’avait même plus le temps de faire une cour assidue à la fille du maire d’une bourgade voisine qui se pâmait devant sa prestance.

— Voici des informations récentes et détaillées, dit l’éclaireur en remettant à Pouarma un épais papyrus scellé.

— Enfin… Nous les attendions depuis plusieurs semaines !

Porteur du précieux document, le capitaine des archers courut jusqu’au palais.

Abilée nageait nue, sans effort, avec la grâce incomparable des femmes du Grand Sud qui, dès l’enfance, apprenaient à jouer avec les courants du fleuve. Dans le plan d’eau du palais de Licht, alors que la chaleur devenait écrasante, la reine oubliait ses soucis.

Et Piankhy tentait d’oublier les siens en admirant cette épouse sublime, dont l’âme et le corps exprimaient une beauté inaltérable.

Voilà près d’un an que la guerre entre le Sud et le Nord avait débuté. Après avoir conquis la Moyenne-Égypte, le pharaon noir avait mis en place des administrateurs issus de vieilles familles locales et bien décidés à empêcher des princes comme Peftaou et ses semblables de sortir du chemin

de Maât. Piankhy avait mis fin à de trop longues années de corruption, de pouvoir personnel sans limites et d'exploitation des humbles. Son séjour en Moyenne-Égypte avait fait comprendre aux notables que le pharaon gouvernerait désormais avec autorité et rigueur, sans écouter la voix des clans préoccupés de leurs seuls intérêts. Pendant cette période de reconstruction de l'État, l'armée nubienne avait profité d'une existence douillette dont, toutefois, l'exercice quotidien n'était pas absent. Les blessés et les malades avaient eu le temps de recouvrer la santé pendant que leurs camarades, tout en restant mobilisés, goûtaient la douceur de la région.

Si Piankhy n'avait pas immédiatement attaqué Memphis après la prise des places fortes de Moyenne-Égypte, c'est parce qu'il devait être certain de la stabilité de la région. Aujourd'hui, le fait était acquis, et le monarque pouvait songer à l'étape la plus périlleuse de sa quête : la bataille de Memphis.

Encore fallait-il obtenir des renseignements fiables sur les fortifications et les capacités défensives de la plus grande cité du pays. Les éclaireurs se contredisaient, les rapports manquaient de précision, et le roi ne s'engagerait pas dans cette redoutable aventure avant d'avoir appréhendé l'étendue des difficultés.

— Majesté, dit Tête-froide, le capitaine Pouarma demande à vous voir d'urgence.

— Qu'il vienne.

Le scribe était d'excellente humeur, car Piankhy l'avait autorisé à se rendre à Napata où il avait passé quelques trop brèves journées en compagnie de sa femme et de ses enfants. Accueilli comme un héros, Tête-froide ne s'était pas fait prier pour narrer les exploits du pharaon noir. Il n'avait pas caché, cependant, que le plus difficile restait à venir et qu'en raison des événements, Napata n'était plus pour Piankhy qu'une lointaine capitale provinciale. Luttant contre la morosité, Otokou avait repris quelques kilos lors d'un plantureux banquet, et il continuait à administrer la cité avec une compétence dont le vieux Kapa se félicitait.

Pouarma était surexcité.

— Majesté, voici enfin le rapport que nous espérions tant !

— Assieds-toi et bois une coupe de bière fraîche.

Le nain réapparut.

— Le capitaine Lamerskény désire également vous voir, Majesté.

Le visage fripé, mal rasé, un vieux pagne de cuir noué de travers,

l’homme au bras d’acacia avait une démarche assez hésitante.

— J’ai fait un rêve, Pouarma… Tu allais chez le roi et tu lui montrais le plan de la forteresse de Memphis en mon absence, alors que ce sont mes éclaireurs qui ont obtenu ces informations capitales au péril de leur vie et sur mes instructions.

— Assieds-toi sans tarder, recommanda Piankhy, sinon tu risques de tomber.

— À vos ordres, Majesté, acquiesça Lamerskény en s’affalant dans un fauteuil d’osier au dos arrondi.

— Ne devriez-vous pas vous baigner ? suggéra la reine en sortant du bassin et en se couvrant d’un voile de lin transparent.

— L’eau est mauvaise pour mes rhumatismes, Majesté. À la veille de repartir en campagne, le chef des fantassins du roi n’a pas le droit de courir le moindre risque.

— Je suppose que tu as déjà bu tout ton soûl.

— Détrompez-vous, Majesté ! Avec cette chaleur de plus en plus intense, il convient de lutter sans faiblir contre la déshydratation, ce mal sournois qui nous guette à chaque instant.

— Voyons ce document, exigea Piankhy.

Pouarma brisa le sceau de boue séchée et déroula le papyrus.

— Le plan de Memphis, constata Lamerskény avec gourmandise.

— Cette ville est immense, estima la reine, presque effrayée par la taille de la première capitale des pharaons, demeurée le centre de la vie économique des Deux Terres.

Lui aussi impressionné, Pouarma lut les inscriptions en hiéroglyphes cursifs portées sur le papyrus.

— Au sud, une ligne de fortifications qui empêche l’accès des docks du port de Perou-Nefer, « Bon Voyage », par voie de terre. À l’ouest, un canal entre les faubourgs et le désert.

— Un point faible, avança Lamerskény.

— Seulement en apparence, car il est surveillé par une garnison toute proche. Et sa jonction avec le petit canal qui longe le quartier sud est bloquée par des bateaux de charge où se tiennent en permanence des archers. Attaque impossible.

L’homme au bras d’acacia fit la grimace.

— Si je comprends bien, il ne nous reste que le Nil, à l’est.

— Trois canaux en partent : le premier mène aux docks, le deuxième au

palais, le troisième à l'ancienne citadelle aux murs blancs, dans le quartier nord. Mais les Memphites ont édifié de puissants remparts qui empêchent toute invasion par le fleuve.

— Nous contournerons donc la ville par le désert de l'Est, en longeant la nécropole de Saqqara pour fondre sur le nord de Memphis, là où personne ne nous attendra.

— Tu te trompes, Lamerskény. D'abord, nous devrons franchir le canal sous le tir ennemi ; ensuite, les fortifications du nord, quoique plus anciennes que celles du sud, ne sont pas moins solides.

Lamerskény vida nerveusement sa coupe de bière.

— Il n'y aurait donc aucune solution !

— À l'étude de ce plan, c'est la conclusion qui s'impose.

Lamerskény aurait aimé trouver un argument pour démontrer que Memphis n'était qu'une forteresse semblable aux autres, mais il demeura coi.

Cette fois, il fallait se rendre à l'évidence : l'armée sudiste ne dépasserait pas cette frontière-là.

— Nous attendons vos ordres, dit Pouarma, dépité.

Les deux capitaines se retirèrent, Piankhy se pencha longuement sur le plan de Memphis.

— Pouarma et Lamerskény n'hésiteraient pas à donner leur vie si nous avions une seule chance de réussir, dit Abilée.

— Tant que Memphis sera aux mains de Tefnakt, la paix et la justice ne régneront pas sur l'Égypte. Grâce aux richesses de cette ville, il équipe et nourrit son armée.

— Tu refuses de renoncer… Mais quel chemin emprunteras-tu ?

— S'il n'existe pas, Abilée, je le créerai.

58

Le soir venu, Yegeb et Nartreb comptaient leurs acquis de la journée. Le sourire aux lèvres, ils voyaient leur fortune s'accroître sur un rythme soutenu depuis qu'ils résidaient à Memphis. Ils avaient inventé un nouvel impôt, la contribution générale à l'effort de guerre, modulable à souhait et sans plafonnement, qui leur permettait de rançonner en toute légalité riches et pauvres. Comme les notables et les commerçants memphites tenaient à conserver l'estime et la confiance de Tefnakt, leur seul protecteur contre l'invasion nubienne, ils devaient satisfaire les exigences de ces deux conseillers dont on vantait le sérieux et la compétence.

— Combien de temps allons-nous supporter la présence de cette Aurore ? s'inquiéta Nartreb, tout en massant ses orteils enflés avec un onguent coûteux que lui avait offert le parfumeur du temple de Ptah.

— Cette femelle est plus coriace que je ne l'avais imaginé, confessa Yegeb, mais le général l'a remise à sa place.

— Demain, elle sera reine !

— Tu as raison de t'inquiéter… Tenter de la piéger avec un nouveau soupirant serait inutile, elle se méfierait.

— Nous ne pouvons accepter cette situation, ragea Nartreb dont le visage lunaire gonflait de colère. Cette fille nous hait, elle tentera de nous détruire !

— Sois assuré que je ne mésestime pas le danger.

L'homme au faciès de rat frappa à la porte de la chambre des deux conseillers, qui s'empressèrent de rouler le papyrus sur lequel figurait le détail de leurs biens.

Nartreb ouvrit.

— Ah, c'est toi… Que veux-tu ?

Une sorte de rictus découvrit des dents petites et pointues.

— Si vous me payez bien, j'aurai des choses intéressantes à vous dire.

Nartreb agrippa l'informateur par le col de sa tunique et le propulsa dans

la chambre comme un vulgaire paquet. L'homme se releva, le front en sang.

— Tu vas parler, et tout de suite ! Après, nous fixerons nous-mêmes le montant de ton éventuelle rétribution. Retiens bien ceci : quiconque tente de nous faire chanter ne vit pas assez longtemps pour s'en vanter.

Terrorisé, le blessé se réfugia dans un angle de la pièce.

— Voilà, seigneur, voilà… Sachant que je cherchais des renseignements sur le passé de l'épouse d'Akanosh, un loueur d'ânes m'a contacté. J'ai eu des frais et…

— Parle !

— Oui, voilà… Ce loueur a connu ses parents, qui sont morts lorsqu'elle était adolescente. Un couple très uni…

— C'est tout ce que tu as appris ?

Nartreb leva le poing.

— Oh non, seigneur ! L'épouse d'Akanosh a la peau halée comme vous et moi, mais son père était originaire de Nubie.

— Son père, un Nubien ? s'étonna Yegeb. En es-tu certain ?

— Il y a ce témoin et il pourrait y en avoir d'autres…

— Paye-le, ordonna Yegeb à Nartreb. Je crois que nous tenons la solution à tous nos soucis.

La main de Tefnakt caressa le creux des reins d'Aurore, remonta doucement le long de son dos puis l'agrippa par les cheveux et l'obligea à se retourner.

— Tu es un sauvage ! s'exclama-t-elle, amusée, en accueillant son amant dont la fougue la ravissait.

Le général était fou d'Aurore. Avec elle, chaque joute amoureuse était différente. Il devait sans cesse la reconquérir, et cette guerre-là le rajeunissait.

— Que fait Piankhy ? interrogea-t-elle, alors qu'ils reposaient côte à côte dans une vaste chambre du palais des Thoutmosis dont la fenêtre donnait sur le Nil.

— Il s'enfonce dans son marasme, car il a compris que son armée était incapable de s'emparer de Memphis. Sans doute lui faudra-t-il beaucoup de temps pour admettre sa défaite, tant son orgueil est grand.

— Et s'il se contentait de la conquête de la Moyenne-Égypte ?

— Conquête momentanée, Aurore ! Piankhy ne restera pas dans cette région, il se repliera sur Thèbes. Alors, je contre-attaquerai, et les traîtres trahiront de nouveau, cette fois en ma faveur. Mais moi, je ne commettrai pas

la même erreur que ce mauvais stratège. Je les ferai tous exécuter et nous mettrons en application le mode de gouvernement prévu par mes conseillers.

Il lui embrassa les seins, semblables à des pommes gorgées de soleil.

— Tu ne connais pas Sais, ma ville natale, dont je ferai la capitale de l'Égypte. Demain, je t'y emmène !

Aurore fut surprise.

— Ta présence ici n'est-elle pas indispensable ?

— Ce voyage était prévu de longue date et il revêt un caractère stratégique.

— Si Piankhy attaquait ?

— Rassure-toi. Ou bien il a renoncé, ou bien il est devenu fou. En ce cas, son assaut se terminera par un désastre.

— Voir le Delta et Sais… Jamais je n'aurais imaginé…

— Une contrée magnifique, cent fois plus belle que la vallée du Nil ! Ainsi, je présenterai ma reine à mes sujets.

— Tu veux dire…

— Oui, Aurore : nous allons nous marier à Sais.

Piankhy passait des heures à galoper dans le désert et à dialoguer avec son cheval auquel il laissait l'initiative de l'itinéraire. Vaillant se jouait des dunes, évitait les plaques de sable mou, semblait bondir jusqu'au soleil et conquérir les étendues sans fin où, dans la clarté absolue de l'air, la voix des dieux prononçait des paroles d'éternité.

Dix fois, vingt fois, Piankhy avait déployé le plan de Memphis et consulté Lamerskény et Pouarma. Malgré leur désir de se lancer à l'assaut de la ville, les deux capitaines n'avaient aucune stratégie à proposer.

Abilée demeurait silencieuse. Elle aussi, malgré sa magie, était incapable de déceler la faille qui aurait permis d'espérer une victoire. Dans le camp nubien, l'atmosphère devenait de plus en plus morose. Camperait-on sur ces positions pendant des mois encore, voire pendant des années ? Chacun attendait un discours du pharaon noir, sachant qu'une retraite serait synonyme de défaite. La brillante campagne de Moyenne-Égypte n'apparaissait plus que comme un leurre, alors que l'armée nordiste, sous le commandant d'un Tefnakt inébranlable, demeurait intacte.

Avec le temps, le bilan était presque négatif : certes, Thèbes était libre ; certes, la Moyenne-Égypte avait été reconquise. Mais ne s'agissait-il pas d'une illusion que dissiperait vite une invasion nordiste ? En tenant Memphis,

Tefnakt possédait la clé des Deux Terres, le pôle de richesse et d'équilibre dont le contrôle était indispensable pour gouverner le pays.

Sans prendre l'avis de quiconque, Piankhy fonça vers le nord, vers Memphis. Vaillant adopta de lui-même une allure modérée qui lui permit de parcourir sans fatigue une quarantaine de kilomètres.

Memphis ! Comme la reine de l'Ancien Empire était belle et impérieuse, précédée d'une palmeraie qui atténuait l'austérité de ses remparts, hors d'atteinte des catapultes et des archers ! Le « mur blanc » qu'avait bâti Djéser le Magnifique préservait des temples prestigieux où Piankhy eût tant aimé vénérer les dieux ancestraux, mais il se dressait devant lui comme une barrière infranchissable.

Le pharaon noir s'avança jusqu'au premier poste de garde.

Affolées, persuadées que les deux uræus jaillissant du front du monarque les anéantiraient, les sentinelles avertirent leur supérieur, lequel demanda aussitôt l'intervention du commandant de la forteresse, un scribe ambitieux qui avait choisi de faire carrière dans l'administration militaire.

Il sortit de sa résidence et se rendit sur les remparts. En l'absence de Tefnakt, c'était à lui de prendre les décisions.

La vision du pharaon noir tétanisa le scribe.

— Je suis ton roi, déclara Piankhy, et tu me dois obéissance ! Écoute-moi, Memphis ! Ne te ferme pas, ne combats pas, résidence de la lumière au temps primordial. Que celui qui désire entrer entre, que celui qui désire sortir sorte, que personne ne restreigne la liberté de celui qui veut aller et venir. Je n'ai qu'un seul but : offrir un sacrifice au dieu Ptah, le maître de Memphis, et aux dieux qui résident dans sa cité. Dans les provinces du Sud, aucun habitant n'a été tué, à l'exception des révoltés contre Maât. Que les portes soient ouvertes !

Le scribe sortit de sa torpeur. Sur son ordre, les portes du poste de garde s'ouvrirent, mais pour laisser passer une escouade de cavaliers décidés à s'emparer du pharaon noir.

59

Ils étaient une cinquantaine, résolus à accomplir l’exploit : terrasser l’athlète nubien qui les défiait, impassible.

Piankhy sortit lentement son épée courte du fourreau et, d’un geste vif et précis, trancha la gorge de son premier assaillant. Le deuxième crut toucher le pharaon noir de l’extrémité de sa lance, mais le roi s’effaça au dernier moment pour mieux lui porter un coup fatal avant d’embrocher un troisième Libyen.

Malgré sa vivacité et celle de son cheval, Piankhy savait qu’il succomberait sous le nombre si son père Amon ne lui venait pas en aide. Ce dernier se manifesta sous deux formes étranges : celle du capitaine Lamerskény, à la tête de ses fantassins d’élite dont les frondes décimèrent l’ennemi, et celle du capitaine Pouarma, dont les meilleurs archers exterminèrent le reste des cavaliers memphites.

Lorsqu’une volée de flèches partit des remparts, les Nubiens reculèrent pour se mettre hors de portée.

— Comme nous n’avions pas reçu d’ordres, Majesté, expliqua Lamerskény, nous avons jugé bon de vous suivre. Vous n’auriez sans doute pas eu besoin de notre aide pour exterminer ces couards, mais pourquoi vous fatiguer inutilement ?

Piankhy sourit. Pourtant, son cœur était triste puisque Memphis refusait la paix.

Dans tout le Delta, l’exaltation était à son comble. Tefnakt se faisait acclamer comme le futur maître de l’Égypte et il annonçait son mariage avec Aurore dont la prestance éblouissait les chefs de clan.

Avec la fougue d’un vainqueur, le général prônait la lutte totale contre Piankhy, incapable de s’emparer de Memphis. Pour le décourager définitivement, il suffisait d’accroître le nombre de soldats casernés dans la

grande cité. La force de conviction de Tefnakt balaya les hésitations, et il leva sans peine une armée de réserve pendant qu'Aurore découvrait, émerveillée, la ville de Sais où la déesse Neith avait créé le monde avec sept paroles. Un ballet de serviteurs dévoués satisfaisait les moindres désirs de la future reine.

Tefnakt la rejoignit dans la salle de réception du palais dont elle faisait refaire la décoration. Aux habituelles frises de papyrus et d'oiseaux migrateurs, Aurore voulait substituer des représentations de son mari, debout sur son char et écrasant l'armée nubienne en déroute.

— Ces scènes ne sont-elles pas trop… guerrières ? s'inquiéta-t-il, ironique.

— La confiance animera le bras de chacun de nos soldats. C'est ici, dans notre palais, qu'elle doit prendre racine.

— Comme tu voudras… Demain, je pars pour Memphis.

— Tu me laisses seule ici ?

— Es-tu une future reine, oui ou non ? En mon absence, tu gouverneras ma capitale.

Aurore soutint le regard de son amant.

— Donne-moi tes instructions, je les ferai respecter.

Le scribe commandant la garnison de Memphis tenta d'afficher un optimisme résolu.

— Général Tefnakt, nous avons repoussé sans aucune difficulté le premier assaut du pharaon noir.

— Combien d'hommes avait-il envoyés ?

Le scribe se racla la gorge.

— À dire vrai… assez peu.

— Sois plus précis !

— Eh bien… au début, il était seul, mais ensuite…

— Piankhy a osé se présenter en personne aux portes de Memphis ?

— Un défi insensé, général !

— Comment as-tu réagi ?

— Lorsqu'il m'a ordonné d'ouvrir les portes, je l'ai fait, mais pour laisser passer nos cavaliers. Si des Nubiens n'avaient pas volé au secours de Piankhy, nous l'aurions arrêté. Devant la promptitude et la fermeté de notre intervention, ils se sont enfuis et ne reviendront plus.

— Ne soyons pas avares de précautions : je te procure un renfort de huit mille hommes. Ainsi les forces massées à Memphis dissuaderont-elles

Piankhy de tenter une attaque, forcément vouée à l'échec.

— Dois-je comprendre que nous devrions… l'informer ?

— Bien entendu. Que des hérauts révèlent à la population l'importance de nos troupes et qu'on laisse partir vers le sud deux ou trois caravanes. Les Nubiens ne manqueront pas de les intercepter et d'interroger les marchands. Ils apprendront de leur bouche une vérité qui les terrifiera.

Avec ses grandes étendues cultivées, ses immenses palmeraies et ses innombrables canaux, la campagne de Sais enchantait Aurore. Elle se promenait de longues heures durant avec ses servantes dans ce paysage riant qui offrait de nombreux abris contre les ardeurs du soleil, puis parcourait les salles du palais pour hâter les travaux de décoration. Plâtriers et peintres restauraient les vieilles demeures, architectes et tailleurs de pierre agrandissaient le temple de la déesse Neith.

Le soir venu, avant le dîner, Aurore savourait le plaisir d'une douche tiède coulant sur son corps ambré. Elle recevait à sa table des dignitaires sous le charme et leur vantait les mérites de la politique de Tefnakt.

Alors qu'elle s'apprêtait à choisir un menu, elle fut outrée de trouver dans son antichambre un Yegeb au sourire ambigu.

— Sors immédiatement de chez moi !

— Altesse, vous devriez m'écouter.

— Rejoins ton ami Nartreb, il doit s'ennuyer.

— Vous êtes directement concernée, Altesse.

— Ah oui… De quelle manière ?

— Nartreb, je l'avoue, m'avait déconseillé cette démarche. Comme je ne vous veux aucun mal, j'ai jugé préférable de vous avertir des graves dangers qui vous guettent. Mieux vaut cesser de rêver avant que survienne la catastrophe.

— De quels dangers s'agit-il ?

— Vous n'êtes pas faite pour régner. Quittez Tefnakt et disparaissez.

— Tu es devenu fou !

— Suivez mon conseil. Sinon, vous vous en repentirez.

Voyant Aurore saisir un lourd vase en argent, Yegeb s'enfuit. Il savait que la jeune femme ne tiendrait aucun compte de ses menaces et qu'elle ne pouvait plus l'empêcher de mettre son plan à exécution : c'est pourquoi il s'offrait l'inestimable plaisir de la torturer avant de triompher.

À l’approche de la fin de l’année, la chaleur avait encore augmenté. Le Nil était à son plus bas niveau, les hautes terres étaient desséchées et craquelées.

Bien qu’il eût augmenté sa consommation de bière, Lamerskény avait toujours soif. Et ce n’étaient pas l’arrestation et l’interrogatoire d’un marchand ambulant venant de Memphis qui avaient amélioré son humeur.

— Majesté, dit-il à Piankhy, la garnison de Memphis vient de recevoir le renfort de huit mille hommes, des Libyens originaires des provinces du Delta et bien entraînés.

— Est-ce une certitude ?

— Je crains que oui, et il y en a une autre : les greniers de la ville sont pleins de blé, d’orge et d’épeautre, les étables remplies de bœufs et les arsenaux d’armes.

— Par conséquent, un siège, même de longue durée, ne donnerait aucun résultat.

— Nous ne réussirons ni à affamer Memphis ni à la priver de ses moyens de défense.

Le pharaon noir contemplait le Nil.

— Lorsqu’un pharaon ne trouve aucune solution à ses difficultés, pourquoi ne ferait-il pas descendre le ciel sur la terre ?

60

En franchissant l’enceinte de Sais, Tefnakt songeait à son union avec Aurore. Ce mariage serait grandiose, des milliers d’invités participeraient à la fête dont le souvenir durerait pendant des siècles. Malgré l’attirance qu’il éprouvait pour la jeune femme, le général ne se laissait pas guider par son seul désir : il savait qu’Aurore était aussi ambitieuse que lui et qu’elle saurait conquérir le cœur des Égyptiens tout en lui donnant un héritier.

Dès la fin de la période de fête, Tefnakt retournerait à Memphis pour haranguer la garnison et lui promettre une victoire qu’elle considérait déjà comme acquise. Piankhy ne tenterait rien, parce que la forteresse de Memphis était imprenable. Doute et lassitude rongeaient déjà le moral des troupes du pharaon noir. Quand elles battraient en retraite, leur capacité de combattre s’amoindrirait rapidement.

En dépit de sa volonté d’en découdre, Tefnakt avait su se montrer patient et utiliser le temps à son avantage. Bientôt, il serait récompensé de sa lucidité.

Puisque le siège de Memphis durerait aussi longtemps que Piankhy voudrait croire à la possibilité de s’emparer de la ville, le prince Akanosh avait décidé de passer quelques jours avec sa femme dans leur province de Sébennytos. Pour eux, le spectre de la guerre s’éloignait : lorsque le pharaon noir, dépité, ferait demi-tour afin de regagner le Sud, Akanosh ne se joindrait pas à l’armée de conquête nordiste et resterait dans le Delta. Le vieux guerrier avait définitivement perdu le goût des armes et ne souhaitait plus que la quiétude, loin de tout conflit.

Alors que les serviteurs du prince finissaient de préparer ses bagages, Nartreb fit irruption dans les appartements d’Akanosh, à la tête d’une vingtaine de policiers armés de bâtons.

— As-tu perdu l’esprit ? Sors d’ici immédiatement !

— Nous sommes en guerre, prince, et la fidélité absolue au général

Tefnakt est notre loi à tous.

— Oserais-tu m'accuser de ne pas la respecter ?

— Vous, non… Mais votre épouse…

Le prince Akanosh gifla Nartreb.

— Sors d'ici, espèce de rat !

Les grosses lèvres du conseiller de Tefnakt se gonflèrent de colère.

— J'ai la preuve que votre épouse est une Nubienne, donc une alliée de Piankhy. Le général exige qu'elle comparaisse immédiatement devant lui.

— Je refuse !

Nartreb eut un sourire féroce.

— Si vous persistez dans cette attitude, j'utiliserai la force.

— De quel droit ?

— Ce sont les ordres de Tefnakt.

Malgré les souvenirs cruels qui troublaient encore son sommeil, Aurore était heureuse. Demain, elle deviendrait l'épouse de Tefnakt et serait associée à la reconquête de son pays. Sans doute cette guerre causerait-elle bien des souffrances, mais il n'existait pas d'autre moyen d'éliminer le pharaon noir. Même condamné à la défaite, Piankhy se battrait jusqu'au bout, avec l'orgueil insensé d'un chef déchu. C'est au moment de porter le coup fatal qu'Aurore serait utile à Tefnakt, pour que son bras ne faiblisse pas.

La coiffeuse ajustait sur la tête d'Aurore une magnifique perruque nattée, composée de cheveux humains presque blonds : une pièce d'une valeur inestimable qui adoucissait le visage de la jeune femme et lui donnait l'allure d'une grande dame.

— Altesse, êtes-vous prête pour l'essayage ?

Les tisserandes de Sais, les meilleures d'Égypte, avaient créé une robe de lin royal qui épouserait à la perfection les formes d'Aurore et la rendrait éblouissante.

— L'essayage attendra, décréta la voix mielleuse de Yegeb.

Comme piquée par un insecte, Aurore se retourna.

— Vas-tu enfin cesser de m'importuner ?

— Le général Tefnakt désire vous voir immédiatement.

— Je n'ai pas fini de m'habiller.

— Il a insisté sur le terme : « immédiatement ».

— Un incident grave se serait-il produit ?

— Je l'ignore, Altesse.

Aurore fut troublée. Piankhy avait-il lancé une attaque suicidaire contre Memphis ? Nerveuse, à peine vêtue d'une chemise et d'une jupe courte, elle se hâta jusqu'à la salle d'audience, précédant un Yegeb trottinant, qui éprouvait des difficultés à la suivre.

Dès qu'elle pénétra dans la pièce faiblement éclairée à cause d'épais rideaux qui obstruaient les fenêtres, Aurore perçut une vive tension.

Tefnakt faisait les cent pas. Assis en scribe, Nartreb fixait le prince Akanosh, debout et les bras croisés.

— Enfin, te voilà !

— J'étais occupée… Que se passe-t-il ?

Tefnakt pointa l'index vers Akanosh.

— Connais-tu cet homme ?

— Oui, bien sûr…

— En es-tu certaine, chère Aurore ?

— Je ne comprends pas.

— Moi aussi, je croyais le connaître ! Je pensais même qu'il était un allié fidèle et qu'il ne me trahirait jamais.

La jeune femme était atterrée.

— Pas vous, prince Akanosh…

— Oh non, pas lui ! intervint Tefnakt. Pas lui, mais sa femme… Sa femme qui est une Nubienne ! Une Nubienne, tu entends ? Une alliée de Piankhy, ici, dans mon propre palais !

— C'est à moi, et à moi seul, de défendre mon épouse contre ces insupportables accusations. Qu'elle ait une ascendance nubienne n'en fait pas une traîtresse. Sa parole et la mienne ne valent-elles pas celle de deux misérables conseillers qui ne songent qu'à s'enrichir ?

— Malheureusement pour votre épouse, déplora Yegeb, nous possédons la preuve de sa culpabilité.

Le prince Akanosh serra les poings.

— Tu mens !

— Nos services de sécurité ont intercepté une lettre qui accuse formellement votre femme… Le texte démontre qu'elle servait d'agent de liaison, évidemment à votre insu.

— De liaison… avec qui ? interrogea Aurore.

Tefnakt la transperça du regard.

— Ne crois-tu pas qu'il faudrait cesser de jouer la comédie ?

— La comédie… Que veux-tu dire ?

Tefnakt serra les poignets d'Aurore à les briser.

— C'est toi, l'auteur de cette lettre… Tu m'as trahi parce que tu me hais ! Tu voulais me tuer et tu as utilisé ce moyen pour te venger.

— Tu te trompes… Je te jure que tu te trompes !

— J'ai identifié ton écriture, Aurore.

Tefnakt s'écarta de la jeune femme et la menaça d'un poignard dont la pointe s'enfonça dans sa gorge, faisant perler une goutte de sang.

— Je devrais te tuer, petite garce… Mais une mort lente dans un cul-de-basse-fosse sera un bien meilleur châtiment. Heure après heure, tu y perdras jeunesse et beauté.

Un instant, Aurore eut envie de se jeter aux pieds de Tefnakt et d'implorer sa pitié. Mais elle choisit de faire face.

— Si tu m'aimais, la vérité t'apparaîtrait.

— Emmenez-la, ordonna Tefnakt à ses conseillers, qui se firent un plaisir d'empoigner l'altesse déchue pour la remettre aux gardes.

Resté seul avec le prince Akanosh, bouleversé, le général adopta un ton conciliant.

— Comme moi, tu as été abusé… Débarrasse-toi de ton épouse, et vite !

— J'ai confiance en elle, je sais qu'elle n'a pas trahi.

— Rends-toi à l'évidence, Akanosh, même si tu en souffres. La lettre interceptée prouve qu'Aurore, avec l'aide de ta Nubienne, a recommandé aux commandants de forteresse d'ouvrir leurs portes à Piankhy. Agis sans tarder : tel est le prix de ta vie.

61

Tête-froide ne tenait plus en place. Dix fois par jour, il demandait à ses adjoints si le messager en provenance du Sud était enfin arrivé. Piankhy ne cessait de contempler le fleuve, perdu dans sa méditation au point d'en oublier Memphis dont la forteresse blanche étincelait sous le soleil.

Et le messager arriva, porteur d'une tablette de bois rédigée par les spécialistes d'Assouan.

Piankhy examina le document, couvert de chiffres.

— Alors, Majesté ?

— C'est parfait, Tête-froide. Amon a répondu à mon appel.

— Combien de temps faudra-t-il patienter ?

— Quelques jours.

Ce court délai suffirait. Piankhy réunirait Lamerskény, Pouarma et les officiers du génie pour leur donner ses ordres : construire des plates-formes, dresser des mâts et réquisitionner tous les bateaux, du plus petit au plus grand, non sans avoir établi la liste des propriétaires afin qu'ils soient dédommagés.

Sous les yeux émerveillés du pharaon noir, le fleuve gonfla et bondit à l'assaut des rives, avec la vigueur de l'an nouveau. Grâce aux contrôles effectués au nilomètre d'Assouan, les spécialistes avaient prédit une crue magnifique qui transformerait l'Égypte en un lac immense tout en déposant sur les terres le limon fertilisateur. Elle atteindrait la hauteur exceptionnelle de vingt-deux coudées[5].

Avec avidité, la terre buvait. L'eau emplissait les canaux, des tourbillons se formaient près des rives. Le flot purificateur noyait la vermine, scorpions et serpents fuyaient vers le désert. Bientôt ne subsisteraient plus que des îlots et des buttes sur lesquelles étaient bâtis les villages. Hâpy, le dynamisme de la crue, accomplissait son œuvre avec enthousiasme, parce que l'étoile Sothis était apparue au sommet du ciel, signifiant qu'Isis avait ressuscité Osiris.

Piankhy demanda à son épouse de diriger le rituel d’offrandes au Nil, sans lequel le fleuve ne lui serait pas favorable.

— Une dernière fois, lui annonça-t-il. Je vais tenter d’éviter des milliers de morts.

— Tes capitaines et moi-même sommes opposés à cette démarche, dit Abilée, inquiète.

Piankhy la serra dans ses bras.

— Parfois, les hommes renoncent à leur folie. Je dois essayer, tu le sais.

La stature du pharaon noir était aussi impressionnante que la noblesse de son cheval. Les yeux de l’homme et de l’animal fixaient les remparts où venait d’apparaître le scribe-commandant de la forteresse.

— Ouvre immédiatement les portes de cette ville qui est mienne, et les habitants de Memphis seront épargnés. Quant aux soldats, ils me jureront fidélité et j’oublierai leur désobéissance.

— Retire-toi, Nubien ! Mes hommes sont plus nombreux que les tiens, et tu n’es même pas capable d’égratigner nos murs.

Une flèche partit et frôla la tête de Piankhy. Soudain enragé comme une panthère, il s’exprima avec une colère qui tétanisa la garnison memphite.

— Selon l’ordre de mon père Amon, je m’emparerai de cette ville comme une trombe d’eau !

Le pharaon noir fit demi-tour.

Quand les Nordistes reprirent leurs esprits et décochèrent leurs flèches, il était hors de portée.

Lorsque la terre s’éclaira, à l’aube d’un nouveau jour, d’immenses pontons formés de bateaux de toutes tailles furent emportés par le courant jusqu’aux murailles de Memphis. Le niveau du Nil avait tellement monté que les remparts n’étaient plus qu’une barrière dérisoire, à quelques mètres au-dessus des guerriers nubiens. Les spécialistes du génie plaquèrent mâts, palissades et échelles contre ce qui subsistait, hors d’eau, des murs de la puissante forteresse, pendant que débutait le combat des archers.

Les hommes de Pouarma se montrèrent plus rapides et plus précis que les Nordistes. À peine avaient-ils décoché un trait et abattu un adversaire qu’ils recommençaient. Des assistants remplissaient sans cesse les carquois.

— Pénétrons dans Memphis ! ordonna Piankhy dont la fureur se communiquait à toute l’armée sudiste. Franchissons ces murailles vaincues

par le Nil, qu'aucun ennemi ne nous arrête !

Par vagues d'assaut ininterrompues, formant la trombe que Piankhy avait annoncée, les fantassins de Lamerskény s'emparèrent des remparts pendant que la flotte nubienne, commandée par le pharaon noir en personne, attaquait le port.

Débordés, les défenseurs tentèrent en vain de repousser les Sudistes qui accrochaient déjà la corde de proue de leurs bateaux aux maisons construites près du fleuve et dont le seuil se trouvait juste au-dessus du niveau d'eau.

Lamerskény avait déployé une telle ardeur qu'une blessure à la jambe ne le faisait même pas souffrir. Alors qu'il reprenait son souffle, un infirmier apposa néanmoins une compresse au miel sur la plaie.

— Le plus beau jour de ma vie, infirmier ! Qui aurait pu croire que nous réussirions à conquérir un jour la ville de Memphis ?

— Ne bougez pas, capitaine… Sinon, le pansement ne tiendra pas.

— Dépêche-toi ! Je veux être le premier à franchir le « mur blanc ». Je ne vais quand même pas laisser cet honneur à Pouarma.

Inlassables, les archers nubiens continuèrent à tirer jusqu'au moment où toute riposte cessa. En son for intérieur, Lamerskény dut reconnaître que Pouarma avait commandé ses hommes avec une belle rigueur.

Les deux capitaines échangèrent un signe de la main et, du haut des remparts jonchés de cadavres, contemplèrent Memphis. Ils virent Piankhy accoster et pénétrer dans la cité par la double grande porte donnant sur l'allée qui conduisait au temple de Ptah. Affolés, les habitants de la cité couraient en tous sens et gênaient la manœuvre des soldats qui ne savaient plus à quels ordres obéir.

Estimant qu'il s'était suffisamment reposé, Lamerskény entraîna ses fantassins dans la mêlée pour libérer le passage du pharaon noir. Des bastions, des chemins de ronde, du haut des portes monumentales, des tours descendit une cohorte de guerriers nubiens, hurlant la joie de la conquête. Ils se ruèrent dans la caserne, dans les bureaux des scribes, dans les réserves de papyrus et dans la demeure du commandant. Ceux qui tentèrent de freiner leur avance furent massacrés à coups de hache, de massue ou d'épée.

Lamerskény vit trop tard l'archer qui le visait et son esquive ne fut pas assez prompte. La flèche se ficha dans sa cuisse gauche et l'obligea à s'arrêter. Aussitôt, ses hommes l'entourèrent.

— De la myrrhe, exigea le capitaine.

Lamerskény déchira lui-même ses chairs avec son poignard, retira la

flèche, lava la plaie avec de l'eau tiède que lui donna un soldat et posa sur la plaie une racine de chicorée amère offerte par l'infirmier, puis une couche de myrrhe. La douleur s'atténua, la blessure sécherait vite.

Le capitaine reprit sa progression, non sans avoir jeté un œil satisfait sur le cadavre de l'archer qu'avait abattu Pouarma.

— Tu vieillis, Lamerskény. La prochaine fois…

— La prochaine fois, ce sera la victoire, comme aujourd'hui ! Qu'avons-nous à craindre, puisque nous servons sous les ordres d'un roi qui sait faire du fleuve son allié ?

Redoutant un massacre général, la population obligeait les derniers Nordistes à se rendre.

Quand Piankhy, encadré de ses deux capitaines, se présenta devant l'ultime noyau de résistance, l'ancienne citadelle aux murs blancs, le scribe-commandant chargé de la défense de Memphis se présenta devant lui.

— Acceptes-tu enfin de te soumettre ?

— Oui, Majesté. Permettez-moi de m'incliner devant vous.

Le scribe s'approcha tout près du roi. Tout en cassant le buste, il sortit de la manche de sa robe un poignard à double lame pour le planter dans la poitrine de Piankhy.

Mais la lame se ficha dans le bras en acacia de Lamerskény, qu'il avait tendu pour sauver le pharaon.

Terrorisé, le scribe n'esquissa pas le moindre geste de défense lorsque le capitaine lui défonça le crâne d'un coup brutal porté par ce même bras.

— Tu me crois vraiment trop vieux pour défendre la vie de Pharaon ? demanda Lamerskény à Pouarma.

Des clameurs montèrent des rues et des ruelles, des clameurs qui se transformèrent vite en acclamations à la gloire de Piankhy, le nouveau maître de Memphis.

62

Le prince Akanosh reçut Yegeb dans ses appartements privés du palais de Sais. Le conseiller de Tefnakt, au visage tout en longueur et aux bras interminables, s'interrogeait avec gourmandise sur la solution qu'avait adoptée le Libyen pour se débarrasser de sa chère femme. Lui qui avait écrit la lettre décisive en imitant à la perfection l'écriture d'Aurore n'était pas peu fier de terrasser en même temps plusieurs adversaires.

— Vous désirez me voir, prince Akanosh ?

— Je voulais te remercier de m'avoir ouvert les yeux. Je connaissais les origines de ma femme, mais j'avais décidé, à tort, de les oublier. Cette guerre est une épreuve de vérité, et tu as eu raison de la mettre au jour.

Yegeb s'inclina.

— Je n'ai fait que mon devoir.

— J'ai sincèrement aimé mon épouse, Yegeb. Aujourd'hui, je ne sais comment agir : acceptes-tu de m'aider ?

— De quelle manière ?

— Je suis incapable de la supprimer moi-même, comme Tefnakt me l'a demandé. Contre une forte rétribution, te chargerais-tu de cette tâche ?

— Que proposez-vous, prince Akanosh ?

— Un sac d'or et une villa dans ma principauté.

Yegeb réfléchit.

— Disons… deux sacs d'or, la villa et un pourcentage sur les récoltes.

— Tu exiges beaucoup.

— N'est-ce pas un juste salaire ?

— Viens, Yegeb.

— Vous souhaitez que j'intervienne… immédiatement ?

— Ne perdons plus de temps.

Akanosh guida Yegeb et ouvrit la porte de la chambre où se trouvait la Nubienne, assise et résignée.

Yegeb avait choisi de l'étrangler. Ce serait une mort lente et douloureuse.

Alors qu'il faisait un pas en direction de sa victime, Yegeb fut brutalement tiré en arrière par un lacet de cuir qui s'enfonça dans les chairs molles de sa gorge.

— Comme je suis heureux de te tuer, murmura le prince Akanosh. Grâce à la crue, la vermine disparaît… Grâce à moi, Tefnakt sera débarrassé d'un cloporte.

Le larynx broyé, une langue gonflée sortant de sa bouche, Yegeb mourut dans un gargouillis.

— Seigneur, c'est horrible, abominable !

— Pourquoi cette excitation ? demanda Tefnakt à Nartreb.

— C'est Yegeb…

— Parle, voyons !

— Il est mort, seigneur ! On vient de retrouver son cadavre dans une ruelle, près du palais. Quelqu'un l'a étranglé.

— Les risques du métier, estima le général. Yegeb avait beaucoup d'ennemis.

— Il faut arrêter le coupable au plus vite !

— Qui soupçonnes-tu ?

— Le prince Akanosh ! Il est parti ce matin pour sa province de Sébennytos, en compagnie de son épouse.

— Une excellente initiative. Enfermée dans son palais, la Nubienne ne pourra plus nous nuire. Les chefs de clan libyens ont beaucoup d'estime pour Akanosh, et je n'ai pas l'intention de le condamner, mais de lui offrir un poste de responsabilité dans mon gouvernement. Les hommes honnêtes ne courent pas les rues.

— Mais… c'est un criminel !

— Préoccupe-toi de ton sort, Nartreb, et laisse-moi décider de celui de mes sujets.

Jamais Tefnakt ne s'encombrerait d'une grande épouse royale. Contrairement aux exigences de la tradition, il régnerait seul et se contenterait de concubines pour répondre aux exigences de ses désirs. La trahison d'Aurore lui avait définitivement ouvert les yeux : il ne devait accorder sa confiance à personne. Le vrai pouvoir ne se partageait pas.

La disparition de Yegeb l'arrangeait : avec Nartreb, il formait un duo redoutable qui, tôt ou tard, aurait comploté contre lui. Manipuler Nartreb, un

être pervers et violent, ne présenterait aucune difficulté : Tefnakt s'en servirait comme exécuteur des basses œuvres. Le moment venu, il le remplacerait par plus avide que lui.

— Seigneur…

— Qu'y a-t-il encore, Nartreb ? Je t'ai dit qu'Akanosh était un allié précieux. Ne perds pas ton temps à tenter de le compromettre.

— Seigneur… Memphis est tombée !

Malgré l'écrasante chaleur de l'été, une sensation de froid envahit Tefnakt.

— Un assaut de Piankhy…

— Non, pas un assaut. Il s'est rendu maître de la ville.

— Mais la garnison, les remparts, l'armée de renfort…

— Le pharaon noir a utilisé la crue pour réduire à néant les défenses de Memphis. Des milliers de Nordistes ont été tués, les survivants se sont rendus et ont été enrôlés par les Nubiens.

— Memphis… Memphis était imprenable !

— Sauf pendant cette période où le fleuve est devenu l'allié de Piankhy.

— Ses pertes ont dû être énormes !

— Non, seigneur. Ce fut un siège facile, une victoire rapide.

— La population va se soulever !

— Elle serait massacrée. Mais nous ne sommes pas encore vaincus : l'armée libyenne est forte d'un grand nombre de soldats prêts à combattre. Jamais le Delta ne se rendra.

— Tu as raison, Nartreb : il faut continuer la lutte.

La terre s'éclaira, et ce fut vraiment un nouveau jour. Le pharaon désigné par Amon régnait enfin sur Memphis, la « Balance des Deux Terres », qui retrouvait ainsi son pôle d'équilibre. Pourtant, beaucoup de Memphites redoutaient la vengeance du pharaon noir. En refusant à deux reprises de lui ouvrir leurs portes, ne s'étaient-ils pas exposés à d'atroces représailles ?

Quantité de notables avaient déjà imploré la clémence de la reine Abilée, mais cette dernière n'avait rien promis. Installé dans le palais de Thoutmosis Ier, proche de la citadelle aux murs blancs, Piankhy prenait la mesure de la grande cité avant d'adopter une ligne de conduite. Aussi les troupes nubiennes, en état d'alerte, quadrillaient-elles la ville.

Presque guéri de ses blessures, Lamerskény avait interrogé un à un les Libyens passés sous la bannière du pharaon noir. Ceux qui lui paraissaient

douteux avaient été désarmés et affectés au service de réparation des digues. Quant aux fantassins victorieux, ils appréciaient le confort de la grande caserne de Memphis et la qualité de la nourriture que leur offraient les habitants pour les amadouer.

L'aube marquait le triomphe de la lumière sur les ténèbres, et Piankhy annonça sa décision.

— Il faut nettoyer Memphis.

La reine Abilée, Lamerskény, Pouarma et Tête-froide frémirent. Pourquoi tant de cruauté, alors que la population n'avait pas esquissé le moindre mouvement de révolte ?

— Majesté, est-il vraiment nécessaire ?… intervint Pouarma.

— Indispensable, trancha Piankhy. Ce conflit a souillé la ville de Ptah. Je vais donc me purifier dans la « demeure du matin », à l'intérieur de son temple, lui offrir des bœufs, du bétail sans cornes, des volailles, faire une libation à l'assemblée des divinités et enfin purifier le sanctuaire et la ville entière avec du natron et de l'encens. Ensuite, et ensuite seulement, nous nous préoccuperons des problèmes matériels.

Dans le temple de Ptah furent accomplis pour Piankhy les rites de couronnement qui faisaient de lui, aux yeux de tous les habitants des Deux Terres, le roi de Haute et de Basse-Égypte. Le pharaon et son épouse se montrèrent à la « fenêtre d'apparition » du palais accolé au temple, sous les acclamations des principaux dignitaires. Convaincue de voir s'ouvrir une nouvelle ère de prospérité, la ville était en liesse.

Décoré de plusieurs colliers d'or comme les capitaines Lamerskény et Pouarma, Tête-froide reçut un message dont il communiqua aussitôt la teneur au souverain.

— Majesté, toutes les garnisons de la province de Memphis ont abandonné leurs citadelles et pris la fuite !

La nouvelle ne sembla pas réjouir Piankhy.

— Tu songes à la conquête du Delta, n'est-ce pas ? interrogea Abilée.

— La forteresse de Babylone[6] barre la route du Delta occidental. Un rude combat nous attend.

63

Dans les rangs libyens, on se remettait peu à peu de la chute de Memphis. La défaite était d'importance, certes, mais Tefnakt avait réussi à préserver l'espérance en réunissant les chefs de province du Delta qui lui demeuraient fidèles. De Piankhy, ils ne pouvaient espérer que le châtiment réservé aux rebelles ; de Tefnakt, une volonté intacte de vaincre et de reconquérir le terrain perdu. Puisque Memphis n'était pas imprenable, pourquoi ne pas suivre l'exemple donné par le pharaon noir ? Le moment venu, la grande cité retomberait aux mains des Libyens.

— Malgré les revers, déclara le général avec une fougue qui rassura ses alliés, nos forces sont encore considérables et tout à fait capables d'empêcher Piankhy d'envahir le Delta. Voici la stratégie que je vous propose : bloquer l'avance des Nubiens en deux étapes, les fixer à un point précis et les surprendre par une contre-attaque. Première étape : la forteresse de Babylone. C'est l'une des plus anciennes et des plus robustes du territoire. Comme elle est édifiée sur une butte, la crue ne sera d'aucune utilité pour l'assaillant.

Venant d'atteindre la soixantaine, riche et un peu trop gras, le prince Pétisis, seigneur de la ville d'Athribis, prit la parole.

— Ce Piankhy est devenu Pharaon, et nul ne doute plus qu'il est bien le protégé du dieu Amon… Ne s'emparera-t-il pas de cette forteresse, comme de toutes les autres ?

— Pour être sincère, répondit Tefnakt, je pense qu'il y parviendra. Mais cette nouvelle victoire l'affaiblira, car le siège sera long et difficile.

— C'est certain… Et la deuxième étape ?

— Un siège encore plus difficile !

— Lequel, général ?

— Babylone conquise, Piankhy voudra devenir maître de la grande cité toute proche : Athribis. C'est pourquoi ton rôle sera décisif, Pétisis.

— Je tiendrai aussi longtemps que possible, mais…

— Et moi, j'interviendrai avec la totalité de mes troupes, archers, fantassins et marins que je regroupe dès à présent à Mostaï, à soixante kilomètres au sud-est de ma capitale, Sais. Nous attaquerons le camp de Piankhy avec la vitesse du faucon et nous taillerons en pièces son armée clouée au sol devant ta forteresse.

— Ce plan est habile et il devrait réussir, concéda le prince Pétisis, approuvé par les autres chefs de province.

Piankhy donna du sel à Vaillant. Pendant les périodes de forte chaleur qui provoquaient une transpiration abondante, le cheval avait besoin de ce complément alimentaire. Afin d'éviter les troubles digestifs, Vaillant buvait une cinquantaine de litres d'eau par jour, mangeait des grains d'orge bien secs, des fruits et des légumes variés. Le soir venu, Piankhy le bouchonnait avec une touffe d'herbe fraîche qui absorbait l'humidité et la sueur, et il discutait avec lui pour dresser un bilan. Jusqu'alors, les yeux de l'animal n'avaient cessé d'être rieurs. Ce soir-là, son regard parut presque grave.

— Est-il anxieux ? demanda Abilée.

— Non, mais il redoute le Delta, comme nous tous. C'est une région qu'aucun de nos soldats ne connaît et qui est forcément semée d'embûches.

— Hésiterais-tu à la conquérir ?

— L'hésitation n'est plus de mise, Abilée. La Basse-Égypte fait partie du royaume que m'a confié Amon, elle ne doit pas rester entre les mains des rebelles. Mais l'épreuve risque d'être rude… Nous allons combattre Tefnakt sur son propre terrain, après avoir perdu beaucoup d'hommes lors du siège de la forteresse de Babylone.

— Partout où tu les emmèneras, Majesté, ils te suivront. Ils savent que tu es le fils de la lumière, le frère du fleuve et le serviteur de Maât.

Piankhy caressa doucement le visage d'Abilée.

— Sans toi, un seul de mes actes pourrait-il être couronné de succès ?

Nartreb se remettait vite de la mort de Yegeb et il avait abandonné l'enquête. Après tout, il se débrouillerait très bien sans son complice qui, bien souvent, l'avait considéré avec un mépris certain parce qu'il était plus instruit que lui. Les connaissances en mathématiques de Yegeb lui avaient permis d'établir le compte exact de sa fortune, mais, aujourd'hui, c'était Nartreb qui en disposait ! Et comme il se sentait l'âme d'un trésorier, il ne perdrait pas une miette de ses avoirs.

À Sais, la plus grande ville du Delta et la plus riche, Nartreb ne risquait rien. Jamais le pharaon noir ne pourrait s'aventurer jusque-là, surtout après les coupes claires que Tefnakt infligerait à l'armée nubienne massée devant Athribis. Le plan du général était vraiment excellent, et les troupes libyennes massées à Mostaï avaient soif de revanche.

Réflexion faite, Yegeb vieillissait et il manquait d'ambition. Il se serait contenté de contempler ses biens alors que lui, Nartreb, se sentait un destin politique. La guerre durerait longtemps, car Tefnakt, après la victoire d'Athribis, tenterait de reconquérir les positions perdues.

Il aurait alors besoin d'un Premier ministre qui resterait à l'arrière et s'occuperait exclusivement de gestion. Comme le programme de gouvernement de Nartreb était prêt, le poste lui revenait de droit.

— La prisonnière veut vous voir, l'avertit le geôlier en chef.

— Aurore ? Mais cette prison est sale et puante…

— C'est pourquoi, si vous acceptez cet entretien, je ferai transférer la prisonnière dans un local digne de vous.

— Hmmm… Qu'elle soit lavée et parfumée.

— À vos ordres.

Une distraction inattendue… Lorsqu'il avait tenté de la violer, la garce s'était défendue. Cette fois, elle serait à sa merci. Mais qu'avait-elle donc à lui confier ?

Ravissante en dépit d'un visage portant des traces de lassitude, vêtue d'une courte robe jaune pâle laissant les épaules découvertes, les pieds nus, Aurore ressemblait à une jeune fille à peine sortie de l'enfance.

En lui, Nartreb sentit monter un désir violent. Ses grosses lèvres se gonflèrent, son cou s'épaissit et ses doigts potelés frétillèrent comme des serpents.

— Que voulais-tu me dire, petite ?

Aurore évita le regard avide de Nartreb.

— Toi et Yegeb, vous avez raison… Je voulais venger mon père, comme je l'avais promis.

— Bien, bien… Mais ce repentir est trop tardif, ne crois-tu pas ?

— Mon châtiment est horrible ! Je ne supporte pas ce cachot, cette saleté, cette humidité… Sache pardonner, Nartreb !

— C'est impossible, petite. Il s'agit d'une condamnation prononcée par Tefnakt, et je n'ai aucune possibilité de la modifier.

— Je t’en supplie… Enferme-moi dans une autre cellule, saine et sans vermine !

— Qu’as-tu à m’offrir, en échange d’un tel privilège ?

Aurore fit glisser sa robe le long de son corps juvénile.

Nartreb en saliva.

— Il faudra me laisser faire tout ce que je veux…

— J’accepte.

— Et il faudra aussi participer… Je déteste les femelles inertes.

— Je ferai de mon mieux.

Nartreb n’avait nullement l’intention de transférer Aurore dans une autre prison. Si Tefnakt l’apprenait, il serait furieux envers son conseiller. Mentir étant l’un de ses talents, Nartreb avait de belles heures de plaisir devant lui.

— Viens, petite, et embrasse-moi, ordonna-t-il.

Aurore agit avec la rapidité d’un reptile. Elle planta profondément ses dents dans la gorge de Nartreb, faisant jaillir le sang.

Fou de douleur, il la repoussa à coups de poing et de genou. Assommée, elle ne vit pas venir la mort qu’il lui infligea en la piétinant avec une rage proche de la folie.

— Dans quel état se trouve Nartreb ? demanda Tefnakt.

— L’infection s’est déclarée, il sera difficile de la combattre, estima le chirurgien. Il me faudra une grande quantité de produits rares et chers.

— Ne les gaspille pas, mon armée en aura besoin.

— Dois-je comprendre… ?

— Laisse-le mourir et n’atténue pas ses souffrances. Lorsqu’un homme atteint un tel point d’ignominie et de barbarie, c’est qu’il n’a plus d’âme depuis longtemps.

Tefnakt avait vu le cadavre d’Aurore. Au nom de l’amour qu’ils avaient partagé, il lui devait cette ultime vengeance.

64

Quand il caressa l’encolure de son cheval, à l’approche de la forteresse de Babylone, Piankhy songea à la ville sainte, Héliopolis, dont elle gardait l’accès.

Héliopolis, la cité de Râ, la lumière divine, où la spiritualité égyptienne avait pris naissance. Héliopolis, où avaient été conçus et rédigés les *Textes des pyramides,* consacrés aux transmutations incessantes de l’âme royale dans l’au-delà. C’était ici que, pour la première fois, la voix du divin s’était fait entendre sur la terre d’Égypte.

Le cœur du pharaon noir se serra, comme s’il approchait du point culminant de son existence. Comment lui, le fils de la lointaine Nubie, aurait-il pu imaginer qu’il serait un jour si proche de la source de cette civilisation, son modèle et sa raison de vivre ?

Il ne parvint pas à dissiper la tristesse qui l’envahissait. Pour atteindre Héliopolis, combien faudrait-il de cadavres de soldats ?

Abilée prit doucement la main de Piankhy entre les siennes.

— Aie confiance, murmura-t-elle.

— Les voilà ! annonça un guetteur à l’officier chargé de répartir les sentinelles sur les remparts de Babylone.

L’officier se rendit aussitôt chez le commandant de la forteresse, un quadragénaire libyen à la peau très fine et aux allures d’aristocrate. Fils d’une riche famille du Delta, père de trois enfants, il avait connu une carrière facile et dépourvue d’embûches.

— Combien sont-ils ?

— À mon avis, la totalité de l’armée nubienne.

— Le pharaon noir ?

— Il chevauche à sa tête.

— Nos hommes sont prêts ?

— Ils se battront jusqu'au dernier, commandant. Et ils tueront beaucoup de Nubiens, jusqu'au moment où les renforts de Sais achèveront de dissiper l'assaillant.

— Il n'y aura pas de renforts.

— Pas de renforts, mais…

— Nous avons reçu l'ordre de tenir le plus longtemps possible et de causer le maximum de pertes à l'adversaire. Mais nous ne pourrons compter que sur nous-mêmes.

— Entendu, commandant. Nous avons des vivres et de l'eau pour plusieurs mois.

— Que penses-tu de l'efficacité des catapultes nubiennes ?

— Redoutable.

— Leur armement ?

— De première qualité.

— Le moral de la garnison ?

L'officier hésita.

— J'exige la vérité.

— Il n'est pas très élevé… Nos hommes connaissent le courage des guerriers nubiens et l'obstination du pharaon noir. Ne dit-on pas que le ciel le protège et que la magie de son épouse lui permet de toujours trouver le chemin vers la victoire ?

— Que chacun occupe son poste sans faiblir et que les dieux nous soient favorables.

— Quelle belle bête ! s'exclama Lamerskény en découvrant la forteresse de Babylone. Memphis, ce fut trop facile… Cette fois, on va vraiment se battre.

Pouarma fit la moue.

— Pour dresser une seule échelle, nous sacrifierons une cinquantaine d'hommes… Les archers de Babylone occupent une position idéale, les miens risquent d'être inefficaces.

— Quand cesseras-tu d'être pessimiste ? Tu oublies que c'est Piankhy qui commande la manœuvre !

Les yeux levés vers les remparts de Babylone, Pouarma ne parvenait pas à se rassurer.

— Pour entasser des buttes de terre contre les murs, le génie connaîtra des difficultés peut-être insurmontables… Nos pertes risquent d'être sévères. À

supposer que nous brisions ce verrou, avec quelle armée attaquerons-nous le Delta ?

— Piankhy trouvera la solution.

Le capitaine des archers fut irrité.

— Qu'as-tu fait de ton scepticisme, Lamerskény ?

— Si tu étais mon supérieur, je sombrerais dans le désespoir. Mais un pharaon règne et, demain, le soleil se lèvera.

La matinée était splendide, une brise légère tamisait les ardeurs du soleil. Des milliers de Nubiens se préparaient à donner leur vie pour ouvrir l'accès au Delta et aux riches provinces de la Basse-Égypte occupée par les Libyens.

Les archers de Pouarma tenteraient de couvrir les techniciens du génie et les fantassins de Lamerskény, mais Piankhy savait que nombre de ses compagnons d'armes tomberaient au pied de la forteresse de Babylone.

Avant que le pharaon donnât le signal de l'attaque, un profond silence s'établit dans les rangs nubiens.

Vaillant hennit, se cabra, puis se calma de lui-même en fixant la grande porte de la forteresse, qui s'ouvrit lentement, comme dans un rêve. Le commandant libyen sortit sur le parvis dallé, jeta devant lui une épée et un arc, s'avança en direction de Piankhy et se prosterna.

— Pharaon a été couronné à Memphis, déclara le Libyen. Dieu lui a ordonné de gouverner l'Égypte et de la rendre heureuse. Pourquoi sèmerais-je la mort et le malheur, alors qu'il me suffit d'obéir pour éviter un désastre ? Recevez la soumission de la forteresse de Babylone, Majesté.

Le silence perdura quelques instants, comme si la totalité de l'armée nubienne avait eu le souffle coupé. Puis la peur se dissipa, une joie puissante anima les poitrines et, dans une liesse indescriptible, les soldats de Babylone et ceux de Piankhy se précipitèrent les uns vers les autres pour se congratuler.

Le pharaon noir franchit la colline fortifiée de Babylone et se purifia dans le lac de Kebeh où la lumière divine lava son visage avec l'eau issue de l'énergie primordiale. Ainsi régénéré, Piankhy se dirigea vers la butte de sable d'Héliopolis où la vie était apparue pour la première fois. Face au soleil levant, il offrit au principe créateur des bœufs blancs, du lait, de la myrrhe, de l'encens et des parfums avant d'entrer dans le temple d'Atoum, sous les acclamations des prêtres. Ils le reconnurent comme Pharaon, frère de la corporation des neuf divinités qui créaient le monde à chaque instant.

Le roi prononça les paroles rituelles destinées à repousser les ennemis visibles et invisibles, se vêtit des habits purifiés dans la demeure du matin, noua le bandeau de tête qui lui offrait la vision du monde des dieux et monta l'escalier conduisant à l'étage du temple d'où il découvrit l'obélisque de granit, la pierre primordiale dans laquelle s'était corporisée la lumière de l'origine.

Il ne lui restait plus qu'à pénétrer, seul, dans le sanctuaire secret d'Atoum dont le nom signifiait à la fois l'« Être » et le « Non-Être ». Piankhy brisa le sceau fermant le naos, en ouvrit les portes d'or et vit le mystère de la création, mouvement éternel qui s'incarnait dans le voyage incessant de la barque du matin et de la barque du soir.

Alors, le pharaon sut pourquoi il avait entrepris son long et périlleux voyage, pourquoi il avait risqué sa vie et celle des siens, pourquoi il fallait que les Deux Terres fussent unies et régies par l'amour.

65

Sous le charme d'Héliopolis la secrète, ombragée par les acacias et les tamaris, le couple royal avait célébré les rites dans les temples de Ramsès II et de Ramsès III, fleuri les demeures d'éternité de l'Ancien Empire et rendu hommage au taureau Mnévis, incarnation terrestre de la puissance de la lumière.

Piankhy appréciait particulièrement le kiosque d'« Atoum du sycomore » et la chapelle de l'arbre sacré sur les feuilles duquel un prêtre, portant le masque de Thot, avait inscrit les noms de couronnement du pharaon noir. Bosquets, vergers, oliveraies et plans d'eau faisaient d'Héliopolis une résidence agréable à vivre où la présence des dieux était perceptible à chaque pas.

Seul le capitaine Lamerskény était de méchante humeur.

— Nous perdons du temps, se plaignit-il à Pouarma. Regarde nos soldats : ils portent des chemises à manches amples, des pagnes plissés ornés de motifs en forme de clochette et de broderie représentant des gazelles gambadant dans la savane, et ils se font même parfumer par des donzelles enamourées à longueur de journée ! Et tous ces dignitaires, du chef des scribes au porteur de la couronne, qui ne cessent de chanter les louanges de Piankhy ! Nous nous endormons sur nos colliers d'or et nous perdons le goût du combat. Ce n'est pas ainsi que nous nous emparerons d'Athribis.

Pouarma sourit.

— Aie confiance, capitaine. Pharaon ne trouvera-t-il pas la solution ?

Athribis, symbolisée par un taureau noir, était une ville riche et puissante, sur laquelle le prince Pétisis, dont le nom signifiait « le don d'Isis », régnait avec fierté. Malgré l'anarchie économique accompagnant l'occupation libyenne, il pouvait se vanter d'avoir nourri la totalité des habitants de sa capitale provinciale dont la garnison lui était fidèle.

Après avoir goûté le plaisir d'une douche tiède, le prince Pétisis avait coutume de s'asseoir devant la table bien garnie du petit déjeuner que les Égyptiens appelaient le « lavage de la bouche », car, avant de manger, il convenait de la purifier avec du natron. Il éprouvait un goût immodéré pour le fromage de chèvre et le poisson séché.

Mais la nouvelle que venait de lui apprendre son secrétaire particulier avait coupé l'appétit de Pétisis.

— La forteresse de Babylone s'est rendue sans combattre… C'est impossible !

— Le commandant a reconnu la souveraineté du pharaon noir. Il n'avait donc plus aucune raison de sacrifier sa garnison.

— Tefnakt lui avait ordonné de résister et il connaissait le prix de cette vaillance ! Où se trouve Piankhy ?

— Il réside à Héliopolis.

— Il ne va pas tarder à nous attaquer… Convoque tous les officiers de la garnison.

— Le prince Akanosh vient d'arriver de Sébennytos et il désire vous parler.

— Qu'il vienne.

Les deux hommes se congratulèrent. Depuis longtemps, ils s'appréciaient.

— Tu as voyagé de nuit, Akanosh ?

— Je me suis mis en route dès que j'ai appris la chute de Babylone. La nouvelle est-elle confirmée ?

— Le commandant de la forteresse a ouvert ses portes au pharaon noir. Piankhy n'a même pas été contraint de donner l'assaut et il n'a perdu aucun soldat.

— La première partie du plan de Tefnakt est donc un échec cuisant.

— Et l'armée de Piankhy va se présenter intacte devant les murs de ma cité…

— Il faut mettre un terme à cette guerre, décréta Akanosh.

— Me suggères-tu de… ?

— D'ouvrir, toi aussi, les portes de ta ville et de te soumettre au pharaon légitime.

— As-tu pleine conscience de ce qu'implique ce conseil ?

— Ce n'est pas une trahison, Pétisis. Sous le commandement de Tefnakt, nous avons tenté de vaincre Piankhy et nous avons échoué. Aujourd'hui, il est le pharaon et nous lui devons obéissance. Pourquoi faire souffrir en vain

nos provinces ?

Akanosh avait joué son va-tout. Pétisis pouvait ordonner son arrestation et l'envoyer à Sais où il serait exécuté.

— J'ai un secret à te confier, Akanosh : je ne suis pas libyen, mais égyptien. Qu'Athribis revienne dans le giron d'un pharaon authentique est la joie de ma vieillesse.

— Tu es superbe, dit le capitaine Pouarma à son collègue Lamerskény. Cette chemisette à manches courtes et amples te sied à ravir.

— Ça suffit, l'archer ! J'ai horreur de ces mondanités.

— Celle-là n'est pas banale ! Voir le prince d'Athribis remettre sa ville à Piankhy n'est pas un spectacle ordinaire.

— Nous sommes des soldats, pas des courtisans. J'aurais préféré conquérir cette forteresse à la pointe de mon épée.

— Garde tes forces pour Sais… Tefnakt ne se rendra pas, tu peux en être certain.

C'est à bord du navire amiral que Piankhy et Abilée accostèrent le port d'Athribis. Le prince Pétisis avait fait ériger un pavillon en bois doré pour accueillir le couple royal à l'abri des rayons du soleil.

— Entrez dans votre demeure, Majesté. Ses trésors vous sont offerts : pour vous, voici mes lingots d'or, un amoncellement de turquoises, des colliers, des amulettes, de la vaisselle d'or, des vêtements de lin royal, des lits tendus de lin fin, de l'huile d'oliban, des pots d'onguents et les nombreux chevaux de mes écuries.

— M'offres-tu les meilleurs d'entre eux ?

— Quiconque vous dissimulerait l'élite de ses chevaux, Majesté, qu'il meure sur-le-champ !

— Relève-toi, Pétisis.

— Je suis fils d'Égyptien, Majesté, et je vous sais gré de rendre sa liberté à Athribis. Quant aux Libyens fils de Libyens, ils se soumettent aujourd'hui à votre autorité.

Le premier à s'avancer fut le prince Akanosh, en compagnie de son épouse. Piankhy apprécia leur noblesse dépourvue de toute veulerie.

— Nous sommes vaincus. Désormais, la province de Sébennytos appartient au pharaon d'Égypte. Puisse-t-il se montrer indulgent envers mes sujets et mon épouse, d'origine nubienne, mais fidèle à son clan.

— Louée soit ta sagesse, répondit Piankhy. Sers fidèlement ce pays et son

roi, et reste gouverneur de Sébennytos.

— Vous me faites confiance à moi, un Libyen ?

— Je fais confiance à un homme préoccupé de sauvegarder sa province et ses habitants. Puisque tu places leur existence avant la tienne, tu sauras les rendre heureux.

Des maires, des administrateurs, des conseillers, des juges, des officiers, les uns d'origine égyptienne, les autres libyenne, vinrent tour à tour prêter serment de fidélité au pharaon noir. Le prince de la riche cité de Létopolis les imita.

À chacun, Piankhy précisa le rôle qu'il devrait tenir, dans le respect de la loi de Maât et pour préserver l'unité des Deux Terres dont il serait l'inflexible garant. La fête ne commença que tard dans la soirée, après que le gouvernement de la plus grande partie du Delta eut été mis en place.

Tout en mastiquant une cuisse de canard rôti, arrosée d'un vin blanc doux, Lamerskény ne put s'empêcher de réfléchir à haute voix.

— Il reste Sais, la capitale de Tefnakt… L'ultime bataille et la plus belle !

La mangouste de Piankhy sauta sur le bras en acacia.

— Te voilà, toi ! Tu nous protégeras jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

Le petit carnassier remonta jusqu'à l'épaule et lécha la joue du héros.

— Le pharaon a raison : il faut mener l'œuvre jusqu'à son terme. Ce serait dommage de mourir lors de la dernière étape.

66

Les derniers fidèles de Tefnakt étaient réunis autour du général dans son palais de Sais. Les irréductibles prônaient la lutte totale contre les Nubiens.

— Athribis nous a trahis, révéla Tefnakt, et la plupart des chefs de clan libyens se sont soumis à Piankhy.

— Qu'importe ! clama un vieil officier. Nous n'avons pas à regretter de tels lâches. Au moins, nous savons sur qui compter. Venez à Mostaï où nos troupes sont rassemblées, général, et vous constaterez que nous sommes prêts à nous battre !

— Sachez que je ne me rendrai jamais. Notre armée est encore suffisamment forte pour empêcher Piankhy de s'emparer de Sais, qu'il rêve de mettre à feu et à sang.

Un jeune officier s'enflamma.

— Vous vous trompez, général ! Piankhy n'a fait tuer aucun civil, et tous ceux qui ont reconnu sa souveraineté n'ont pas eu à s'en plaindre.

— C'est toi qui t'égares. Le Nubien n'a qu'un objectif : me détruire et faire disparaître avec moi tous les Libyens. Jusqu'à présent, il a rusé en simulant la clémence. Demain, il révélera sa véritable nature : une cruauté impitoyable.

— Votre discours n'est pas convaincant, général. Les faits sont les faits.

— Tu veux quitter mon armée ?

— Acceptons la défaite, général. Piankhy nous accordera son pardon.

Le vieil officier planta son poignard dans la poitrine du jeune homme, qui s'effondra, les yeux emplis de stupeur.

— Nous nous battrons et nous vaincrons, affirma le meurtrier.

Sur la carte du Delta, il ne restait plus qu'une seule province insoumise : celle de Sais où régnait Tefnakt.

— La dernière étape, dit Lamerskény.

— Tefnakt a gardé auprès de lui ses meilleurs hommes, estima Pouarma. Jusqu'à présent, Majesté, vous avez préservé bien des vies. Cet affrontement-là sera meurtrier.

La mangouste perchée sur son épaule, Piankhy était pensif.

— Si vous étiez à la place de Tefnakt, quelle stratégie adopteriez-vous ?

Lamerskény gratta son bras en bois.

— Pas une seule forteresse ne nous a résisté… Sais ne fera pas exception à la règle. Y rester enfermé ne lui donnera aucune chance de survie.

— Par conséquent, poursuivit Pouarma, il a massé ses troupes ailleurs, forcément sur l'un des chemins qui mènent à Sais.

— Je peux même vous donner l'endroit précis où il nous attend : Mostaï.

— Majesté, comment…

— Ce sont les princes libyens qui m'ont offert cette information. Je tenais cependant à vérifier vos capacités de raisonnement.

Lamerskény s'insurgea.

— Puisqu'il sait que ses alliés l'ont abandonné, il sait aussi qu'ils ont donné le nom de Mostaï ! Tefnakt aura donc modifié le lieu du guet-apens.

— Ce n'est pas certain… Il lui faut un terrain de manœuvre favorable pour l'évolution de ses chars, et déplacer à la fois des fantassins et des bateaux n'est pas si aisé.

— Laissez-moi m'en assurer, demanda Lamerskény.

Tête-froide était partagé entre la joie et la peine. Joie de voir triompher le pharaon noir, peine d'être éloigné à jamais de Napata et de la Nubie. Comme Piankhy l'avait prévenu qu'il serait en charge d'un ministère important, le scribe songeait à faire venir sa famille en Égypte.

Mais où résiderait le couple royal, à Thèbes ou à Memphis ? Sans doute au Nord pendant l'été et au Sud pendant l'hiver, avec la volonté de montrer que Pharaon ne négligeait ni la Basse ni la Haute-Égypte. Encore fallait-il vider l'abcès de Sais, le dernier qui affectait le grand corps de la terre aimée des dieux.

Malgré l'atmosphère joyeuse et détendue qui régnait à Athribis, Tête-froide sentait que Piankhy n'était pas serein. Bien que Tefnakt fût très affaibli, le roi redoutait une réaction violente et imprévue de la part du général libyen, un geste de folie qui ensanglanterait le Nord. Et le monarque s'inquiétait aussi pour Lamerskény dont la mission durait plus longtemps que prévu.

Quant à Pourma, il piaffait d'impatience. S'il n'avait pas été un soldat discipliné, il aurait volontiers désobéi aux ordres de Piankhy pour rejoindre son collègue, sans nul doute en difficulté.

À force de défier la chance, Lamerskény avait peut-être perdu la partie.

Il était poussiéreux, fatigué, assoiffé et grognon, mais vivant.

Lamerskény refusa de parler avant d'avoir bu une jarre de bière fraîche et nettoyé son bras d'acacia dans lequel était plantée une belle quantité d'épines.

— J'ai dû progresser dans des bosquets, expliqua-t-il, échapper aux serpents et aux scorpions, puis je me suis enfoncé dans un marécage, proche de Mostaï. Et je les ai vus : des bateaux sur un canal et un camp de fantassins.

— Nombreux ? demanda Piankhy.

— Ils ne feront pas le poids. Je propose d'attaquer en même temps le canal et le campement. Nos bateaux forceront aisément le passage, nos archers élimineront les deux postes de garde et nos chars utiliseront la piste du Nord pour décimer les fantassins.

Pouarma n'émit pas d'objections.

— J'aurais bien pris un jour ou deux de repos, ajouta Lamerskény, mais il est préférable d'agir vite.

Piankhy aurait pu exiger l'aide des princes libyens, mais il choisit de n'engager, dans cet ultime combat, que sa propre armée, celle qui l'avait servi avec une totale fidélité depuis leur départ de Napata.

Le capitaine Pouarma osa formuler l'hypothèse qui l'angoissait.

— Majesté… Si cette bataille se soldait par un échec, toute votre œuvre serait réduite à néant, et l'anarchie régnerait de nouveau.

Lamerskény s'enflamma.

— C'est moi qui ai observé les positions et les effectifs de l'ennemi, pas un de tes archers. Aucun piège ne nous guette.

— Et si une armée libyenne de réserve avec des chars et…

— Elle n'existe pas, Pouarma ! Ce sont les dernières forces de Tefnakt, et nous les écraserons.

Piankhy et Abilée se promenaient en barque sur le lac de plaisance du palais d'Athribis, le roi maniait lui-même les rames. Vêtue d'une résille qui dévoilait autant qu'elle cachait, la reine se protégeait du soleil grâce à un parasol portatif.

— C'est l'ultime étape, n'est-ce pas ?

— Je crois que Lamerskény a raison, en effet.
— Pourtant, tes officiers sont anxieux.
— C’est vrai, Abilée. On jurerait que le spectre de la défaite ronge leur âme.
— Le mauvais œil… C’est lui qui tente de se glisser dans nos rangs. Il faut le conjurer avant de lancer l’attaque.
— Que proposes-tu ?
— Célébrons le plus ancien de nos rites : le bris des vases rouges.

Pendant la nuit qui précéda le départ de l’armée nubienne vers Mostaï, la reine Abilée, agissant au nom de la déesse Sekhmet, fracassa sur le dallage du temple plusieurs vases rouges couverts du nom de Tefnakt. Elle privait ainsi le Libyen du dynamisme et de la violence du dieu Seth, exprimés par la couleur rouge.

Peu après la fin du rite, le capitaine Pouarma se sentit libéré de l’oppression qui, depuis quelques jours, l’empêchait de respirer normalement, et plusieurs soldats éprouvèrent le même soulagement.

La magie de la reine Abilée était plus efficace que celle de Tefnakt : aussi l’armée nubienne partit-elle en chantant à la conquête du dernier bastion nordiste.

67

Ne supportant plus l'immobilisme, Tefnakt avait décidé d'attaquer les troupes de Piankhy stationnées à Athribis. En profitant de l'effet de surprise, il leur infligerait de lourdes pertes avant de se retirer et de préparer d'autres opérations de guérilla.

Un baudrier croisé sur leur poitrine, les cheveux nattés, leur barbe fine taillée en pointe, des tatouages guerriers sur les bras, la poitrine et l'abdomen, les soldats libyens n'auraient plus qu'à fixer deux plumes dans leur chevelure. Ni les malades ni les anciens n'avaient consenti à rester à l'arrière, et même le vieux lieutenant de charrerie Pisap, âgé de soixante-dix ans, était sorti de sa retraite pour participer au combat qui redonnerait confiance aux troupes de Tefnakt.

Le général n'avait pas réussi à trouver le sommeil. Une nuit agitée, peuplée de visions douloureuses montrant les Nubiens qui déferlaient sur lui comme les vagues d'un Nil en furie. Tefnakt se promena dans le camp endormi, baigné de la lumière de la pleine lune, et, pour la première fois, il douta.

Il douta de lui-même, du bien-fondé de son action et de l'utilité de son combat. Le ciel et les dieux ne lui avaient-ils pas accordé de nombreux signes pour lui ouvrir les yeux ? Envoyé par Amon, reconnu comme Pharaon, Piankhy avait avancé sur le chemin des justes et semé la joie et la paix, alors que lui, le révolté et le perturbateur, se retrouvait seul au bord de l'abîme.

L'aube se levait, mais les oiseaux ne chantaient pas. Dans le lointain, un grondement les avait effrayés. Un grondement qui s'amplifiait à chaque seconde… Les chars de Piankhy !

Le général donna l'ordre aux trompettes de sonner l'alarme. Réveillés en sursaut, les fantassins s'équipèrent à la hâte pendant que les équipages des chars attelaient leurs montures.

Les archers de Pouarma avaient déjà éliminé les sentinelles pendant que

la flottille de Piankhy attaquait les bateaux de Tefnakt dont les équipages, affolés, esquissaient une médiocre riposte.

Très vite, Tefnakt comprit que sa seule chance de briser l'attaque nubienne était de vaincre la charrerie adverse. À la tête de son corps d'élite, le général n'avait d'autre choix que le choc frontal.

— En avant ! hurla-t-il.

À ses côtés, le vieux Pisap, qui s'était solidement attaché à la caisse du char avec une lanière de cuir et tenait les rênes d'une main ferme.

— Où se trouve mon écuyer ?

— Il vomit… La peur de mourir. Soyez sans crainte, général : je saurai manier vos chevaux. Vous, tuez le maximum de Nubiens !

Les Libyens ne manquaient ni de courage ni d'adresse, mais le terrain accidenté leur fut vite défavorable. Plusieurs roues de char se brisèrent, alors que celles de l'armée de Piankhy, comme l'avait promis le menuisier de Napata, résistaient à la vitesse et aux inégalités de la piste.

Déséquilibrés, les archers et les lanceurs de javelot libyens rataient la plupart de leurs cibles, alors que les Nubiens faisaient presque mouche à tout coup. Et puis le miracle : à moins de cinquante mètres de Tefnakt, Piankhy sur son cheval bai ! Piankhy, à portée de tir, inconscient du danger qu'il courait.

Le général banda son arc, visa et tira.

Vaillant fit un bond prodigieux pour éviter un char libyen qui venait de se renverser, et la flèche frôla la nuque du pharaon noir.

— Général, constata Pisap, désespéré, il faut fuir.

Tefnakt se retourna. Sa charrerie était hors de combat.

— Fonce vers le canal !

Croyant que le général avait conçu un projet de contre-attaque, Pisap se déchaîna pour se frayer un passage.

Tefnakt sauta à terre, courut vers le premier bateau amarré, s'empara d'une torche et mit le feu à la voile. Le vent du matin l'attisa, la poupe s'embrasa et les flammes se propagèrent au bateau voisin.

Pisap était atterré.

— Général, pourquoi… ?

— Piankhy ne s'emparera pas de ma flotte. Maintenant, nous allons mourir. Retournons dans la mêlée.

— Non, échappons-leur !

— Impossible.

— Prenons le sentier qui longe le canal, traversons le champ de blé en direction du nord. Dans les marais du Delta, nous serons à l'abri. Je connais des cachettes que les soldats de Piankhy ne découvriront pas.

— Le char est trop large.

— Allez, mes petits ! hurla Pisap. Allez !

Les chevaux s'élancèrent.

De l'armée libyenne, il ne restait que de rares survivants, pour la plupart mortellement blessés. Les forces d'élite du général Tefnakt avaient été anéanties. Piankhy ordonna aux médecins militaires de s'occuper des malheureux, puis il se présenta à cheval devant ses soldats qui l'acclamaient.

— Vous n'avez pas combattu pour la gloire d'un homme, déclara-t-il, mais pour l'Égypte et son pharaon, le représentant sur terre de la loi céleste de Maât. Cette guerre est terminée, et vous devenez aujourd'hui les bâtisseurs de la paix. Ne commettez aucune exaction, soyez les protecteurs des faibles, garantissez la sécurité de la population : c'est ainsi que vous remporterez votre plus belle victoire.

En compagnie de Lamerskény et de Pouarma, Piankhy parcourut le champ de bataille à la recherche du cadavre de Tefnakt. Les Nubiens tranchaient la main droite des morts pour établir une comptabilité funèbre que des scribes notaient sur leurs palettes.

À deux reprises, Pouarma crut identifier le général, d'après la description que lui en avait donnée un charrier libyen, blessé à l'épaule. Mais, confronté aux dépouilles, le charrier détrompa le chef des archers.

En recoupant plusieurs témoignages, Lamerskény aboutit à la conclusion que Tefnakt s'était enfui sur un char en direction du nord. Avec l'aide de plusieurs éclaireurs, il découvrit la piste dans laquelle s'étaient imprimées les roues du char.

Piankhy ne dissimula pas sa contrariété.

— Ainsi, Tefnakt est toujours vivant…

— Je lance plusieurs escouades à sa recherche, décida Pouarma.

Roulée en boule, la mangouste dormait sur les genoux de Piankhy, assis sur un trône en bois de sycomore doré, dans l'obscurité de la salle d'audience de Sais où, naguère, Tefnakt imposait sa loi.

Soumise au pharaon noir, la cité de la déesse Neith s'était assoupie dans une parfaite quiétude, certaine que Piankhy épargnerait ses habitants. Le

pharaon noir, lui, n’avait pas réussi à s’endormir et il était venu se recueillir en ce lieu où son adversaire avait conçu ses projets insensés.

Dans le silence du palais abandonné, Piankhy songea à l’ennemi vaincu, privé de tout soutien. Tefnakt avait poursuivi sa chimère jusqu’à l’extrême limite de ses forces avec une conviction que les défaites successives n’avaient guère entamée, mais il s’était trompé sur son propre destin et sur celui de l’Égypte.

Pieds nus, la reine Abilée s’avança dans l’obscurité, s’assit au pied du trône et posa la tête contre la jambe de son mari.

— Qu’ont donné les recherches ?

— Rien, répondit Piankhy. Tefnakt connaît bien les marais et les îles du Delta, il ira de cachette en cachette.

— Pourquoi ne pas l’abandonner à sa solitude ?

— Parce que lui-même ne s’en contentera pas. Il rassemblera une bande de bateliers et de pêcheurs, pillera des villages et répandra l’insécurité aux marges du pays. Cela, je ne peux l’accepter.

68

Tefnakt n’était pas aussi seul que Piankhy le croyait. En progressant dans le monde étrange et dangereux des marécages du Delta, il songeait aux petites communautés de pêcheurs qu’il saurait fédérer pour lutter contre les Nubiens. Le vieux Pisap avait de la famille chez les bateliers qui parcouraient les canaux, au nord de Sais, et ils ne manqueraient pas de lui venir en aide.

Les deux Libyens avaient abandonné leur char, devenu inutile, pour se déplacer à l’aide d’une barque de papyrus, entre des haies de roseaux. Aucun Nubien ne parviendrait à les suivre dans ce dédale qu’il fallait connaître à la perfection pour atteindre des îlots sur lesquels étaient bâties des huttes de pêcheurs.

C’est vers l’un d’eux que Tefnakt et Pisap se dirigeaient. De belle taille, caché par des fourrés de papyrus où nichaient des dizaines d’oiseaux, il avait été arasé pour recevoir un sanctuaire en pierre dédié à la déesse-serpent Ouadjet, celle qui revivifiait et redonnait de l’énergie.

Le trésorier de l’armée libyenne avait caché là de l’or et des pierres précieuses lorsqu’il venait chasser dans la région. Grâce à cette petite fortune, Tefnakt pourrait payer des mercenaires et mener une guérilla incessante contre Piankhy.

Après avoir dégusté du poisson grillé, les deux hommes s’endormirent.

Au milieu de la nuit, Tefnakt entendit un bruit suspect, ressemblant à un battement d’ailes. L’épée à la main, il sortit de la hutte.

Malgré l’absence de la lune, voilée par des nuages, il faisait clair comme en plein jour. Perchée au sommet d’une tige de papyrus haute de six mètres, une hirondelle à tête humaine le fixait d’un regard accusateur.

Ainsi, le mythe disait la vérité… Lorsque les ancêtres revenaient de l’au-delà, ils prenaient bien la forme d’oiseaux au visage humain, sous l’effet de la lumière.

Les traits de l’hirondelle se transformèrent, Tefnakt crut y voir ceux des

Thoutmosis, des Amenhotep, de Ramsès le Grand… Et tous ces pharaons lui adressaient des reproches.

Un vent violent se leva, l'obscurité dévora la clarté, et l'hirondelle s'envola, laissant derrière elle une traînée de turquoise.

— Je te charge d'une mission importante, Pisap : porte ce message à Piankhy.

Le vieil homme se gratta l'oreille.

— J'ai dû mal entendre, général.

— Tu as parfaitement compris.

— Vous, Tefnakt, vous voulez… vous rendre ?

— Non, négocier. En tant qu'ambassadeur de la province de Sais, tu n'as rien à craindre.

— Alors… vous renoncez à vous battre ?

— Oui, Pisap. Cette nuit, mes ancêtres me sont apparus, et ils m'ont convaincu que j'avais pris un mauvais chemin. Il existe aujourd'hui un roi légitime, couronné à Héliopolis, à Memphis et à Thèbes, et c'est à lui que nous devons tous obéir. L'unité dont je rêvais, c'est le pharaon noir qui l'a accomplie. Mes yeux étaient clos, ils viennent de s'ouvrir. Puisque l'Égypte connaît enfin la paix, pourquoi continuerais-je à me comporter en destructeur ?

— Négociation ou pas, vous savez ce qui vous attend.

— En tant que rebelle, je serai condamné à mort. Pharaon est obligé de prendre cette décision. À la place de Piankhy, j'agirais de même. Mais je veux mourir debout, face à mes juges, non comme un fuyard que l'on abattra d'une flèche dans le dos. Je veux aussi que ma soumission apaise les derniers révoltés et que la guerre sorte de leur cœur. Je veux enfin que Pharaon m'accorde son pardon pour que je puisse défendre ma cause devant le tribunal de l'autre monde.

— Dépêche-toi, Lamerskény, nous allons être en retard ! Tu devrais déjà être lavé, rasé et habillé !

— J'ai sommeil, Pouarma… Vas-y seul.

Avec délicatesse, Pouarma fit sortir du lit la jeune personne à la délicieuse poitrine et aux hanches fines qui était la cause de la fatigue de Lamerskény. Elle accorda au capitaine des archers un merveilleux sourire, mais le Nubien n'avait malheureusement pas le temps de rendre hommage à

ses charmes.

Comme Lamerskény se tournait sur le côté pour replonger dans un souvenir de béatitude, Pouarma renversa le lit.

En tombant sur le dallage, Lamerskény fut à moitié réveillé.

— J’ai horreur de ces cérémonies militaires, grogna-t-il en se tenant les reins.

— Un peu d’eau glacée te déciderait-elle ?

— Ah non, pas ça !

— Alors, presse-toi !

— Imagines-tu seulement les reproches qui vont nous accabler parce que nous n’avons pas encore réussi à intercepter ce maudit Tefnakt ?

— Il faut quand même obéir aux ordres du pharaon et nous rendre à cette cérémonie. Je te jette sur le dos une tunique à peu près correcte et tu me suis sans discuter.

L’esprit embrumé, Lamerskény sortit de sa chambre.

Mêlé à la foule des courtisans, il dormait debout quand Piankhy commença la distribution des mouches d’or qui récompensaient les soldats distingués pour leurs actes de bravoure et leurs incessantes attaques contre l’ennemi.

— Le moment est venu d’honorer nos officiers supérieurs, déclara le pharaon. Je songe d’abord à celui qui n’a pas hésité à risquer sa vie à de multiples reprises pour contenir l’ennemi avant de le terrasser. Grâce à son efficacité et à celle de ses archers, le capitaine Pouarma mérite d’être élevé au grade de général.

Lamerskény ouvrit des yeux ébahis. Il vit Pouarma sortir de l’assemblée et se présenter devant le roi. Pouarma général ! Un archer qui n’avait aucun sens de la stratégie et ne saurait jamais prendre la moindre initiative !

Après tout, pourquoi pas ? L’archer était jeune, il ne manquait pas de courage. Certes, il serait un mauvais général, mais il n’y en avait pas de meilleur que lui.

— Les mêmes éloges et le même grade doivent être accordés à Lamerskény, continua Piankhy.

L’homme au bras d’acacia crut avoir mal entendu. Figé, il était incapable d’avancer. Pouarma vint le chercher et l’amena devant le monarque, qui le décora de la mouche d’or.

— Je suis fier de vous, mes généraux. Vous commanderez tous deux

l’armée d’Égypte où cohabitent à présent Nubiens, Libyens et Égyptiens. À vous d’assurer la cohésion de nos troupes.

— Général Lamerskény, dit Tête-froide, visiblement agité, un ambassadeur de Tefnakt demande à voir Sa Majesté !

— Je suis en pleine réception officielle, marmonna Lamerskény d’une voix pâteuse.

— Général, c’est sérieux !

Pour fêter sa promotion, Lamerskény avait invité ses fantassins à boire du vin fort des oasis sans le couper d’eau. Comme il se devait, le nouveau général avait montré l’exemple sans faiblir.

— L’homme se nomme Pisap, poursuivit Tête-froide, et il possède un document au sceau de Tefnakt.

Un deuxième miracle dans la même journée… Lamerskény se versa sur la tête le contenu d’un pot à eau, mais le mirage ne se dissipa pas : le scribe était bien réel.

En essayant de se comporter avec la dignité qui devait être celle d’un général, Lamerskény écouta les explications du vieux Pisap et accepta de le conduire auprès du roi qui bouchonnait son cheval.

La stature du pharaon noir effraya le vieux Libyen, soudain incapable de prononcer un seul mot.

— Cet ambassadeur a-t-il vraiment une requête à présenter ?

Lamerskény prit le papyrus dans les mains de Pisap, brisa le sceau de boue, déroula le document et lut le texte à haute voix.

— « Du général Tefnakt au pharaon de Haute et de Basse-Égypte, qu’il vive, qu’il soit prospère et en bonne santé. La paix soit avec toi, Piankhy, puisque personne ne peut te regarder en face, puisque personne ne peut supporter le feu qui t’anime et qui brille dans tes yeux. Tu es le taureau au bras puissant et victorieux. Ton cœur ne doit-il pas s’apaiser après la défaite que tu m’as infligée ? Moi, Tefnakt, je suis un homme égaré et ruiné. Juge-moi avec clémence, coupe les branches mortes de l’arbre mais n’arrache pas ses racines. Oui, j’ai peur de toi, et cette crainte déchire mon ventre et rend mes os douloureux. Depuis le jour où tu m’as vaincu, je n’ai mangé que le pain de la faim, je n’ai bu que l’eau de la soif, mes vêtements sont déchirés, mon corps n’est plus que souffrance. La déesse Neith elle-même, la patronne de ma ville, me pardonnera-t-elle mon égarement ? Toi, tu continues à me traquer, tu m’imposes une fuite interminable, et moi, je suis à bout de forces.

C’est pourquoi je te supplie de me laver de mes erreurs. Prends mes biens, prends mes chevaux, qu’ils enrichissent ton trésor, mais réponds favorablement à ma demande pour que l’angoisse quitte mon cœur. »

Piankhy avait observé la mangouste qui, après avoir longuement flairé le vieux Pisap, s’était endormie. Ce dernier ne présentait donc aucun danger.

— As-tu un autre message à me transmettre ? demanda le roi à l’ambassadeur qui ne cessait de trembler.

— Oui, oui, Majesté… Tefnakt voudrait vous rencontrer, seul à seul, dans le temple de la déesse Neith.

69

Assis côte à côte sur le tronc d'un palmier abattu, l'obèse Otokou et l'acariâtre Kapa, ses mains noueuses appuyées sur le pommeau de sa canne, regardaient le désert de Nubie.

— Les nouvelles sont excellentes, révéla Otokou. Désormais, le Nord, le Sud, l'Ouest et l'Est obéissent à Piankhy. Il n'y a plus une seule province insoumise, et toutes les villes rendent hommage au maître des Deux Terres.

— Bien, bien… Tout de même, estima Kapa, j'aurais volontiers tranché le cou de Peftaou et de Nemrod, ces princes si prompts à trahir !

— Peftaou est souffrant et ne va pas tarder à se retirer. Quant à Nemrod, il est devenu le plus chaud partisan de Piankhy et… il n'a aucune liberté de manœuvre !

— Où le pharaon va-t-il s'établir ?

— À Memphis, pour surveiller le Delta en permanence.

— Sage décision.

— C'est si loin, Memphis…

— Résigne-toi, Otokou : tu continueras d'être un bon maire, et nous vieillirons tranquillement ensemble, dans notre bonne vieille cité de Napata. Piankhy nous a laissé tant de bons souvenirs que nous passerons notre temps à les savourer. À présent, sa tâche est vaste comme l'Égypte.

— C'est un triomphe, certes, mais il nous prive à jamais de la présence du roi et de la reine.

— Leur destin ne saurait être comparable au nôtre, puisqu'ils ne s'appartiennent pas. Face au bonheur et à la prospérité du pays et de son peuple, leurs désirs ne comptent pas.

Le cœur triste, Otokou mâcha plusieurs galettes tièdes empilées les unes sur les autres. Pourquoi ce vieillard avait-il toujours le dernier mot ?

Approuvé par son collègue Pouarma, le général Lamerskény manifesta sa

désapprobation.

— C’est beaucoup trop dangereux, Majesté ! Je ne crois pas un instant au repentir de Tefnakt. Il a menti pour vous attendrir et il vous tend un ultime piège. S’il veut vous rencontrer seul à seul, c’est pour vous tuer.

— M’estimes-tu incapable de me défendre ?

— Pourquoi prendre des risques inutiles, à l’heure où le pays a tant besoin de vous ?

— Permettez-moi au moins de le fouiller, demanda Pouarma.

— Le voilà ! annonça un guetteur.

Conduit par le vieux Pisap, le char du général vaincu était dans un état déplorable. Le timon se fendait, la caisse se disloquait, les roues ne tarderaient pas à se briser. Piankhy ne vit que l’état déplorable des chevaux épuisés.

Connaissant les exigences de Piankhy, des palefreniers emmenèrent aussitôt les bêtes aux écuries du palais pour les soigner. Lamerskény prit le vieux Pisap par les épaules.

— Le pharaon noir tuera Tefnakt, n’est-ce pas ?

— Tu connais la loi de la guerre, vétéran. Viens te désaltérer pour oublier ce qui va se passer.

Tefnakt était hirsute, barbu et vêtu de guenilles. Son séjour dans les marais l’avait transformé en misérable, mais il gardait le regard fier.

Le déchu passa entre deux rangées de soldats interloqués et marcha jusqu’au seuil du temple où l’attendait Pouarma.

Le Nubien le fouilla. Tefnakt n’avait dissimulé aucune arme.

Perchée sur la tête d’une statue de lion, chargée d’écarter les profanes, la mangouste ne manifesta aucune animosité.

— Le pharaon t’attend à l’intérieur du temple, dit Pouarma.

Tefnakt franchit le portail monumental, traversa la grande cour à ciel ouvert et pénétra dans la première salle à colonnes dont la porte avait été laissée entrouverte.

Coiffé de la double couronne symbolisant la Haute et la Basse-Égypte, portant un large collier d’or, un pagne blanc et des sandales blanches, le pharaon noir était immobile, dans un rayon de lumière.

En le contemplant de si près, Tefnakt comprit pourquoi il n’aurait jamais réussi à le vaincre. À sa carrure d’athlète correspondait une âme indomptable, capable de s’aventurer sur des chemins inconnus et d’affronter l’impossible sans faiblir. Piankhy ne songeait même pas à triompher, il avançait, quels que

soient les obstacles, et la victoire lui était offerte par surcroît.

— Je suis entre tes mains, déclara Tefnakt.

D’un fourreau en argent doré, décoré d’une représentation du dieu Amon à tête de bélier, Piankhy sortit une dague.

Tefnakt trembla, mais ne recula pas. Comme il l’avait souhaité, il voyait sa mort en face.

— J’exige un serment de fidélité, dit le monarque.

Mû par une force qui le dominait, Tefnakt se prosterna pour la première fois de son existence.

— Je ne transgresserai pas la loi de Maât, promit-il, j’obéirai aux ordres du pharaon, je mettrai ses décrets en application, je n’attaquerai pas ses alliés et j’agirai conformément à sa volonté.

Quand Tefnakt se releva, la dague était rentrée dans son fourreau.

— Prince Tefnakt, je te confie le gouvernement de la ville de Sais, que tu connais mieux que personne. Sache rendre heureux les habitants de ta province, en appliquant avec rigueur les directives que je te transmettrai. Chaque jour, tu te rendras au temple pour y être purifié. Chaque mois, tu y résideras trois jours, loin des soucis et des affaires de ce monde, pour entendre la parole des dieux et faire taire en toi toute velléité de révolte contre Maât. T’engages-tu, sur ta vie et sur celle de Pharaon, à respecter ces devoirs ?

— Je m’y engage, Majesté.

Quand la flotte nubienne s’approcha de Napata, Otokou songea à l’épuisant travail administratif qui l’attendait. Comme promis, Piankhy avait envoyé de l’or, de l’argent, du cuivre, des étoffes précieuses et des essences rares destinés au temple d’Amon. Il faudrait inventorier ces richesses sous l’œil attentif de Kapa, et l’obèse savait que le doyen du grand conseil ne tolérerait pas la moindre imprécision. Si Tête-froide avait pu s’occuper de ces formalités… Otokou n’avait confiance en aucun autre scribe, et il préférait se charger lui-même de ce pensum.

Toute la population de Napata s’était massée sur le quai pour accueillir les soldats qui avaient la chance de revenir en Nubie, tandis que leurs camarades demeureraient en Égypte, soit à Memphis, soit à Thèbes, sous les ordres des généraux Pouarma et Lamerskény.

On chantait, on s’embrassait, on acclamait le nom de Piankhy, on couvrait de palmes les marins qui, avant de débarquer, avaient offert un

sacrifice au doux vent du nord.

— Kapa…

— Qu'est-ce qu'il y a, Otokou ? grinça le vieillard que ces manifestations bruyantes importunaient.

— C'est… c'est Tête-froide !

— Ma vue n'est plus très bonne… Tu es sûr ?

— Il descend la passerelle en courant !

La foule s'écartait sur le passage du nain dont la réputation de grand dignitaire n'était plus à établir.

Otokou aurait dû se réjouir, mais la stupéfaction lui coupait le souffle.

— Regarde, Kapa, regarde bien !

— Je viens de te dire que ma vue était mauvaise.

— À la proue du navire amiral, c'est Piankhy… Piankhy et la reine Abilée !

— Tu divagues, Otokou.

— Le pharaon est de retour !

Les cent soixante kilos de l'obèse s'ébranlèrent et, avec l'agilité d'un éléphant, il s'élança vers la passerelle pour être le premier à s'incliner devant le couple royal, non sans avoir écrasé quelques pieds.

— Majesté… C'est vous, c'est bien vous ?

— Ai-je donc tant changé ?

— Vous… vous n'êtes pas resté à Memphis ?

— J'ai accompli ma mission, Otokou. L'Égypte est à nouveau une, les Deux Terres sont en paix, chaque province a son chef, et toutes obéissent au pharaon. Ma place est ici, à Napata, auprès de mon père Amon. C'est lui qui m'a guidé, c'est lui qui me protège, c'est vers lui que je devais revenir. À présent, la loi de Maât règne sur le Delta comme sur la vallée du Nil, et les jours heureux s'écoulent au rythme des fêtes et des rites. Si, demain, le peuple d'Égypte a besoin de mon bras pour empêcher la dictature du malheur et de l'injustice, je repartirai.

Pendant que la fête s'organisait, Piankhy et son épouse se dirigèrent vers la montagne sainte. Le soleil dorait le sable du désert et illuminait les portes du grand temple.

— Toi seule connais mon secret, dit le roi à Abilée. Toi seule sais que le pouvoir n'est pas le but de ma vie et que l'unique voyage que je désire accomplir est celui tracé dans ce sanctuaire par les dieux et les ancêtres. Ni le fracas des armes ni le concert de louanges des courtisans ne sauraient être

l’harmonie de ma vie.

— Tu as accompli une œuvre alchimique en ouvrant les cœurs pour leur faire découvrir leurs véritables devoirs et en remettant chacun à sa juste place. Tu n’as pas changé notre monde, mais tu lui as donné un sens. Chaque jour nous ferons offrande aux dieux et les prierons de nous permettre d’affronter les ennemis qui nous attendent sur le chemin de la vieillesse.

— Ce combat-là aussi, promit le monarque, nous le gagnerons.

— Oui, Piankhy, parce que la déesse de l’amour fait danser de joie les étoiles du ciel, notre véritable pays.

Ensemble, Pharaon et la grande épouse royale franchirent la porte monumentale du temple, « le ciel sur la terre », où les ténèbres se transformaient en lumière.

Piankhy fut l'un des pharaons de la XXVe dynastie, et il régna un peu plus de trente ans (747-715). Il est difficile de dater avec certitude sa reconquête de l'Égypte : vers 730 ou à la fin de son règne ?

Sa prodigieuse aventure est relatée par une stèle de grande taille (1,80 mètre de haut ; 1,84 mètre de large) conservée au musée du Caire (Journal d'entrée 48862, complété par les fragments JE 47086-47089). Elle fut découverte, en 1862, sur le site du Gebel Barkal, « la Montagne pure », et exposée par Mariette dans son musée de Boulaq avant d'être transférée dans l'actuel musée des Antiquités.

Cette stèle a fait l'objet de plusieurs traductions et de nombreuses études d'ensemble ou de détail, parmi lesquelles on peut citer quelques jalons :

E. de Rougé, « Inscription historique du roi Pianchi-Meriamoun », in *Revue archéologique,* tome VIII, 1863, p. 94 *sq. ; Chrestomathie égyptienne,* fasc. IV, 1876.

F.J. Lauth, « *Die Pianchi-Stele* », in *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften,* XII (1871), p. 241-314.

H. Schäfer, *Urkunden der älteren Aethiopenkönige,* I (*Urkunden,* III), 1905, p. 1-56.

J.H. Breasted, *Ancient Records of Egypt,* vol. IV, 1906, p. 406-444.

N.-C. Grimal, *La Stèle triomphale de Pi(ankh)y au musée du Caire*, Le Caire, 1981.

M. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature,* vol. III, 1980, p. 66-84.

C. Lalouette, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, vol. I, 1984, p. 124 *sq.*

Un certain nombre d'égyptologues estiment que le nom de ce pharaon doit se lire *Peye* (et non Piankhy), d'après le dialecte nubien, mais le sens

demeure le même : « le Vivant ».

DU MÊME AUTEUR

Romans

Ramsès, Robert Laffont et Pocket

** Le Fils de la Lumière*

*** Le Temple des millions d'années*

**** La Bataille de Kadesh*

***** La Dame d'Abou Simbel*

****** Sous l'acacia d'Occident.*

Le Juge d'Égypte, Plon et Pocket

** La pyramide assassinée*

*** La Loi du désert*

**** La Justice du vizir.*

Champollion l'Égyptien, Éditions du Rocher et Pocket.

La Reine Soleil, Julliard (prix Jeand'heurs 1989) et Pocket.

L'Affaire Toutankhamon, Grasset (prix des Maisons de la Presse 1992) et Pocket.

Barrage sur le Nil, Robert Laffont et Pocket.

Pour l'amour de Philæ, Grasset et Pocket.

Maître Hiram et le roi Salomon, Éditions du Rocher et Pocket.

Le Moine et le Vénérable, Robert Laffont et Pocket.

La Prodigieuse Aventure du lama Dancing (épuisé).

L'Empire du pape blanc (épuisé).

Romans pour la jeunesse

La Fiancée du Nil, Magnard (prix Saint-Affrique 1993).

Contes et légendes du temps des pyramides, Nathan.

Essais sur l'Égypte ancienne

L'Égypte des grands pharaons (couronné par l'Académie française), Perrin.
Pouvoir et Sagesse selon l'Égypte ancienne, Éditions du Rocher et Pocket (sous le titre : *Sagesse égyptienne).*
Le Monde magique de l'Égypte ancienne, Éditions du Rocher.
Les Grands Monuments de l'Égypte ancienne, Perrin.
Le Voyage dans l'autre monde selon l'Égypte ancienne, Éditions du Rocher.
Néfertiti et Akhénaton, le couple solaire, Perrin.
La Vallée des Rois. Histoire et découverte d'une demeure d'éternité, Perrin.
L'Enseignement du sage égyptien Ptahhotep. Le plus ancien livre du monde, Éditions de la Maison de Vie.
Initiation à l'égyptologie, Éditions de la Maison de Vie.
Le Petit Champollion illustré, Les hiéroglyphes à la portée de tous ou Comment devenir scribe amateur tout en s'amusant, Robert Laffont.
Les Égyptiennes, Portraits de femmes de l'Égypte pharaonique, Perrin.

Albums

Voyage sur le Nil, Perrin.
Sur les pas de Champollion. L'Égypte des hiéroglyphes (épuisé).
Le Voyage aux Pyramides, Perrin.
Karnak et Louxor, Pygmalion.
La Vallée des Rois. Images et mystères, Perrin.

Album pour la jeunesse

Les pharaons racontés par Christian Jacq, Perrin.

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Robert Laffont
en août 1997

Imprimé en France
Dépôt légal : août 1997
N° d'édition : 38127 – N° d'impression : 39283

Quatrième de couverture

Les temples du nord de l'Égypte sont désertés, les dieux oubliés. Chacun ne songe qu'à tirer un maximum de profit pour lui-même. Règnent l'injustice et la corruption. Cinq siècles après Ramsès, loin de sa splendeur passée, l'empire semble courir à une perte irrémédiable.

Un homme, un Nubien, refuse cette fatalité. Piankhy, le « vivant », le pharaon noir, gouverne son royaume du Sud avec sagesse et bonté. Dans son cœur, un seul désir : que les dieux résident de nouveau dans une Égypte unie, nourrie de justice et d'amour. Mais le prix à payer est lourd pour cet homme de paix : il faudrait affronter le Libyen Tefnakt, un prince du Nord autoritaire et ambitieux, qui veut rétablir l'ordre et régner dans la gloire – en soumettant le pays par la force.

Entre le pharaon noir et le prince libyen, la guerre est inévitable. Et de la victoire de l'une ou l'autre de ces volontés inflexibles dépend la survie d'un monde millénaire… Malgré son courage et la magie de son épouse, le pharaon noir est-il vraiment capable de réussir l'impossible ?



L'œuvre romanesque de Christian Jacq est l'une des plus appréciées du grand public : déjà auteur de nombreux best-sellers dont *Champollion L'Égyptien, L'Affaire Toutankhamon* (prix des Maisons de la presse 1992), et la trilogie *Le Juge d'Égypte,* Christian Jacq a connu en 1996 et 1997 un immense succès avec les cinq volumes de Ramsès *(Le Fils de la lumière, Le Temple des millions d'années, La Bataille de Kadesh, La Dame d'Abou Simbel, Sous l'acacia d'Occident),* vendus à plus de deux millions et demi d'exemplaires en France, et traduits dans vingt-quatre pays.

---

[1] Les événements se déroulent vers 730 av. J.-C.

[2] Pharaon de la XVIIIe dynastie, Thoutmosis III régna de 1504 à 1450, soit sept siècles avant Piankhy.

[3] Son nom complet est Chép-en-Oupet, « le Don de la déesse Oupet (la fécondité spirituelle) ».

[4] L'ichneumon, surnommé « rat de Pharaon ».

[5] 11,44 mètres.

[6] Babylone est le nom tardif de l'ancienne forteresse de Kher-Âhâ.